ELIZABETH SETON

ET

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

PAR

Mme DE BARBEREY

—

Ouvrage couronné par l'Académie française — Novembre 1871

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

—

TOME II

—

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

—

1872

BX
4705
.S57
B3
1868
#2
SMRS

(Guillemard)

Maison des Dames des Sacrés-Cœurs

ET DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

V. C. J. S.

Distribution solennelle des Prix.

3e Cours. 2e Division.

2e PRIX de [illegible]

Mérité par Mademoiselle

[illegible]

Haute Follis, ce [illegible] Août 18[illegible]

[illegible] Blanche

[illegible]

LAVAL IMP. MARY

Morte en 1128, à [illegible]

ELIZABETH SETON

ET

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

—

TOME II

Vu et approuvé.

† J.-HIPP., Archevêque de Tours.

ELIZABETH SETON

ET

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

PAR

Mme DE BARBEREY

—

Ouvrage couronné par l'Académie française — Novembre 1871

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

—

TOME II

—

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

—

1872

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/elizabethsetonet02bail

ELIZABETH SETON

XV

Description du Maryland. — Séjour dans la maison de Robert Fleming. — Les premières Sœurs de Saint-Joseph. — M. Flaget, évêque nommé de Bardstown. — Objet de son voyage en France. — Il promet de rapporter à Emmettsburg les constitutions données aux Filles de la Charité par saint Vincent de Paul. — Règles provisoires observées par la communauté. — Le *Grotto* dans la montagne. — Les *log-houses*. — Pauvreté, privations, mortification des Sœurs. — Henriette Seton à la veille de sa première communion. — Lettre d'Antonio Filicchi. — Réponse de la mère Seton.

1809

Le Maryland, ce pays qu'Elizabeth Seton allait habiter pour tout le reste de sa vie, porte un doux nom [1], et peut être regardé

[1] Maryland, *la terre de Marie*, du nom de la reine Henriette-Marie de France, fille de notre roi Henri IV, mariée à l'infortuné Charles Ier, qui régnait en Angleterre lorsque le lord Baltimore vint fonder la colonie.

comme un doux et heureux pays. Son territoire est fécond, sa température est clémente. L'hiver y serait inconnu sans le voisinage des montagnes ; mais quand leurs sommets se couvrent de neige, le froid en descend et fait souvent beaucoup souffrir. Entouré de trois côtés par la Pensylvanie, la Virginie et le Delaware, partagé en deux parties presque égales par la baie de la Chesapeake, le sol du Maryland forme un vaste plateau qui s'élève graduellement de l'est à l'ouest, jusqu'à sa rencontre avec la chaîne des montagnes Bleues, — the Blue ridges, — l'un des chaînons de ces immenses Alleghanys, auxquels les Sauvages du Nord avaient donné le nom de *montagnes sans fin*. The Blue ridges, avec leurs sommets revêtus d'épaisses forêts, se déroulent du nord au sud sur plusieurs lignes régulières, parallèles entre elles. De larges et fertiles vallées s'abritent dans ces sillons ; elles sont entrecoupées par des collines peu élevées, qui offrent une succession de perspectives délicieuses. C'est comme un monde de montagnes qui s'élèvent de tous les côtés, dans toutes les formes et dans toutes les directions. Ce monde est immense ; il est agreste ; jamais sévère ni sauvage. Il est tellement disposé pour enchanter les regards qu'on le croirait préparé tout exprès. L'abondance et la multiplicité des

eaux, des sources, des ruisseaux et des grands fleuves qui découlent de ces diverses hauteurs dans les vallées, y entretient une fraîcheur constante, qui ajoute encore à leur fertilité [1]. Il n'est point de contrée dans l'Amérique où les fleurs, les arbres, et les plantes des forêts offrent tant de richesse et de variété.

Sitôt que la voix du printemps a fait entendre son appel, tout ce qui va respirer, pousser, fleurir, sort du sommeil des hivers avec une impétuosité et un désir de la vie particuliers aux climats où la chaleur vive est accompagnée de l'humidité de l'air. La plupart des arbres que nous cultivons avec soin dans nos jardins et nos vergers, croissent au Maryland à l'état sauvage, mais plus abondants et plus vigoureux. Dans les haies fleurit le pêcher avec le prunier; tous les deux donneront sans culture des fruits délicieux. La vigne rustique enroule ses festons aux arbres voisins; de petits raisins blancs ou noirs, d'un goût agréable, succèderont plus tard à sa fleur parfumée. La neige des pommiers a changé chaque arbre en bouquet.

[1] Le Maryland est arrosé par le Potomac, la Susquehanna, le Patapsco, le Pocomoc, et par une multitude de cours d'eau moins importants qui se perdent dans ces grands fleuves.

La petite rivière de Monacacy, qui coule dans la vallée d'Emmettsburg, est un des affluents du Potomac.

Les cerisiers poussent de toutes parts ; on les voit au milieu des bois, à côté des sombres sapins, des cèdres gigantesques, des chênes, des platanes, des érables à sucre, des tulipiers, du magnolier, du noyer hycoris, des catalpas et des plaqueminiers. Les espèces de ce joli arbre sont des plus variées ; il en est qui s'élèvent à la hauteur de nos grands chênes ; d'autres qui portent leurs cerises réunies en bouquets comme des grappes de raisin. Sous la forêt, parmi la mousse et la fougère, aussi bien que dans les champs, la terre est couverte de ces beaux fraisiers qu'on appelle fraisiers de la Virginie [1]. Leurs fruits précoces, d'un écarlate un peu éteint, sont beaucoup plus gros que la fraise de nos bois ; ils répandent un parfum exquis. On rapporte que lorsque les premiers colons, venus d'Angleterre, arrivèrent dans le Maryland et dans la contrée environnante, rien n'égala leur étonnement à la vue de la multitude et de la variété des fleurs et des fruits qu'ils trouvaient à chaque pas, comme en un jardin naturel où tout croissait sans culture [2].

Il est beaucoup de ces fleurs qui portent les mêmes noms qu'on a donnés à leurs sœurs de l'ancien continent ; mais on pourrait presque

1 Fragaria Virginea.

2 Voir Morton, *The New english Chanaan.*

dire qu'elles n'ont point d'autre ressemblance avec ces dernières. Ainsi, les roses sauvages du Maryland, qu'on voit répandues comme à pleines mains sur tous les buissons, n'ont aucun rapport avec la rose de nos haies, cette fleur charmante, mais sans éclat. La rose sauvage du Maryland est beaucoup plus large, plus vive; elle varie, dans ses couleurs, du pourpre le plus foncé au rose le plus délicat; le feuillage en est odorant, ferme, lisse, et d'un vert brillant. Les azalées blancs, roses et d'un jaune pâle, les kalmias de toute espèce, le datura au parfum enivrant, le rhododendron, la calycanthe, dont la petite fleur de couleur brune répand la suave odeur de la pomme et de l'ananas; le jasmin grimpant, avec ses longs bouquets de fleurs écarlates; la grenadille pourprée, la belle liane qu'on appelle indistinctement l'arbre à frange, ou l'arbre de neige[1], à cause de ses fleurs du blanc le plus pur; le cyprès nain à la feuille de sensitive, le sassafras, dont le fruit mignon semble une perle d'un noir de jais, attachée d'un fil de corail; le myrte à cire, couvert de ses baies odoriférantes; le smilax, le phlox, le bignonia, avec une multitude d'autres charmants arbustes et de belles plantes, croissent naturellement de ce sol et en grande abondance.

[1] Chionanthus Virginea.

Cette nature si gracieuse et si riche est animée, en toutes saisons, par la vie, le bruit et le mouvement. D'innombrables essaims d'oiseaux, tout un monde d'insectes et comme un nuage de papillons, gazouillent, bourdonnent, fourmillent, voltigent et se meuvent avec gaieté sur la terre et dans les airs. L'élégance de ces oiseaux, leur nombre infini, la variété de leurs chants, offrent à qui les voit et qui les entend un agrément intarissable. Parmi les brillants papillons qui peuplent l'air à côté d'eux, plusieurs sont larges comme la main, peints des nuances les plus délicates ou des couleurs les plus éclatantes : azur glacé de nacre et de violet, vert tendre, jaune orange, rose pâle et vermillon. Mais, quelque jolis qu'ils soient, c'est leur nombre, plus encore que leur beauté, qui charme les yeux.

Accoutumée comme elle était à faire monter sa pensée des objets créés vers la source de toute beauté, de toute excellence et de tout être, éprise d'une inclination naturelle pour ces grâces et ces grandeurs dont la main du Maître divin s'est plu à parer la demeure terrestre de sa créature intelligente, Elizabeth ne se lassait point d'admirer les merveilles qui l'environnaient. Elle en jouissait assurément pour le plaisir élevé qu'elle y trouvait, mais peut-être plus encore pour ses enfants et pour

ses jeunes sœurs que pour elle-même, qui vivait, surtout maintenant, d'une vie tout intérieure.

Elle et sa petite colonie quittèrent, dans les premiers jours d'août, l'hospitalière, mais fort incommode demeure que leur avait offerte M. Dubois. Elles descendirent dans la vallée, et prirent possession de l'ancienne maison de Robert Fleming. Cette vallée, où les voici maintenant fixées, n'aura plus d'autre nom pour nous que la *vallée de Saint-Joseph*. L'installation qu'elles y trouvèrent laissait beaucoup à désirer; mais on se sentait chez soi, on n'était plus qu'à un demi-mille du village, et l'on avait un peu plus d'espace pour se loger. Il est vrai qu'on perdit bientôt de ce dernier avantage; car l'arrivée des Sœurs restées à Baltimore rassembla seize personnes dans la maison. Or on n'avait, pour tout, qu'un seul étage avec un galetas au-dessus; et la place était si petite, qu'on n'avait pu disposer plus de deux pièces sur chaque palier. Toutes celles que renfermait cette étroite demeure avaient été accoutumées dès leur enfance aux aises et aux douceurs de la vie, quelques-unes même à ses élégances et à ses recherches. « Mais, comme le disait plus tard la mère Seton, l'offrande du saint sacrifice célébré tous les jours, le bonheur de posséder le saint Sacrement

dans un petit réduit, tout juste assez grand pour contenir la place d'un autel, faisaient qu'on se prenait à aimer des gênes qui, sans cela, auraient paru insupportables. »

La communauté se composait alors de dix Sœurs : Elizabeth Seton, Cecilia O'Conway, Maria Murphy, Maria Burke, Suzanne Clossy, Mary-Anne Butler, Rose White, Catherine Mullen, Sara Thompson et Helen Thompson.

Il eût été difficile de trouver une réunion de personnes plus dignes d'être choisies pour aider aux commencements d'une belle œuvre de charité à peine naissante. La grâce avait répandu parmi elle les dons les plus variés, les aptitudes les plus diverses. Comme en une ruche remplie d'abeilles, on trouve les ouvrières industrieuses, qui les unes façonnent la cire, les autres préparent le miel ou veillent à l'éclosion des jeunes essaims ; de même on pouvait voir déjà dans la petite ruche de Saint-Joseph les Sœurs diligemment occupées, qui trouvaient à se rendre utiles, chacune selon son attrait particulier. Esprit d'oraison et de retraite, disposition marquée pour les œuvres actives et laborieuses de la charité, capacité pour embrasser les détails du gouvernement et de l'économie intérieure, tout se rencontrait chez elles, et concourait également, bien que d'une manière différente, à l'avantage général. Il avait été

décidé que la nouvelle société de Saint-Joseph prendrait pour modèle l'Institut des Filles de la Charité, servantes des pauvres, fondé en France par saint Vincent de Paul. Ce point important résolu, il restait encore à obtenir de la maison-mère une copie du livre des constitutions et des règles qu'on adopterait. Le soin de les demander, et de les rapporter en Amérique, fut confié à M. Flaget, prêtre émigré français, de la société de Saint-Sulpice, qui était à ce moment sur le point de s'embarquer pour le continent européen.

M. Flaget ne nous est pas tout à fait inconnu ; nous l'avons vu travaillant, de concert avec M. Babad et M. du Bourg, à l'établissement d'un collége de jeunes gens à la Havane. Sa vie d'apôtre avait commencé plusieurs années avant qu'il n'eût été envoyé par ses supérieurs dans l'île de Cuba. De l'année 1793 à 1796, il avait été chargé presque seul des missions lointaines de l'Ouest, dans l'Illinois et l'Indiana. Là, vivant au milieu d'une population d'émigrants canadiens, rares habitants civilisés d'un pays peuplé de Sauvages indiens, il avait été tour à tour prêtre, maître d'école, fermier, architecte, et, dans l'occasion, magistrat. Au moment où nous le retrouvons, fixé depuis neuf ans à Baltimore, coopérateur de M. du Bourg au séminaire de Sainte-Marie,

il venait d'être nommé à l'évêché de Bardstown, un des quatre siéges épiscopaux nouvellement créés aux États-Unis [1]. Son attachement pour la compagnie de Saint-Sulpice, dont les membres s'engagent à n'accepter aucune dignité ecclésiastique, son humilité, son amour de l'obscurité et de la retraite, lui avaient inspiré une telle épouvante des responsabilités et des honneurs de la charge épiscopale, qu'il était tombé sérieusement malade lorsqu'il avait appris le choix qu'on venait de faire de lui. « Je crois qu'il en serait mort, écrivait M. Emery, si ses confrères ne l'avaient pas assuré qu'il pouvait en conscience refuser l'épiscopat. » Il l'avait refusé en effet. Et s'il entreprenait maintenant ce voyage qui devait l'amener en France, c'est qu'il espérait obtenir de son supérieur général la permission de persister dans son refus.

Comme on ne pouvait de longtemps recevoir les constitutions de saint Vincent de Paul à Emmettsburg, les Sœurs continuèrent à s'appliquer, autant que les circonstances le per-

[1] Aux termes de la bulle d'institution, le diocèse de Bardstown était renfermé dans les limites des États du Kentucky et du Tennessee; mais, à cause du grand éloignement de l'archevêque de Baltimore, la juridiction de l'évêque fut étendue sur l'Ohio, l'Illinois, le Michigan, l'Arkansas, le Missouri, etc.

mettaient, à observer ponctuellement les règles provisoires qui leur avaient été données. Leur lever était fixé à cinq heures. La prière, la méditation, la récitation d'une partie du Rosaire, les occupaient jusqu'à six heures trois quarts. A sept heures, elles se réunissaient dans leur petit oratoire pour y entendre la sainte messe, que leur aumônier, M. Dubois, venait offrir tous les jours. Elles récitaient la seconde partie du Rosaire après la messe; prenaient leur déjeuner à neuf heures; faisaient un acte d'adoration au sacré Cœur de Jésus, puis s'employaient aux divers offices de la maison ou de l'extérieur, jusqu'à midi moins un quart. Cette heure venue, elles consacraient quelques moments à l'examen de conscience, à l'adoration, et à la lecture du Nouveau Testament. A midi, elles dînaient, pendant que l'une d'entre elles lisait à haute voix quelque partie de l'Écriture sainte, que toutes écoutaient dans un profond recueillement. Après le dîner, récréation jusqu'à deux heures. Lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et travail jusqu'à cinq heures. Visite au saint Sacrement, récitation de la troisième partie du Rosaire. A sept heures, le souper, suivi de la seconde récréation qui se prolongeait jusqu'à huit heures et demie. La journée se terminait par une courte lecture spirituelle et par la prière. L'ensemble de cette

vie tendait à l'accomplissement de ces deux conseils de l'Apôtre : *Priez sans cesse ;* et *Tout ce que vous ferez, faites-le pour l'amour de Jésus-Christ.*

Le dimanche, les Sœurs se rendaient à la montagne pour y assister aux offices. Elles suivaient, tout en récitant le rosaire, les hauteurs qui conduisent de Saint-Joseph à l'église ; leur attitude recueillie faisait l'édification de tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. C'étaient elles qui avaient le soin de parer l'autel, de blanchir et d'entretenir le linge et les ornements du sanctuaire. Elles contribuaient aussi à la solennité des offices, en chantant des psaumes ou des cantiques, que d'ordinaire l'une d'entre elles accompagnait sur l'orgue.

Souvent, après l'office de la matinée, les Sœurs avec les enfants dont elles prenaient soin, au lieu de descendre à la maison Saint-Joseph, s'acheminaient vers un endroit de la montagne remarquable par sa solitude et par sa beauté. Le *Grotto,* c'est le nom qu'on a donné à cette retraite, est une sorte d'abri formé par d'énormes rochers; un nid d'aigle, penché sur le bord d'un profond ravin. Les eaux d'un ruisseau aussi pures que le cristal sortent de terre non loin de là. On les entend se précipiter à grand fracas jusqu'au bas de la montagne. Elles se frayent un chemin sous le feuil-

lage des bois, et disparaissent dans la vallée parmi les fleurs embaumées qui croissent le long de leurs bords humides. La croix surmonte ces sommets. De pieuses mains ont placé tout auprès, entre les fentes d'un rocher, l'image de la sainte Vierge, invoquée comme *secours des chrétiens* [1].

Quand, après avoir fait de longs circuits dans la montagne, on arrive vers les hauteurs que le Grotto domine encore, on a sous les yeux une scène majestueuse; l'horizon est sans limite, l'immensité vous saisit, la terre disparaît, et l'on se sent plus près de Dieu. Les Sœurs admiraient dans une muette surprise; les enfants; avec une bruyante expansion. Mais bientôt, lassées par la longueur de la course, affamées par le grand air, on se disposait à faire honneur au modeste repas qu'on avait apporté avec soi. Sœurs et enfants se rangeaient autour de la mère Seton, qui, joignant les mains et levant les yeux au ciel, invitait celles qui l'entouraient à invoquer avant toutes choses la bénédiction de Dieu. Le cantique des *trois enfants dans la fournaise*, cette prière du Livre saint qui appelle la création entière à bénir et à glorifier son Créateur, était l'invocation qu'elle récitait d'ordinaire avant qu'on

[1] *Auxilium christianorum.*

ne commençât le repas. Aucune de ses compagnes n'oublia jamais la profonde impression que produisaient à son insu l'air recueilli de son visage, l'accent de sa voix, la ferveur de son âme, quand, en présence de cette nature grandiose et silencieuse, elle empruntait les paroles inspirées de l'Écriture sainte pour s'adresser à Dieu dans le langage le plus digne de rendre gloire à la souveraine Majesté.

Bénissez le Seigneur, disait-elle. *Bénissez-le, vous tous, ouvrages du Seigneur. Dites sa louange et glorifiez-le dans tous les siècles.*

Bénissez le Seigneur, vous anges du Seigneur. Cieux, bénissez le Seigneur.

Bénissez le Seigneur, vous nuages, suspendus dans les airs. Bénissez le Seigneur, vous qui êtes ses puissances.

Bénissez le Seigneur, soleil et lune.

Bénissez le Seigneur, vous étoiles du ciel.

Bénissez le Seigneur, vous pluies et vous rosées. Vents impétueux, bénissez le Seigneur.

Bénissez le Seigneur, feux, ardeurs de la saison brûlante. Bénissez le Seigneur, froids des hivers, souffle des tempêtes.

Bénissez le Seigneur, vous lumière et vous ténèbres. Bénissez le Seigneur, vous éclairs, et vous nuées, qui portez les orages en votre sein.

Terre, bénis le Seigneur. Bénis-le, terre

entière. Dis sa louange, glorifie-le dans tous les siècles.

Bénissez le Seigneur, vous sources des fontaines. Bénissez le Seigneur, vous mers, et vous fleuves.

Bénissez le Seigneur, vous animaux divers, familiers ou sauvages. Et vous tous, enfants des hommes, bénissez le Seigneur.

Qu'Israël bénisse le Seigneur. Qu'il dise sa louange. Qu'il le glorifie dans tous les siècles.

Ces matinées du dimanche, passées à l'église de la montagne ou dans la sauvage retraite du Grotto, étaient pour la communauté de douces fêtes, les seules fêtes qui lui vinssent du dehors. Pendant le reste de la semaine, la mortification et la sainte pauvreté, sa compagne, régnaient en souveraines dans la maison. Pour subvenir régulièrement aux besoins de la communauté, on comptait bien sur les ressources que donneraient dans l'avenir la rétribution des pensionnaires envoyées par des familles riches. C'était là ce qu'Elizabeth avait trouvé à Baltimore. Mais, installées comme on l'était provisoirement, on ne pouvait songer à recevoir de longtemps des pensionnaires payantes.

La donation de M. Cooper avait été employée selon sa destination. Une partie avait servi à acheter la maison Fleming, la petite ferme et

les terrains alentour. Le reste était réparti d'avance pour payer les nouvelles constructions avec leur ameublement le plus indispensable. La main-d'œuvre pour les travaux revenait fort cher. Heureusement les matériaux ne coûtaient presque rien. Comme on voulait tout simplement bâtir une *log-house*, on n'avait à employer ni briques ni pierres, mais des arbres seulement, qu'on trouvait sur place.

Depuis que la civilisation s'y est fait jour, le territoire des États-Unis est couvert de ces maisons construites en bois, qui sont les vraies demeures des colons dans leurs nouveaux établissements. Elles conviennent si bien, et coûtent si peu, à ces rudes ouvriers qui les construisent de leurs mains accoutumées à la hache et au marteau, que telles on les construisait il y a cent ans, telles on les construit aujourd'hui, et telles on les fera toujours. Elles sont saines, chaudes et commodes, souvent ornées à l'intérieur avec recherche. L'extérieur en est grossier : il est fait avec des troncs d'arbres placés les uns près des autres. De la mousse ou de la terre pétrie avec de l'eau en garnissent tous les joints, et défendent ceux qui les habitent contre les injures de l'air. Il en est qui sont construites avec des planches épaisses. Celles-ci, d'un aspect moins rustique, sont de jolies maisons de bois, où l'on se mé-

nage des appartements souvent plus agréables, et certainement plus propres, que ceux qu'on trouvait autrefois dans la plupart de nos petites villes [1].

Le défrichement des terrains qui environnent le village d'Emmettsburg remontait à une date fort récente. M. Emmett, qui avait donné son nom à cette contrée, vivait encore, et résidait là. Ce premier arrivé était un Irlandais, un cousin, si nous ne nous trompons, du jeune martyr de l'Indépendance irlandaise venu aux États-Unis en même temps qu'un autre Emmett, Thomas-Addis, propre frère de l'infortuné Robert, le héros de la tentative de 1798 [2]. Lorsque M. Emmett, celui d'Emmettsburg, était venu s'établir au milieu de sa vallée à demi déserte, il y avait trouvé le concours de ces voisins qu'on rencontre partout en Amérique. L'habitude de s'entre-secourir fait qu'en ce pays, si désert qu'il paraisse en certains endroits, un homme n'est jamais seul, n'est jamais un être isolé.

Lorsqu'on s'éloigne du littoral que baigne

[1] Voir *Voyages de M. le marquis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale, dans les années* 1780, 1781 *et* 1782.

[2] Au commencement de ce siècle, le nom de Robert Emmett était aussi populaire en Amérique qu'en Irlande même. On l'y révère encore aujourd'hui comme le nom d'un martyr.

l'océan Atlantique, quelques montagnes qu'on gravisse, quelques forêts qu'on traverse, quelques chemins détournés qu'on puisse suivre, on ne fait jamais plus de trois à quatre milles sans rencontrer un de ces nouveaux établissements, — *new settlements,* — qui sont les conquêtes du travail sur une nature vierge encore. C'est là que le concours des voisins vient en aide au colon qui veut s'établir. Le plaisir d'aider le nouveau venu, une pièce de cidre bue en commun et gaiement, ou bien un *gallon* de rhum, sont la seule récompense dont les secours soient payés. Mais peu à peu la civilisation fait des progrès : on calcule le prix du temps, on sait la valeur du travail. Le moyen de bâtir même une log-house, avec des mains désintéressées comme au temps de l'état sauvage! Or il s'agissait pour Elizabeth de faire bâtir une vaste habitation avec salles pour les classes, dortoirs pour les religieuses, les enfants pauvres, les pensionnaires; une infirmerie, une chapelle, des dépendances, etc... Et en attendant le moment où l'on trouverait, dans cette maison même, les ressources indispensables à l'existence de celles qui l'habiteraient, il fallait découvrir le moyen de faire vivre tous les jours seize personnes et les enfants, en ne dépensant que ce qu'on avait à soi, c'est-à-dire à peu près rien.

L'énergie de la mère Seton, la bonne volonté de toutes ses compagnes, firent qu'on accepta la souffrance de ce moment difficile, et qu'on vint à bout de le traverser. On avait vécu bien maigrement jusqu'alors; mais on trouva moyen de se réduire. Les petites ruses économiques de la misère sont infinies : à défaut de vin et de thé, dont le prix eût été ruineux, le café était au moins indispensable; on inventa un café d'une nouvelle espèce, composé avec un mélange de jus de carotte et de mélasse. On n'usa plus que d'un pain noir, fait avec de la farine de seigle très-grossière. On supprima tout achat de viande fraîche, sauf pour les cas de maladie; et l'on s'approvisionna de salaisons, lard, etc... On cessa d'accommoder les soupes de pain et de légumes avec du beurre ou du lait; celles dont on se contenta désormais, furent faites avec cet aigre liquide qu'on appelle le lait de beurre. D'autre part, les sœurs furent invitées à user les vieux vêtements qu'elles pouvaient avoir, de couleur ou autres; afin de ménager leur habit religieux. Le bois ne coûtait presque rien, cependant le plus possible on économisa le feu.

Au milieu de ces privations, la fervente communauté, tranquille, confiante en Dieu, redoublait d'ardeur et demeurait saintement joyeuse. C'était à qui, par une pieuse émula-

tion, semblait le moins s'occuper des choses dont on manquait. On s'accoutumait à oublier ses aises et son bien-être. On apprenait à endurer le froid, à se trouver assez couverte avec un vêtement bien mince, à porter joyeusement des habits usés, raccommodés en cent endroits. « Tous les cœurs, dit la mère Seton, s'appliquaient à la mortification avec une bonne volonté si grande, que l'on trouvait que le café au jus de carotte, la soupe au lait de beurre, et le lard salé, étaient encore un manger trop délicat. »

Cependant la saison d'hiver approchait, la *mauvaise saison*, qui multiplie les empêchements, paralyse l'action, et ajoute ses mélancolies particulières à tout ce qui chagrine et inquiète. Les amis de la communauté s'alarmaient pour elle. Dès le commencement de novembre, M. Carroll écrivait à la mère Seton : « Je ne puis songer de sang-froid à votre situation et à celle de vos chères sœurs pour cet hiver ; car j'apprends de M. du Bourg que votre maison ne peut vous recevoir avant le premier de l'an ; et certes ce n'est pas là le moment où l'on puisse faire un déménagement. J'espère cependant, j'ai confiance que, contrairement à ce qu'il y aurait lieu de craindre, vous conserverez toutes du moins la vie sauve dans votre maison si peu convenable et ouverte à tous les vents. »

La difficulté de vivre devint telle à Saint-Joseph que, « pendant plusieurs semaines, dit une des Sœurs, il nous arriva souvent d'en être réduites à ne savoir pas d'où nous viendrait la nourriture du lendemain. » Le dimanche d'avant Noël, elles se trouvèrent fort heureuses d'avoir pour leur dîner des harengs secs, et quelques cuillerées de mélasse qu'on leur donna à étendre sur leur pain de seigle. La mère Seton, loin de s'épouvanter de cette détresse, glorifiait Dieu et se réjouissait d'être trouvée digne d'avoir part, elle, ses enfants et ses compagnes, à la croix du Sauveur. « O mes sœurs, aimons-le ! aimons-le ! s'écriait-elle; demeurons toujours prêtes à faire sa divine volonté. Il est notre Père. Oh ! quand nous serons dans notre éternité, nous comprendrons quel trésor était pour nous la souffrance. »

Cecilia, la dernière venue, comme novice, parmi les Sœurs, montrait, dans un état de langueur toujours croissant, ce que peut l'énergie de la volonté avec la foi la plus vive. Aucune de ses compagnes n'embrassait cette vie mortifiée avec autant d'ardeur. Henriette, la nouvelle convertie, marchait sur ses traces. Loin d'être rebutée par les privations qu'elle endurait, jamais elle ne s'était trouvée si heureuse. Elle avait obtenu de ses parents qu'elle prolongerait jusqu'au printemps son séjour à

Saint-Joseph. La vraie Église de Jésus-Christ l'avait reçue dans son sein, prête à lui ouvrir bientôt le trésor de toutes ses grâces dans le sacrement de l'Eucharistie. De grands sentiments d'amour et d'abandon à Dieu l'élevaient au-dessus d'elle-même, tandis qu'elle aspirait au jour qui la verrait admise à la table de son Seigneur. « Jour trop heureux, s'écriait-elle, qui me mettra en possession de mon Dieu, et qui me fera véritablement sienne ! J'accepterai désormais la couronne d'épines, je la chérirai avec plus de tendresse que si elle était entrelacée des roses les plus belles. Si j'en fais maintenant l'usage que je dois, elle se changera plus tard en une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. »

Cette généreuse Henriette s'était complétement donnée à Dieu. Pour mieux répondre à son appel, elle n'hésitait plus, elle se préparait à briser les plus doux liens, à sacrifier une affection qu'elle avait regardée jusqu'alors comme un gage de bonheur pour sa vie entière. « C'est mon Dieu, disait-elle, c'est sa main, qui m'a conduite ici. A cette heure, les luttes de la faible nature sont finies. Les plus tendres fibres de mon pauvre cœur sont déjà coupées, la blessure est cicatrisée. *Il* fera le reste. Si je vois rompre le lien sacré, le lien si fort qui me tient encore attachée, et qui cau-

sera, s'il vient à être brisé, la plus vive de toutes mes souffrances, ce sera Dieu qui l'aura voulu, et ce sera pour mon bonheur éternel. Jamais plus je ne formerai un engagement de cette nature. Je m'efforcerai d'oublier; et je prendrai pour unique ami Celui qui ne nous abandonne jamais. A Jésus je donnerai mon cœur. Je lui demanderai de l'unir à son cœur saignant et blessé. J'ensevelirai dans cet abri, comme dans un tombeau, mes chagrins les plus secrets. »

Elle disait encore : « Il faut que j'apprenne à soumettre ce corps de péché aux châtiments qu'il mérite, et à demander cette grâce sanctifiante qui changera toute peine soufferte ici-bas en une gloire éternelle. C'est à Dieu que je veux offrir toutes mes souffrances, tous mes chagrins, tous mes ennuis; le priant de les unir aux afflictions, aux délaissements, aux angoisses que mon adorable Rédempteur a endurées pour me sauver. J'irai me mettre en esprit au pied de sa croix; je le supplierai de permettre qu'une goutte du précieux sang qu'il y a répandu rejaillisse jusqu'à moi pour éclairer, soutenir, fortifier mon âme en cette vie, et assurer, après, mon salut éternel. Il connaît toute ma faiblesse et les misères de mon cœur; mais il a déclaré lui-même que, *comme un père a compassion de ses enfants, il aura compas-*

sion de nous. Quand la tristesse viendra m'assaillir, je reposerai ma tête sur le sein de l'innocent Jésus, avec la ferme assurance qu'il guérira toutes mes blessures, chacune en son temps. Ce soupir d'un cœur affligé, ce gémissement qu'aucune oreille humaine n'a pu entendre, est écouté du Dieu du ciel; cette larme silencieuse, inaperçue, dédaignée, est recueillie par lui. »

Elle reçut le sacrement de confirmation vers la fin du mois de novembre, des mains de M. Carroll, qui était venu visiter lui-même cette communauté, à laquelle il portait un si vif intérêt. Quand l'onction des combattants du Christ eut touché son front, elle sentit que l'Esprit-Saint lui avait accordé le don de force, et l'avait armée pour la lutte. L'attaque allait redoubler, et de toutes parts.

En vain ses parents et ses amis firent-ils pleuvoir sur elle lettres sur lettres, dans lesquelles ils lui adressaient tantôt de tendres reproches, tantôt de violentes admonestations, tantôt encore de longues controverses remplies de raisonnements captieux; elle s'y montra absolument insensible. Les yeux fixés sur la récompense d'en haut, elle *poursuivait sa course, et s'efforçait d'avancer de plus en plus dans la carrière,* par la pratique de la mortification, l'application aux œuvres de miséri-

corde, la fréquente réception des sacrements. Dès le matin, une des premières à la chapelle, empressée tout le reste du jour à demander sa part dans les pieuses occupations de la maison; le visage rayonnant de la sainte joie de son âme, plus encore que de l'éclat de sa merveilleuse beauté, elle faisait l'édification des Sœurs, qui se plaisaient d'avance à la regarder comme une d'entre elles. Personne ne prévoyait alors que cet être si aimable et si aimé allait bientôt disparaître. Elle était là. Sa bien-venue à tous souriait. On oubliait, rien qu'à la voir, cette fragilité qu'a toute vie mortelle; le monde croyait la garder longtemps; mais elle était déjà un fruit mûr pour le ciel.

ANTONIO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Cette lettre fut remise à la mère Seton vers le 15 décembre 1809. Antonio l'avait écrite treize mois auparavant, le 30 novembre 1808.

« Ma bonne et bien-aimée sœur,

« Vos deux lettres, l'une datée de Baltimore, le 8 juillet; l'autre, du 20 août [1], sont là devant moi. Je suis extrêmement heureux de vous

[1] Le 8 juillet et le 20 août 1808.

savoir loin de New-York, au milieu de vrais chrétiens, entourée de vos enfants, sous la sainte direction et le digne patronage de ceux dont vous me parlez. Pour fonder cet établissement, qui vous est conseillé, et qu'approuvent si fort mes chers Cheverus et Matignon, vous voudrez bien tirer sur nos amis J. Murray et fils, de New-York, pour une somme de mille dollars, que vous inscrirez sur le compte, en l'autre monde, de votre frère Filippo et de votre frère Antonio. S'il est besoin de davantage, vous êtes invitée par *commandement formel* à me le mander tout franchement et positivement. Vos prières ont tellement fait prospérer nos affaires ici-bas, que, malgré tous les embargos, malgré tous les troubles politiques et commerciaux qui ont causé et causeront encore tant de ruines complètes, nous possédons de plus grandes ressources qu'auparavant, grâce à Dieu; et avec cela, la même inaltérable affection pour vous.

« Mon Amabilia et tous mes enfants, Giannina, Esternina [1], Patrizio, Giorgino et Nicolino, sont en parfaite santé. Soyez certaine qu'aucun des Filicchi n'a oublié ni n'oubliera jamais Mme Marie-Elizabeth-Anna Seton. Priez seulement pour nous, et en particulier pour

[1] Mariées plus tard : l'aînée, à M. Borghini, de Livourne; la seconde, à M. Giovannini, de Florence.

la santé du bon Filippo, qui semble s'être bien altérée depuis que je suis revenu d'Amérique. Il est maintenant à Pise, avec la Signora Maria. Comme le climat y est plus doux qu'ici, il se propose d'y passer l'hiver. Il a reçu votre lettre, il y répondra. L'abbé Plunkett va très-bien; mais le docteur Tutilli n'est plus, depuis le mois d'avril. Lao Barigazzi [1] est mort aussi, au mois d'août. C'est ainsi que nous nous suivrons tous les uns les autres. Heureux ceux qui par leur foi et leurs bonnes œuvres se sont acquis des titres pour envisager cette dernière heure comme le commencement d'une nouvelle vie!

« J'ai passé l'été dernier à croire d'une semaine à l'autre que j'allais vous envoyer une longue lettre par l'évêque de New-York, nouvellement élu, Mgr Concanen; un savant dominicain irlandais, l'aspect le plus vénérable, les manières les plus douces. Mais le bâtiment sur lequel il comptait prendre passage a été retenu, il n'a pu se mettre en mer; en sorte qu'il a été obligé de s'en revenir à Rome, en attendant que la volonté de Dieu lui fournisse quelque autre occasion au printemps prochain, afin qu'il puisse vaquer à sa charge et paître son

[1] Diminutif de Stanislas. — M. Barigazzi était un cousin de Mme Amabilia Filicchi du côté paternel, grand ami de Filippo et d'Antonio.

troupeau. Il emportera avec lui les bulles requises pour la consécration de notre Cheverus comme évêque de Boston ; celles de M. Egan, évêque de Philadelphie ; de M. Flaget, évêque de Bardstown, et de M. Carroll, archevêque de Baltimore. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

15 décembre 1809.

« Mon très-cher Antonio,

« Quinze mois passés sans que j'aie reçu une seule ligne de Livourne ! quand, il a quelques jours, votre lettre du 30 novembre 1808 m'est arrivée avec la lettre qu'elle contenait pour notre cher révérend évêque Carroll. Elle m'a donné la joie inexprimable, la consolation immense, de savoir que notre cher, précieux Filippo est encore en ce monde ; et que vous-même, si cher, êtes en bonne santé, et aussi tous les vôtres. Cependant la maladie de votre frère, d'après ce que j'apprends, est très-alarmante. Malgré mon désir de ne considérer en toutes choses que l'accomplissement de la volonté de Dieu, je tremble d'apprendre qu'un si parfait et rare modèle de vertu a été retiré

de ce monde, qui pourtant en a si grand besoin. J'ai recommandé sa chère âme, en quel lieu qu'elle soit, à un très-saint prêtre d'ici, qui ne manque jamais maintenant de se souvenir de lui, tous les jours, au divin sacrifice. Souvent la messe a été offerte pour lui, — lui seul, — en même temps que mon indigne communion. Vous avez une large part dans toutes mes communions; et j'en fais une chaque semaine, pour vous uniquement. Est-il rien autre chose que je puisse pour vous, qui m'êtes plus qu'un frère, en retour de votre inaltérable bonté envers votre pauvre sœur! C'est là tout ce que je puis offrir; si ce n'est encore les prières que dix chères saintes Sœurs adressent chaque jour à Dieu pour vous, notre bienfaiteur et notre ami.

« Maintenant vous allez rire si je vous dis que votre mauvaise petite sœur a été placée à la tête d'une communauté de saintes; dix des âmes les plus pieuses qu'on puisse se figurer, surtout quand on pense que quelques-unes d'entre elles sont très-jeunes. Pas une d'elles n'a encore trente ans. Nous avons de plus six postulantes, qui attendent que nous ayons de la place pour les recevoir. Nous serions déjà une famille nombreuse, si nous recevions la moitié de celles qui désirent venir; mais votre Révérende Mère est obligée d'être très-pru-

dente, dans la crainte que nous n'ayons pas les moyens de gagner notre vie durant l'hiver. Cependant, comme Sœurs de Charité, nous ne devrions rien craindre. Vos mille dollars nous aideront grandement, cher Antonio. Que Dieu vous bénisse à jamais !

« Je vous ai décrit en détail le plan qui a été proposé par notre supérieur. Notre évêque et nos chers MM. de Cheverus et Matignon l'ont approuvé grandement. Les deux lettres que je vous ai écrites sont parties par des occasions différentes : il est donc à espérer que l'une des deux vous est déjà parvenue. Je veux seulement encore, mon très-cher Antonio, vous demander, et demander à votre Filippo, pardon un millier de fois, si votre incomparable indulgente amitié pour votre sœur l'a portée à aller trop loin lorsqu'elle y fait appel. Songez que je n'aurais pas voulu demander que vous donniez davantage, car votre générosité a déjà été trop grande, — et Notre-Seigneur, pour l'amour de qui vous avez donné, et à qui lui-même vous avez donné en la personne de la veuve et des orphelins, peut seul vous récompenser ! — Mais ce que je vous ai proposé, c'est qu'après avoir consulté les personnes compétentes, il vous plût d'investir quelqu'un d'une propriété à vous, tout en aidant à nous établir, nous qui avons été appelées au service de Dieu dans

l'état religieux; et avec nous, beaucoup d'autres personnes dont la vocation n'est pas douteuse. Cela, je vous l'ai proposé sans crainte, puisque Dieu paraissait vouloir que cette porte nous fût ouverte par votre généreuse bonté. Ma seule crainte, c'est que peut-être je ne vous ai pas suffisamment bien expliqué ma pensée. »

Le rapide accroissement de la communauté d'Emmettsburg était un sujet de joie pour l'Église des États-Unis. Parmi ceux qui la saluaient de leurs prières et de leurs vœux, nul n'y prenait plus d'intérêt que M. du Bourg. En voyant grandir le nombre des Sœurs, sa pensée se reportait souvent vers ce jour où Dieu l'avait conduit pour la première fois près d'Elizabeth Seton, et lui avait inspiré le désir de remettre entre les mains de l'humble et pieuse veuve l'établissement d'une œuvre si belle. La société des Sœurs de Saint-Joseph eut M. du Bourg pour ami aussi longtemps qu'il vécut; mais, au bout de quelques mois, les liens qui le rattachaient à elle comme supérieur, et en quelque sorte comme tuteur, se trouvèrent dissous. L'année 1809 ne s'était pas écoulée, qu'il était nommé administrateur du diocèse de la Nouvelle-Orléans, dont il devint évêque en 1815. Son successeur comme supérieur de la commu-

nauté fut M. David, l'un des professeurs du séminaire de Sainte-Marie à Baltimore.

M. David, prêtre français, né près de Nantes, appartenait à la Compagnie de Saint-Sulpice. Il occupait avant la révolution la chaire de philosophie et de théologie au séminaire d'Angers. Envoyé par M. Emery aux États-Unis, en 1791, il avait exercé pendant plus de douze ans le saint ministère dans les missions du Maryland. M. Carroll l'avait demandé en 1804 comme professeur au collége de Georgetown, d'où ses supérieurs de Baltimore l'avaient rappelé pour suppléer plusieurs d'entre eux disparus ou absents.

Le nouveau supérieur de la maison de Saint-Joseph unissait à une grande piété la science, le zèle et une rare éloquence; il était la modestie même, comme le sont les hommes d'un haut mérite. Les Sœurs le perdirent dès l'année 1811. A cette époque, il alla partager les travaux de son ami, M. Flaget, l'évêque-missionnaire. Les merveilles que l'Église d'Amérique vit s'accomplir au diocèse de Bardstown pendant les quarante années que dura l'épiscopat de M. Flaget, ont été dues pour une grande part au dévouement de M. David. Autant par humilité que pour demeurer fidèle aux œuvres commencées dans un immense diocèse où tout était de création nouvelle, il refusa

plusieurs évêchés qui lui furent offerts. Quand il mourut, dans un âge très-avancé, en 1841, il était simple coadjuteur de son saint ami. Si nous avons devancé, de beaucoup, le cours des années, pour parler de cet homme apostolique, c'est qu'après l'apparition qu'il fit à Emmettsburg, nous n'aurons plus occasion de le revoir [1].

Le troisième supérieur qu'eut la communauté après M. du Bourg et après M. David, fut, pendant un temps, M. Carroll lui-même; puis M. Dubois, le pasteur de la congrégation catholique d'Emmettsburg, et le fondateur du séminaire du Mont-Sainte-Marie, dont il était aussi le supérieur.

[1] Voir C. Moreau, *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis.* — Voir la *Vie de M. Emery, neuvième supérieur du séminaire et de la Compagnie de Saint-Sulpice.* — Voir *Mgr Flaget, sa vie, son esprit et ses vertus.*

XVI

Nouvelles épreuves. — Maladie du jeune William Seton. — Maladie et mort d'Henriette. — Douleur de Cecilia et de la mère Seton. — Le chêne du cimetière de Saint-Joseph. — Les Sœurs se transportent dans leur nouvelle maison. — Inauguration de leur chapelle. — Cecilia assiste à la sainte messe pour la dernière fois. — Son amour de Dieu, sa patience dans sa maladie, sa pieuse mort. — Consolations accordées à la mère Seton au milieu de ses épreuves. — Quatre-vingt-dix personnes réunies sous le toit de Saint-Joseph.

1809-1810

La grande épreuve de la communauté de Saint-Joseph, à la fin de cette première année, ne fut pas seulement la pauvreté avec les privations qui lui font cortége. La maladie vint à son tour frapper à la porte de la maison ; et une fois qu'elle y eut pénétré, elle y établit son siége pendant plusieurs mois. Comme si ce n'eût pas été assez de tant de malades qu'on avait autour de soi, le directeur du collége de Sainte-Marie

annonça à la mère Seton qu'il croyait de son devoir de faire transporter chez elle son fils aîné, William, atteint d'une fièvre nerveuse qui demandait tous les soins de la vigilance maternelle. Si l'on se fût rendu compte à Baltimore de la situation où se trouvait alors la maison d'Emmettsburg, assurément on n'y aurait pas envoyé un malade de plus. Tout y faisait défaut, ressources, médicaments, médecins. Le pauvre enfant y était arrivé bien malade ; son état n'y pouvait qu'empirer. Bientôt on le vit si mal, qu'on demanda pour lui les derniers sacrements, et qu'on le disposa à bien mourir On attendait son dernier soupir d'un moment à l'autre. Les Sœurs s'occupaient des funèbres apprêts qui suivent la mort. Sa tante Henriette aidait à préparer son linceul; mais contrairement à toutes les prévisions humaines, il plut à Dieu de rendre la santé à l'enfant, tandis que le linceul qu'on lui destinait enveloppa les restes mortels de celle qui en avait cousu les plis.

Pendant qu'elle veillait tour à tour auprès de son neveu, le jeune William, et de sa sœur Cecilia, elle aussi, malade désespérée, Henriette fut saisie d'un mal violent qui eut bientôt le caractère d'une fièvre cérébrale de la plus mauvaise nature. Le danger survint, d'une rapidité foudroyante. A peine eut-on connu dans

la maison la nouvelle de sa maladie, qu'elle se trouvait déjà « toute vive et tout entière entre les bras de la mort. »

L'admiration que sa rare vertu avait fait naître autour d'elle s'accrut encore, alors qu'on vit l'anéantissement de son être, ne servant qu'à faire éclater le triomphe de sa foi. La fièvre desséchait ses lèvres brûlantes, le battement de ses tempes indiquait la violence des douleurs qu'elle avait à la tête, tandis qu'absorbée, dès le premier moment, par l'excès même de ses souffrances, elle était demeurée sans parole, les yeux fermés, et paraissant ne rien sentir. C'était déjà l'immobilité, c'était le silence effrayant, qui succède à la vie disparue. Mais il suffisait qu'on lui parlât de Dieu, du ciel, de la sainte Vierge, et sa connaissance éteinte se ranimait. Au seul nom de Jésus, au nom de Marie, on la voyait faire effort pour relever ses paupières abaissées; elle essayait de soulever sa main, et de la porter à son front avec le signe de la croix. Dans un moment de trêve à ses douleurs, elle recouvra la pleine possession de son esprit. Ce fut pour demander à recevoir la sainte communion. Peu de temps après, le délire s'empara d'elle. On entendait difficilement les mots entrecoupés, les paroles incohérentes qu'elle murmurait; mais on comprenait toujours que même les divagations de

sa pensée la ramenaient à son Dieu et au souvenir de son heureuse conversion. Le dernier signe de connaissance qu'elle donna fut pour s'unir à une hymne de la bénédiction du saint Sacrement que les Sœurs récitaient auprès de son lit. Sa précieuse mort arriva le 22 décembre, sans lutte, sans agonie. Son dernier sommeil succéda à un sommeil d'engourdissement qui s'était emparé d'elle depuis plusieurs heures.

Qui dira la douleur de Cecilia? Qui dira une autre douleur plus déchirante encore que la sienne? Elle, la malade Cecilia, n'appartenait presque plus à la terre. Quelques larmes, quelques souffrances d'un jour, puis à son tour elle allait partir, prête à rejoindre sa sœur. Adieux de ce côté-ci du tombeau, réunion éternelle; départ devancé de quelques instants, joies de la possession, acquises pour jamais; fleurs de la terre flétries, mais fleurs du ciel écloses!... L'espérance qui consolait Cecilia rendait plus amère la douleur d'Elizabeth. Moins forte qu'elle n'était d'ordinaire, en présence des nouveaux sacrifices que Dieu lui demandait, on la vit répandre d'abondantes larmes après que Henriette l'eut quittée pour le ciel. On s'en étonna peut-être autour d'elle. Mais pourquoi se serait-elle refusé cette douceur?

Qui de nous n'a médité sur les larmes chré-

tiennes? Qui de nous n'a perdu des êtres chéris, et ne s'est demandé quel exemple Jésus, notre maître et notre modèle, nous avait laissé dans une semblable douleur? Nous savons que Jésus n'a pas défendu les larmes, puisqu'il en a versé lui-même. Serait-ce trop de nous persuader que non-seulement il les permet, mais qu'il les approuve? Vous êtes, ô notre cher Seigneur, la sainteté même, et lorsque vous *permettez*, n'est-ce pas que vous *approuvez?*

Non, les divines préférences de Jésus ne sont pas pour les fronts impassibles et les yeux secs. Tout est enseignement dans sa vie. S'il a pleuré, c'est pour autoriser nos larmes. S'il a voulu qu'on le vît pleurer, c'est pour montrer quelles marques apparentes d'honneur et de regret nous devons donner à ceux qu'il nous a permis d'aimer. Quel hommage pour l'ami de Notre-Seigneur dans le cri des témoins attendris qui attendent à l'entrée du sépulcre de Béthanie : *Voyez combien il l'aimait!*

C'est là le sens des larmes chrétiennes : ils se sont écriés : *Voyez combien il l'aimait!* Ils n'ont pas dit : « Combien il le plaint! Combien la mort lui semble affreuse! » — Notre-Seigneur ne veut pas qu'on parle de la mort avec cette épouvante, quand il est là. Ses larmes sont toutes d'attendrissement sur la perte que son affection vient de faire, toutes de tendresse sur

l'ami qui lui était cher. Pleurez, pleurez! laissez saigner ce cœur blessé, Elizabeth. Laissez qu'on dise autour de vous : « Elle pleure l'amie qu'elle a perdue : voyez combien elle l'aimait ! »

Les restes précieux d'Henriette, accompagnés de toutes ses compagnes, furent transportés à l'entrée de la forêt, à la place qu'elle avait indiquée elle-même. C'était quelques mois auparavant, par une belle journée de l'été. Tout dans la nature était sourire et fête; la mère Seton avait invité les Sœurs à faire ensemble une promenade du côté de la vallée d'Emmettsburg. Comme elles s'en revenaient vers la montagne, elles s'étaient arrêtées aux travaux de l'habitation qu'on leur construisait.

« Rien ne manquera dans notre vallée, avait dit Elizabeth : pour ce temps de mortalité voilà bien tout ce qu'il nous faut... Mais où reposerons-nous après? ajouta-t-elle. Nous n'avons pas encore choisi *le lieu de notre repos.* » — On s'était mis alors à la recherche. Les avis se partageaient. Henriette, peu attentive en apparence à ce qui se disait autour d'elle, s'était arrêtée sous l'ombre d'un grand chêne dont le branchage s'étendait jusqu'à terre, aussi vieux que le sol qui le nourrissait. Elle tenait une petite pomme dans sa main, qu'elle s'amusait

à faire sauter comme une balle en l'air. Tout en jouant et en riant, elle la lança contre l'arbre : « Voilà ma place, » s'écria-t-elle à haute voix ; paroles prophétiques dont on se souvint après sa mort. Quatre mois à peine s'étaient écoulés, que ses compagnes la reconduisaient sous son chêne, étendue dans son cercueil. Elle repose maintenant à la place qu'elle avait choisie ; elle, la première arrivée parmi celles qui sont venues *dormir du sommeil de la paix* dans la vallée de Saint-Joseph.

ELIZABETH SETON A M. WEISE [1]

Dimanche soir, 7 janvier 1810.

« Mon ami,

« Votre bonne lettre a été, comme le sont toutes vos lettres, la très-bien venue. Pour moi, si je ne vous ai pas écrit, c'est par de tristes motifs ; j'étais affligée, malade, abattue. C'est

[1] M. Weise était un *gentleman* qui demeurait dans le voisinage du séminaire de Baltimore. Lui et sa femme étaient entrés en relation avec Elizabeth Seton au moment de son arrivée, et lui témoignaient depuis lors un véritable attachement.

là ce qui devra souvent avoir lieu, et il faudra que vous me le pardonniez. Vos peines, je le vois, sont comme les miennes, multipliées. Ainsi le seront vos consolations, quand cette sombre nuit que nous appelons *la vie* sera passée. Je ne deviens pas bien forte, du côté de la santé; mais l'âme est si bien en liberté, que tout, excepté l'éternité, ne me semble plus qu'un songe.

« Soyez bon, monsieur Georges, soyez bon! et dites à votre chère petite femme que je pense à elle et prie pour elle, continuellement; dites-lui aussi qu'il faut qu'elle prie pour que je sois bonne, afin que mes prières soient acceptées. Quant à vous, j'espère que votre croix ira croissant jusqu'à ce qu'elle vous purifie comme l'or le plus pur. Quel malheur ce serait, si, connaissant si bien toute la valeur de ce trésor que vous possédez, vous ne le laissiez pas produire en vous ses effets! Car vous n'êtes pas sûr que vous seriez sauvé, sans cette croix précisément; celle-là seule; qui est, je le sais bien, dure à supporter, mais qui pourrait être plus dure encore, si on la mesurait à ce que nous devons souffrir pour l'amour de notre adoré Seigneur.

« Dites à notre très-cher *Père* que nous toutes à saint Joseph nous avons adopté sa devise : *Des forces assez, pour mériter par le*

travail; des fautes assez, pour expier par la souffrance. Vous allez être en peine pour Annina. L'état où elle est n'offre pas de danger pour le présent, je l'espère; mais son mal est très-persistant; la fièvre est continuelle. La bonne Suzanne se rétablit. Petite Marie est toujours malade. Dites à notre cher Père que la pensée d'avoir toujours part, nous toutes, à ses prières en la présence de notre adoré Seigneur est ma plus grande consolation. Mes meilleures tendresses à votre chère Minon [1]. Ayez confiance. Ne souffrez pas un seul instant que la comparaison entre le temps et l'éternité échappe à votre pensée. Je trouve qu'en elle est le remède de tout chagrin. L. J. C. [2]. *Béni. Adoré.* »

Cet hiver que l'on traversait quand Henriette mourut était d'une rigueur inaccoutumée. Les Sœurs en souffrirent beaucoup lorsqu'elles changèrent de demeure pour la seconde fois et se transportèrent dans la vallée. Elles y arrivèrent le 20 février. Leur maison, construite en bois, à deux étages, était agréablement exposée du côté du midi. Au milieu était le corps de logis principal, occupé par les

1 Mme Weise.

2 *Laudetur Jesus Christus.* Loué soit Jésus-Christ.

dortoirs et les salles pour les classes. A l'une des extrémités, du côté du levant, il y avait une petite cuisine; du côté opposé, à l'exposition du couchant, on avait élevé un bâtiment qui contenait la sacristie, la chapelle, et une pièce assez grande, destinée aux étrangers qui viendraient du dehors pour assister à la messe de l'autre côté de la clôture. Le chœur faisait face à l'autel. Les religieuses s'y plaçaient pour assister aux offices. On pouvait à volonté, au moyen d'une porte à brisure, faire communiquer ce chœur avec l'autel.

Les solennités du jour où l'on transporta le saint Sacrement dans le nouveau sanctuaire furent célébrées par la communauté avec tout l'éclat qu'on leur put donner. M. Dubois officiait au milieu d'une assistance nombreuse. Les Sœurs marchaient en procession à la suite du saint Sacrement; la joie au cœur; sur les lèvres, des actions de grâces. La modeste chapelle qu'on venait de consacrer était d'une extrême simplicité au dedans et à l'extérieur; mais dès qu'on y entrait, on y respirait un parfum de piété qui devait être agréable à Dieu. « L'autel était bien pauvre, dit un témoin de cette journée. Pour tout ornement il n'avait qu'un tableau qu'on avait apporté de New-York, qui représentait l'image de notre cher Rédempteur; et avec cela, ses deux petits

chandeliers d'argent. On avait mis alentour quelques lauriers sauvages; et, dans des vases tout unis, les plus simples du monde, des touffes de fleurs et d'herbes des bois. »

Dès le lendemain, le 22 février, les Sœurs ouvrirent régulièrement leur école. Tout aussitôt, une quantité d'enfants arrivèrent, soit du village, soit du pays d'alentour. C'était là ce qu'elles avaient espéré, aussi ne refusèrent-elles personne. Le 19 mars suivant, jour de la fête de saint Joseph, la mère Seton exprima le désir qu'on invoquât d'une manière toute particulière le saint protecteur de la maison. La première messe solennelle qui ait été célébrée dans la chapelle fut dite ce 19 mars. Toute la communauté, les religieuses et les élèves, se recommandèrent avec une piété fervente au saint ami de l'enfance de Notre-Seigneur, afin qu'il attirât la bénédiction de Dieu sur l'œuvre commencée.

Cecilia assista, elle aussi, à cette messe. Elle avait demandé qu'on la transportât à la chapelle. Ce fut la dernière fois qu'elle y parut. Elle ne s'était pas levée depuis plusieurs semaines; les forces, non le courage, l'abandonnaient. D'ordinaire la jeunesse et la maladie sont habiles à se décevoir elles-mêmes; mais elles avaient ici les yeux ouverts. La mourante envisageait à la lumière de la foi sa fin, qu'elle

savait prochaine. Rien ne détournait son esprit de la pensée du ciel. Sa ferveur, son union avec Dieu augmentaient à mesure que la souffrance la détachait des captivités de la terre. Quelques lignes tracées de sa main, peu de semaines avant sa mort, nous feront voir à quelle hauteur de perfection elle était déjà parvenue.

1er février 1810.

« Aujourd'hui, je suis toute à l'idée que je ne verrai pas la fin de ce mois. On me dit que je vais me rétablir; mais moi je pense que le reste de mon exil sera très-court. Dieu soit béni!... Et cependant, quelle chose étrange! je suis triste et abattue. Je soupire après le moment où cette enveloppe mortelle étant brisée, mon âme ira reposer dans le sein de son Dieu; en même temps, je redoute le moment qui s'approche... Comment en est-il ainsi? C'est que je pense au jugement qui suivra la mort. Les saints eux-mêmes y pensaient en tremblant: moi donc que ferai-je! Ils se confiaient en la miséricorde de leur Dieu. Ah! si je n'avais cette confiance que m'inspire mon Jésus, que deviendrais-je! Je ne vois souvent devant moi que ténèbres et que tristesse; mais c'est alors que l'âme s'attache étroitement à son

adoré Seigneur, étroitement, plus que jamais! »

1er mars.

« Le mois de février est passé, et ma pauvre machine ébranlée est encore debout; mais je sens d'un cœur joyeux, — d'où ce changement peut-il venir? — je sens que je m'affaiblis tous les jours, et je suis heureuse en pensant que quelques semaines mettront fin à tout. Que m'est le monde entier aujourd'hui?... Le voilà qui s'évanouit comme une fumée... Jour, nuit, soleil, pluie, ce m'est tout un; mes regards sont fixés sur le jour éternel. La souffrance est devenue mon repos. Jamais mes nuits ne s'écoulent plus doucement que lorsque je les passe dans la veille et le malaise. Mon très-cher Seigneur, que vous êtes bon pour moi! Vous avez véritablement exaucé ma prière en me donnant de souffrir pour vous, afin d'expier mes offenses; et de pouvoir espérer que, l'heure de la mort étant venue, je passerai de ce monde entre les bras de votre miséricorde. Oh! combien est précieuse maintenant chaque heure du temps qui me reste! Pas un instant n'en doit être perdu! Chaque pensée, action, parole, ne doit plus tendre qu'à un seul objet.

« La dernière confession que j'ai faite m'a laissée sous une impression de paix que mon âme n'avait plus connue depuis le départ de notre douce, chère Henriette. La mort ne m'apparaît plus sous cet aspect effrayant. Je puis maintenant y penser, méditer sur elle avec un grand calme. Mes souffrances de chaque jour me deviennent, je le vois, d'heure en heure plus précieuses, bien qu'il m'arrive quelquefois de me sentir comme épuisée, et même de souhaiter d'être délivrée. Mais je vois plus souvent encore, qu'au milieu de mes souffrances les plus douloureuses, je prie avec ferveur Notre-Seigneur qu'il ajoute encore à la part qu'il m'a faite, afin qu'il me purifie et qu'il me forme pour lui-même. Je ne saurais m'empêcher de croire, d'après la nature même de mon mal, que j'approche rapidement du terme de mon exil. Le pèlerinage a été pénible. La montagne a été bien rude à gravir ces derniers mois. Je n'en soupire que plus ardemment après le port du repos. Mais, ce port, l'atteindrai-je jamais?... N'y a-t-il pas encore en moi quelque péché non expié? S'il en est de tels, j'ai confiance que mon Jésus voudra bien éclairer d'un rayon de sa lumière mon indigne cœur. Jusqu'à ce que cette heure se lève, la crainte, le doute, resteront là! mais Jésus parle paix et consolation. »

5 mars.

« Les jours où je suis privée de la sainte communion, je ne suis plus la même créature. Je sens tellement plus de consolations maintenant qu'autrefois, dans mes communions! Selon nos besoins, *Il* nous donne. La mort et l'éternité sont constamment devant mes yeux. D'où vient cela? — C'est que vous m'avez donné quelques souffrances, très-cher Seigneur, quelques souffrances avec quelques malaises, peut-être plus pénibles encore à supporter, qui me font souvenir de la fragilité du fil qui retient ma vie. Je ne m'en suis pas toujours ainsi souvenue. Vous avez vu mon oublieuse faiblesse, et vous en avez eu pitié. Vous m'avez fait sentir, ô mon cher Maître, la vanité des choses terrestres, et maintenant je soupire après le moment qui brisera mes liens et qui me verra entrer dans mon repos. Taillez, crucifiez ce corps de péché, qu'il subisse en ce monde la peine qui lui est due, mais après, épargnez-moi, ô mon Jésus! A l'heure de la mort, assistez-moi, recevez-moi. »

ELIZABETH SETON A Mme ELIZA SADLER

8 mars.

« Je m'y attends! Bientôt, ma chère, chère Cecilia, chère mille fois, va prendre son essor. Oh! Eliza, que de liens nous attirent en haut aussi bien qu'en bas! Et cependant, le cœur me fait défaut lorsque je pense à cette séparation. Personne ne saurait avoir seulement une idée de ce qu'elle est pour moi... mais... *fiat!* »

Dans les premiers jours d'avril, on transporta Cecilia à Baltimore, pour obéir à ce que demandaient les médecins. La mère Seton, Anna et une des sœurs de la communauté l'accompagnèrent. On aurait pu lui épargner la fatigue de ce voyage, qu'elle n'avait pas désiré, et qu'Elizabeth redoutait. La seconde semaine après son arrivée s'était à peine écoulée, qu'elle s'éteignait doucement, sans lutte ni souffrance, serrant le crucifix contre sa poitrine, et trouvant sur ses lèvres un dernier sourire pour dire adieu à sa sœur.

Elle fut portée le lendemain à la chapelle du séminaire de Sainte-Marie. Un nombreux clergé la précédait, suivi en procession par un grand

concours de fidèles, qu'avaient attirés la sainte renommée de la jeune morte, et l'intérêt qu'on éprouvait pour la mère Seton. Celle-ci voulut être présente à la messe qui fut célébrée solennellement pour le repos de l'âme de Cecilia. A sa sortie de la chapelle, après la cérémonie mortuaire, elle monta en voiture pour retourner à Emmettsburg. Elle emmenait avec elle le cher cercueil qu'elle allait confier à la vallée de Saint-Joseph, et déposer à côté de la tombe d'Henriette. Un prêtre du clergé de Baltimore et la Sœur qu'elle avait emmenée furent près d'elle pendant ce funèbre voyage.

La mort prématurée de ses deux sœurs laissait un vide affreux dans l'existence d'Elizabeth. Dieu fut le confident de ce qu'elle souffrait. Elle baisa la main qui lui avait enlevé ces doux objets de l'affection la plus intime et la plus tendre. Elle se défendit contre l'égoïsme de sa douleur, en s'attachant à la pensée des célestes joies dont celles qu'elle avait perdues jouissaient. L'espérance qu'il lui était permis d'avoir pour ces deux angéliques créatures, se nourrissait sans cesse du souvenir de leur sainte mort, des mérites de leurs vertus, des sacrifices dont leur courte existence avait été remplie. Toujours présentes à sa pensée, *ces mortes lui parlaient encore.* Tous les jours on la voyait qui partait seule de la maison de

Saint-Joseph; elle s'acheminait vers les deux tombes, y demeurait longtemps, et conversait avec ses sœurs. Son âme, dans un muet entretien, s'adressait à leurs âmes saintes. Quelques semaines après le plus récent de ses deuils, elle écrivait à une de ses amies, une protestante : « Ma bien-aimée Henriette, avec mon ange Cecilia, reposent dans le bois, tout à côté de moi. Les enfants et plusieurs de nos bonnes Sœurs qu'elles aimaient si tendrement, font croître des fleurs sur leurs tombes. Le petit enclos qui les renferme est l'endroit qui m'est le plus cher au monde. Je suis loin d'être privée d'elles autant que vous le pouvez penser; car avec ce que vous appelez mes *folles idées*, il me semble que je les ai toujours autour de moi. D'ailleurs le temps de la séparation ne sera pas long. »

Si Dieu continuait d'éprouver par le feu des salutaires afflictions la fidélité de sa servante, il lui ménageait dans sa miséricorde de précieuses consolations. L'œuvre qu'elle avait commencée devenait de jour en jour très-florissante, et les enfants de sa tendresse, ses trois filles et ses deux garçons, lui donnaient toute espèce de contentement. William et Richard avaient été admis au petit séminaire du Mont-Sainte-Marie, où leur éducation se continuait sous la direc-

tion paternelle de l'excellent M. Dubois. Anna, Catherine et Rebecca étaient élevées dans la maison de Saint-Joseph. Elles s'y trouvaient entourées déjà de compagnes nombreuses. A peine l'école d'Elizabeth avait-elle été ouverte, que les élèves y étaient arrivées de toutes parts. Le 14 mai, on y recevait les cinq premières pensionnaires payantes; celles-ci venaient du comté de Frederick, dans lequel est Emmettsburg, au nord, sur les confins de la Pensylvanie [1]. Leur nombre, qui s'augmenta rapidement, se montait à trente avant la fin de l'année. Dès cette époque, la maison entretenait plus de quarante enfants pauvres. Les Sœurs étaient au nombre de douze. Tous les jours, la communauté avait des demandes d'admission. Quelques mois encore, et cette vallée solitaire allait voir près de quatre-vingt-dix personnes réunies sous ce toit qu'à peine on terminait. Ainsi les embarras et les épreuves des commencements n'avaient point ralenti les progrès d'une œuvre que Dieu avait lui-même préparée, et à laquelle la charité avait

[1] Le territoire des divers États qui forment l'Union américaine est subdivisé en comtés. L'État du Maryland, avec une superficie de 14,000 mille carrés, — soit 1813 lieues carrées, — et une population qui s'élève maintenant à près de 700,000 âmes, comprend vingt-deux comtés.

mis sa main, sa main tout à la fois si faible et si puissante.

Une lettre de la mère Seton, écrite à la fin de mai, cette même année, nous laisse voir ce qu'était dès lors son attente. « Nous avons eu, écrivait-elle, la maladie sans trêve dans notre maison pendant tout l'hiver; et j'ai été obligée de faire bien des frais et de marcher à travers toutes sortes de difficultés, très-naturelles dans une œuvre telle que celle où je me suis engagée. Vous le comprenez, l'ennemi de tout bien, naturellement, fait tout son possible pour la détruire. Mais il semble que notre adoré Seigneur ait dessein qu'elle obtienne un plein succès, tant il y a engagé de sujets excellents. Nous sommes douze maintenant, et autant sont dans l'attente de leur admission. J'ai une très-grande école à surveiller, avec la charge de donner l'instruction religieuse à toute la contrée environnante. Tous ont recours aux Sœurs de Charité, qui sont jour et nuit dévouées aux malades et aux ignorants. Notre saint évêque a l'intention de transférer quelques-unes d'entre nous à Baltimore, afin qu'elles y accomplissent les mêmes offices qu'ici. La maison que nous avons est très-bonne, bien que ce ne soit qu'une *log-house;* elle restera la maison-mère, et la maison de retraite dans tous les cas; car il faudra toujours

qu'une partie des Sœurs y demeurent pour surveiller les fileuses et celles qui tissent et qui tricotent, et tenir l'école des gens de la campagne, qui devient chaque jour plus nombreuse. Notre saint évêque aime tant notre maison, qu'on dirait que nous soyons la portion la plus chérie de son troupeau. C'est pour moi la consolation de toute difficulté et embarras. Tout le clergé d'Amérique nous assiste de ses prières. Il y a grand espoir que ce qui s'est commencé ici soit le germe d'un bien immense à l'avenir. Vous vous étonnerez que Notre-Seigneur ait pu choisir pour y présider une personne telle que je suis; mais vous savez qu'il se plaît à faire éclater sa force parmi la faiblesse, et sa sagesse parmi l'ignorance. Que son saint nom soit béni! C'est sur les humbles, les pauvres, c'est sur ceux que nul ne défend, qu'il se plaît à répandre ses plus grandes miséricordes, afin de se servir d'eux comme d'exemple pour encourager les pauvres pécheurs. »

L'esprit de charité, de mutuel accord, régnait sans le moindre nuage dans la communauté de Saint-Joseph. La mère Seton ouvrait son cœur au sentiment de doux repos que lui faisait goûter une union si parfaite. Elle en rendait sans cesse grâces à Dieu. Ce qui la

touchait le plus, c'est qu'elle y voyait l'accomplissement de la parole du divin Maître : *C'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples : c'est si vous vous aimez les uns les autres.* Elle attendait cette année-là, avant la fin de la belle saison, la visite de Mme Sadler, protestante encore, mais attirée sensiblement vers la religion catholique. Son amitié aimait à se figurer la grande édification, ou tout au moins les bonnes impressions, que la nouvelle arrivée, déjà favorablement prévenue, ne manquerait de recevoir en vivant dans un intérieur où la piété se laissait voir sous un jour si doux. Renouvelant auprès de son amie les instances qu'elle avait déjà faites pour hâter sa venue : « La seule pensée de votre visite, lui disait-elle, nous cause une joie que vous ne sauriez imaginer. La solitude de nos montagnes, le silence des tombes d'Henriette et de Cecilia, vos petits enfants courant et sautant à travers nos bois, cueillant pour vous à chaque pas les fleurs sauvages dont la terre ici est couverte dès que le printemps a paru ; le bon ensemble de notre maison, qui est très-confortable, très-vaste ; tout au bout, à l'extrémité d'une des ailes, notre chère, chère chapelle, si soignée, si tranquille ; — là, dans ce tabernacle, habite, comme nous le croyons, vous savez bien *qui*, notre cher Seigneur ! — Et tout

ceci n'est pas un songe ; ce n'est qu'une faible partie des réalités d'où viennent nos bénédictions. Il faut que vous-même en soyez témoin, pour comprendre comment, depuis le premier jusqu'au dernier jour de la semaine, tout est harmonie, tout est tranquillité; toutes et chacune s'encourageant et se venant en aide l'une à l'autre par de bienveillants regards. Il faut vraiment le voir pour le croire. Le monde entier n'aurait pu me persuader que ce fût possible, si moi-même je ne l'avais vu. Aussi, il vous est permis d'être incrédule ; mais *venez seulement, et voyez.* Nous n'avons aucune espèce de société, si ce n'est celle de notre pasteur de la montagne. C'est un homme distingué, simple, et un vrai saint. Il vient nous dire la messe à la chapelle, au lever du soleil, tous les jours, toute l'année. Si quelqu'une de nous a des peines, on les lui porte ; on trouve consolation près de lui, et tout est enseveli dans un profond silence. »

D'autres lettres de cette époque, adressées à la même amie, portent cette empreinte de calme qui nous apparaît ici. Elles ont la sérénité, compagne de la douleur chrétiennement acceptée, et fidèle aux soins de la vie active. « O ma chère Eliza, si vous pouviez respirer l'air de nos montagnes, si vous pouviez goûter la paix de ces bois profonds et de nos ruis-

seaux! Hier, nous toutes, une vingtaine de sœurs avec les enfants, nous fûmes dîner à notre *Grotto* dans la montagne, sur cette hauteur où nous allons les dimanches entendre l'office divin. Richard était aux côtés de sa mère; mais William se contenta de saluer à distance, en promettant de me voir plus tard. Comme nous nous en revenions, il nous a suivies de loin, dans une partie du bois d'où l'on ne pouvait le voir; m'envoyant de ces signes de tendresse que l'âme seule peut faire inventer; mais ayant soin de demeurer inaperçu, et n'oubliant jamais que maintenant, il est un *homme*. Ces deux enfants sont aussi différents l'un de l'autre, que le jour et la nuit. Mais William est celui des deux qui préoccupe le plus la pauvre mère. A son catéchisme, cet après-midi, comme on lui demandait si sa tâche en ce monde était de gagner de l'argent et d'acquérir de la renommée, ou bien de servir Dieu et d'employer toutes ses facultés à lui plaire? — Ma tâche, Monsieur, est de faire les deux, répondit William, d'un ton résolu. — Mais je m'oublie; le temps s'envole, et la moitié de ma feuille est déjà remplie. »

XVII

Succès de la mission confiée à M. Flaget. — Les Filles de la Charité en France pendant la révolution. — Lettre adressée de Bordeaux par la Sœur Marie Bizeray à ses sœurs de la communauté de Saint-Joseph. — M. Emery, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice. — La communauté de Saint-Joseph reçoit de M. Flaget la copie des constitutions données aux Filles de la Charité par saint Vincent de Paul. — Articles principaux de ces constitutions. — Leur explication recueillie de la bouche de saint Vincent de Paul par les premières Filles de la Charité. — Lettre d'Elizabeth à Antonio Filicchi.

1809-1810

Les Sœurs de Saint-Joseph attendaient dans une pieuse impatience le résultat de la négociation dont M. Flaget avait accepté le soin. Il s'était embarqué pour l'Europe vers la fin de l'année ; on ne pouvait espérer son retour avant le printemps suivant. Le succès de la démarche qu'il allait faire dépendait en premier lieu du supérieur général des prêtres de la Mis-

sion de Saint-Lazare, auquel la direction de la Compagnie des Filles de la Charité appartient, d'après le règlement donné par saint Vincent de Paul. C'était de ce supérieur général que M. Flaget espérait obtenir, non-seulement la copie authentique des statuts rédigés par le saint fondateur, mais encore l'envoi aux États-Unis de deux ou trois servantes des pauvres, expérimentées, prudentes, pieusement formées à l'esprit de la règle; en mesure, en un mot, d'initier la communauté d'Emmettsburg aux traditions de la maison-mère. Demander dès l'abord de pareilles faveurs, espérer qu'on obtiendrait des Sœurs pour une fondation si nouvelle et si lointaine, c'était peut-être se montrer bien ambitieux. On se flattait cependant de ne pas rencontrer de refus; car, à ce moment, la situation prospère et tout exceptionnelle de la Compagnie des Filles de la Charité, en France, lui permettait d'être généreuse.

A l'époque de la révolution, alors que toutes les associations religieuses avaient été supprimées par mesure générale, la sainte congrégation fondée par saint Vincent de Paul et mademoiselle Legras [1] fut la seule qui réussit

[1] Louise de Marillac, veuve de M. Legras, seigneur de Ferrières, secrétaire de la reine Marie de Médicis. — Bien

à conserver, même aux plus mauvais jours, une existence active, bien que cachée. La Providence avait permis qu'elle eût alors à sa tête, comme supérieure générale, une personne douée d'une grande force d'âme, d'une haute intelligence, et d'une prudence consommée, qu'elle avait acquise dans le long exercice des vertus de son état. La sœur Deleau, entrée à l'âge de dix-huit ans dans la compagnie, et alors âgée d'environ soixante ans, avait à la fois le courage qui résiste à l'effort de la tempête, et la persévérance qui sait réparer les désastres. Tant que dura « l'orage de sang », sa vie fut plus d'une fois en péril. Elle voulut être la dernière à quitter sa communauté; elle fut la première à y reparaître, sitôt que la Terreur eut cessé. Un assez grand nombre de Sœurs s'étaient déjà rassemblées autour d'elle à Paris, lorsqu'une mesure qu'on n'eût pas attendue des hommes qui gouvernaient alors, vint donner à la compagnie une existence légale.

que cette vénérable coopératrice de saint Vincent de Paul ait été mariée et mère, l'usage s'est toujours conservé de la désigner comme au temps où elle a vécu. On donnait à cette époque la qualification de *Mademoiselle* aux femmes ou filles qui avaient de la naissance, et qui sortaient de pères considérables dans la robe ou dans l'épée; tandis que la qualification de *Madame*, considérée comme un titre d'honneur, était exclusivement réservée aux femmes de qualité.

Ce n'était pas au nom de la religion qu'on demandait à voir reparaître les Filles de la Charité; c'était au nom de la bienfaisance, l'idole dérisoire de cette époque, l'une des plus injustes et des plus violentes dont l'humanité ait à rougir. Tels étaient, en effet, les plaintes des pauvres malades, le désordre et le gaspillage dans les hôpitaux privés de la présence des Sœurs, qu'on se voyait contraint de revenir à elles. Le soin de la maladie n'est qu'une des formes sous lesquelles s'exerce leur charité; mais du moment qu'on leur donnait permission de reparaître pour soigner les malades, elles avaient tout lieu d'espérer qu'on les laisserait peu à peu se dévouer à l'éducation des enfants et au soulagement de tous les genres de souffrance.

L'arrêté qui les rappelait est signé du ministre de l'intérieur Chaptal. On y retrouve cette phraséologie déclamatoire dans laquelle se complaisait alors le style officiel:

« Considérant que les secours accordés aux malades ne peuvent être assidûment administrés que par des personnes vouées par état au service des hospices et dirigées par l'enthousiasme de la charité;

« Considérant que, parmi tous les hospices de la République, ceux-là sont administrés avec plus de soins, d'intelligence et d'écono-

mie, qui ont appelé dans leur sein les anciens élèves de cette sublime institution, dont le seul but était de former à la pratique de tous les actes d'une charité sans bornes ;

« Considérant qu'il n'existe plus de cette précieuse association que quelques individus qui vieillissent, et nous font craindre l'anéantissement prochain d'une institution dont s'honore l'humanité, etc. etc., arrête :

« Art. Ier. — La citoyenne Deleau, ci-devant supérieure des Filles de Charité, est autorisée à former des élèves pour le service des hospices.

« Art. II. — La maison hospitalière des orphelines, rue du Vieux-Colombier, est mise à cet effet à sa disposition. . . . . .

. . . . . .

« Art. V. — Le gouvernement payera une pension de trois cents francs pour chacun des élèves dont les parents seront reconnus dans un état d'indigence absolue. »

Cet arrêté est daté du 14 octobre 1801 ; trois ans plus tard, la congrégation était si prospère, qu'elle se trouvait en mesure de desservir deux cent cinquante hospices ou hôpitaux. Du jour où on lui avait permis de renaître, le nombre des sujets qui demandaient à en faire partie n'avait cessé d'aller croissant.

La négociation de M. Flaget, conduite avec

zèle et prudence, fut couronnée du plus heureux succès ; trois religieuses en résidence à Bordeaux furent désignées pour passer aux États-Unis. Pendant qu'elles attendaient de recevoir leur ordre d'embarquement, l'une d'elles, la Sœur Marie Bizeray, supérieure, ou, pour dire plus exactement, *Sœur servante* [1], adressa aux Sœurs de la communauté de Saint-Joseph la lettre que voici :

Bordeaux, le 12 juillet 1810.

« Mes chères sœurs,

« Comme il n'est pas encore en mon pouvoir de quitter la France, je vous écris pour vous donner la preuve que vous êtes l'objet de mes pensées. J'espère être assez heureuse pour

[1] On appelle *Sœurs servantes* dans la compagnie, les supérieures des établissements particuliers, le titre de supérieure étant réservé à la seule supérieure générale. Cet usage remonte au 20 juin 1642. Dans la conférence de ce jour, Vincent de Paul se rappela avoir entendu, au monastère des Annonciades fondées par sainte Jeanne de Valois, appeler la supérieure *ancelle* (du latin *ancilla*). « Cela m'a fait penser, dit-il à ses filles, que vous n'appelleriez plus désormais vos supérieures du nom de supérieures, mais que vous les appelleriez *servantes*. Que vous en semble ? » Toutes approuvèrent. « C'est le nom que prend le pape,

vous voir dans peu de mois, selon que le Tout-Puissant, qui nous appelle à notre saint état, et qui m'a inspiré ainsi qu'à plusieurs de mes sœurs le désir de vous être utile, voudra bien disposer les voies pour notre départ. Il plaît à ce Dieu tout-puissant qui a fait choix de pauvres pêcheurs, hommes faibles et ignorants, pour être les fondements de son Église, d'employer de nos jours les instruments les plus faibles pour la gloire de son nom. Certainement l'emploi qu'il en fait lui est agréable, puisqu'ils serviront à fonder un établissement dont le seul objet est d'assister ses membres souffrants. Oh ! qu'elle est belle cette vocation qui nous appelle à marcher sur les traces de notre divin Sauveur, à pratiquer les vertus dont il nous a donné l'exemple, et à nous offrir nous-mêmes en sacrifice à Celui qui s'est offert pour nous ! Quelle reconnaissance, quel amour, ne devons-nous pas à ce tendre Père, qui a daigné nous choisir pour cette sublime vocation !

« Remercions-le donc, chères sœurs, et

ajouta Vincent, qui s'appelle le serviteur des serviteurs de Dieu. — Il y a longtemps, dit-il encore, que je souhaite et voudrais bien que nos Sœurs en fussent venues à ce point de respect entre elles, que le monde du dehors ne pût jamais connaître laquelle Sœur est la Sœur servante. » — *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, par l'abbé Maynard. Paris, 1864.

prions-le les unes pour les autres, afin qu'il nous accorde la grâce de correspondre fidèlement au privilége inestimable que nous avons reçu de lui. Ayons recours à saint Vincent de Paul, notre père, à mademoiselle Legras, notre mère vénérée, afin qu'ils nous obtiennent ce bonheur, à nous, qui sommes leurs chères filles. Il n'y a pas de doute que nous leur sommes chères, puisque nous les aimons et que nous désirons leur être soumises.

« Comme M. Flaget a dû vous dire les sentiments que son zèle et l'intérêt qu'il vous porte nous ont inspirés, je termine, chères sœurs qui serez bientôt nos compagnes, en vous assurant du sincère et entier dévouement et respect de votre très-humble servante,

« MARIE BIZERAY,

« Indigne Fille de la Charité, servante des pauvres. »

Cette lettre était signée de deux autres noms, celui de la Sœur Woirin et celui de la Sœur Augustine Chauvin, qui devaient accompagner la Sœur servante Marie Bizeray. Ces pieuses filles ne doutaient pas que la Providence ne les réservât pour la mission d'Amérique; mais

l'espérance qu'elles avaient de s'y dévouer ne se réalisa pas. Un étrange empêchement les retint : le gouvernement refusait de les laisser sortir de France.

La persécution contre la religion et contre le clergé sévissait alors dans l'empire français. L'année précédente, le 17 mai 1809, Napoléon, par un décret, avait réuni le domaine de l'Église à sa couronne. Quelques semaines plus tard, le 6 juillet, le pape violemment enlevé de son palais, séparé de ses cardinaux et de ses conseils, était emmené au loin pour subir les rigueurs d'une étroite captivité. En France, les prisons d'État, plus nombreuses que jamais, se remplissaient chaque jour de prêtres, de chefs d'ordre, de prélats, de cardinaux, coupables de fidélité aux saintes lois de l'Église. Consulté en haut lieu, en ces temps de calamité, M. Emery, le supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice, n'avait pas craint de tenir tête au maître altier devant qui l'Europe tremblait. Napoléon, par un caprice assez étonnant chez lui, avait d'abord ménagé son courageux contradicteur. Cet humble prêtre qui lui résistait, inflexible dans ses principes et dans sa doctrine, il l'avait gratifié de quelques paroles d'estime ; toutefois, après un délai de quelques mois, il le châtiait de sa ferme attitude, en le frappant dans ce qui lui tenait le plus au cœur,

l'existence de sa compagnie. Le 11 juin 1810, un ordre expédié de Saint-Cloud, et transmis par le ministre des cultes, avait exclu les Sulpiciens de leur maison de Paris; l'année d'après, leur compagnie était totalement supprimée [1].

Le contre-coup de la défaveur qu'avait encourue M. Emery, atteignait, dans une ville éloignée, trois pauvres filles qui n'avaient désiré d'autre liberté que celle de partir pour les États-Unis. Elles étaient devenues suspectes, parce qu'elles avaient été demandées par l'intermédiaire d'un évêque missionnaire que d'étroits liens unissaient à cette compagnie de Saint-Sulpice, signalée par son dévouement au saint-siége.

M. Emery avait craint pour M. Flaget lui-même les mesures arbitraires du régime impérial. Au commencement de l'année 1810, il s'exprimait ainsi dans une lettre qu'il adressait à son vénérable ami, M. Nagot, le supérieur du séminaire de Sainte-Marie de Baltimore : « Nous ne sommes pas sans craintes pour la facilité du départ de M. Flaget pour

[1] M. Emery ne survécut pas longtemps au premier coup porté à la Compagnie de Saint-Sulpice. Il mourut le 28 avril 1811, dans sa quatre-vingt-unième année. Le décret qui ordonnait la suppression de la Compagnie fut notifié aux directeurs du séminaire de Paris au mois de novembre 1811.

l'Amérique. Tout est si incertain, si variable... La crise que nous traversons est affreuse; je n'ose entrer dans les détails [1]. »

Fort heureusement, M. Flaget put s'embarquer. Lorsqu'il partit au mois d'avril [2], il était confiant dans l'espoir que la Sœur Bizeray et ses deux compagnes ne tarderaient pas à suivre le même chemin que lui. Il rapportait pour la communauté d'Emmettsburg une copie des statuts donnés aux Filles de la Charité par saint Vincent de Paul. Moins heureux d'autre part dans les démarches qu'il avait faites pour lui-même, il s'en retournait en Amérique chargé du fardeau de l'épiscopat. On eût dit qu'il n'était venu de Baltimore à Paris que pour recevoir de son supérieur l'ordre de se résigner au choix qui le désolait. Les premières paroles de M. Emery à ce nouvel arrivé qui paraissait devant lui après une absence de seize années, avaient été cette froide exclamation : « Quoi ! Monseigneur, vous voilà ici? Vous devriez être dans votre diocèse. » Déconcerté, n'espérant rien gagner après cet accueil, M. Flaget avait écrit au pape lui-même. Le pape avait confirmé sa première décision. Ce fut M. Emery qui reçut la réponse, avec mis-

[1] Voir *Vie de M. Emery*. Paris, 1862 (déjà citée).
[2] Avril 1810.

sion de la transmettre, et d'adoucir le chagrin qu'elle devait causer à M. Flaget. Comme celui-ci ne dissimulait pas son effroi de la tâche qui lui était imposée, et qu'il alléguait son peu de capacité, ses goûts de silence et de vie cachée : « Pourquoi tant de répugnance, lui dit le vénérable supérieur, pour remplir un siége dans le désert? Vous ne serez guère que l'*évêque des bois!* » Il n'y avait plus d'ailleurs à hésiter, le commandement du vicaire de Jésus-Christ était formel; M. Flaget courba la tête en signe de soumission. M. Emery, le voyant ainsi résigné, l'embrassa tendrement, et prit à cœur de le dédommager de la sévérité qu'il lui avait d'abord témoignée.

Le séjour que M. Flaget fit en France dura environ six mois. Sur le point de s'embarquer pour se rendre à son diocèse, il vint prendre congé de M. Emery. Les adieux qu'ils se firent furent remplis d'effusion de part et d'autre. Au moment de la séparation, l'illustre supérieur général fit à l'*évêque des bois* deux présents d'une espèce singulière : c'était une boîte et un livre. La boîte contenait des aiguilles, le livre avait pour titre : *La Cuisinière bourgeoise.* « Monseigneur, lui dit-il avec une agréable gaieté, ces aiguilles pourront vous être grandement utiles au milieu de vos Sauvages; et comme je me défie de leur cuisine,

prenez encore le livre que voici [1]. » — Dans sa vieillesse, M. Flaget se rappelait ce trait avec bonheur. Nous n'avons pu résister au plaisir de le raconter. Il montre d'une manière touchante cette aimable simplicité de cœur qui d'ordinaire ajoute sa grâce et son charme aux vertus éclatantes des plus éminents serviteurs de Dieu.

Cinq prêtres français et un jeune diacre s'étaient offerts à M. Flaget pour le suivre dans son voyage et se consacrer à l'apostolat sur la terre d'Amérique ; parmi eux était M. Bruté de Remur, qui devint plus tard évêque de Vincennes dans l'Indiana. Nous le retrouverons bientôt attaché comme assistant à M. Dubois, le supérieur de la maison des Sœurs de Saint-Joseph. La petite colonie s'embarqua sur un navire à voiles dans le port de Bordeaux. Sa traversée dura quatre mois, et ne fut pas sans péril. Le navire qui la portait fut arrêté deux fois par les croiseurs anglais. Deux fois il fut relâché en considération de l'évêque nommé de Bardstown. On était alors au plus fort des rigueurs du blocus continental et des représailles exercées contre la marine française par la puissante Angleterre.

La communauté de Saint-Joseph reçut ses

[1] Voir la *Vie de M. Emery*.

constitutions au commencement d'août 1810; elle les adopta aussitôt en principe. Mais pour les accepter définitivement, elle dut attendre qu'on eût réglé plusieurs détails importants qui furent l'objet de conférences entre M. Carroll, l'archevêque diocésain, M. Dubois, le supérieur de Saint-Joseph, et M. Nagot, le supérieur des Sulpiciens de Baltimore.

Après quelques modifications dont l'opportunité était laissée à l'appréciation de ses supérieurs, la communauté allait se constituer entièrement sur le modèle de la Compagnie des Filles de la Charité. Comme les statuts, constitutions, règles et usages de cette admirable Compagnie sont absolument les mêmes que du temps de saint Vincent de Paul, et n'ont subi de modification à aucune époque, nous avons maintenant le bonheur de pouvoir demander au saint fondateur lui-même, qu'il nous apprenne ce que fut son œuvre dans l'origine, et ce qu'elle est encore aujourd'hui.

Les règles communes des Filles de la Charité, telles qu'elles leur furent données dans les assemblées du mois d'août 1655, par saint Vincent de Paul — *Monsieur Vincent*, comme on l'appelait alors — sont divisées en neuf chapitres, et d'abord :

« I. — De la fin et des vertus fondamentales

de leur Institut. Cette fin est d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ comme la source et le modèle de toute charité ; le servant corporellement et spirituellement en la personne des pauvres, soit malades, soit enfants, soit prisonniers; ou autres, qui, par honte, n'osent faire paraître leur nécessité. Pour correspondre dignement à une si sainte vocation et imiter un exemplaire si parfait, elles doivent tâcher de vivre saintement, et travailler avec grand soin à leur propre perfection ; joignant les exercices intérieurs de la vie spirituelle aux emplois extérieurs de la charité chrétienne.

« Encore qu'elles ne soient pas dans une religion [1], cet état n'étant pas convenable aux emplois de leur vocation, néanmoins, comme elles sont beaucoup plus exposées au dehors que les religieuses [2], n'ayant ordinairement

[1] Dans une religion, c'est-à-dire dans un *couvent*, selon l'ancienne acception de ce mot.

[2] Il ne faut pas se méprendre sur le sens que saint Vincent donne à ses paroles lorsqu'il dit aux filles de la Charité qu'elles ne sont pas des *religieuses*. Il s'en est expliqué lui-même dans un discours qu'il leur adressa. « Qui dit *religieuse* dit *cloîtrée*, remarque-t-il, et les Filles de la Charité doivent aller partout; vous n'êtes donc pas des religieuses. » D'ailleurs, les Filles de la Charité, non-seulement ne font pas de vœux solennels, mais pas même de vœux simples à perpétuité. Les vœux qu'elles prononcent ne sont qu'annuels et intérieurs ; elles les renouvellent

pour monastère que la maison des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de la paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l'obéissance, pour grille que la crainte de Dieu, et pour voile que la sainte modestie, elles sont obligées, par cette considération, de mener au dehors ou au dedans une vie aussi vertueuse, aussi pure, aussi édifiante que de vraies religieuses dans leur monastère.

« Avant tout, elles feront plus d'estime du salut de leur âme que de toutes les choses de la terre ; elles fuiront le péché mortel plus que la mort ; et le péché véniel, de toutes leurs forces. Et, pour mériter la récompense promise par Notre-Seigneur aux serviteurs des pauvres, elles s'appliqueront à acquérir les trois vertus chrétiennes d'humilité, de simpli-

d'année en année, après avoir demandé la permission de leurs supérieurs. C'est après une épreuve de cinq années qu'elles prononcent ces vœux pour la première fois » Elles les renouvellent le 25 mars, à l'anniversaire du jour où Mademoiselle Legras prononça sa consécration. Chaque année, au 25 mars, toutes se lèvent donc libres ; mais toutes s'empressent de reprendre le saint joug du service de Dieu et des pauvres ; et le refus qu'on pourrait faire à quelques-unes de la permission de renouveler leurs vœux serait pour elles la plus cruelle pénitence. » — *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres*, par l'abbé Maynard.

cité, et de charité, qui sont comme les trois facultés de l'âme, et comme l'esprit propre de leur Compagnie.

« D'ailleurs, horreur des maximes du monde, amour des maximes de Jésus-Christ; par conséquent, amour de la mortification, mépris de soi-même et des choses de la terre; préférence des emplois bas et répugnants, de la dernière place et du rebut des autres; détachement des lieux, des emplois et des personnes; disposition à tout quitter à la voix de l'obéissance; patience amoureuse dans les incommodités, les contradictions, les moqueries et les calomnies; grande confiance en la Providence, abandon à elle comme d'un enfant à sa nourrice.

« II. — Servantes des pauvres, elles honoreront la pauvreté de Notre-Seigneur, en vivant elles-mêmes pauvrement. Elles mettront tout en commun, à l'exemple des premiers chrétiens; et aucune ne pourra disposer du bien de la communauté, moins encore du bien des pauvres, sans la permission de la supérieure, en choses ordinaires; du supérieur, en choses exceptionnelles [1].

« Elles ne demanderont ni ne refuseront rien pour elles, s'en remettant de leurs besoins à la sollicitude des officières. Au près et au loin,

[1] Les biens des familles restent aux familles : la communauté n'a aucun droit sur le fonds ni sur les revenus.

elles vivront et se vêtiront d'une manière uniforme et sur le modèle de la maison principale. Malades, elles se contenteront en tout de l'ordinaire des pauvres; car les servantes ne doivent pas être mieux traitées que les maîtres.

« III. — Ce chapitre traite des vertus de chasteté, de modestie, de sobriété, de mortification. Il insiste sur le soin recommandé aux Sœurs de mettre leur pureté non-seulement à l'abri de toute atteinte, mais même de tout soupçon. Il fixe pour elles les règles de l'abstinence et des jeûnes.

« IV. — Elles obéiront avec soumission de jugement et de volonté, en toutes choses où l'on ne voit point de péché, aux évêques dans les diocèses desquels elles sont établies, au supérieur général de la Mission, supérieur de leur Compagnie, et à ses députés; à la supérieure; aux Sœurs servantes et autres officières, tant imparfaites et désagréables qu'agréables et parfaites, l'obéissance s'adressant moins aux personnes qu'à Jésus-Christ; aux curés dont elles recevront la bénédiction à genoux; aux confesseurs et ecclésiastiques de leurs paroisses; aux administrateurs et aux médecins des hôpitaux; à tous les points de la règle; au premier son de la cloche, voix de Notre-Seigneur qui les appelle.

« V et VI. — Filles de la Charité, elles

aimeront Dieu et le prochain ; surtout elles s'entre-chériront et respecteront comme sœurs que Notre-Seigneur a unies ensemble pour son service. Par conséquent, ni sentiment d'aversion et d'envie, ni paroles rudes et fâcheuses; support mutuel dans les imperfections, condescendance aux humeurs et sentiments contraires, sauf la loi de Dieu et la règle..... » Suivent les plus sages conseils pour le maintien de la charité, de la paix, de l'accord entre les Sœurs.

« VII. — Leur principal emploi étant de servir les pauvres malades, elles les serviront comme Jésus-Christ même, avec autant de cordialité, de respect et de dévotion ; même les plus fâcheux et les plus répugnants. Ce service, elles le préféreront même à leurs exercices spirituels. Elles prendront soin de leur âme comme de leur corps. Pour les soins matériels et les distributions d'aumônes, elles se conformeront aux prescriptions qui leur auront été données, ou à la volonté des donateurs. Elles ne donneront aucuns soins aux riches, sinon en cas d'absolue nécessité; et encore, selon leur institut, elles feront en sorte que les pauvres soient les premiers servis.

« IX. — Ce dernier chapitre règle l'emploi de la journée. Le lever est à quatre heures, le coucher à neuf. Dans cet intervalle, deux mé-

ditations, deux examens particuliers, un examen général, une lecture spirituelle. Le reste du temps est employé au service du prochain ou à des travaux manuels, remplacés le dimanche par des exercices spirituels et le soin de sa propre instruction. Deux heures d'entretien édifiant, pendant lesquelles une Sœur, à ce destinée, dira de temps en temps : « Souvenons-nous de la présence de Dieu [1]. »

A partir de la mémorable journée où les premières Filles de la Charité, réunies sous la présidence de Mademoiselle Legras, entendirent la lecture de ces règles et y donnèrent toutes leur assentiment, Vincent de Paul, déjà octogénaire, ne cessa de leur en expliquer la portée générale, et de leur en faire comprendre l'esprit. Les conférences qu'il leur donnait avaient lieu une fois chaque semaine ; toutes les paroles qui furent prononcées alors, écoutées avec avidité et recueillies avec attention, ont été précieusement conservées ; elles sont encore aujourd'hui, après les saintes Écritures, la *Bible* des Filles de la Charité. Dans l'impossibilité où nous sommes, à notre grand regret, de les pouvoir citer toutes, nous en rappellerons seulement quelques-unes, qui recommandent l'observation générale des règles de la Compagnie.

[1] Voir la note 10 à la fin de ce volume.

« Sans doute, mes filles, disait le saint, que vous avez entendu parler de la conduite qu'observent les nautoniers lorsqu'ils sont en pleine mer, et quelquefois à plus de cinq cents lieues loin de la terre. Eh bien, ils sont en parfaite assurance, tant qu'ils observent les règles de la navigation ; mais s'ils y manquaient, ou que les voiles fussent à contre-temps, alors ils courraient grand risque de se perdre. Il en est de même, mes filles, de toutes les communautés, et particulièrement de la vôtre. C'est un petit vaisseau qui vogue en pleine mer, mais sur une mer très-périlleuse et où les dangers sont multipliés. Votre fidélité à votre vocation, votre bonne conduite, et la pratique soutenue de vos règles y font toute votre assurance. Ne craignez donc pas, vous êtes dans le vaisseau même où Dieu vous a fait entrer par son inspiration ; un bon pilote vous est nécessaire afin qu'il veille pour vous pendant que vous dormez. Et qui pensez-vous qui soient les pilotes si nécessaires pour conduire votre vaisseau ? Vos supérieurs, mes filles, qui doivent vous avertir de tout ce que vous avez à faire pour arriver heureusement au port. Vous aurez ce bonheur, si vous leur obéissez ponctuellement, et si vous êtes fidèles à la pratique de vos règles. . . . . .

. . . . . .

« Remarquez bien ceci, mes filles, que vos règles vous serviront d'ailes pour voler à Dieu, comme les oiseaux se servent des leurs pour voler sans être surchargés. Il en est de même des Filles de la Charité : elles ont leurs règles, et ces règles sont les ailes dont elles se servent pour voler à Dieu, quand elles ont le bonheur de les pratiquer avec fidélité. » . . . . .
. . . . . .

« Pour arriver à votre fin, il faut vous demander souvent à vous-même, à l'exemple de saint Bernard : « Pourquoi Dieu a-t-il institué la Compagnie des Filles de la Charité? Pourquoi m'y a-t-il appelée ? » Et puis vous répondre : « Pour honorer Notre-Seigneur, pour lui rendre service en la personne des pauvres, et pour faire tout ce à quoi Dieu a résolu de m'employer. »

« C'est ainsi qu'il faut vous comporter pour être bonnes Filles de la Charité et pour aller partout où Dieu voudra, et partout où l'on vous demande, soit en Afrique, soit aux Indes, soit aux armées. » . . . . . .
. . . . . .
. . . . . « Voilà votre belle vocation. Quoi ! quitter tout ce qu'on a au monde, père, mère, frères, sœurs, parents, amis, les biens,

si on en a, ainsi que son pays, et pourquoi? Pour servir les pauvres, pour les instruire et les aider à aller en paradis. Y a-t-il rien de plus beau et de plus estimable? Si nous voyions une fille ainsi faite, nous verrions son âme reluire comme un soleil, nous ne pourrions en envisager la beauté sans en être éblouis. Donnez-vous donc à Dieu pour le salut des pauvres que vous servez. » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les paroles de saint Vincent de Paul ont un parfum de piété, une grâce naturelle, une autorité qui pénètre et qui ravit; nous voudrions ne plus le quitter.

Plusieurs fois notre récit a dû rappeler combien les communications entre l'Europe et l'Amérique étaient devenues rares et incertaines, pendant les années troublées qui précédèrent la chute de l'Empire français. Six mois, un an, s'écoulaient alors sans qu'on pût trouver une occasion pour envoyer une lettre au delà des mers. On a lu les derniers remerciments qu'Elizabeth adressait à Antonio Filicchi, avec les détails qu'elle lui donnait sur son arrivée dans la vallée d'Emmettsburg. La lettre qui les contenait, écrite le 8 novembre 1809, n'était point encore partie le 10

mai 1810. Comme Elizabeth le dit elle-même à cette dernière date : « Je n'ai jamais été capable de trouver une occasion pour faire partir ma lettre. »

Enfin, dans les premiers jours de mai 1810, une occasion se présenta. Elle venait de M. Zocchi, prêtre italien, pasteur de la congrégation de Taneytown dans le Maryland, qui allait risquer le voyage des États-Unis en Europe. A la veille de son départ, il vint trouver Elizabeth, et lui demanda si elle ne pourrait pas lui rendre le service de lui donner un billet sur la maison de banque de MM. Filicchi, en échange duquel il lui remettrait en espèces un millier de dollars. C'était tout ce qu'il possédait ; et il craignait de l'exposer aux chances incertaines que lui-même allait courir. Un billet, un mince papier, se cache aisément. A tout événement, en cas d'accident, de rencontre avec des croiseurs ennemis ou avec des corsaires, le plus sûr était assurément de n'avoir avec soi ni argent ni or.

Elizabeth, après y avoir beaucoup réfléchi, consentit à faire ce que M. Zocchi lui demandait. Elle alla plus loin : se souvenant des recommandations pressantes que MM. Filicchi lui avaient si souvent adressées, d'avoir recours à eux chaque fois que la nécessité l'y engagerait, elle pensa qu'elle était autorisée à rece-

voir les mille dollars de M. Zocchi, non pas comme un dépôt, mais comme une somme dont elle pourrait faire usage. Nous avons vu jusqu'où était allée la gêne, pour ne pas dire la détresse, dans la communauté de Saint-Joseph ; bien que la situation se fût beaucoup améliorée, on avait contracté des dettes, et les embarras étaient grands encore.

Agir maintenant comme le faisait Elizabeth, n'était que suivre les intentions les plus clairement exprimées, qu'obéir aux instances les plus formelles de ses généreux amis. Cependant rien ne nous semble si naturel que le sentiment de crainte qu'elle eut alors, et qu'elle a si bien exprimé dans cette lettre confiée à M. Zocchi pour être remise à Antonio Filicchi : « Le révérend M. Zocchi a une lettre pour vous, que j'ai écrite en tremblant; mais, mon cher Antonio, si j'ai mal fait, dites seulement un mot, et je cesserai de faire appel à votre inépuisable générosité, à moins que je n'aie votre assentiment à l'égard du moment et de la mesure. L'occasion qui se présentait d'obliger ce bon prêtre, et la réelle utilité de cette somme pour nous, en ce moment-ci, m'ont peut-être conduite à abuser. Cependant, souvenez-vous que vous m'avez *commandé* si positivement, si souvent, de recourir à vous en cas de nécessité ! Et ce n'est pas à moi, c'est à

notre adoré Seigneur, que vous venez en aide. Si c'eût été dans une autre vue que celle-là, je n'aurais jamais voulu me prévaloir de la facilité que vous m'avez donnée. Je pense que la manière dont j'en use aujourd'hui vaut mieux que si je m'étais adressée aux Murray, comme la dernière fois. Antonio, Antonio, ne soyez point fâché contre moi : ceci est pour la famille de la sainte Vierge et de saint Joseph, et j'agis en leurs noms.

« Je ne sais pas pourquoi M. Zocchi quitte l'Amérique; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est très-respecté et considéré ici; et qu'il y a été bien utile, ayant eu longtemps à lui seul le soin de quatre congrégations. Je lui ai dit que vous lui feriez un amical accueil. Je suis certaine que vous le lui ferez.

« Mes dernières lettres de Boston me donnaient de bonnes nouvelles de nos révérends et honorés messieurs. On dit que l'évêque Concanen est arrivé; et aussi notre M. Flaget, qui va être évêque du Kentucky. Si ces nouvelles sont vraies [1], la cérémonie du sacre amènera M. de Cheverus à Baltimore; et peut-être viendra-t-il visiter les Sœurs de Charité. Oh! comme j'en serais heureuse, heureuse! Qui

[1] La première de ces deux nouvelles n'était pas exacte. Comme on le verra plus loin, M. Concanen n'avait pas même pu s'embarquer pour l'Amérique.

sait? peut-être il m'appellera à Boston pour y acclimater quelque branche de chez nous. N'est-ce pas là une belle espérance pour l'imagination de votre pauvre sœur? Vraiment, vraiment, Antonio, je brûle de servir Notre-Seigneur! Je voudrais que chaque souffle que j'ai pût le servir.

« Il est, je crois, superflu de vous dire que presque tout le monde de New-York m'a abandonnée entièrement, absolument. Mon nom ne peut pas même être prononcé là-bas..... Cher Antonio, laissez-moi vous le redire encore une fois, si vous trouvez que je suis allée trop loin, il faut m'arrêter tout court, et pour toujours, sans craindre de faire la plus légère blessure à l'âme que vous chérissez. Elle reçoit comme de la main de Notre-Seigneur tout ce qui vient de votre main. Elle sait très-bien que, si cette main venait à être fermée, ce ne serait que par la volonté de Celui qui fait tout arriver pour sa gloire, et comme il lui plaît. Je n'écris pas maintenant à votre cher Filippo : la lettre que voici servira à vous dire tout, à l'un et à l'autre; *tout*, excepté la vivacité de l'affection que mon âme a pour vous en Jésus-Christ, dont le nom soit béni et loué à jamais! Combien cette affection est grande, et pour quels motifs, c'est là ce qui ne saurait être compris que par qui aurait été ce que j'ai été, et qui pourrait

mesurer combien le contraste est grand entre le passé et le présent. Vraiment cela n'est su que de Celui-là seul qui vous a donné à moi, et moi à vous; afin, je l'espère, que nous puissions l'aimer, le louer, l'adorer, pendant toute l'éternité. »

Voici maintenant une autre lettre qu'Elizabeth donna à M. Zocchi, comme reçu de la somme qu'il lui avait remise, et comme recommandation auprès de MM. Filicchi.

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

Saint-Joseph, 22 mai 1810.

« Le révérend M. Zocchi étant sur le point de retourner dans sa terre natale, votre chère Italie, et désirant mettre son petit avoir à l'abri des dangers du voyage, m'a demandé de lui échanger un millier de dollars contre un billet sur vous de la même somme ; ce qui nous rendra grand service à tous les deux. Je doute d'autant moins de votre approbation, que, dans votre dernière lettre, vous avez *ordonné* et *commandé* à votre sœur de faire appel à vous si c'était nécessaire.

« J'ai reçu du révérend M. Zocchi la somme

de mille dollars en or. Si vous pouviez la lui rendre en or, cela lui sera particulièrement agréable. Je lui ai promis que vous le rembourseriez à vue, au moins pour une partie, si ce n'est pour le tout.

« Je recommande le révérend M. Zocchi à votre bonté et amitié.

« Votre très-affectionnée en Notre-Seigneur,

« M. E. A. S. »

XVIII

Sacre des nouveaux évêques choisis pour les États-Unis. — Visite de M. Cheverus à la maison de Saint-Joseph. — Lettre d'Antonio Filicchi; réponse d'Elizabeth. — Difficultés inhérentes à la situation d'Elizabeth comme mère et tutrice de cinq enfants. — Ses perplexités, son abandon à Dieu. — Lettre de l'archevêque de Baltimore. — La communauté adopte les constitutions de la Compagnie des Filles de la Charité. — Élections des officières principales. — Elizabeth est élue à l'unanimité comme mère supérieure. — Vocation de sa fille Anna pour la vie religieuse.

1810-1812

Ce qu'on a appelé le diocèse des États Unis, immense contrée comprise entre le golfe du Mexique et les lacs du Canada, la mer Atlantique et les déserts de l'Ouest, refuge des Sauvages indiens, était encore sous la direction d'un seul évêque, au commencement de ce

siècle [1]. Le bref du Souverain Pontife, en date du 8 avril 1808, par lequel Baltimore avait été érigé en métropole avec quatre évêchés suffragants, demeurait forcément sans effet. Pie VII était captif, le gouvernement ecclésiastique n'existait plus, toute communication avait cessé entre Rome et le monde catholique.

Nous avons dit ailleurs que, seul entre les quatre évêques nommés pour l'Amérique, le père Luc Concanen se trouvait en Europe lorsque le choix du Souverain Pontife avait été connu. Le nouvel évêque, « cher à Pie VII [2], » fut sacré à Rome, où il résidait, étant prieur du couvent de Saint-Clément, et bibliothécaire de la Minerve, aux Dominicains. Peu de temps après sa consécration, il prit ses dispositions pour se rendre dans son nouveau diocèse. Lorsqu'il quitta Rome, mission lui avait été confiée

[1] Jusqu'en 1804, le diocèse de la Nouvelle-Orléans, érigé par Pie VI et démembré de celui de la Havane dans l'île de Cuba, avait été suffragant de l'archevêché de Saint-Domingue; mais à partir de l'année 1804, après que la Louisiane eut été cédée aux États-Unis, le soin d'administrer le diocèse de la Nouvelle-Orléans fut confié par le saint-siége à l'évêque de Baltimore.

[2] « Très-cher à Pie VII. » C'est ainsi qu'il est qualifié par M. Bruté, évêque de Vincennes — Indiana. — Voir : note manuscrite de M. Bruté, citée par the Rev. J. R. Bayley. — *History of the catholic Church on the Island of New-York.*

de porter le pallium à l'archevêque de Baltimore et leurs bulles d'institution à ses frères dans l'épiscopat. Il s'était rendu à Naples avec l'espérance d'y trouver un vaisseau qui le transporterait aux États-Unis; mais à peine arrivé en cette ville, devenu suspect en sa qualité de religieux, et plus encore peut-être en sa qualité d'Anglais, il rencontra la main que l'Europe voyait alors levée en tous lieux contre l'Église et contre l'Angleterre [1]. Il fut arrêté et mis sous la surveillance de la police. Deux années s'étaient écoulées sans amener pour lui des jours meilleurs, lorsqu'il fut frappé par la mort, subitement, au mois de juin 1810 [2].

Ce regrettable événement apporta un nou-

[1] Joachim Murat, qui n'était en réalité qu'un des lieutenants de Napoléon, occupait à ce moment le trône de Naples. Il y remplaçait Joseph Bonaparte, que l'impérieuse volonté de son frère avait envoyé à Madrid.

[2] On lit dans une des notes manuscrites laissées par M. Bruté — l'évêque de Vincennes : — « 13 septembre 1810. On a appris la mort de M. Concanen, dominicain, désigné évêque de New-York, mort à Naples, étant empêché de partir par la police, son passage déjà payé. »

Le Père Concanen, retenu par une mesure arbitraire loin de son diocèse de New-York, qu'il ne vit jamais, n'en est pas moins considéré comme un des promoteurs de la religion catholique en Amérique. C'est à son instigation que fut fondée — dans le Kentucky — la première maison que les Dominicains ont eue aux Etats-Unis; il en a été le bienfaiteur.

veau retard à l'arrivée des bulles et des lettres apostoliques qu'on attendait depuis si longtemps aux États-Unis : elles y parvinrent seulement dans l'automne de 1810.

Le sacre des nouveaux évêques fut salué avec bonheur par la jeune Église d'Amérique, qui pouvait compter déjà cent cinquante mille âmes dans son sein [1]. De pieuses solennités se succédèrent alors, à quelques jours d'intervalle, dans la ville de Baltimore. M. Michel Egan fut sacré évêque de Philadelphie, le 28 octobre; M. Jean de Cheverus, évêque de Boston, le 1er novembre; et M. Benoît-Joseph Flaget, évêque de Bardstown, la semaine d'après. Le jour du sacre de M. Flaget, M. de Cheverus prononça dans la cathédrale de Baltimore un discours qui fut très-admiré. Il saluait M. Carroll comme l'*Élie de la loi nouvelle, le père du clergé, le conducteur du char*

[1] *At this time — 1810 — there were about seventy priests and eighty churches in the United States, with a catholic population of probably one hundred and fifty thousand.* « A cette époque — 1810 — il y avait environ soixante-dix prêtres et quatre-vingts églises dans les États-Unis, avec une population catholique d'environ cent cinquante mille âmes. » *Sketch of the origin and progress af the catholic Church,...* by Rev. C. J. White, déjà cité. — Vingt ans auparavant, le nombre des catholiques dans l'Union ne s'élevait guère qu'à vingt-cinq mille. Voir l'*Introduction*, page 29.

d'Israël dans le Nouveau Monde. Il y célébrait les louanges de la société de Saint-Sulpice à laquelle appartenait M. Flaget ; citant à ce sujet les paroles prononcées par un grand évêque [1] à son lit de mort, « à ce moment où l'on ne flatte pas : « Je ne connais rien de plus vénérable et de plus apostolique que Saint-Sulpice. »

Quelques jours avant de recevoir l'onction des évêques, M. de Cheverus avait quitté sa ville de Boston. Il était venu frapper à la porte du séminaire de Sainte-Marie, avec le désir de se préparer dans un recueillement plus complet aux redoutables devoirs de la charge épiscopale. Pendant la retraite qu'il fit à ce moment, il fut sous la direction de M. Nagot, vieillard vénérable, d'une vertu tout angélique, d'une simplicité aimable, d'une profonde humilité.

C'était la première fois que M. de Cheverus, l'apôtre de Boston et de la Nouvelle-Angleterre, se trouvait éloigné du milieu de son troupeau, depuis treize ans qu'il était entré dans les travaux de son apostolat. Du jour où, débarquant sur le territoire du Massachusetts, il avait écrit à M. Carroll : « Je me rendrai au poste qu'il vous plaira de m'assigner, sitôt que j'aurai reçu

[1] Fénelon.

vos ordres. Envoyez-moi où vous savez qu'on a le plus besoin de moi, sans vous occuper des moyens de pourvoir à ma subsistance. Je suis tout disposé à travailler de mes mains, si cela est absolument nécessaire; je crois que j'en ai la force; je jouis d'une bonne santé, et j'ai trente ans; » de ce jour-là, ce prêtre admirable s'était fait une loi de ne pas dérober un seul de ses instants au soin des âmes qui lui étaient confiées.

Les sept États qui forment la Nouvelle-Angleterre, et qui embrassent une étendue à peu près égale à la moitié de la France, ne possédaient à cette époque, en 1796, que deux prêtres catholiques, M. Matignon et M. de Cheverus. Tous les deux, chassés de France par la révolution, avaient émigré d'abord en Angleterre; tous les deux, après s'y être créé des ressources suffisantes et de saintes occupations, s'étaient arrachés aux douceurs d'une existence devenue facile, uniquement parce que, dégagés de leurs devoirs envers leur ingrat pays, ils avaient voulu servir Dieu là où se faisait le plus sentir la pénurie de prêtres.

En 1792, M. Matignon était arrivé aux États-Unis; M. de Cheverus l'y avait rejoint en 1796. M. Carroll l'attacha tout aussitôt à la mission de la Nouvelle-Angleterre, et lui confia en

outre le soin des tribus indiennes de Penobscot et de Passamoquoddy, sur la frontière du Nouveau-Brunswick, tribus évangélisées au XVIIe siècle par les Pères de la Compagnie de Jésus, et demeurées célèbres pour leur fidélité à la foi. Le zélé missionnaire avait appris d'une vieille Sauvagesse la langue que parlaient ces pauvres Indiens. Il se rendait au milieu d'eux pendant plusieurs mois chaque année. Se consumant alors de fatigues, de courses et de veilles, il voyageait à pied, un bâton à la main ; traversait dans un frêle canot les grands lacs, les fleuves débordés, les courants rapides ; couchait la nuit sur la terre à l'abri de quelques branchages, ou plus souvent encore sous son canot renversé : allant et venant d'une tribu à l'autre, pour porter partout les bienfaits de son ministère, ne tenant aucun compte de ses peines, et se regardant comme « un serviteur inutile qui n'aurait encore rien fait ». Lorsqu'après ces rudes travaux il revenait à Boston, c'était pour y trouver moins de consolation, souvent, qu'au milieu de ses Sauvages. La capitale du Massachusetts demeurait un des centres de la résistance protestante à l'action grandissante du catholicisme. Pour combattre les préjugés anciens, pour triompher d'eux, comme on y parvint d'une manière surprenante, pour soutenir les espé-

rances de la congrégation fidèle, il fallait, avec l'aide de Dieu, des efforts incessants et d'héroïques exemples [1].

Il était un endroit peu éloigné de Baltimore où l'on pensait souvent à M. de Cheverus, depuis qu'on le savait arrivé dans le Maryland. A Emmettsburg, qui ne le comprendra? rien n'eût égalé le bonheur qu'aurait apporté sa présence. Jamais Elizabeth n'avait encore aperçu celui qui depuis six ans lui était à la fois comme un ami et comme un père. Il s'était rapproché d'elle, et cependant elle ne l'attendait pas. Sachant le besoin qu'avaient de lui tant d'âmes dont il était l'unique pasteur, elle ne s'était pas permis de demander sa visite. Il plut à

[1] Peu de temps après son arrivée dans son diocèse, M. Carroll alla visiter les catholiques de Boston, au nombre de cent vingt environ. Nous trouvons les lignes suivantes dans une lettre écrite par lui à cette époque. « C'est prodigieux d'avoir à raconter les grandes marques de politesse qui m'ont été données en cette ville où un prêtre papiste était regardé, il y a encore si peu d'années, comme le plus grand monstre de la création. Plusieurs personnes ici, même parmi celles que l'on compte le plus, m'ont avoué qu'il n'y a pas longtemps elles auraient passé de l'autre côté de la rue pour éviter de rencontrer un catholique romain. L'horreur qui s'associait chez eux avec l'idée d'un papiste n'est pas croyable; ce qui l'entretenait, c'étaient les discours scandaleux dans lesquels leurs ministres, tous les dimanches, défiguraient la religion catholique. » Voir *the Rev. C. J. White*, plusieurs fois cité.

la Providence de lui accorder ce qu'elle se refusait à elle-même avec une touchante abnégation.

Un des évêques que son propre sacre avait appelés à Baltimore, M. Egan, avait d'étroits liens avec la société des Sœurs de Saint-Joseph. Une nièce à lui, Mlle Marie Egan, s'était mise depuis quelques mois sous la direction de la mère Seton. Le désir de voir cette jeune nièce avant de partir pour son diocèse, l'intérêt qu'il portait comme prêtre à la première communauté de femmes née sur le sol des États-Unis, le projet qu'il avait conçu déjà, et qu'il réalisa quatre ans plus tard, d'établir des Filles de la Charité à Philadelphie, tous ces motifs l'engageaient à faire une visite à Emmettsburg. Naturellement il n'ignorait ni la part que M. de Cheverus avait eue à la conversion d'Elizabeth, ni l'intérêt que le saint évêque portait à tout ce qui la concernait. La pensée lui vint de l'inviter à l'accompagner dans le petit voyage qu'il comptait faire. M. de Cheverus, bien que pris à l'improviste, y consentit avec bonheur.

Son départ a lieu sans délai. On arrive à Emmettsburg. Plus vif, peut-être plus empressé que son compagnon de voyage, il le devance, et vient frapper à la porte de Saint-Joseph. L'instant d'après, la mère Seton est prévenue que quelqu'un est là, qui voudrait la

voir au parloir. Sans demander qui l'y appelle, elle se hâte de s'y rendre. — Quel est cet inconnu, qui sourit à son approche?... Elle attend qu'il lui parle. Son air est à la fois doux et grave. On dirait qu'il est attentif à la regarder.

Un peu surprise, elle interroge sa mémoire. — N'oublie-t-elle pas? — L'aurait-elle aperçu déjà, cet étranger? Ces traits qui semblent inconnus, ne devraient-ils pas réveiller quelque souvenir dont la trace s'est effacée?... Mais avant qu'elle se soit fait à elle-même la réponse qu'elle cherche : « Je suis, lui dit l'étranger, je suis M. de Cheverus. » A ce nom vénéré, la joie, le saisissement s'empare de toute sa personne. Elle tombe à genoux, elle prend la main du saint évêque, elle ne peut détacher ses regards de ce visage paternel. Des larmes tombent de ses yeux, et elle ne sait pas qu'elle pleure. Elle veut parler, son émotion lui a ôté la voix. Elle demeure ainsi pendant longtemps, muette, immobile à la même place, la plus émue du monde et la plus heureuse, jusqu'à ce qu'enfin elle surmonte cette impression si vive de surprise et de bonheur.

Les enfants de l'Église catholique les connaissent tous, ces précieux entretiens où le cœur se confie et s'éclaire ; où la confiance

rencontre l'intérêt; la douleur, la consolation ; la joie légitime, une affectueuse sympathie ; la docilité, une pieuse direction. Tout ceci se trouvait réuni, et rendit bien doux l'entretien qu'eut la mère Seton avec M. de Cheverus. Les sujets qui la pouvaient toucher furent tous abordés et approfondis : ses obligations envers la communauté, ses devoirs envers ses enfants, ses inquiétudes, ses sollicitudes, et sa conduite à tenir au milieu de difficultés inattendues qui s'amassaient en ce moment autour d'elle, pareilles à de sombres nuages. Aucune parole écrite, aucune lettre, si longue qu'elle fût, n'eût remplacé quelques instants d'une intimité si parfaite.

Ce fut encore pour Elizabeth un grand bonheur de demander pour ses enfants la bénédiction de son vénérable ami. Au moment où elle le vit étendant sa main sur leurs jeunes têtes, elle le supplia de ne pas les abandonner si Dieu venait à les priver de sa présence ici-bas. Sa santé, d'ordinaire assez frêle, était alors très-ébranlée, et son cœur inquiet lui faisait craindre d'être rappelée de ce monde avant d'avoir accompli jusqu'au bout sa tâche maternelle.

ANTONIO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Livourne, 29 mars 1811.

« Ma chère et meilleure sœur et amie,

« Le révérend M. Zocchi m'a remis au mois de septembre dernier vos deux excellentes lettres, datées, l'une du 8 novembre 1809, l'autre, des 20 et 22 mai 1810. Aussitôt, et bien volontiers, sur votre requête, je lui ai fait payer les mille dollars qu'il vous avait laissés pour les échanger contre somme égale tirée sur nous.

« C'est une pensée qui ne pouvait naître assurément, qu'après tant d'offres et de protestations, mon frère Filippo, — dont je regarde la santé comme parfaitement rétablie maintenant, — et votre frère Antonio, — solide de santé autant que possible, avec son Amabilia et ses sept enfants, — auraient pu ne pas répondre à votre appel. Ils savent à quel objet et à quel usage est employé votre argent. Aussi, puisque la Providence leur en donne le moyen, ils ne retireront certes pas leurs promesses.

« Nous vous confirmons de nouveau l'assu-

rance que nous vous avons donnée de notre désir de vous aider en toute difficulté qui pourrait survenir, et de prendre part à vos charges autant que cela sera dans nos moyens. Chassez loin de vous toute timidité, parlez à votre frère des besoins d'une sœur, et confiez-vous en Celui qui sait vêtir l'herbe des champs et nourrir les oiseaux du ciel.

« Nous nous réjouissons avec vous, le plus sincèrement, des progrès de votre sainte et si utile institution, sous la protection de votre digne archevêque Carroll. Nous lui souhaitons toute espèce de succès, que du reste nous espérons et attendons complétement de votre zèle et de vos exemples. Quant à ce dont vous me parlez dans vos lettres, de dispositions que nous prendrions pour être investis d'une part de propriété dans les bâtiments que vous allez construire, nous vous demandons de nous excuser, mais cela ne nous paraît pas chose possible.

« Le révérend M. Zocchi, qui doit vous remettre ce mot, m'excusera auprès de vous pour la brièveté de cette lettre, après un si long silence. Mais la faute en est à lui; car la lettre qu'il m'adresse de Paris me presse et me laisse à peine assez de répit pour que je prépare mes lettres, en sorte qu'elles lui arrivent avant qu'il ne s'embarque à Brest. Si j'étais jamais assez

heureux pour revoir encore votre terre de liberté et de paix, vous auriez un vrai et chrétien ami et frère auprès de vous en Amérique, pour compenser la perte de ceux qui, par leur désertion, se montrent bien peu dignes du nom de chrétiens.

« Croyez-moi sincèrement et à jamais.

« Votre, etc. etc. »

« S'il vous arrivait de voir l'évêque Cheverus et le docteur Matignon, veuillez, je vous en prie, me rappeler à eux. Qu'ils soient vos guides tous les deux, en tout. Ils sont des anges. Ils sont l'honneur de la France et la bénédiction de la Columbia [1]. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

24 juin 1811.

« Mon cher, mille fois cher Antonio,

« Vous ne pouvez vous faire une idée de ma joie en apprenant enfin de vos nouvelles, et de celles de vos bien-aimés et de notre Filippo,

1 *La Columbia*, l'Amérique. Antonio Filicchi donne au Nouveau-Monde le nom qu'il devrait porter, en honneur de celui qui en fit la découverte.

pour qui tant de larmes de regrets, tant de soupirs, tant de prières pour demander son repos se sont élevés vers le ciel; pour qui tant de communions ont été faites, si convaincue que j'étais qu'il n'existait plus! Et non-seulement il est vivant, mais son rétablissement est assuré, et ni lui ni vous n'êtes fâché contre votre pauvre petite sœur, ni n'avez songé à l'abandonner. Oh! quelle immense consolation, quel profond bonheur, après tant d'actes de résignation que j'ai faits, non-seulement au sujet de votre précieuse existence, si exposée, cher Filippo, dans l'état de danger où je vous savais, mais encore à l'égard de cette amitié et de cette protection qui est ici-bas notre unique richesse... O vous les plus chéris, les plus généreux de tous les amis! nos cœurs, — vos trésors à vous, — ne vous manqueront jamais, jamais.

« Si vous n'avez pas reçu d'autre lettre de moi que celle dont vous me parlez, vous n'avez sans doute pas appris l'heureuse conversion de notre Henriette Seton, suivie, hélas! d'une prompte mort... Mais la mort de Cecilia, M. Zocchi a dû vous en dire tous les détails. Celle d'Henriette a été également accompagnée de grandes consolations. Je les ai là, toutes les deux, qui reposent auprès de notre demeure; j'y vais dire mon *Te Deum* tous les soirs. Oh

Antonio, si vous pouviez, vous et Filippo, savoir seulement une faible partie du bien que vous nous avez procuré à elles et à moi! Mon Anna marche sur leurs traces; elle est un modèle de beauté, d'amabilité, de grâce, au dedans comme au dehors. Elle est admirée, — il serait impossible qu'elle ne le fût pas! — comme une merveilleuse enfant de bénédiction, non-seulement pour sa mère, mais pour bien d'autres encore. Mes deux autres petites sont excellentes. Elles n'ont de pensées ni de paroles que pour aimer notre cher Seigneur et le servir; je ne dirai pas dans la vie religieuse, — à leur âge cette pensée ne saurait venir, — mais en se donnant tout entières à lui, quelque part qu'il les veuille.

« L'espérance, même si lointaine, que vous me donnez, qu'il serait possible que vous fissiez un voyage en ce pays-ci, est comme un rayon de lumière au milieu de mes sombres pensées sur l'avenir de mes pauvres enfants. Non que je me mette en peine pour leur fortune temporelle. Notre-Seigneur sait bien que je ne m'attristerai jamais de les voir même indigents, si seulement ils demeuraient fidèles à leur foi, et s'ils y conformaient leur vie. Mais leur avenir, si la mort m'enlevait à eux, serait aussi désolant que possible; et ne pourrait cesser d'être tel, au point de vue humain, que

s'ils étaient remis entre les mains de nos anciens amis ; ce qui serait la ruine certaine de leur croyance. Je remets tout, soyez-en certain, à Celui, comme vous le dites, qui nourrit les oiseaux du ciel. Mais dans l'état d'affaiblissement, d'ébranlement, où est maintenant ma santé, à peu près détruite, je ne puis les regarder tous les cinq sans éprouver les craintes et les pressentiments d'une mère qui n'a de pensée ni de désir qu'en vue de leur éternité. Notre saint Cheverus, lorsqu'il vint nous voir l'hiver dernier, a trouvé qu'ils donnaient, eux tous, de grandes espérances ; et il m'a encouragée à compter qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour les protéger. C'est à lui, et à des cœurs tels que les cœurs des Filicchi, que je les confie en ce monde.

« Le bonheur que nous avons de posséder la confiance de tant de familles respectables qui nous remettent entièrement leurs enfants, fait que nous sommes en état de marcher très-bien, sans dettes ni embarras. J'espère que notre adorable Maître a déjà opéré beaucoup de bien par notre établissement. Nos élèves sont au nombre de cinquante, sans compter les enfants pauvres qui n'ont pas le moyen de payer pour leur éducation.

« M. Carroll est notre protecteur, maintenant plus que jamais. Il nous est véritablement

très-attaché. C'est lui-même à présent qui a pris la charge de supérieur de notre maison, qu'il avait d'abord confiée à un autre. Ainsi, tout ce que je fais, tout ce que j'ai à décider, même sur les points de petite importance, est et sera réglé par lui uniquement, et par notre saint Cheverus.

« Oh! Antonio, combien la bonne œuvre que vous avez tant aimée a grandi, et s'accroît encore, dans notre *sauvage pays des bois*, comme vous aviez coutume de l'appeler! Béni, mille fois béni, soit à jamais *son* saint nom!

« Vous m'adressez vos lettres à Baltimore; mais nous sommes à cinquante mille au delà, au milieu des bois et des montagnes. Ah! si nous avions ici vos chers enfants si chrétiens, avec leur père et avec leur mère, ce serait un vrai paradis pour moi. Point de guerres parmi nous, pas même de bruits de guerre. Des champs couverts de riches moissons, l'église de Sainte-Marie dans la montagne, l'église du village de Saint-Joseph, et notre vaste *log-house*, qui renferme une chapelle particulière, où réside continuellement notre adoré Seigneur : voilà nos richesses. Leur apparence modeste n'a pas empêché un des orateurs les plus éloquents et les plus élégants du barreau de New-York d'écrire autrefois à notre pauvre

Henriette, qu'entre autres raisons qu'elle devait avoir pour ne pas prêter l'oreille à « la voix de sirène de sa sœur », il fallait qu'elle sût que, d'ici à peu d'années, toute maison bâtie par un catholique serait rasée jusqu'à terre; et que, pour ce qui est de notre maison, d'ici à très-peu de temps, on la renverserait sur notre tête. Ce serait faire là, il faut en convenir, une chose assez étrange dans la terre de la liberté!

« Veuillez dire à votre très-cher et vénéré frère que mes prières pour lui, bien que n'allant plus le chercher au delà du tombeau, n'en seront pas moins continuelles. Les enfants s'approchent tous de la sainte table une fois par mois, excepté la petite Rebecca; Annina, une fois par semaine. Et croyez-moi, l'exemple et l'influence de leur mère ne font pas défaut pour exciter en chacun d'eux toute espèce de gratitude et de vive affection pour leurs véritables et plus chers amis et meilleurs pères qui, non contents de leur avoir conservé la vie en ce monde, les ont conduits à la lumière de la vie éternelle. Notre famille tout entière, les Sœurs, les enfants, tous, s'unissent dans les mêmes sentiments que nous éprouvons. Un grand nombre de communions ont été et seront offertes pour vous deux par des âmes qui n'ont aucune espérance de vous connaître, si ce n'est dans

le ciel. L'éternité! mon frère, la passerons-nous ensemble? J'ai tant reçu, moi qui non-seulement ne méritais rien, mais qui avais tout fait pour contraindre la main adorable de Dieu à me tout ôter, que j'ose espérer cette faveur encore! cette faveur, que je ne cesse de solliciter comme une des plus chères et des plus désirées. Si c'est ici la dernière fois que je m'entretiens avec vous en ce monde, continuez toujours, je vous le recommande, à prier pour moi. Si je suis écoutée en l'autre monde, oh! Antonio, que n'obtiendrai-je pas pour vous, pour votre Filippo et pour tous les vôtres? Que les bénédictions qui nous sont venues par vous, vous soient rendues un millier de fois!... A vous pour toujours. »

ELIZABETH SETON A Mme JULIA SCOTT

10 juillet 1811.

« Vous êtes inquiète de savoir si je suis encore en vie, ou si je n'ai pas fondu par ces brûlantes chaleurs. J'en conviens, ma très-chère, notre New-York a des brises rafraîchissantes qui ne pénètrent jamais jusqu'à notre pays des bois. Mais aussi, ce pays des bois est habité par un hôte divin après lequel j'ai sou-

vent soupiré quand j'étais dans le New-York. Tout considéré, la balance penche de son côté, et je suis plus active de corps et d'esprit que vous ne pourriez le croire. Il me souvient du docteur Tutilli, de Livourne; il avait coutume de dire de Mme Filicchi, qui paraissait toujours mourante : « Elle vivra plus longtemps que moi, — remarquez que lui était en parfaite santé, — parce que l'esprit la soutient! » Et, en effet, lui est parti depuis longtemps, tandis qu'elle est là, et toujours la même. L'esprit me soutient, moi aussi, bon ou mauvais; mais plus que tout, l'amour de mes pauvres petits. Un seul coup d'œil sur ces chéris qui semblent me dire : Mère, vivez pour nous! agit comme le ressort qui fait tout mouvoir; et cependant, ce n'est pas encore là le plus grand ressort! »

L'archevêque de Baltimore et les supérieurs ecclésiastiques de la communauté de Saint-Joseph apportaient à l'examen des constitutions qu'ils allaient lui présenter les sages délais qui conviennent à la prudence. Sur plusieurs points, la nécessité s'imposait de modifier les règles données par saint Vincent aux Filles de la Charité. Ces changements, quelque désir qu'on eût de les restreindre, donnaient lieu à un travail considérable. Les principales diffi-

cultés qu'on y rencontrait naissaient de la situation même des Sœurs séparées de la maison-mère, dépourvues des appuis qu'on eût trouvés en pays catholique, et appelées à exercer leur mission dans un pays protestant, où l'exercice public de la religion qu'elles professaient était encore interdit il y avait peu d'années.

L'éducation des jeunes filles nées au sein des familles riches n'était point entrée, on l'a vu, dans le plan général de saint Vincent de Paul, hormis les cas de nécessité; et encore est-ce à peine s'il en a parlé. Son silence est facile à expliquer. A l'époque où il avait fondé son institut, la France était largement pourvue des ressources qui convenaient à l'éducation des classes aisées; il n'avait donc pas eu à s'en inquiéter. D'autre part, les libéralités faites aux diverses congrégations des Filles de la Charité leur ayant épargné, dès l'origine, la nécessité de gagner leur vie par le travail, elles avaient toujours pu s'appliquer dans une liberté parfaite aux œuvres de la charité la plus désintéressée. La situation était bien différente en pays protestant, aux États-Unis. Aussi les supérieurs de la communauté estimèrent-ils, comme une condition essentielle de son existence, qu'elle pût s'occuper des jeunes filles riches, tout en se consacrant à élever les enfants pauvres. Ils pensèrent très-sagement que, tandis qu'ils se

permettaient de modifier les règles de la Compagnie sur ce point particulier, ils se conformaient, même en cette apparente transgression, à l'esprit de charité dont s'était toujours inspiré le saint fondateur. Les œuvres si diverses de saint Vincent de Paul n'ont jamais connu d'autre objet que la gloire de Dieu et la charité envers le prochain. Or existait-il un meilleur moyen de servir les intérêts de la religion et de la société en Amérique, que d'assurer à une classe influente les bienfaits d'une éducation solide, d'une éducation religieuse?

L'archevêque de Baltimore et son conseil désiraient que la mère Seton fût conservée à la tête de la communauté. Ceci demandait encore un règlement spécial. Elizabeth, en effet, mère et tutrice de cinq enfants, qui tous réclamaient les soins de la vigilance maternelle, ne se trouvait pas dans les conditions que la règle exige des veuves qui entrent dans la Compagnie. Or, aux yeux d'Elizabeth, aux yeux de la veuve de William-Magee Seton, après ses devoirs envers Dieu, ses devoirs envers ses enfants passaient avant tous les autres devoirs. Pour elle, rien qui ne s'éclairât aux vives lumières de la foi : veiller sur ses orphelins, travailler à assurer leur salut éternel, était bien le premier attrait, le premier besoin de son cœur ; mais c'était surtout son devoir,

et le plus pressant, le plus indiqué, le plus dans sa voie. C'est pourquoi, jamais elle n'eût accepté rien qui eût pu la détourner de ce soin suprême. Sa surveillance active, ses efforts continuels pouvaient seuls réussir à préserver ses enfants des influences protestantes. Le moyen lui resterait-il de veiller sur eux d'un esprit aussi attentif, si de nouveaux et plus étroits liens l'engageaient envers la communauté? A cet égard, le doute était possible, et l'extrême délicatesse de sa conscience s'en alarmait. « Vous savez, mon père très-vénéré, écrivait-elle à M. Carroll, vous savez tout ce qui s'est passé, à partir du moment qu'a commencé mon union à cette maison, jusqu'à ce moment présent : les tentations, les épreuves, etc. etc. J'apporte tout maintenant aux pieds de notre adoré Seigneur, et je remets entre vos mains, à vous, comme à son représentant, le soin de décider de ce que je deviendrai.

« Les règles qui nous sont proposées sont presque les mêmes que celles que nous avons dans le manuscrit original des Sœurs de France. Je n'ai jamais eu une seule pensée qui fût en désaccord avec ces règles; je suis prête à les observer autant que mes pauvres forces pourront me le permettre. Les constitutions proposées ont été examinées par notre révérend

directeur, et je vois qu'il fait quelques observations sur ma situation relativement à elles. Assurément, il ne faut pas qu'on tienne compte d'une unique personne, là où le bien général est en question. Pour ma part, vous le savez, je ferai avec joie tel sacrifice que ce soit, que vous estimeriez compatible avec mes devoirs de mère ; ces devoirs, qui pour moi sont les premiers de tous, et dont rien au monde ne me détacherait. J'attends de la bonté de M. Dubois qu'il ne vous cache rien de ma situation et de mes dispositions telles qu'il les connaît. Si je sais me connaître moi-même, elles lui sont connues, à lui, aussi bien qu'à Dieu. »

Elle écrivait vers ce même temps à une de ses amies : « Suivant les lois de l'Église, qui me sont si chères, je ne pourrais accepter aucun engagement qui viendrait s'interposer entre moi et mes devoirs envers mes enfants. A moins que je n'eusse trouvé pour eux des ressources indépendantes et un tuteur. Et encore, à mon sens, le monde entier ne ferait pas qu'un tuteur fût capable de suppléer une mère. »

A cette même amie, Mme Sadler, quelques semaines plus tard, — septembre 1811 : — « Maintenant, dit-elle, tout est de nouveau en suspens, et je songe à me préparer pour

recommencer de vivre dans le monde. Quoi qu'il arrive, nous serons toujours sous la protection du Très-Haut, du Très-Puissant. Vraiment je serais heureuse, pour ma part, si je pouvais inspirer à votre chère âme autant d'indifférence qu'il s'en trouve dans la mienne, du moment où je sais que, pendant le peu de jours que dure ce pèlerinage terrestre, l'adorable volonté de Dieu s'accomplit en moi. Je le fais, ce pèlerinage, au milieu de tant de larmes, il est semé de tant de croix, qu'assurément la joie se trouvera au bout avec le repos éternel.

« Regardez là-haut : les plus élevés au ciel ne furent-ils pas les plus abaissés sur la terre? Ce qu'ils ont ambitionné le plus, c'était la pauvreté et l'humiliation, ces compagnes fidèles de leur Maître, et de notre Maître, pendant sa vie toute de douleur. Ce n'est pas pour vous que je dis ceci, c'est pour celle en qui je vous vois souffrir plus qu'en vous-même. Mais, chère amie, si Notre-Seigneur ne nous donnait que nos propres misères à porter, sans nous affliger en ceux que nous aimons au point d'avoir fait d'eux la meilleure partie de nous-mêmes, nous ne souffririons pas de la même manière que lui, qui n'a tant souffert qu'à cause de nous, et à cause des outrages faits à son Père... C'est maintenant que nous sommes dans la

sûre et véritable voie qui conduit à cette longue, longue éternité que nous avons là devant nous. Ayons seulement du courage, et nous marcherons vers le ciel avec la vitesse d'un bon coursier, au lieu de ramper et de nous traîner dans le chemin. Tout ce que je puis dire, c'est que notre Maître est trop bon pour nous s'il nous donne à finir notre vie comme il a voulu passer la sienne, sans une place où reposer sa tête. L'eau me vient à la bouche, vraiment, quand je pense qu'il m'accordera peut-être cette faveur ! Mais que tout soit fait dans l'ordre de sa providence, ne demandant rien, ne refusant rien ! Béni soit, mille et mille fois, son nom saint et bien-aimé. »

Ainsi nulle épreuve ne le déconcertait, ce cœur de notre Elizabeth, fixé vraiment, et comme enraciné dans la volonté de Dieu. Tout lui était aimable et bon, puisque tout lui venait du Maître aimant, du Maître aimé, qui voulait, à cette heure, son perfectionnement; et plus tard, et toujours, son salut éternel. Mais si éprise qu'elle fût de la divine volonté, elle ne s'abusait point sur les suites qu'aurait pour elle l'événement dont elle était menacée. Dans l'obscurité de son avenir, elle entrevoyait ce qui avait fait le repos et la sécurité de sa vie s'écroulant tout à la fois pour la laisser dénuée et seule. Allait-elle retourner au monde qu'elle

avait cru fuir à jamais? Qu'irait-elle y faire, elle et ses enfants? Où trouver appui? Où rattacher le fil brisé des tentatives abandonnées? Les protecteurs naturels de ses cinq orphelins jouissaient à la fois de considération, d'influence dans leur pays, et des biens de la fortune; mais ils la repoussaient d'un commun accord. Depuis le jour de sa conversion, elle l'avait éprouvé en toute rencontre. Vers l'époque dont nous nous occupons : « Ils parlent de moi, disait-elle, comme d'une hypocrite, d'une fausse dévote, d'une sirène, la peste de la société. » Il est vrai qu'elle ajoutait aussitôt : « Pour une âme dont l'unique désir serait de ressembler à Celui qui fut méprisé et rejeté des hommes, tout ceci est comme une musique pleine d'harmonie. »

Toutefois, quand la nature reprenait le dessus, quand la grâce était moins sensible, cet abandon de tous les siens, outre ce qu'il avait de cruel à son cœur, changeait en angoisses ses prévisions maternelles. Elle éprouvait alors ce que pèsent « les croix de prévoyance inquiète; tout y est amer, tout y est noir; tout y est sans ressource, parce qu'on les voit au delà de l'ordre de Dieu [1], » et par une sorte d'infidélité, dont même les parfaits se défendent à grand'peine.

[1] Fénelon, *Divers Sentiments et Avis chrétiens.*

L'ARCHEVÊQUE DE BALTIMORE A ELIZABETH SETON

Baltimore, 11 juillet 1811.

« Très-honorée et chère Madame,

« Vous avouerai-je que je me sens profondément confus de me voir appelé à donner ma sanction définitive à une règle de conduite et à un plan de gouvernement religieux destiné à faire naître et à entretenir chez un grand nombre d'épouses bien-aimées de Jésus-Christ l'esprit d'une solide et sublime perfection? Quand je songe à combien de prières, de jeûnes et de veilles les premiers fondateurs de ces instituts religieux ont eu recours pour obtenir les lumières et l'assistance de l'Esprit-Saint, avant d'approprier leurs règles et constitutions aux fins que leur zèle se proposait, j'éprouve un tel sentiment de mon indignité, que je n'hésiterais pas à décliner la tâche qui m'est offerte, si je n'avais la confiance que Dieu se plaît souvent à répandre sa bénédiction sur les actes des ministres de la religion qu'il a établie lui-même; bénédiction à laquelle assurément ils n'ont aucun titre si l'on ne considère que leur mérite personnel. C'est sous l'impression de ces sentiments que je donnerai, et que je donne

dès à présent, mon approbation aux constitutions qui m'ont été présentées par M. Dubois; après toutefois qu'elles auront subi les modifications qui lui seront indiquées ou qu'il pourra suggérer lui-même. Vous saurez par lui en quoi consistent ces modifications.

« C'est pour moi une grande satisfaction d'apprendre que tous les points importants sur lesquels on croyait à une divergence d'opinion ont été réglés par MM. de Saint-Sulpice lorsqu'ils en ont délibéré pour la dernière fois. Si ces points n'avaient été réglés, je ne pense pas que j'eusse pu approuver les constitutions telles qu'elles ont été formulées dans la copie que j'ai eue sous les yeux.

« M. Dubois ne m'a pas exposé les règles de détail qui concernent les fonctions particulières des Sœurs. Mais ces choses étant au nombre de celles dont vous-même et votre Père supérieur pouvez être les meilleurs juges, je vous donne tout pouvoir pour en décider, vous, votre supérieur et les Sœurs, ayant une entière confiance que l'Esprit-Saint vous guidera.

« J'attache une extrême importance à ce que l'on accorde aux Sœurs, non-seulement en général, mais à chacune d'elles en particulier, toutes les facilités qui peuvent contribuer à mettre leur conscience en repos, pourvu que cela se fasse sans nuire au bon ordre de la

communauté. Il y aura là, en conséquence, matière à un règlement. Je vois aussi avec plaisir qu'on a écarté la pensée d'établir d'autres liens que ceux de la charité entre les Sœurs de Saint-Joseph et la Compagnie de Saint-Sulpice. En effet, les intérêts de la Compagnie, son administration, son gouvernement, ne doivent pas se confondre avec les vôtres, ou du moins ne doivent pas être placés sous le même contrôle. Par là vous vous épargnez beaucoup d'inconvénients, ainsi qu'à MM. de Saint-Sulpice. Aucun membre de cette Compagnie, si ce n'est votre supérieur immédiat, résidant près de vous, ne prendra part au gouvernement ni aux affaires des Sœurs. Néanmoins, en de très-rares et exceptionnelles circonstances, le supérieur du séminaire de Baltimore pourra encore s'occuper d'elles; lui seul, mais non sa Compagnie. Ce dernier point toutefois doit être entendu de façon à ne pas exclure la surveillance essentielle et le contrôle de l'archevêque sur toutes les communautés de son diocèse.

« Votre propre position, en ce qu'elle a de particulier, demande à être prise en considération d'une manière toute spéciale, à cause de ce qui touche vos chers enfants. Il m'a semblé qu'en ce qui vous concerne, vous et votre famille, on ne devait se guider pour le moment

que d'après des principes généraux fondés sur la justice et la gratitude. Les considérations de détail devront être réservées pour plus tard. On y reviendra lorsque des circonstances nouvelles exigeront qu'on s'en occupe. Actuellement il y aurait trop de personnes à consulter; et parmi celles-ci, il en est qui ne sont pas très-compétentes pour bien juger. Et encore ceux mêmes qui seraient compétents pour juger pourraient voir leurs combinaisons les plus équitables devenir vaines par suite de ces changements qu'amène inévitablement le cours de quelques années.

« M. Dubois a été très-explicite en me communiquant tout ce qu'il importait, je crois, que je connusse.

« Je vous féliciterai beaucoup, vous et vos bien-aimées Sœurs, lorsque vos constitutions seront adoptées; car ce sera pour vous comme si vous étiez délivrées d'une situation où il vous était difficile de marcher bien droit, n'ayant pas de route déterminée par où vous deviez avancer. Soyez assurée, et assurez vos Sœurs, de ma plus vive sollicitude pour votre progrès à toutes dans le service et la grâce de Dieu. Je me confie en vos prières. Les miennes ne vous feront pas défaut pour demander votre succès dans l'importante tâche de l'éducation; qui sera et devra être, d'ici longtemps, votre

occupation principale ; et toujours, votre emploi de prédilection.

« Il se passera un siècle, pour le moins, avant que les besoins et les habitudes de ce pays réclament, ou seulement veuillent admettre, les offices de la charité en faveur des malades, de manière à occuper un certain nombre de Sœurs en dehors de nos grandes cités. C'est pourquoi, elles doivent considérer l'affaire de l'éducation comme une fin laborieuse, charitable et permanente, proposée à leur vocation religieuse.

« Je suis avec estime et respect, très-honorée et chère Madame, votre serviteur en Jésus-Christ,

« J., Archev. de Baltimore. »

Les constitutions et les règles que les Sœurs de Saint-Joseph avaient résolu d'adopter leur furent présentées au mois de janvier 1812. En les leur proposant, on les invita à faire connaître quelles observations elles pourraient avoir à y faire. Comme on leur avait demandé d'exprimer leur approbation en levant la main, toutes, à l'exception d'une seule, témoignèrent leur acquiescement en faisant ce signe. Elles étaient alors au nombre de vingt. Immédiatement après la séance où leur vœu venait de s'exprimer, on expédia les constitutions à Bal-

timore, afin qu'elles y reçussent la sanction de l'archevêque John Carroll, avec la sanction du supérieur du séminaire de Sainte-Marie, M. Tessier, le successeur du vénérable M. Nagot.

CONFIRMATION DES RÈGLES DONNÉES A LA CONGRÉGATION DES SOEURS DE SAINT-JOSEPH

« J'ai lu, et me suis efforcé, en présence de Dieu, d'examiner les constitutions des Sœurs de Charité qui m'ont été soumises par le Révérend Supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, et je les ai approuvées, les croyant inspirées par l'Esprit de Dieu, et très-propres à conduire les Sœurs à la perfection religieuse.

« ✝ JOHN, Archevêque de Batimore. »

Baltimore, le 17 janvier 1812.

« Après avoir lu avec une grande attention les constitutions des Sœurs de Charité, et approuvé tout ce qu'elles contiennent, je les ai présentées au très-révérend Archevêque Carroll, pour obtenir son approbation. En même temps j'ai confirmé, et je confirme ici de nouveau, la nomination du révérend Jean Dubois comme Supérieur général de la Congrégation. En foi de quoi, j'ai apposé ici ma signature le 17 janvier 1812.

« JEAN TESSIER. »

La première des obligations qu'avaient à remplir les Sœurs au moment où leur société se constituait, était de tenir les élections pour nommer les officières. En raison de leur petit nombre et du peu de temps qui s'était écoulé depuis qu'elles étaient dans la maison, on leur accorda dispense, pour cette fois seulement, de la plupart des règlements qui concernent l'élection des officières principales. Du reste, autant que les circonstances le permettaient, elles procédèrent, pour faire leur choix, conformément aux statuts donnés aux Filles de Saint-Vincent de Paul. Nous avons dit déjà que les statuts, constitutions et règlements de l'institut sont toujours demeurés les mêmes, y compris entièrement ceux des articles qui concernent l'organisation intérieure de la Compagnie, et qui règlent par conséquent les élections qu'elle est appelée à faire.

Les Sœurs avaient donc à élire parmi elles, à la pluralité des voix, pour une durée de trois années, une supérieure, une assistante, une trésorière, et une économe. Une supérieure, pour lui confier la direction de la communauté, de concert avec le supérieur général ou avec celui qui serait député de sa part. Une assistante, pour servir de conseillère à la supérieure, et la représenter en son absence. Une trésorière pour faire la recette, garder l'ar-

gent, et fournir au courant de la dépense, avec obligation de rendre compte tous les mois à la supérieure; et tous les ans, au directeur, en présence de toutes les officières. Une économe enfin, pour faire la dépense et pourvoir aux nécessités communes de la Compagnie, avec obligation de rendre compte toutes les semaines à la supérieure [1].

Pénétrées de l'importance du devoir qu'elles avaient à remplir, les ferventes religieuses de Saint-Joseph ne manquèrent pas de se préparer, par la prière et par l'invocation des lumières de l'Esprit-Saint, à l'élection qu'elles avaient à faire. Leur choix, est-il besoin que nous le disions, désigna à l'unanimité Elizabeth-Anna Seton pour mère supérieure. Après elle, Mme Rose White fut nommée assistante, Mlle Catherine Mullen, trésorière, et Mlle Anna Gruber, économe.

Ces choix, véritablement inspirés de l'Esprit de Dieu, étaient ceux qu'on avait prévus; le premier surtout, sans nul doute; aussi les les supérieurs de la communauté avaient-ils ajouté aux constitutions un règlement spécial concernant les rapports de Mme Seton avec ses enfants. On avait fait en sa faveur une exception à l'article des statuts qui exige des veuves,

[1] Voir la note 11 à la fin de ce volume.

si elles demandent à être admises dans la société, qu'elles aient préalablement mis ordre aux affaires temporelles de leur famille, de façon à ce que l'avenir les trouve à l'abri de toute préoccupation de cette nature. Elizabeth fut autorisée à veiller, même après l'émission de ses vœux, aux intérêts des cinq orphelins placés sous sa tutelle ; on accorda qu'elle pourrait posséder, gérer, acquérir, en son nom et aux leurs, tant dans le présent que dans l'avenir. Il avait été décidé en outre, et ceci encore par exception, que si, ayant été réélue à l'expiration de son premier triennat, comme les statuts le permettaient, elle était réélue une seconde fois, à l'expiration de son second triennat [1], cette élection serait maintenue, du moment que les supérieurs de la congrégation le jugeraient utile au bien général. Ces heureuses et sages exceptions faites au règlement conservèrent à la congrégation l'inappréciable avantage de demeurer sous la direction de la pieuse fondatrice, et lui assurèrent, à elle, une sécurité, un repos, qui, dans la pensée de tous, lui étaient bien dus.

Les Sœurs, afin de s'animer à pratiquer avec ferveur les règles de leur institut, firent une

[1] D'après les règles de la Compagnie, les supérieures, élues pour l'espace de trois ans, peuvent être réélues pour un deuxième triennat, mais pas au delà.

retraite qui s'ouvrit le 2 février. On les avertit à ce moment qu'une prolongation d'une année entière leur était accordée à toutes, pour qu'elles pussent éprouver leur vocation. On leur fit entendre aussi qu'elles conservaient une entière liberté de se retirer après ce délai. Toutes, néanmoins, furent invitées à demeurer, quelque infirmité ou incapacité qui eussent pu les atteindre depuis leur entrée dans la maison.

Pendant le cours de l'année destinée à l'essai de la règle et assignée comme terme de la seconde probation des anciennes Sœurs, on ne reçut pas moins de dix nouvelles aspirantes, dont plusieurs firent dans la suite le plus grand honneur à leur sainte vocation. Une des admissions les plus intéressantes, ce nous semble, qu'on fit à ce moment-là, ou pour mieux dire, dans l'automne précédent, fut celle de la fille aînée d'Elizabeth, Anna Seton, alors âgée d'un peu plus de seize ans.

La douce et sérieuse enfant que nous avons vue, sept années auparavant, si attentive à adoucir par ses tendres soins les derniers jours de son père, n'avait cessé, depuis lors, d'être pour Elizabeth, la veuve et la mère, un objet de consolation, de joie et de juste orgueil. Les grâces et la beauté qui s'étaient développées avec sa jeunesse s'effaçaient devant l'éclat de

son angélique vertu. Déjà du temps qu'elle n'était encore qu'élève, assujettie comme ses compagnes aux études du pensionnat, l'attrait de sa piété l'avait portée à demander qu'il lui fût permis d'observer les règles et usages de la communauté, du moins en partie. Tous les jours, levée à cinq heures, l'hiver comme l'été, elle se rendait à la chapelle ; là, prosternée, immobile, par les temps les plus rudes, elle passait une heure en prière en attendant la célébration de l'office divin. Plus tard, dans la matinée, elle réunissait autour d'elle de pauvres petites filles du village, auxquelles on lui avait permis de faire la classe. Elle trouvait sa joie à les instruire, à les rendre pieuses, et à tourner au bien leurs jeunes esprits. Tels étaient ses délassements, ses occupations préférées. Elle s'y était sentie appelée, qu'elle n'avait pas encore quinze ans.

L'exemple de sa rare vertu, que son jeune âge rendait encore plus aimable et plus attrayante, avait singulièrement impressionné les élèves du pensionnat. Plusieurs d'entre elles, pressées du désir de se sanctifier en imitant de loin sa conduite, formèrent une association dont elle fut l'âme et la vie. Cette édifiante petite société, divisée par groupes de dix pensionnaires, eut ses règlements particuliers, ses pratiques de dévotion, ses réunions à la

chapelle. La seule présence d'Anna au milieu de ses compagnes leur était un encouragement à la perfection. A voir les traits de son visage, rayonnants d'intelligence et de bonté; à entendre sa conversation, qui dénotait une supériorité d'esprit déjà remarquable; à suivre tous ses mouvements, guidés par la modestie et par la piété, on comprenait l'immense ascendant qu'elle exerçait autour d'elle. Ses compagnes s'y étaient toutes assujetties. Elle seule, ignorante de son doux empire, régnait, et ne s'en apercevait pas.

Trop heureuse de laisser la grâce divine faire en secret son œuvre, la mère Seton n'avait tenté aucun effort pour diriger l'enfant de son cœur vers la perfection religieuse; mais lorsqu'elle vit qu'un irrésistible attrait l'y appelait, elle regarda que cette vocation lui promettait, à elle, le plus grand bonheur, et la plus haute récompense, qui pût lui être accordée ici-bas comme chrétienne et comme mère.

XIX

Anna, novice dans la communauté, tombe malade. — Lettres d'Elizabeth. — Adieux et recommandations d'Anna à ses compagnes. — Aux approches de la mort, elle obtient de prononcer ses vœux religieux. — Elizabeth auprès de sa fille agonisante. — Mort d'Anna. — Elizabeth à Mme Sadler. — Dévouement de M. Dubois. — Le petit séminaire du mont Sainte-Marie. — M. Duhamel. — M. Bruté. — Dieu envoie à sa fidèle servante l'épreuve de la sécheresse et des ténèbres intérieures. — Profession religieuse de dix-huit Sœurs dans la communauté de Saint-Joseph.

1812

Nos pressentiments nous trompent sans cesse. Serait-ce pour nous en avertir que vous nous avez dit, ô notre Maître divin, Maître qui nous enseignez toute sagesse et toute vérité : « Ne vous tourmentez pas du lendemain. A chaque jour suffit sa peine ? » Quand elle envisageait son isolement, l'abîme qui la séparait des siens, et sa santé ébranlée, Elizabeth, inquiète pour

ses enfants, se troublait à la pensée qu'elle pourrait leur être ôtée et les laisser deux fois orphelins. Son effroi n'allait pas au-devant d'une autre séparation, bien plus déchirante : la séparation d'une mère qui assiste au départ d'un de ses enfants. C'était là le déchirement, c'était là le martyre du cœur, auquel elle était appelée : sa fille, sa sainte et sa bien-aimée, qu'une vocation religieuse semblait avoir fixée auprès d'elle à jamais, son Anna, allait être redemandée au ciel.

L'hiver avait été précoce et froid. Anna, très-dure à elle-même, mortifiée, peu soucieuse des intempéries de la saison, ne s'était pas plus ménagée que de coutume : se levant la première au son de la cloche, quittant la maison par tous les temps pour porter des secours aux malades, allant laver à la pompe par les matinées les plus rudes. Elle était souffrante déjà, quand un jour elle fut mouillée par la pluie, et saisie du froid. Elle éprouva d'abord une vive douleur à la poitrine, puis survint la fièvre, puis la toux, puis une opiniâtre douleur au côté ; quelques jours après, elle s'alita. Aucun doute n'était possible ; elle était atteinte d'une impitoyable maladie de poitrine.

Les progrès du mal allèrent toujours croissant jusqu'au 30 janvier, que l'état où elle se trouvait faisant pressentir une fin prochaine,

on lui administra les derniers sacrements. Elle les reçut avec des sentiments de ferveur extraordinaires; calme et sereine en face de la mort, occupée à donner du courage aux personnes qui l'entouraient, éloquente à leur persuader d'oublier la terre et d'élever leurs âmes vers les pensées éternelles. C'est à sa mère qu'il appartient de parler d'elle, à sa mère seule.

ELIZABETH SETON A Mme JULIA SCOTT

« Elle est si calme, si épuisée, que le moment, je le crois, peut être très-proche. Bien chère et charmante m'est assurément ma tendre enfant, et pourtant je la verrais plutôt partir dans son innocence, que je ne voudrais la voir vivre sous un fardeau de douleur et de péché semblable au mien! Elle ne peut souffrir qu'aucune de nous verse une larme sur elle. Baignée d'une froide sueur, haletante à chaque souffle, incapable d'articuler un mot. Seulement : *Ma mère! mon Sauveur!* et cependant, avec de tels regards de tendresse et de joie dans l'attente de son départ, qu'en moi, la nature elle-même se voit contrainte de consentir à se séparer d'elle! »

Samedi.

Le pauvre William est venu. Comme il a été ému des recommandations de la chère patiente! « Soyez bon, soyez bon! Oh! quand vous vous trouverez au lit de mort comme j'y suis maintenant, combien vous souhaiterez d'avoir été bon, et de n'avoir jamais offensé notre cher Seigneur! Oh! si je ne l'avais jamais offensé! »

2 février, fête de la Purification.

« Au pied de notre céleste mère, écoutant la prophétie du vieillard Siméon sur l'adorable Jésus, au moment où lui-même approcha pour se donner à elle.... La douce heure d'amour et de paix avec Jésus, pendant qu'elle se tenait assise sur son lit de douleur, moi agenouillée à côté d'elle.... Et lorsque je l'enveloppai dans ses couvertures après qu'elle se fut recouchée, et que je marquai son front du signe de croix accoutumé, elle me dit avec le plus ravissant sourire: *Encore un peu de temps et vous me verrez, et encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, parce que je vais à mon Père.* Et alors, comme si elle eût craint que ce fût trop osé de s'être servi de paroles tellement sacrées, elle ajouta: « C'est ainsi qu'a dit notre cher Seigneur. » — Même dans son sommeil, elle s'écrie souvent: « Éternité! éternité! »

AU R. P. BABAD

. . . . . .

« Saisi un moment entre l'angoisse et la souffrance, à côté de ce lit qu'elle ne quitte plus ; pendant qu'un peu plus loin, au chœur, des voix virginales, — quarante à cinquante voix, — font entendre les litanies de notre divine Mère. — Mon Père, je vous en supplie, *implorez-le,* pour qu'Il ne rejette pas le cœur *humble et brisé;* brisé de se trouver en état de résistance, perverse, obstinée, sans cesse renaissante, à Sa divine volonté. La paix d'un esprit mortifié, sa ferme possession de lui-même est maintenant mon exercice quotidien. Priez pour qu'un cœur généreux, n'aspirant qu'en haut, me soit donné... Je vous le répète, vous ne savez pas toute ma misère. O mon Père, élevez vos mains sacrées, élevez-les pour nous ! »

A Mme ELIZA SADLER

14 février 1812.

« Il est bien vrai, la chère, la délicieuse, la parfaite enfant de mon cœur, est sur le point de son départ. Toute la semaine passée, elle n'a cessé d'être sur le qui-vive, s'attendant à

chaque crise de toux que ce serait la dernière crise, et cela avec une paix, une résignation, un contentement d'âme!... Elle ne souffre pas qu'on verse une seule larme auprès d'elle. Elle a toujours quelque chose de consolant à dire à chacun. Elle dit à ses compagnes qui viennent en grand nombre, tantôt l'une, tantôt l'autre, autour de son lit: « Voyez pourtant comme on peut vite mourir! Songez à ce que vous voudriez être, si vous vous trouviez sur ce lit de mort, là, comme moi. » Quand elle parle avec sa pauvre mère, c'est pour faire quelquefois des projets: « Si je devais vivre, dit-elle, très-chère maman... » puis vient le reste, et quand elle a achevé, elle finit toujours en disant qu'elle n'est pas seulement résignée, mais *heureuse* de partir avant d'avoir à traverser les dangers et les épreuves des années qui semblaient être devant elle. Dans la dernière des crises qu'elle a eues, la sueur froide, la respiration étouffée, une souffrance pareille à celle de l'agonie, semblaient annoncer sa fin prochaine. Elle souffrait d'une telle douleur aux yeux, qu'elle ne pouvait plus les fixer. « Je ne puis plus te regarder, mon cher crucifix, dit-elle; mais j'entre en agonie avec mon Sauveur. Je bois mon calice avec lui. Mon Maître adorable, que votre volonté soit faite; votre volonté toute seule. Je la veux aussi. Je quitte ma chère, ma bien-

aimée mère, parce que vous le voulez,... ma chère mère...! »

« Pauvre mère! direz-vous, Eliza, et pourtant heureuse mère! Vous le comprendrez pour moi, chère amie. La voir recevant les derniers sacrements avec les sentiments que j'en ai moi-même; voir son âme, pure et précieuse, aspirer de toutes ses forces vers le ciel; penser à son innocence, à cette pureté de vie extraordinaire, dont je pourrais vous donner des exemples ravissants: tout cela s'unit à mes réflexions sur ce triste monde pour réduire au silence la pauvre nature. »

Le dimanche qui précéda sa mort, Anna, inspirée par ce courage surnaturel que donne la foi, voulut qu'on amenât près d'elle toutes les élèves du pensionnat, afin que la vue de sa beauté flétrie et de son corps prêt à « redevenir poussière » leur fût une leçon saisissante du néant de la vie. On les fit entrer successivement; d'abord les enfants qui avaient fait leur première communion, puis celles qui se préparaient à la faire, puis enfin celles qui composaient, dans la pieuse association dont nous avons parlé, ce qu'on appelait *la dizaine d'Anna.*

A mesure qu'elles se présentaient, la malade leur parlait de la manière la plus émouvante:

« Mes chères amies, approchez; regardez bien votre pauvre Anna; voyez où elle en est réduite; elle qui était, il y a quelques semaines à peine, aussi gaie, aussi animée, aussi heureuse que vous... Regardez-moi maintenant entre les bras de la mort. Voyez cette maigreur et ce pâle visage; il faut que je parte pour l'éternité. » — Le son de sa voix, sourd et voilé depuis sa maladie, semblait sortir des profondeurs de sa poitrine, et ajoutait une étrange solennité à chacune de ses paroles. « La mort, continua-t-elle, a déjà commencé son travail. » Ici, elle écarta le fichu autour de son cou, pour montrer à ses compagnes les traces qu'avait laissées la maladie. « Voyez ce corps, que j'aimais à habiller et à parer si bien! Qu'est-ce que de lui maintenant? Regardez ces mains: le ver du tombeau trouvera là une maigre pâture. Qu'est-ce que la beauté? qu'est-ce que la vie? Rien! rien! Oh! aimez Dieu, et servez-le avec fidélité. Soyez bien pieuses... Priez pour moi. »

Plus elle approchait de sa dernière heure, plus elle se montrait absorbée en Dieu. Ses délices étaient encore d'entendre chanter à côté d'elle les cantiques qu'elle avait aimés, ou d'en réciter elle-même les passages les plus propres à raviver sa ferveur. « L'éternité! l'éternité! s'écriait-elle souvent: éternité de joie

qui ne cessera pas ! éternité de soupirs qui n'auront pas de fin ! Oh ! puissé-je échapper à ces effroyables tourments ! »

Entièrement détachée de toute pensée terrestre, elle exprima seulement le désir de mourir *Sœur de Charité*, pour accomplir au seuil de la mort, mais encore vivante, le sacrifice qu'elle avait espéré faire à Dieu dans la fleur de ses jeunes années. Cette grâce lui fut accordée ; et comme le délai qu'on avait exigé pour la probation des religieuses n'était pas encore écoulé, on abrégea, en faveur de celle qui n'avait pas le temps d'attendre, le délai qu'on avait fixé.

La veille même de sa mort, elle se lia par les saints engagements de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; et c'est ainsi que, devenue véritablement épouse de Jésus-Christ, elle put emporter en mourant le titre de première Sœur professe de la communauté.

Le matin du jour où elle expira, elle fit appeler près d'elle Catherine et Rebecca, ses deux petites sœurs ; et elle leur demanda de chanter à genoux, au pied de son lit, ces paroles d'un cantique qu'elle aimait :

Quand toutes les puissances de l'enfer m'environneraient,
Je ne craindrais aucun mal ;
Tant que j'aurai mon Jésus pour ami,
Je ne craindrai aucun danger.

C'était une scène à fendre le cœur. Le vœu que leur exprimait une sœur mourante donna d'abord à ces pauvres enfants une sorte de courage et d'empire sur elles-mêmes. Refoulant leurs larmes, et surmontant l'émotion qui les suffoquait, elles essayèrent de chanter. Leur voix mal assurée s'éleva peu à peu, et l'on entendait distinctement leurs paroles. Mais au bout de quelques moments, n'en pouvant plus de ces efforts, elles s'interrompirent sans pouvoir après retrouver leurs forces. Elizabeth, debout au chevet du lit, comme Marie au pied de la croix, soutenait dans ses bras sa fille expirante; des larmes roulaient en silence le long de son visage, tandis qu'au faible mouvement de ses lèvres on pouvait voir qu'elle priait. Quand la dernière lutte commença, quand elle entendit les derniers sanglots, la respiration entrecoupée, elle se remit sans résistance entre les mains compatissantes qui cherchaient à l'entraîner loin de cette vue lamentable. Quelques-unes des Sœurs prirent sa place, et elle se retira auprès du saint Sacrement, où elle demeura prosternée jusqu'à ce que tout eût été fini.

L'âme pure d'Anna fut recueillie par les anges le 12 mars 1812. Peu de jours encore, et elle eût atteint sa dix-huitième année.

Le lendemain, on conduisit ses restes mortels

dans le petit cimetière de la forêt, à côté des tombes de Henriette et de Cecilia. Ses compagnes, vêtues de blanc, suivaient le cercueil. Elizabeth le suivait aussi, plus semblable, dirent ceux qui la virent alors, à l'image de la Douleur qu'à une créature vivante. L'excès de la souffrance avait tari la source de ses larmes, et elle ne prononçait pas une parole. Elle voulut demeurer sur le bord de la fosse ouverte, jusqu'à ce lugubre moment où la terre commence à tomber, et la fosse à se remplir. Après, comme elle s'en revenait à Saint-Joseph, on la vit qui regardait le ciel, et on l'entendit qui disait lentement cette seule parole : « Mon Père, que votre volonté soit faite. »

Quelques jours plus tard, elle écrivait à la même amie : « Le départ de mon ange a laissé dans mon âme une impression si nouvelle pour moi et si profonde, que, si je n'étais pas obligée de vivre en ces chers petits qui me restent, je mourrais en elle, sans le vouloir. Certainement, sans le vouloir ; car jamais, par un acte libre de ma volonté, je ne consentirais à regretter l'accomplissement de la volonté de Dieu. »

Le 3 mai suivant, c'était le jour anniversaire de la naissance de son Anna. Sa douleur semble plus découragée ; elle s'attendrit davantage sur elle-même : « Le souvenir de ma pauvre

chérie s'empare maintenant de moi à chaque moment. Sa modestie, sa grâce incomparable en tout ce qu'elle faisait ou disait; son air quand elle relevait tout à coup ses yeux baissés et qu'elle faisait rayonner véritablement toute son âme jusqu'au fond de mon âme, — et c'était là souvent sa seule manière d'exprimer ce qu'elle pensait et ce qu'elle désirait; — je suis si heureuse maintenant de n'avoir jamais eu à contredire un seul de ses désirs! — ses sentiments si purs, ses façons de juger si sages, si raisonnables; la netteté, l'ordre qu'elle avait dans tous les petits objets qui lui appartenaient; son ingénieuse adresse à réunir l'élégance et l'économie dans sa mise, unie et si simple; toutes ces choses qui faisaient le bonheur de sa pauvre mère, sont maintenant la source intarissable de ses regrets et de son admiration : il me semble que jamais je ne verrai rien qui puisse se comparer à elle... Pauvre mère! pauvre mère! laissez-la s'épancher avec vous, Eliza.

« Si vous l'aviez vue au moment où j'étais à genoux, cherchant à réchauffer ses pieds glacés,... — ils ont été glacés près d'un jour ou deux jours avant... — elle vit que je pleurais, et ne pouvant me cacher qu'elle pleurait aussi, tout en me souriant en même temps, elle me fit encore la question qu'elle m'avait si souvent adressée : « Se pourrait-il que vous pleuriez

sur moi ?... Ne devriez-vous pas vous réjouir ?... Ce ne sera que pour un moment ; et après, nous serons réunies pour l'éternité. L'éternité, l'heureuse éternité avec ma mère ! quelle pensée ! »... Ce furent là ses dernières paroles. Et jusqu'à sa dernière agonie, quand ses lèvres tremblantes pouvaient à peine articuler un seul mot, comme elle sentit une de mes larmes qui venait de tomber sur son visage, elle me sourit encore et elle me dit avec grand effort : « Souriez-moi..., maman..., Jésus. »... Avec un intervalle entre chacun de ses mots, car déjà elle ne pouvait plus prononcer deux mots de suite... Oh ! le dernier regard de ses yeux ! comme si elle avait vu par delà les nuages..., et ces chères mains qu'elle avait jointes et qu'elle a toujours gardées ainsi !... La chère Sœur qui l'a habillée dans sa robe blanche a voulu couper ses manches pour la laisser, pour ne pas la déranger, dans cette position... Il ne faut pas que la pauvre mère en dise davantage. Priez seulement pour que la force lui soit donnée.

« Vous me croirez, si vous m'entendez disant de toute mon âme : *Que votre volonté soit faite !*... L'éternité, c'était le mot de prédilection d'Anna. Je le trouve écrit sur tout ce qui lui appartenait, sur ses livres, sur ses cahiers, sa musique ; sur les murs de sa petite chambre, partout ce mot-là.

« Que me voulez-vous donner de plus que vos myrtes et vos jasmins, pour orner l'enclos qui renferme les précieuses tombes de nos trois chéries? Les enfants les ont couvertes de violettes; elles les ont jonchées de toutes les fleurs du printemps qui croissent autour d'ici; le lis de notre vallée s'y trouve en abondance. Maintenant, elles sont tellement familières avec la mort, qu'elles ont marqué ma place à côté de *Nina* [1]. Tous les jours, elles y apportent quelques rosiers, quelques arbustes ou une nouvelle fleur. Kitty [2] vient quelquefois m'embrasser avec transport, et elle me dit: « N'est-ce pas, maman, que nous serons bien heureuses quand nous serons là? »

Le supérieur de la communauté, M. Dubois, pendant la maladie d'Anna, lui avait prodigué les consolations de son dévouement et de son ministère. Il se trouvait près d'elle à ses derniers moments. Quand il l'eut aidée à mourir, et qu'il l'eut accompagnée à la demeure de son repos, il reporta toute sa sollicitude sur la désolée Elizabeth. Elle en avait grandement besoin. Pendant longtemps, il lui sembla, tant la blessure de son cœur était profonde, que

1 Nina, diminutif d'Anna.
2 Kitty, diminutif de Catherine.

les jours se succédant aux jours, bien loin de la guérir, la rendaient plus sensible et plus vive.

M. Dubois s'était dévoué avec grande affection à la communauté de Saint-Joseph; il en était à la fois le directeur, le protecteur et l'ami. Tous les matins, par toutes les saisons, il se rendait avant l'aube du jour à la chapelle des Sœurs pour y célébrer la sainte messe. La distance est de deux milles entre leur maison et le petit séminaire du Mont-Sainte-Marie. C'était une course de quatre milles que le bon prêtre avait à faire tous les jours, avant d'entrer dans les travaux de l'existence la plus remplie. Mais aucun dévouement n'était de trop pour lui. A le voir dès ce temps-là, on pouvait prédire ce qu'il serait, dans la suite, comme évêque. Les courses et la vie laborieuse du supérieur du Mont-Sainte-Marie et de Saint-Joseph, du desservant des congrégations qui avoisinent Emmettsburg, n'étaient que le prélude à ces voyages de plusieurs *milliers* de milles que le pasteur de l'immense diocèse de New-York devait entreprendre un jour, seul, à pied, pauvrement, ne connaissant, comme il l'écrira plus tard [1], d'autre délassement à ses fatigues que les travaux du confessionnal et le

[1] Voir la note 12 à la fin de ce volume.

soin d'administrer les secours à ses pauvres malades.

Grâce aux efforts de M. Dubois, le séminaire de la montagne, ouvert en 1809, avait pris une extension telle, qu'on y comptait déjà plus de quarante élèves en 1810, et soixante élèves l'année d'après [1]. Non-seulement le dévoué supérieur avait la haute direction de la maison et des élèves, mais il remplissait encore auprès d'eux les fonctions de professeur dans les principales branches de l'enseignement. Sitôt que la surveillance des études ne réclamait plus sa présence, il s'occupait de ses pauvres, de ses malades. On le voyait courir au loin, prêcher, catéchiser, administrer les sacrements. La nuit même, souvent, ne lui apportait pas le repos [2].

1 Le Mont-Sainte-Marie eut jusqu'à 110 élèves en 1824, et dans les années précédentes. Voir Annales de l'Association de la propagation de la foi, n° V, année 1825.

2 M. Bruté, l'évêque de Vincennes, raconte, comme un exemple du zèle et de la charité de M. Dubois, qu'un jour, un samedi, après avoir entendu des confessions pendant toute la soirée, il partit à cheval, à la nuit, pour aller administrer les derniers sacrements à une mourante, près de Montgomery, à une distance de trente-cinq à quarante milles. Il était de retour à la montagne dès le matin, pour y entendre les confessions, et après, chanter la grand'messe, et annoncer la parole de Dieu. Personne, presque, ne sut qu'il avait été absent. Voir *A. Brief Sketch of the history of the catholic Church on the island of New-York*, by the Rev. J. R. Bayley.

En 1810, M. Carroll, pénétré de la nécessité de diminuer son fardeau, lui donna pour auxiliaire, malgré la disette de prêtres, un ancien missionnaire du Saint-Esprit, M. Duhamel, émigré français, que la fureur révolutionnaire avait poursuivi naguère jusque sous le climat meurtrier de la Guyane, où depuis près de neuf ans son ministère le retenait.

A partir de l'année 1795, M. Duhamel, réfugié aux États-Unis, avait eu charge d'âmes au milieu des congrégations qui environnent Hagerstown dans le Maryland, sur la frontière de la Pensylvanie. Il avait presque usé ses forces à les servir, quand M. Carroll l'appela au sein de la congrégation d'Emmettsburg.

Deux ans après l'arrivée de M. Duhamel, M. Dubois avait reçu un second coopérateur, M. Bruté de Remur, que nous avons vu s'embarquer, au mois d'avril 1810, sur le navire qui ramenait M. Flaget de France en Amérique. Pour assurer la prospérité de l'important établissement du Mont-Sainte-Marie, on ne pouvait faire choix d'un prêtre plus capable et plus dévoué que ne l'était M. Bruté, le futur évêque de l'Indiana. Son zèle égalait sa piété et la bonté de son cœur. Théologien consommé, controversiste redoutable, il avait montré pendant près de deux années qu'il venait de passer à Baltimore, comme professeur de philosophie

dans le séminaire, ce que la cause de la religion pouvait attendre de sa science et de ses talents. Lui aussi, il faisait partie de la compagnie de Saint-Sulpice, et avait été formé à la piété par M. Emery. Sa naissance était très-honorable. Fils d'un intendant des domaines, en Bretagne, il appartenait à une famille royaliste de la ville de Rennes, demeurée ferme dans sa foi religieuse et dans sa foi politique, après avoir subi l'épreuve de la persécution et de la spoliation [1].

M. Dubois confia à ce nouvel auxiliaire plusieurs fonctions importantes dans l'intérieur du séminaire, et se reposa sur lui en grande partie du soin de desservir la maison de Saint-Joseph. Là, les conseils que son ministère l'appelait à donner, soit dans la chaire, au confessionnal, ou dans ses entretiens avec la vénérée supérieure, se trouvèrent d'un grand secours, et furent bientôt goûtés comme ils devaient l'être.

Une imagination brillante, un caractère vif et généreux, mais entièrement subordonné aux impulsions de la foi, donnaient à M. Bruté, avec un grand sentiment des vérités de la religion, une ardeur tout expansive pour en prendre la défense par ses discours et par ses

[1] Voir la note 13 à la fin de ce volume.

écrits. Ce fut avec bonheur qu'il rencontra dans la supérieure de Saint-Joseph une âme exercée aux pensées les plus élevées, qui pouvait le suivre lorsque les élans de sa belle intelligence l'emportaient vers la région des hauteurs. « Il me semble, dira-t-il un jour, — lorsqu'il recueillera les souvenirs des années qu'il avait vécu près d'Elizabeth, — il me semble que jamais on n'a pu trouver à un plus haut degré que chez elle l'élévation, la pureté, l'amour pour Dieu, pour le ciel, et pour les choses surnaturelles et éternelles. Si elle avait été placée en des circonstances semblables à celles où se trouvèrent une sainte Thérèse, une sainte Françoise de Chantal, elle y aurait été remarquable au même degré de sainteté [1]. »

Lorsqu'Elizabeth se confia à M. Bruté pour la direction de son âme, elle était déjà fort avancée dans les voies de la vie spirituelle. Sa docilité cependant apprit de lui à gravir d'un pas plus égal et plus ferme ces *invisibles*

[1] *He* — M. Bruté — *regarded her as one who, to use his own language, if placed in circumstances similar to those of S. Theresa, or S. Frances de Chantal, would have been equally remarkable in the scale of sanctity.* — *Memoirs of the right reverend Simon W. Th. Gabriel Bruté DD. first bishop of Vincennes*, published by Rt Rev. James Roosevelt Bayley DD. bishop of Newark. — New-York, 1861.

degrés que l'âme élève en elle-même [1] pour monter, monter encore, et se rapprocher de son Dieu.

Elle l'apprit de lui, peu à peu, par un progrès continu, mais qui se fit sentir plus tard. Car, au moment où il arriva, la dernière blessure qu'elle avait reçue en son cœur était si récente et si douloureuse, qu'elle marchait toute courbée, accablée, comme Notre-Seigneur au Calvaire, succombant parfois, et restant là sur le chemin.

A ce moment, on le comprendra, la conduite d'un guide éclairé, le dévouement d'un pieux ami, s'offraient comme un suprême secours à la pauvre Elizabeth. Ses forces s'étaient affaiblies sous le coup de la mort d'Anna. Le temps n'était plus où, son énergie naturelle venant en aide à la foi la plus ardente, elle traçait chaque jour son sillon sans tourner la tête en arrière, quelque dur qu'il fût. Ce n'est pas que sa résignation vînt à défaillir; mais tandis que sa foi la portait à la générosité dans le sacrifice, la nature eût demandé à ne point aller au delà d'un état de résignation passive. Sa lutte avec la douleur, l'ébranlement de sa santé, la rendaient moins propre au fardeau, à la gêne des obligations que Dieu lui avait me-

[1] *Ascensiones in corde.* Ps. LXXXIII.

surées pour sa part. Un des devoirs qui maintenant lui semblaient le plus pénibles, était celui qui l'obligeait, en qualité de supérieure, à gouverner la communauté, à diriger et à instruire les élèves et les Sœurs. Ce n'était plus qu'avec effort qu'elle appelait sur ses lèvres ces effusions si touchantes, ces instructions persuasives dans lesquelles elle excellait toujours, car son effort était caché. Nul ne pouvait l'apercevoir. Dieu seul en avait le secret, Dieu seul, et le directeur dévoué qui l'encourageait en ses combats d'elle-même avec elle-même.

« C'est, écrit-elle à cet ami, c'est dans votre cher Bourdaloue que je puise toujours pour mes instructions des dimanches; il est la source d'où découlent mille petits ruisseaux qui conviennent directement à tous nos besoins. Pauvre, pauvre *poverina* [1], elle, obligée de prêcher! Oh! si vous saviez seulement la moitié de mes répugnances à faire une instruction ou un catéchisme, — les délices de mon cœur autrefois, — il me semble que vous prendriez en mépris cette lâche et ingrate pécheresse. Le cher Maître cependant me dit : « Tu dois faire ceci, et tu le feras, uniquement à cause que tu

[1] *Poverina*, pauvre petite, en italien. Elle s'appelait souvent elle-même de ce nom, qui lui avait été donné autrefois par la compassion du peuple de Livourne lorsqu'elle sortit du lazaret accompagnant son mari mourant.

sais que je le veux. Confie-moi ton faible cœur et ta pauvre tête toute malade, c'est moi qui agirai pour toi. »

« Quelquefois, — le démon a des contrariétés si cruelles! — là où l'on s'imagine avoir quelque succès bien évident, il se montre tout à coup et il dit : « Regarde comme les voilà touchées, comme elles t'écoutent, toutes silencieuses et attentives : quel respect, quel regard d'amour! » Et il s'efforce de me distraire de toutes les manières. La pauvre, pauvre âme ne lui accorde pas même un coup d'œil; elle va droit dans le chemin qui conduit à son cher Seigneur; mais le cœur est si accablé, si appesanti par ce vil mélange!

« Ou bien, c'est au réfectoire; mes larmes m'échappent malgré moi; la faiblesse, celle d'un enfant qui viendrait de naître, s'empare de toute ma personne. Mais le cher Maître est là qui me dit encore: « Penses-y donc, si tu étais là bien tranquille, pouvant manger toute seule ton petit morceau, et de la qualité que tu le voudrais, n'éprouvant d'ailleurs ni peine ni répugnance à te nourrir, où serait la part que j'aurais, moi, à un pareil repas? C'est ici qu'est ta place, pour maintenir le bon ordre; pour diriger celle qui fait la lecture; pour donner l'exemple; et pour manger joyeusement le peu que tu prends, en esprit d'amour, et comme

si tu étais devant mon propre tabernacle. Je ferai le reste ; toi, fais-moi l'abandon de tout, l'abandon de tout. » — Oui, cher Seigneur, tout est abandonné ! — Mais vous, mon père [1], priez, priez continuellement pour la pauvre misérable. »

« Il est vrai, mon être, mon existence, sont une réalité, puisque je médite, puisque je prie et que je parle, et que je conduis la communauté ; et tout cela avec régularité, résignation, simplicité de cœur. Cependant ce n'est pas moi, c'est une espèce de machine, agréable sans doute au Père plein de compassion ; mais c'est un être tout différent de celui dans lequel l'âme agit..... Dans la méditation, dans la prière, la communion, je ne trouve point d'âme. Dans les êtres qui m'entourent, — moi les aimant si tendrement, — je ne trouve point d'âme. Dans ce tabernacle, *où je sais qu'il est*, je ne le vois pas, je ne le sens pas. Mille morts seraient suspendues sur ma tête pour me forcer à renier sa présence, que je les affronterais plutôt que d'hésiter un seul instant ; et pourtant il me semble qu'il n'est pas là pour moi !

« Hier, cependant, j'avais retrouvé le sentiment de sa présence ; ce ne fut que pour voir

[1] Son père spirituel, M. Bruté.

l'enfer entr'ouvert sous mes pas, et pour comprendre combien les jugements éternels sont terribles. Me voici maintenant écrivant à ma table, en face la porte de la chapelle, les yeux tournés du côté du tabernacle. Mon âme en appelle à Dieu : ce qu'elle éprouve, n'est-ce pas là un martyre continuel ? ». . . . . .

. . . . . .

« Je ne suis qu'un atome, et vous êtes mon Dieu ! ma misère est mon seul titre à votre miséricorde..... Il en est si peu qui seront sauvés ! Si nous nous perdons, la patience qui nous avait attendus en sera-t-elle moins adorable ?..... Mon âme se plonge dans l'abîme de ce mystère ; et demeure, en ces profondeurs, tout obscurité. Mais au dehors, elle joue avec les enfants, elle se récrée avec les Sœurs, condescend à toutes les minuties, se montre attentive à tous les besoins, et agit avec la liberté de ce philosophe qui souffrait en silence, laissant complaisamment torturer la machine, pour que rien ne fût dérangé, disait-il, dans la beauté de l'ordre général. Hélas ! hélas ! et en tout ceci, pas une seule étincelle de l'action surnaturelle, mais plutôt les mouvements de la nature tombée après la faute originelle. Rien que le désir d'agir, d'être aimée, de plaire... Tout cela si loin de cette simplicité qui vient de la grâce, et qui

changerait en or l'œuvre de chaque moment... Et après, quand l'âme s'en revient, toute confuse en présence du tabernacle, elle se regarde comme si elle venait de faire la folle, ou comme si elle avait agi à la manière de ces personnes qui cherchent à plaire dans le monde, et qui gardent leur mauvaise humeur pour la maison. »

« Elles sont toutes là autour de moi, si aimantes, si attentives au moindre regard de la Mère, si vivement impressionnées par son sourire ou par l'ombre qui passe sur son front!... Je frissonnerais du danger que ma situation intérieure pourrait avoir pour elles, s'il n'était pas aussi clair que le jour que c'est là un des moyens que Dieu prend pour faire avancer son œuvre. Ah! cette œuvre, elle est bien la sienne! j'étais tellement peu faite pour y contribuer! Si j'écoutais la nature, je préfèrerais cent fois prendre le breuvage le plus amer, la médecine la plus rebutante, et, en somme, me soumettre à toute espèce de peine corporelle, plutôt que de dire seulement une parole à une créature vivante. Triste et indolente nature, ennemie de tout effort, qui voudrait n'être qu'un animal, et mourir comme lui, sans penser à rien! O mon Dieu! tout ce que je puis faire, c'est de me prosterner, et de

m'abandonner à vous. Que c'est bon à vous de permettre que je puisse encore le faire ! »

« Ce n'est pas l'âme qui est coupable en tout ceci : l'esprit du mal, il est vrai, est très-actif; mais le bon esprit se tient dans l'angoisse au pied de la croix, élevant ses regards par delà toute cette désolation, adorant, se soumettant, abandonnant tout à Dieu, ne voyant que lui, s'anéantissant devant lui, oubliant toutes les créatures, disant *Amen* aux *Alleluia* qui retentissent au ciel ; se sentant prêt à tout moment à se précipiter jusque dans les enfers plutôt que d'ajouter une seule offense à cette montagne de péchés que l'âme coupable a déjà entassés sur les épaules du Sauveur. »

18 septembre,
fête de Saint-Thomas de Villeneuve.

« N'oublions jamais ce jour : seule, à genoux la tête appuyée contre le chevet du lit, le cœur appesanti, presque endormi..., nous fûmes réveillée comme malgré nous, et poussée à aller vers notre divin Seigneur, qui, si souvent, fait déborder sur nous la coupe de ses bénédictions, à l'heure même de notre insensibilité et de notre ingratitude.

« Oui, ce jour-là, tandis que je m'approchais

de lui, plus semblable à l'esclave qui va de force à son devoir, qu'à l'infortuné en péril qui court à son libérateur : combien doux, combien miséricordieux, fut l'accueil que je reçus ! Combien ma part fut abondante, et généreusement offerte ! Que de reproches en de tels bienfaits ; que de reproches, adorable Maître, pour l'âme qui vous aime ! Et aussi, avec quelle bonté n'aviez-vous pas réveillé cette âme, pour l'exciter au désir de vous recevoir ! Et que vous répondit-elle après ? Ah ! cela ne saurait s'exprimer que dans un langage d'amour, ignoré des voix de la terre ; cela ne peut être compris que par une intelligence absorbée en Dieu, son Créateur, son Sauveur, son souverain Seigneur.

« Je veux garder le souvenir de la ferveur avec laquelle je renouvelai alors mon offrande de *tout,* absolument tout, pour obtenir de *Lui* le don de son désirable amour. Croyant, doux Sauveur, que je voyais entre vos mains mon cœur couvert de souillures, rempli de misère, je vous conjurai de toutes mes forces de couper, tailler, retrancher, quelque angoisse que je dusse souffrir, tout ce qui pouvait s'opposer en lui à l'effusion de votre amour.

« Je renouvelle encore cette prière, et je vous demande, comme la marque la plus grande

de vos miséricordes, d'aller jusqu'au vif et de déchirer jusqu'à la dernière racine. Laissez saigner ce cœur, laissez-le souffrir... tout souffrir, pourvu seulement, ô mon Seigneur bien-aimé, pourvu que vous le façonniez pour vous. »

29 septembre,
fête de l'archange saint Michel.

« Les soupirs des affligés vous appellent, ô glorieux ami. Mon âme, confiante en votre secours, remplie de ferveur, implore votre protection contre l'ennemi de son salut. Oh! comme il triomphe dans cette pauvre âme!

« Pauvre, pauvre âme! A l'heure du calme et de la paix, avec quelle assurance tu protestais de ta fidélité, avec quelle sincérité tu embrassais d'avance la souffrance et le travail; et aujourd'hui, que tu sens le poids d'un seul doigt de cette main divine, que tu mériterais de sentir tout entière appesantie sur toi, ton calme disparaît, la nature se débat, la tristesse t'accable; tu succombes, et la douleur te retient dans ses liens. Mon Jésus, *levez-vous, et que vos ennemis disparaissent.* Abritez mon esprit défaillant sous la bannière de ce saint ange qui s'écrie sans cesse : *Qui donc est semblable à Dieu?* »

Une visite que M. Carroll vint faire à la montagne et dans la vallée d'Emmettsburg contribua beaucoup à lui donner des forces pour surmonter ce qu'elle appelait « son indigne abattement ». Le vénérable archevêque s'éloigna d'elle, pénétré d'admiration pour sa résignation, ses efforts, son empire sur elle-même, et les visibles effets de la direction qu'elle donnait à la communauté. La piété de toutes ces Sœurs qui rivalisaient de zèle pour marcher vers la perfection évangélique, laissa dans le cœur de M. Carroll une impression très-édifiante. Quelques semaines plus tard, la mère Seton, remerciant son éminent ami des consolations que sa visite lui avait apportées, terminait ainsi : « J'ai eu bien des épreuves, et des plus rudes, dans ma vie, mais sûrement vous m'en féliciterez ; puisque le feu de la tribulation est, sans nul doute, destiné à consumer les nombreuses imperfections et les mauvaises dispositions que Notre-Seigneur trouve en moi. En vérité, ce feu atteint quelquefois si avant, qu'il ne m'est plus possible de dissimuler ce que je souffre. Par degrés pourtant, l'habitude fait qu'on se familiarise avec la souffrance. Je suis bien résolue à manger mon pain quotidien, tout sec et tout dur qu'il est, d'aussi bonne grâce que possible. Je m'en viens le montrer à Notre-Seigneur, quelquefois. Il me fait rire de moi-

même, et me demande de quelle espèce vraiment je voudrais qu'il fût, autre que celle que lui a voulue pour lui-même, et dont tous ses disciples ont pareillement voulu? »

Elle était si changée sous l'effort incessant de la souffrance et de la tentation, que tout lui semblait différent d'autrefois, bien que rien ne fût changé autour d'elle. Cette obéissance à ses supérieurs qu'elle embrassait avec un saint transport au moment de ses premiers vœux, cette obéissance qu'elle appelait alors « la sauvegarde de son âme », lui était devenue comme une lourde chaîne, que la nature, tantôt languissante, tantôt rebelle, avait peine à souffrir. « Les règles, la prudence, la subordination, les opinions, etc..., sont en vérité de terribles murailles pour une âme ardente et indépendante comme est la mienne. Je ressemble à un cheval fougueux que j'avais quand j'étais toute jeune : on voulut le dompter, et on l'attela à une lourde charrette. Le pauvre animal en fut si mortifié, que ni le fouet ni les caresses n'eurent plus d'effet sur lui ; bientôt il fut réduit à l'état de squelette, et il mourut. Pour moi, tous les jours je demande à mon âme ce que je fais pour Dieu dans le modeste lot qui m'est échu ; et je vois que je ne fais rien, que sourire, distribuer des caresses, patienter, écrire, prier,

demeurer dans l'attente devant Dieu. Oh! mon cher Seigneur, que votre règne arrive! »

Un jour, plus tourmentée que d'ordinaire, épuisée pour avoir lutté contre cette tentation de forme nouvelle, qu'elle foulait en vain sous ses pieds, comme on foule un de ces serpents dont on croit avoir écrasé la tête et qui se redressent encore, elle sortit de grand matin, et se mit à gravir la montagne d'Emmettsburg. Un petit chien qui l'accompagnait d'ordinaire, mais qu'elle ne voulait pas ce jour-là, s'entêtait à la suivre malgré elle. « Pour le chasser, dit-elle, comme il résistait à mon commandement, je pris un bâton et je l'en menaçai. Que fit le pauvre petit animal? Il se coucha sous le bâton, et il se mit à en lécher le bout. Le bâton ne remuant plus, il s'approcha en rampant un peu, puis un peu plus, jusqu'à ce qu'il eût atteint les pieds de sa maîtresse; et alors il commença à les lécher avec des transports de tendresse et de joie. La pauvre maîtresse fut si touchée de cette leçon, qu'elle jeta le bâton, prit dans ses bras la fidèle petite créature, la couvrit de baisers et de larmes, les plus douces larmes qu'elle eût versées depuis des semaines entières : « Oui, mon Seigneur bien-aimé, oui, mon maître adoré, dit-elle, moi aussi je baiserai le bâton qui est levé sur moi pour me frap-

per, et je m'enlacerai autour de ces pieds qui sont tout prêts à me fouler. » — Puis ouvrant mon livre de prières, les premières lignes qui tombèrent sous mes yeux furent les résolutions d'une âme déterminée à un complet abandon, qui disait entre autres choses : « J'obéirai à la volonté de ceux pour qui je me sens le plus d'éloignement et de déplaisance. Je me mettrai sous les pieds de tout le monde. »

ELIZABETH SETON A Mme JULIA SCOTT

12 mars 1813.

« Il y a un an... un an, aujourd'hui, que mon Anna, chaque jour depuis la séparation plus chérie de sa pauvre mère, était assise à cette même fenêtre où me voici maintenant, et regardait de ses longs et derniers regards. Tout le temps de cette maladie, elle avait eu ce même attrait pour lever les yeux en haut, qu'a sa pauvre mère ; mais à ce *moment*, quel regard... Elle venait de dire aux enfants, et d'une façon si pénétrante : « Oh ! aimez-le, ai-« mez-le ! Où en serais-je maintenant, si je ne « l'aimais pas ?... Ma mère ne peut s'en aller « avec moi ; il faut que je parte seule !... Chère « mère ! vous savez comme je l'aime, eh bien, « il faut que je la quitte !... Oh ! aimez-le jus-« qu'à votre mort ! »

« O mon Anna ! vit-on jamais la beauté d'une âme se refléter comme sur cette figure mourante ! Avec quelle fidélité mon souvenir l'offre à mes yeux !... Ce qui ne se comprendra jamais, Julia, c'est que l'amour d'une mère puisse aller croissant comme a fait le mien depuis qu'elle n'est plus ! »

Le terme d'une année, qu'on avait fixé pour l'épreuve des règles de l'institut et pour décider les vocations des Sœurs, venait d'expirer. Dix-huit Sœurs furent admises à la profession religieuse. La retraite, les solennités qui eurent lieu lorsqu'elles prononcèrent leurs vœux, donnèrent une impulsion nouvelle au zèle et à la piété qui régnaient déjà dans cette portion bénie de la vigne du Seigneur. Quelques semaines plus tard, on établit à Saint-Joseph un noviciat dans les formes. La Sœur Catherine Mullen fut nommée maîtresse des novices. Le nombre de ces dernières se montait alors à dix, dont huit étaient entrées dans la maison l'année précédente. L'admission des Sœurs à leurs saints engagements et l'ouverture du noviciat complétèrent l'organisation de la congrégation, qui désormais se trouva toute prête à étendre ses pieux services au dehors et au loin, suivant que la Providence l'y appellerait.

XX

La communauté de Saint-Joseph pendant la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre. — L'orphelinat de Philadelphie. — Mission confiée à la sœur Rose White. — Difficultés de voyage entre Emmettsburg et Philadelphie. — Dévastations opérées par les Anglais sur les côtes de la Chesapeake. — Incendie du Capitole. — Résistance de Baltimore. — Journée des 13 et 14 septembre 1814. — Arrivée de Rose White à Philadelphie. — Détresse des Sœurs. — Charité d'une pauvre marchande. — Événements survenus en Europe avant la chute du régime impérial. — Les maux de l'Église alarment les évêques des États-Unis. — Lettre écrite au nom de ces évêques et de leur clergé par M. de Cheverus. — Joie de l'Église des Etats-Unis à la nouvelle de la délivrance du Souverain Pontife. — Lettre d'Elizabeth Seton à Antonio Filicchi.

1813-1814

L'œuvre si chère à Elizabeth est maintenant fondée. Cette belle fleur, née du sol de notre France, voici qu'elle est acclimatée, prête à étendre ses racines et à grandir dans un monde lointain. Rien ne viendra gêner son épanouis-

sement dans ce pays protestant, mais libre. Ne nous lassons pas de le remarquer, à l'honneur de l'état social qui fut inauguré par les fondateurs de l'Indépendance américaine : du jour où ces grands hommes eurent écrit dans la Constitution qu'il était permis à chacun d'exercer librement son culte, de ce jour-là, l'action du catholicisme aux États-Unis ne rencontra plus d'obstacles. Libres, non protégés, entrés dans le droit commun, les membres du clergé catholique purent désormais, selon leurs besoins, se réunir, s'associer, conférer entre eux, acquérir, posséder en paix ; ouvrir des écoles, des colléges, des séminaires ; bâtir des églises, des maisons d'asile, des hôpitaux. S'ils rencontrèrent parfois de rudes contradictions, elles leur vinrent des mauvais vouloirs individuels, et n'eurent moyen de s'exercer que dans un cercle restreint. Jusqu'où se peuvent porter l'intolérance et le préjugé, nous ne le décrirons pas, nous qui venons de raconter l'histoire d'Elizabeth. Nous nous attacherons plutôt à faire remarquer qu'aux États-Unis, sous le le règne de la liberté, notre sainte religion fut à l'abri des vexations légales et des entraves qu'elle a connues trop souvent au sein des nations catholiques. D'autre part, contre ces malveillances individuelles, qu'elle ne verra jamais disparaître en aucun pays, le respect

de la loi, si puissant chez le peuple américain, la défendit suffisamment du jour où la loi lui eut garanti son existence. Les conquêtes qu'elle a faites proclament l'indépendance dont elle a joui. De l'aveu même des protestants, témoins de ses progrès réguliers et continus, les deux tiers de la population des États-Unis seront catholiques avant la fin de notre dix-neuvième siècle.

Quant à l'œuvre d'Elizabeth Seton, si nul mauvais vouloir ne la contraria, elle n'en eut pas moins à subir de redoutables épreuves. Toutes lui arrivèrent des circonstances extérieures. Après un répit qui dura deux ans, la pauvreté vint de nouveau fondre sur elle, — c'est la parole de l'Écriture sainte — *comme un homme armé* [1]. La vie fut dure et difficile dans la maison de Saint-Joseph à partir de l'année 1812 jusqu'à la paix de 1815.

Pendant cet intervalle, une guerre furieuse, engagée avec l'Angleterre, désola les États-Unis. Le congrès en fit la déclaration le 19 juin 1812. Malgré l'horreur qu'a toujours éprouvée le peuple américain pour les calamités que la guerre entraîne après elle, cette déclaration fut acclamée dans tout le pays, tant on avait souffert des outrages de l'Angle-

1 *Pauperies quasi vir armatus.* Prov. vi.

terre. En effet, sous prétexte de reprendre à bord des navires américains les matelots anglais qui s'y pouvaient trouver, les marins anglais exerçaient en réalité sur ces navires, qu'ils s'arrogeaient le droit de visiter, ce qu'on appelle la *press* en Angleterre. Attribuant leur propre nationalité à qui leur convenait, ils enlevaient par centaines les libres citoyens de l'Union, enrôlaient dans leur marine des équipages entiers, et forçaient ces nouveaux captifs à combattre sous le pavillon britannique, devenu odieux pour eux. On calculait que sept mille citoyens américains étaient victimes de ces violences au moment où la guerre éclata.

Pour une jeune nation, dont la prospérité tenait surtout à l'extension de sa marine et à l'importance de ses relations commerciales; pour une industrie à peine naissante, qui importait encore presque tous les objets manufacturés, même de première nécessité, la guerre devait être accompagnée d'incalculables sacrifices. Toutes les classes de la population se ressentirent de l'enchérissement subit des denrées, de la rareté des subsistances, et du manque absolu de beaucoup d'objets que l'habitude avait rendus indispensables. Les conditions de la vie, devenues très-difficiles, le furent surtout dans les endroits éloignés des

grands centres. La gêne qu'on avait connue à Emmettsburg dans les commencements, y reparut avec la guerre. Elle y fut accueillie avec le même patience, disons mieux, avec la même avidité de souffrir. Loin de se plaindre, on se félicita lorsqu'on se vit dans la nécessité d'observer plus étroitement les conseils évangéliques. Les servantes des pauvres n'avaient point embrassé leur sainte vocation pour ne pas sacrifier de bon cœur jusqu'à la dernière apparence des bien-être de la vie.

La guerre sévissait toujours avec une extrême rigueur, lorsque, dans l'été de l'année 1814, la communauté fut appelée à étendre sa charité en dehors de ses limites restreintes. Quelques-unes des filles de la mère Seton lui furent demandées pour recevoir la direction d'un asile d'orphelins et d'orphelines dans la ville de Philadelphie. Une association charitable entretenait cet établissement, fondé en 1799, à la suite d'une invasion de la fièvre jaune, afin de recueillir une centaine de petits abandonnés, privés de leurs parents par la mort. On avait loué pour les loger une maison contiguë à l'église de la Trinité. Une femme âgée, aidée de quelques filles de peine, prenait soin d'eux. Cet asile avait pour administrateurs les *trustees*[1]

[1] *Trustees*, du mot *trust*, confiance. Les *trustees* des paroisses en Amérique sont les mandataires des paroissiens,

de l'église de la Trinité ; et pour protecteur zélé, dévoué au milieu de difficultés très-grandes, M. Michaël Hurley, le pasteur de l'église de Saint-Augustin. Nous n'avons pas oublié M. Hurley, qui, naguère attaché à la mission de New-York, avait instruit et dirigé Cecilia Seton au moment de sa conversion, et qui, plus tard, avait obtenu toute la confiance d'Elizabeth.

L'organisation peu satisfaisante d'une maison dont il s'occupait avec beaucoup d'intérêt, était depuis longtemps un sujet de malaise pour lui. Les *trustees* de la Trinité s'en montraient mécontents eux-mêmes. Dans une réunion tenue à ce sujet, M. Hurley suggéra l'idée de recourir à la direction des Sœurs de la Charité établies à Emmettsburg. Cet avis fut accueilli. L'évêque, M. Egan, qui avait vu les Sœurs de près, confirma M. Hurley dans la

que ceux-ci choisissent à l'élection, pour leur confier le soin de toutes les affaires paroissiales : administration des biens, emploi des revenus, etc. etc. Aux États-Unis, la loi donne le droit de possession à toute agrégation, société, diocèse, ou paroisse, du moment qu'elle lui a accordé ce qu'on appelle la *personnalité légale*. Bien que ce droit soit réglé, dans presque tous les Etats, par le principe de la limitation fixe, il permet cependant aux paroisses et aux congrégations de posséder des biens très-considérables : ainsi, les biens-fonds du diocèse de New-York, dont on estime aujourd'hui la valeur à 50 millions de dollars, — 250 millions de francs.

conviction qu'elles conviendraient on ne peut mieux à la tâche qu'on voulait leur offrir. Sans attendre davantage, on écrivit à Elizabeth Seton.

Elle considéra devant Dieu les embarras de l'heure présente. C'était en foule qu'ils se présentaient. Mais quand elle les eut mis en balance avec le désir de répondre à un appel fait à sa charité, elle trouva qu'ils étaient légers. Trois des Sœurs furent désignées pour la mission de Philadelphie, sous la direction de la Sœur Rose White, choisie pour supérieure ou Sœur servante.

Le départ de cette petite colonie fut préparé en quelques heures. Qui ne se souvient de cette fille de saint Vincent de Paul? On l'avertit, — elle ne s'y attendait en aucune sorte, — qu'elle est désignée pour partir à l'instant même, et se rendre en pays de missions, à quelques mille lieues de là : « Je vous suis, dit-elle, le plus simplement du monde, à la mère qui lui annonçait cette nouvelle ; permettez seulement que je monte là-haut pour reprendre mon tablier que j'y ai laissé. » — Qui a vu une des Filles de la Charité, les a toutes vues. Qui parle d'une d'entre elles, parle de toutes aussi. On n'en trouverait point qui ne joignît cette promptitude dans l'obéissance à cette parfaite simplicité. Sitôt qu'elles eurent été désignées pour

l'orphelinat de Philadelphie, Sœur Rose White et ses compagnes quittèrent Emmettsburg et se dirigèrent vers le nouveau poste où la charité les appelait. Leur voyage présentait de réelles difficultés.

Dès l'année 1813, la flotte anglaise, commandée par l'amiral Cockburn, était entrée dans la baie de la Chesapeake, et n'avait cessé d'y commettre des déprédations épouvantables, indignes d'un peuple grand et civilisé. Un des premiers exploits de l'amiral avait été précisément dirigé contre Frenchtown, un petit hameau, composé de six maisons et de deux grands magasins, où était établi un dépôt pour les paquebots et les diligences qui se rendaient de Baltimore à Philadelphie. Maisons et magasins avaient été pillés et incendiés par une compagnie de débarquement composée de cinq cents hommes, sous les ordres de l'amiral en personne. A partir de ce désastre, aucune communication régulière n'avait pu se rétablir entre la capitale du Maryland et celle de la Pensylvanie.

L'hiver avait désarmé les Anglais ; mais, dès les premiers jours du printemps de 1814, ils avaient repris leur système de déprédation dans la Chesapeake. Non-seulement presque tous les établissements de la côte, isolés et dépourvus de défense, avaient été anéantis ; mais l'en-

nemi avait pénétré sur plusieurs points dans l'intérieur des terres, et menacé de grandes cités, telles qu'Annapolis et Baltimore. La désolation des Américains fut portée à son comble dans la journée du 24 août, qui vit la naissante ville de Washington, la ville fédérale, tomber au pouvoir des forces anglaises. Le chef qui les commandait déshonora son succès, et viola les lois de la guerre, en livrant aux flammes, avec un grand nombre de maisons particulières, le Capitole, siége du congrès, et la Maison-Blanche, demeure que la confédération offre à ses Présidents. La lueur de cet incendie fut aperçue de Baltimore, et la nouvelle qui s'en répandit dans l'Union entière y excita les cœurs à la résistance désespérée d'où sortit enfin la paix.

Ce fut Baltimore qui la première, après le désastre de Washington, releva l'honneur des armes américaines. Les Anglais vinrent l'attaquer, et la couvrirent sous une pluie de bombes, dans les journées du 13 et 14 septembre. Mais ayant perdu Ross, leur commandant en chef [1], et se voyant en face d'une population déter-

[1] Le général Ross fut tué le 12 septembre, dans un des premiers engagements qui eurent lieu aux approches de Baltimore. — Voir Brackenridge, *Histoire de la guerre entre les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre depuis* 1812 *jusqu'en* 1815.

minée à se défendre à outrance, ils opérèrent leur retraite.

Rose White et ses compagnes traversèrent le Maryland peu de jours après la glorieuse résistance de sa capitale. Les Anglais ne menaçaient plus l'intérieur du pays; mais comme leur flotte croisait toujours dans la Chesapeake, les voyageuses se dirigèrent vers Philadelphie, en suivant la direction de Taneytown et Lancaster. Par motif d'économie, on leur avait donné ordre de demander l'hospitalité sur la route, autant que les circonstances le permettraient. Elles se conformèrent à cette recommandation, et furent accueillies avec beaucoup d'empressement par les familles catholiques chez qui elles séjournèrent.

Arrivées à Philadelphie, elles n'eurent d'abord d'autre pensée que de s'acheminer vers l'église pour remercier Dieu de les avoir amenées au terme de leur voyage. De l'église, elles se rendirent à l'asile, en reçurent la direction, et y entrèrent quelques jours tard. Des privations sans nombre les y attendaient. La maison avait des dettes qui se montaient à quatre mille dollars, — plus de vingt mille francs; — pour la retenir sur la pente de la ruine, les *trustees* venaient de réduire à six cents dollars, — trois mille francs, — la somme convenable qui précédemment lui avait été allouée pour

l'entretien de chaque année. Or, six cents dollars, c'était complétement insuffisant, vu le prix excessif auquel la guerre avec l'Angleterre avait fait monter toutes choses. Pendant les trois premiers mois, les Sœurs en furent réduites à regarder le pain à leurs repas comme un objet de luxe qu'elles ne pouvaient se permettre. Se refusant le pain, elles se contentaient de pommes de terre; et, à vrai dire, ce fut là presque leur seule nourriture pendant toute cette première année. Elles prenaient, sans sucre, du café de grain; supportaient sans feu les rigueurs du froid, et ne brûlaient que des écorces de tan au seul foyer qui s'allumât dans leur maison pour les nécessités du blanchissage ou de la cuisine. Cette vie toute de privation était encore trop coûteuse, tant les ressources étaient misérables. Elles en étaient arrivées à ne pouvoir plus subsister, quand leur détresse, découverte par quelques personnes du dehors, leur attira du secours.

Un jour que ces pauvres filles, surchargées d'occupation, n'avaient pu sortir, elles mirent trois sous, — c'était tout ce qu'elles possédaient, — dans la main d'une de leurs orphelines, et lui dirent d'aller au marché acheter pour le repas de la maison un jarret de bœuf. Quel fut leur étonnement, quand elles virent l'enfant qui leur rapportait une grosse pièce de

viande, les trois sous, et dix sous en plus! Ces trésors venaient de la munificence d'une vieille marchande à qui l'enfant s'était adressée, et qui s'était sentie touchée lorsqu'elle avait appris que la maigre emplette qu'on faisait chez elle devait fournir au repas des Sœurs.

Non contente de ce premier don, cette charitable femme faisait prier la Sœur Rose White de recourir à elle toutes les fois qu'elle en aurait besoin. Son bon cœur ne s'en tint pas là; elle alla aux informations, se rendit compte du dénûment de ses nouvelles protégées, et s'ingénia de toutes les façons pour leur trouver des ressources et des amis. Elle y réussit. Grâce à sa générosité et à l'élan qu'elle sut donner à la charité des personnes à qui elle s'adressa, l'orphelinat put traverser les temps difficiles. D'un autre côté l'économie, le bon ordre, le désintéressement des Sœurs, opérèrent des merveilles. Au bout de trois ans, toutes les dettes anciennes se trouvaient payées, et tout annonçait à l'asile de Saint-Joseph de Philadelphie cette prospérité qui devait bientôt le faire regarder comme un des plus magnifiques établissements de la Charité aux États-Unis.

Cette même préoccupation des intérêts religieux qui accompagne et qui accroît notre in-

térêt, bien naturel, pour les œuvres d'Elizabeth Seton, nous invite maintenant à tourner nos yeux vers un horizon plus vaste, et à donner notre attention aux grands événements du monde catholique. La religion, affligée en Europe, allait recevoir d'Amérique de précieuses consolations. En 1814, avant le premier écroulement de la puissance impériale, alors que durait encore la captivité du doux pontife Pie VII, l'Église des États-Unis signala d'une manière solennelle son attachement à l'unité catholique et au siége de saint Pierre. L'occasion d'affirmer sa foi et son dévouement lui vint de l'initiative des archevêques et évêques d'Irlande. Effrayés des maux de l'Église universelle, ces évêques avaient écrit à un grand nombre de leurs frères dans l'épiscopat, pour demander qu'il y eût entente entre eux tous sur la marche à suivre en ces temps critiques. L'épiscopat des États-Unis fut appelé à cette sorte de consultation. C'est réveiller un des glorieux souvenirs de notre ancien clergé de France, que citer la lettre dans laquelle l'évêque de Boston, notre illustre Cheverus, fut l'interprète de ses vénérables frères de l'épiscopat des États-Unis et de la tribu sacerdotale tout entière !

LETTRE AUX ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES D'IRLANDE [1]

« Nous tenons au Souverain Pontife, comme les membres tiennent à la tête; et si tous les membres, selon la doctrine de saint Paul, compatissent à toutes les douleurs du moindre d'entre eux, combien plus les souffrances du chef même qui les gouverne doivent-elles produire dans tous les membres une sensation douloureuse! Nous pleurons avec vous, vénérables frères, et nous nous indignons dans le Seigneur. Avec vous, nous déclarons exécrable l'attentat qui chasse un vieillard de la maison de ses pères, persécute et afflige un évêque sans reproche, dépouille de son patrimoine l'Église mère et maîtresse, abreuve d'outrages un pontife qui n'a fait que du bien. Nous déclarons en même temps, devant Dieu, que nous recevrons avec un humble respect les avis de notre saint Père, quoique détenu en captivité; et que ses désirs, comme ses ordres, nous trou-

[1] Nous avons emprunté à la *Vie du cardinal de Cheverus*, — déjà citée, — la traduction en français de cette lettre, qui fut écrite en latin. Dans l'original, elle commence en ces termes : *Summo Pontifici, velut membra capiti, adhœremus et subjicimur : cum autem, ut ex S. Paulo habemus, si patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra,*

veront toujours dociles. Toutefois, nous ne nous regarderons comme liés par les lettres qu'on nous donnera comme venant de lui, qu'autant qu'il nous sera bien constaté qu'il les a faites en pleine et parfaite liberté; et s'il vient à mourir, ce dont Dieu nous préserve au milieu de si grands périls de l'Église, nous ne reconnaîtrons point celui que la violence et la terreur auraient mis à sa place sur la chaire de saint Pierre; nous ne nous soumettrons qu'à celui que la plus grande partie des évêques de l'univers et presque tout le peuple catholique aura reconnu pour incontestable successeur de saint Pierre. »

Les alarmes de l'Église des États-Unis firent place à une joie immense lorsqu'elle apprit les événements qui changèrent la face de l'Europe et amenèrent la délivrance de Pie VII. Elle fit chanter des *Te Deum,* elle fit illuminer ses édifices, elle fêta l'ère réparatrice qui allait voir le retour du Souverain Pontife dans la ville sainte, le rétablissement de la Compagnie de Jésus, la restauration de la hiérarchie ecclésiastique, la reprise des relations entre Rome et toutes les Églises du monde chrétien [1]. L'his-

[1] Le 25 mai 1814, le Pape fit son entrée à Rome. Le 7 août suivant, il rétablit la Compagnie de Jésus.

toire ne nous démentira pas si nous affirmons que cette joie, avec ses démonstrations, n'était particulière ni à l'Église ni à l'Amérique. Elle était la joie de l'humanité et de la liberté délivrées; elle était la joie universelle.

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

1er juin 1814.

« Mon cher Antonio,

« L'heureuse et joyeuse nouvelle de la restauration de notre très-saint Père en ses États, et la rapide pensée qu'enfin j'allais recommencer à avoir des nouvelles de mes chers Filicchi, tout cela a traversé mon esprit comme un éclair. Ma seconde pensée a été que j'allais vous écrire aussitôt que possible.

« Ma dernière lettre, si je ne me trompe, vous annonçait notre départ de Baltimore pour venir dans les montagnes, — les montagnes qui font partie de la chaîne des *Blue ridges*, — et notre établissement dans notre vallée de Saint-Joseph, et la mort de Cecilia, et la mort d'Henriette, après leur conversion mille fois bénie. En vérité, cher Antonio, je sais à peine à quel endroit le fil de notre histoire a été

rompu... Mais..., mais..., depuis ce temps-là...! Annina... la chère bien-aimée de sa mère et le meilleur exemple de ses frères et de ses sœurs, elle est partie, elle aussi!... Elles dorment l'une à côté de l'autre, toutes les trois, dans le petit bois près de notre demeure.

« Rebecca, ma plus jeune, est tombée en jouant, il y a de cela déjà deux hivers; et elle est demeurée boiteuse pour le reste de sa vie. Mais de cruelles souffrances la préparent et l'acheminent rapidement, je le crois, vers sa chère éternité... Kitty, ma Joséphine [1], — est délicate, gracieuse et pieuse comme un ange. Je ne saurais vous donner d'elle aucune idée qui approcherait ce qu'il faudrait dire de son bon et ravissant caractère. Mes deux garçons, en âge maintenant, et de force, à pourvoir à leur propre existence et à être lancés au milieu du monde, sont les seuls qui soient à plaindre, en ce qu'étant des garçons, — d'ordinaire moins affermis dans la piété que ne le sont les filles, — ils peuvent plus facilement se laisser mal guider; surtout s'ils se voient attirés par des parents protestants, comme ceux-ci le seront selon toute apparence.

« Il serait inutile, cher Antonio, d'essayer

[1] Catherine — Kitty — c'est le nom que la seconde fille d'Elizabeth avait reçu à son baptême; Joséphine, le nom qu'elle avait eu à sa confirmation.

de vous exprimer ce que ma sollicitude et mes craintes m'inspirent pour ces deux pauvres garçons. N'ayant qu'un seul objet en vue, — leurs âmes précieuses et leur chère éternité, — je n'ai pour eux aucun intérêt terrestre, qu'autant que cet unique objet y trouve sa place. Ils sont, en tant qu'enfants, d'une conduite exemplaire pour tout ce qui tient à la tenue générale et à l'accomplissement régulier de leurs devoirs religieux ; mais je ne remarque pas en eux de facultés ni de talents extraordinaires ; leurs goûts, sous plus d'un rapport, ne sont même pas encore développés. Ainsi, pour leur avenir, je n'ai pas encore pu les amener à exprimer un désir arrêté ; si ce n'est, disent-ils, le désir que nous avons, mère, de faire tout ce qui vous fera plaisir, et de faire ce que vous pensez qui sera le mieux. — Comme j'aurais été heureuse, s'ils s'étaient sentis appelés à la haute vocation du sacerdoce ! Ah ! si une telle grâce leur avait été accordée ! Mais notre Dieu a les yeux sur nous dans sa miséricorde, et il sait ce qui est le mieux. Je redouterais de caresser un tel désir, ne fût-ce même qu'un moment, à moins que je n'eusse sujet de pressentir qu'il se trouve dans l'ordre de la divine Providence. S'ils étaient auprès de vous, tout serait sauvé ! mais, les choses étant ce qu'elles sont, il faut que je me confie comme vous aviez

coutume de me dire, cher Antonio, à saint Pierre; ou encore, à saint Joseph, sous la protection de qui je les ai toujours placés d'une maniere particulière; et, par-dessus tout, à notre cher Seigneur, qui a si tendrement nourri les orphelins et la pauvre petite veuve. La première parole que vous m'ayez jamais dite, à ce que je crois, après votre premier salut, a été que je devais tout confier à Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui fait croître les lis. — Et je me suis confiée en lui, et il m'a nourrie, par votre main, Antonio, pour une grande part.

« Notre saint évêque Cheverus est venu, comme on l'espérait, dans nos montagnes; le temps seulement de dire : « Je vous bénis. » Il a été comme un père pour nous. Il s'est exprimé sur vous en termes tels, qu'*estime*, que *vénération*, disent à peine la moitié de ce qu'il a exprimé. O mon frère, ce monde n'est rien! mais, fût-il tout, je le donnerais tout, pour vous voir, et vous, et Filippo, et votre chère famille, et pour répandre mon cœur devant vous. Et pourtant, ce ne serait que pour vous répéter ce que rien jamais ne saurait rendre : ma tendresse, ma gratitude, et mille désirs de votre bonheur. Mais que l'adorable volonté soit faite, elle seule, elle seule à jamais!

« Si je ne dois plus vous revoir en ce monde,

j'espère *avec une grande confiance* que je vous reverrai en l'autre. Et maintenant, je prierai pour vous tous; et je demanderai aux autres de prier pour vous, aussi longtemps qu'il me restera un souffle pour le demander.

« Mon cher, cher Antonio, si vous saviez ce que Dieu a fait pour moi en m'appelant dans son Église! Au milieu de ces flots agités qui nous poussent vers l'éternel abri, si vous saviez ce qu'est pour votre pauvre petite sœur la messe tous les jours, et la fréquente communion, et la paix et le repos devant le tabernacle, vous diriez comme moi: Que béni soit le jour où vous avez abordé le rivage d'Amérique!... Et notre bonne Mme Duplex, la voici maintenant, elle aussi, entrée dans l'arche du salut; et à travers tant de difficultés et de tempêtes, que celles que moi j'ai traversées ne sont auprès que de faibles brises! Bénissez-*Le*, Antonio, bénissez-*Le!* Élevez vos mains vers *Lui*, pour les âmes que vous avez été appelé à faire entrer dans son bercail! Et la bonne Mme Gime, avec un troupeau d'enfants et une âme si excellente, elle est maintenant une de nos Sœurs, ici, dans la maison! Eux tous ont part à ce que la divine bonté a fait pour nous par votre main et par la main de votre saint Filippo. Vous pouvez penser maintenant ce que doivent être mes efforts pour que ma fidélité témoigne de ma gratitude. Mais,

vous le savez, votre pauvre petite sœur était bien mauvaise; et elle est toujours bien mauvaise, avec un constant désir d'être bonne. Priez pour moi, afin que votre œuvre s'achève *jusqu au bout*.

« Oh! je vous en prie, prenez chacun de vos enfants séparément, et bénissez-les, et embrassez-les pour moi; et votre à jamais chère Amabilia, dites-lui comme maintenant je m'efforcerais, — si seulement ce bonheur m'était donné de passer en ce monde un jour avec elle, — comme je m'efforcerais d'être bonne, pour racheter le temps où j'étais si mauvaise!... Mais penser que jamais, jamais plus en ce monde!... Oh! il faut prier, prier, prier... tout est là.

« Ne soyez point en peine de moi, si ce n'est quand vous penserez à mes pauvres garçons. C'est leur salut que j'ai en vue. Ils sont maintenant pieux et d'une rare innocence; mais que cela est vite perdu!... Eh bien! Dieu, Dieu seul, il nous aidera!... Il n'est pas possible, à ce qu'il me semble, que l'abbé Plunkett ni que Mme Barigazzi [1] soient encore en vie. Souvent je pense à eux et au docteur Tutilli, qui, lui, je le sais, est parti. Et votre chère mère, et Camilla [2]? Ah! Antonio, tant et tant de souve-

[1] Mme Barigazzi, la mère de Mme Antonio Filicchi.

[2] Camilla, une des sœurs de Filippo et d'Antonio.

nirs de ma part pour eux tous! Je me souviens de chacune des personnes que j'ai vues à Livourne; les domestiques aussi, leurs noms, absolument comme si je les avais vus hier; et de tous, avec gratitude pour tant de bontés! Je n'ai plus revu M. Verger depuis qu'il a quitté Baltimore. J'ai su par lui que la Signora Maria était en meilleure santé. Je vous en prie, rappelez-moi le plus tendrement à elle. Oh! quand je pense à sa bonté et à votre tendresse à vous tous pour la pauvre étrangère, je voudrais répandre mon cœur à vos pieds.

« Je ne le connais pas, ce monsieur N*** qui a promis de se charger de la lettre que voici. Vous parviendra-t-elle jamais? C'est bien douteux. »

XXI

Les deux fils d'Elizabeth Seton. — Elle envoie l'aîné, William, auprès de MM. Filicchi. — Ses lettres à Filippo et à Antonio. — Arrivée de William à Livourne. — Mort de M. Carroll. — Souvenirs de sa vie. — Traits de son caractère. — M. Neale, le nouvel archevêque de Baltimore, demande M. de Cheverus pour coadjuteur. — Humble résistance de M. de Cheverus; son amour pour l'Église de Boston. — M. Ambroise Maréchal, coadjuteur de l'archevêque de Baltimore. — Mort de M. Neale. — Secondes élections de la communauté de Saint-Joseph. — La mère Seton est réélue Mère supérieure. — Les Sœurs de Charité au séminaire du Mont-Sainte-Marie. — Zèle et abnégation de M. Dubois. — Mort de Filippo Filicchi. — Inquiétudes d'Elizabeth pour les jours de sa fille Rebecca.

1815-1816

Nous avons peu parlé, jusqu'à présent, des deux fils d'Elizabeth Seton. Ils achevaient ce premier temps de la jeunesse, qui d'ordinaire n'a point d'histoire, comme n'en ont point les temps heureux. Depuis le jour où leur mère les avait rappelés, tout enfants, de Georgetown,

leur horizon avait eu pour limite le collége du Mont-Sainte-Marie et la maison de Saint-Joseph. Là, maintenus, sans efforts, dans la régularité d'une vie studieuse, saine au corps et saine à l'esprit, ils étaient demeurés bons et purs; tels encore que les dépeignait leur mère alors que le plus jeune des deux avait douze ans; l'aîné, quatorze. « Mes chers garçons, je puis le dire, sans aucune prévention pour eux, sont d'aussi aimables enfants et pour la figure, et pour les manières, et les dispositions, que puisse le désirer le pauvre cœur d'une mère. Richard est toujours mon petit enfant, qui, pour ne jamais s'éloigner de moi, borne ses désirs à vouloir être un fermier. William est l'enfant des espérances et de la crainte. Lisant, l'autre jour, dans un almanach, quelques lignes où il est question d'un mousse qui chante en sifflant sur la vergue du grand mât : « Bravo ! » s'est-il écrié, « et je suis votre homme ! » Il parle toujours de parcourir le monde, et en même temps, il se fait la plus haute idée d'être un gentleman à tous égards. Il ne sait pas que; sans argent, gentilhomme n'est qu'un mot. Toutefois, comme ces idées qu'il a font de lui un beau garçon, de belles manières, j'espère que tout cela tournera bien. En fait d'aptitudes, je ne vois ni en l'un ni en l'autre rien d'extraordinaire; mais je n'en éprouve pas le moindre

regret; car je sais que ces talents si remarquables sont la perte souvent de ceux qui les possèdent[1]. »

William atteignait maintenant sa dix-neuvième année. L'heure avait sonné pour lui d'entrer dans la vie active et de se frayer un chemin à travers la société. C'est l'heure que salue l'espérance, en ce printemps où tout semble sourire. C'est l'heure redoutable, plus que l'heure souriante! Mais nul n'en peut parler s'il n'a longtemps vécu. Dès l'aube du jour, le 25 novembre de l'année 1814, William reçut de sa mère le billet que voici :

« Mon enfant bien-aimé, c'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance. Vous connaissez le cœur de votre mère, il a offert ce matin sa précieuse communion pour vous, pour votre éternité. Soyez béni, mille fois béni! Passez quelques moments aujourd'hui à l'église, en union avec le cœur de votre mère, et pour vous mettre toujours et toujours entre les mains de Dieu. Faites cela, mon bien chéri. »

Le choix d'une carrière pour William était devenu le tourment d'Elizabeth. Elle avait pu regretter un jour de le trouver insouciant, ir-

1 Lettre de Mme George Duplex. Juin 1810.

résolu. Cette enfantine disposition n'avait pas été de durée. Ses idées s'étaient bien fixées : ce qu'il voulait c'était entrer dans la marine. Sa mère s'en effrayait pour lui. Comme ce qui la préoccupait avant tout était de conserver à son fils l'intégrité de sa croyance, elle ne pouvait sans frémir se le représenter, habituellement privé des assistances religieuses, et livré au contact d'une société hostile à tout ce qu'il croyait et vénérait. Mais quelle qu'eût toujours été l'influence qu'elle exerçait, et qu'il se plaisait à lui reconnaître, cette fois, elle avait agi sans effet pour détourner le cours de ses aspirations aventureuses. Y pouvait-elle réussir? Est-ce qu'il était en son pouvoir d'éteindre cette jeune flamme, qu'elle-même avait fait naître de son propre foyer, bien que ce fût sans l'avoir voulu.

C'est maintenant qu'il nous paraît opportun d'étudier un des traits les plus accusés du caractère d'Elizabeth, et de voir ce qui appartient à sa nature domptée ou à sa nature native. Ici, la calme possession d'une âme soumise, en tout, au vouloir de Dieu ; là, les désirs fougueux, l'imagination vagabonde, et les folles aspirations vers de séduisants lointains. Elle était créée pour l'action ; mais l'action en ses allures indépendantes ; nous dirions presque, capricieuses. Le « pas tranquille et lent » qui trace

le sillon, est ce qui ressemble le moins à son élan naturel. Tout cercle étroit l'étouffait. Aussi, pour elle était-ce assez, que sa vie dût s'écouler resserrée sur un petit espace dans les gênes matérielles et souvent dans la douleur; Dieu permit qu'elle n'y connût jamais le vide de l'isolement, ni le ravage intérieur de l'activité inassouvie. Quand elle est fixée dans la vallée d'Emmettsburg, comme au temps où elle vit retirée dans un des faubourgs de New-York, si nous la voyons ravie des douceurs et de la paix, compagnes de sa solitude, ne nous y méprenons pas: sa paix n'est que le jeu régulier de ses facultés les plus actives: sa solitude n'est à l'écart que du mouvement de la vanité. Sa solitude! mais elle est peuplée de ses cinq enfants, « son univers. » A vrai dire, un univers pour toute mère, digne, pour peu que ce soit, du don que Dieu lui a fait. A côté de ces trésors, les nombreux objets d'affection et d'intérêt qui se pressent autour d'elle, ne sauraient être regardés que comme un riche superflu. Et pourtant, c'est en cette vie où l'abondance de sa nature a trouvé tout son emploi, que l'agitation se fait jour, et l'emporte en ses bouillonnements loin au delà du réel. — Qu'il faut d'efforts, ô mon Dieu! qu'il faut donc d'années, pour étouffer cette voix qui crie en nous: Là-bas! là-bas! — C'est alors que nous la voyons

écrivant à M. Bruté, au moment où il vient d'entrer dans sa vie de missionnaire, de compagnie avec M. Cooper, le bienfaiteur d'Emmettsburg. « Je me dis dans le secret : Oh ! si j'étais l'un ou l'autre de vous deux !... Et puis, je me recueille, et je cherche à me persuader que je n'entends rien à ces choses. Cependant il me semble que ceux qui ont déjà reçu lumière et grâce devraient tous être chargés de ce ministère ; et je voudrais ne m'arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce que j'eusse atteint l'aride et sombre désert où cette lumière divine ne pénétra jamais. Oh ! si j'étais, comme vous, toute clarté et toute vie, je crierais comme une insensée, seule en présence de mon Dieu ; je gémirais, je soupirerais, jusqu'à ce que j'eusse baptisé un millier d'infidèles, et arraché ces pauvres victimes à la puissance de l'enfer ! — Eh quoi ! Madame, direz-vous, pourquoi ce zèle ne répand-il pas sa flamme sur votre petit hémisphère ? — C'est vrai ! mais les règles, la prudence, la subordination, les opinions, etc... sont de terribles murailles pour une âme ardente et indépendante comme est la mienne. Je ressemble à un cheval fougueux que j'avais quand j'étais toute jeune : on voulut le dompter et on l'attela à une lourde charrette.... » Vient le reste qui nous est déjà connu.

Ailleurs, elle dira, parlant d'un jeune marin :

Il aime les voyages. Si j'étais un homme, la terre entière ne me suffirait pas. J'irais droit en avant sur les traces d'un saint François Xavier; les eaux de l'abîme et les vastes cieux seraient explorés. Mais il faut que j'attende l'heure de la liberté; il faut que j'attende, comme la chère petite Rebecca disait souvent, jusqu'à ce que je m'en aille plus loin que les mers, plus haut que les nuages!

A son amie, Mme Sadler, qui s'est embarquée pour le continent, elle écrira : « Vous voilà sans doute à moitié de votre chemin à travers le vaste Océan. Quel monde il m'était, autrefois, de délices et de merveilles! Maintenant, sous ces deux rapports, mon horizon est également limité. Mais mes chéris y ont leur place. Ainsi donc, au loin, tout regret! » — Et quelques années plus tard, à la même Mme Sadler :

« Bon Dieu! quel être est le nôtre! Obligés de réduire nos visées à une simple vue sur le petit espace que nous remplissons, nous y assurant le calme de l'esprit par une résignation tranquille, ou nous engageant dans le torrent des souvenirs qui nous emportent. — Oh! Eliza! où les miens ne m'emporteraient-ils pas, s'ils ne trouvaient une résistance! — C'est pourquoi, un regard jeté en arrière pendant un seul moment, est tout aussitôt suivi d'un long regard, qui se fixe en haut, et que

ne saurait détourner le soleil même, en son plein éclat. »

Que William tint de sa mère un profond éloignement pour les assujettissements et l'uniformité d'une carrière sédentaire, c'est ce que chacun comprendra. C'est bien ce que comprenait Elizabeth. Trop sage pour s'obstiner à une lutte où le triomphe était si douteux, elle borna son effort à gagner du temps. En toute difficulté, c'est beaucoup d'avoir pour soi le temps et la patience, son alliée. La pauvre mère en obtint plus qu'elle n'avait attendu.

A la nouvelle des changements heureux survenus en Europe, les Sulpiciens de Baltimore avaient pensé que le moment était favorable pour demander à la France quelques nouveaux auxiliaires indispensables à leurs travaux. M. Bruté fut chargé du soin de cette recherche. Son départ une fois arrêté, devait avoir lieu dans un bref délai. Il s'empressa d'en avertir Elizabeth. Tandis qu'elle l'écoutait simplement attentive au projet dont il lui faisait part, une pensée rapide traversa son esprit et lui montra sous un jour inattendu l'avenir de son William. Se recueillant en elle-même, elle éleva vers Dieu son cœur. Ce qu'elle avait tant redouté, une puissante main l'écartait loin d'elle.

Faire partir son fils pour l'Europe sous la

prudente conduite de M. Bruté; le diriger vers Livourne et le confier à MM. Filicchi, pour que, placé sous leur sauvegarde, formé par leur exemple, instruit par leurs soins, il apprît d'eux la connaissance des affaires et le moyen de se créer une position plus tard, tel était le plan nouveau qui s'offrait à sa pensée. L'imprévu déconcerte les caractères timides et irrésolus; le sien n'était pas de cette nature. S'agissait-il de prendre un parti, elle jugeait vite, et décidait. Les difficultés naissaient pour elle, non du choix à faire, mais du moyen d'agir.

Dans la circonstance qui se présentait, elle envisageait résolûment le but qu'elle souhaitait d'atteindre, mais une grande difficulté se plaçait à la traverse. Deux ans venaient de s'écouler; et pendant un intervalle d'une telle durée, elle n'avait pas reçu la moindre nouvelle venant d'Italie. Quand tout se précipitait et se transformait dans le monde ancien, quand chacun des bruits qui venaient d'au delà l'Océan annonçait l'écroulement de quelque trône ou de quelque empire, qui pouvait assurer qu'un accident, une catastrophe, un revirement de fortune n'avait point atteint les honorables Filicchi aussi rapidement que tant d'autres familles? Le temps de s'informer d'eux manquait. Force était, si l'on voulait leur envoyer William, de faire partir celui-ci sans

savoir quel accueil pourrait rencontrer son arrivée inopinée. L'angoisse où cette obscurité jeta l'âme d'Elizabeth se retrouve encore, toute vive et palpitante, dans deux lettres qu'elle adressa, trois mois après le départ de son fils, l'une à Antonio, l'autre à Filippo Filicchi. Trois mois ! la moitié seulement du temps qu'elle devait passer sans savoir s'il était arrivé près de ses amis.

ELIZABETH SETON A FILIPPO FILICCHI

29 juillet 1815.

« Mon cher Filicchi,

« Assurément vous ne douterez pas du tendre amour dont votre pauvre petite sœur américaine a été l'objet de la part de notre bon Maître, puisque vous voyez qu'il a permis que mon inspiration d'agir comme j'ai agi ait été si fort approuvée par notre vénérable archevêque, lui qui nous traite comme des enfants bien-aimés, et si encouragée, et avec tant d'insistance, par le saint évêque de Boston, de même que par mon révérend supérieur ici ; et enfin, j'oserai m'exprimer ainsi, si véritablement mise à exécution par notre Dieu, qui a jeté

mon pauvre William entre vos bras, sans souffrir qu'il prît aucun délai, ni qu'il attendît du temps le moyen de savoir s'il vous convenait de l'accueillir, ou si, au contraire, vous en seriez empêché. Car enfin, bien des raisons pourraient vous empêcher de l'accueillir ; et toutes, par cela seul qu'elles viendraient de vous, seraient pour nous justes et sacrées.

« Ce qui s'est passé là me montre bien que je dois demeurer soumise comme le petit enfant à la divine Providence, et accepter de son adorable main mon petit morceau de pain si sec et dur qu'il soit, destiné pour être ma part. Car, bien que je sente grandir, loin de diminuer, mon orgueil et ma joie de voir que vous, Filicchi, vous avec Antonio, image de la Providence de Dieu, nous avez si longtemps secourus ; cependant j'ai extrêmement souffert de la crainte de m'être prévalue de votre bonté au delà de vos intentions, et jusqu'à en abuser.

« Il est une confiance du moins, que j'ai toujours eue, c'est que, quoi qu'il arrive, notre Dieu fera tourner, cette fois encore, toute chose pour notre plus grand bien. Si jamais l'intention de mon cœur s'est dirigée uniquement *vers Lui,* c'est ici, où je n'ai été poussée que par le désir de trouver un abri pour cette âme si chère, et de préserver mon William des périls qui eussent été, je le crois,

inévitables pour lui, s'il fût demeuré en Amérique.

« Mais peut-être maintenant allez-vous trouver qu'il est nécessaire que William s'en revienne. S'il en est ainsi, je n'en bénirai pas moins Dieu toute ma vie de ce que sa bonté aura permis que mon fils ait vu les catholiques et la religion catholique tels qu'ils sont et telle qu'elle est; tandis qu'ici il n'en a vu que l'ombre. De même, je bénirai toujours Dieu de ce que William aura acquis, avec une année de plus, la force de persévérer dans ce qui fait l'unique objet de ma sollicitude. Oh! mon pauvre cœur oppressé, lorsque je pense aux périls que cet enfant peut courir!

« Ne croyez pas que je ressente cette angoisse uniquement parce qu'il s'agit de *mes* pauvres enfants qui m'appartiennent. Dieu sait que du jour où vous m'avez appelée, Filicchi, et avec moi tant d'autres chères âmes à cette Église, qui est sa vraie Église, le monde n'a plus été qu'un néant à mes yeux. Le monde! je le donnerais à l'instant pour aider une seule âme à entrer en possession d'un bonheur semblable au bonheur qui m'a été donné. Oui, pour aider une seule âme! et à plus forte raison les âmes pour lesquelles Dieu m'a permis, m'a commandé, de lutter.

« Cette angoisse que je ressens, vous la com-

prendriez, si seulement vous pouviez vous faire une idée de ce que nous avons souffert au moment du départ de William. Dans la situation exceptionnelle où nous sommes, ces enfants et moi, séparés, absolument séparés, de toute relation avec notre famille, nous nous sommes rapprochés si étroitement les uns des autres, que véritablement, se quitter maintenant, c'est s'arracher l'âme de l'âme. Vous en jugerez lorsque vous pourrez pénétrer le fond de son caractère. A l'extérieur, il est froid, réservé; mais bien différent en réalité. Cher, cher enfant! Si seulement il pouvait se rendre maître d'un peu de mauvais orgueil, je crois que tout le reste serait sauvé.

« Saluez pour moi votre chère Signora Maria; et si mon pauvre garçon reste auprès de vous, recommandez-le à sa bonté. S'il vous quitte, remerciez-la des bontés sans nombre qu'elle lui a déjà prodiguées, j'en suis certaine.

« Votre toute dévouée,

« E.-A. SETON. »

« *P.-S.* Cette lettre que voici, des petites sœurs de William, lisez-la, et voyez leurs cœurs innocents. Elles l'ont cachetée; mais lui vous la donnera. »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

29 juillet 1815.

« Mon si cher Antonio,

« Ce n'est pas à un cœur comme le vôtre qu'il est besoin de raconter ce qui s'est passé dans mon cœur au moment où il a fallu décider que le pauvre William s'en irait vers vous, sans attendre de connaître vos intentions à cet égard. Ce que j'ai éprouvé, vous le voyez d'un coup d'œil. Mais ce que je ne puis voir, moi, c'est ce qui va advenir de lui. Ce que je ne puis voir, c'est où en est votre situation en ce malheureux temps où nous vivons, où tout est incertitude.

« Antonio, mon frère, vous l'ami de mon âme, vous l'instrument si cher de son salut; et dans son salut, de celui d'un tel nombre d'autres âmes que vous ne pouvez vous le figurer, soyez maintenant condescendant jusqu'à l'excès envers mon faible, faible esprit; il est brisé par tant de dures épreuves qui vous sont connues, et par une foule d'autres chagrins que vous ne pourrez jamais savoir, tant que ce vaste Océan nous séparera. Soyez mon vrai frère, dites-moi, dans toute la sincérité de votre cœur, en me

grondant si vous êtes fâché, mais avec douceur : dites-moi bien quel moyen vous croyez qu'il y ait maintenant à prendre, pour arranger les choses si j'ai mal fait.

« Quelque inquiétant que ce puisse être de voir William aux prises avec les désavantages et les dangers qu'il rencontrerait en un pays comme le nôtre, si détestable pour un jeune homme, cependant si notre Dieu veut l'y ramener, il aura pitié de lui, et lui donnera la force qui lui est nécessaire. *Tout est entre ses mains* et dans les vôtres. Tout sera bien, tout nous paraîtra pour le mieux, de ce que vous aurez fait, vous nos amis les plus chers ! nos plus vrais, nos meilleurs amis !

« Je n'ai pas eu connaissance du départ du vaisseau par lequel notre archevêque vous a écrit. Sans quoi, j'aurais été trop heureuse de saisir cette première occasion qui se présentait pour vous écrire et vous témoigner mon unique désir, qui est que nous n'ayons pas abusé de votre bonté, ni agi en dehors de l'ordre de la Providence. Je vous envoie une lettre toute paternelle du saint évêque de Boston. Depuis celle-ci, j'en ai reçu une autre de lui, toute de consolation et d'encouragement. Ayez compassion de votre pauvre petite sœur, Antonio, et priez pour elle.

« E.-A. SETON.

« Mes plus chers souvenirs à votre bien-aimée famille; et, je vous en prie, écrivez, écrivez-moi bientôt. Comme mon pauvre cœur va demander instamment à Dieu de hâter le moment où je recevrai une première lettre de vous! Vous ne pouvez avoir une idée de ce qu'éprouve mon cœur pour cet enfant, ni de l'ardeur de mes vœux pour sa bonne conduite. Il n'y a que Dieu qui le puisse savoir! »

Ce qu'elle avait souffert au moment où elle s'était séparée de son fils, Elizabeth vient de le dire elle-même. Gardons-nous d'ajouter une parole, après qu'elle a dépeint ce qu'elle a senti. Remarquons seulement qu'à côté du déchirement que lui causait son sacrifice, elle éprouvait une immense douceur à penser que la jeunesse et l'inexpérience de son William trouveraient abri sous l'aile tutélaire de M. Bruté, dont « l'intérêt affectueux et l'inépuisable bonté la remplissaient, disait-elle, d'une sécurité et d'un contentement semblable à celui que ressentit le vieux Tobie lorsqu'il confia son fils à l'ange Raphaël. »

Quand M. Bruté et William s'embarquèrent pour l'Europe, le 26 avril 1815, les mers étaient libres. La paix signée à Gand, le 24 décembre 1814, par les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne et ceux des États-Unis, avait mis un

terme aux calamités de la guerre entre les deux pays. En Europe, la chute du régime impérial avait éteint toutes les haines et réconcilié tous les peuples. L'univers respirait. Mais ce n'était que pour un jour de trêve. Le destructeur de son repos, à peine expulsé, allait reparaître.

Le bruit du départ de Napoléon de son île d'Elbe [1] n'était point parvenu jusqu'aux États-Unis lorsque nos voyageurs s'en éloignèrent. Ils abordèrent aux rivages de France : déjà le fantôme avait disparu. Le premier objet qui frappa leur vue au moment où ils atteignirent le port de la royaliste ville de Bordeaux, fut le drapeau blanc, signe de délivrance et de paix. M. Bruté, le fidèle Breton, eut des larmes d'attendrissement en reconnaissant les fleurs de lis et l'ancienne bannière de France [2]. De son côté, le jeune Américain salua joyeusement le noble drapeau qui s'était déployé avec tant d'honneur à côté du pavillon étoilé, dans la guerre de l'Indépendance.

Ce fut à Bordeaux que William se sépara de son vénérable ami. Son itinéraire était tracé d'avance : il traversa la France, et se dirigea vers Livourne, où il arriva dans les derniers

1 1er mars 1815.

2 Voir la note 13 à la fin de ce volume.

jours de juillet. Il y trouva cet accueil affectueux que sa mère lui avait dit d'espérer, et que sa confiante jeunesse se promettait comme chose toute certaine. « Croire au cœur » à cet âge de vingt ans, c'est la douceur de la vie; et si c'est croire au cœur d'amis si parfaits, quelle certitude n'a-t-on pas de trouver plus encore qu'on ne s'était promis!

Une séparation de plus de huit années n'avait point effacé de la mémoire de William le souvenir d'Antonio Filicchi. Il retrouvait peu à peu les traits de son visage, son bienveillant sourire, ses gestes, sa démarche, et, dans sa voix surtout, ce bel accent toscan, un des charmes du doux pays *dove 'l sì suona*. Son impatience était extrême de voir Filippo Filicchi, qu'il ne connaissait pas encore. Quelques paroles qu'Antonio, très-ému, lui dit à voix basse, lui causèrent un saisissement de douleur. Précédé de son ami, qui le tenait par la main, il entra dans une vaste chambre, où la demi-obscurité ne lui permit pas tout d'abord de bien distinguer les objets. Il était auprès du lit d'un malade, de pâles mains s'étendaient vers lui, Filippo Filicchi, presque mourant, l'attirait sur son cœur.

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

(Sans date) 1815.

« Mon Antonio, cher à jamais,

« Bien certainement, vous aurez maintenant reçu quelqu'une de mes nombreuses lettres au sujet de l'envoi que je vous ai fait de mon William. Notre Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, bien que ce n'ait point été vraiment de la manière que j'aurais désirée ou prévue. Vous étiez absent quand votre si excellent frère et mon William m'ont écrit. Je vous en prie, je vous en prie, ne grondez pas votre pauvre petite sœur. Cette vie passera si vite, et vous amassez de si riches trésors de bénédictions!

« Plaidez ma cause près de votre chère Amabilia. Embrassez pour moi tous vos chéris. J'ai si peur que William manque de faire ce qu'il faudrait pour mériter votre protection! Mais cette peur, c'est presque une tentation. Je veux plutôt confier tout à Dieu, absolument tout. La lettre de votre saint Cheverus, j'ai peur qu'elle ne vous soit pas parvenue. Il me blâme, et me reproche tendrement d'avoir pu hésiter, même un instant, à remettre tout à votre inépuisable

bonté. Cependant, Antonio, abuser de cette bonté!... Notre Dieu connaît seul la lutte que j'ai eue avec moi-même avant de prendre ce parti. Je vous en prie, écrivez-moi quelques lignes. »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

20 novembre 1815.

« Mon Antonio, toujours cher,

« Vos quelques mots écrits en date du 8 août, — les seuls que j'aie reçus depuis la lettre que vous m'aviez envoyée, en 1812, par le révérend M. Zocchi, — sont un trésor de consolations pour votre pauvre petite sœur. C'est continuellement que je pense à tout ce que votre incomparable amitié a fait pour la génération entière des Seton. Mais il n'en est pas moins vrai que le souvenir que j'en ai, est ce qui peut le plus augmenter ma crainte d'être indiscrète, et me faire le plus sentir avec quelle délicatesse je devais agir au moment où je vous imposais une nouvelle charge.

« Et pourtant, maintenant cette crainte s'efface; puisque vous avez non-seulement reçu mon William, mais reçu de telle façon, qu'il me dit tout ce qui est possible pour le rendre

heureux, vous le faites. Je ne puis pas cacher à Notre-Seigneur, mais il faut que je cache à tous les yeux, les larmes sans fin qui se mêlent aux actions de grâces intarissables qui débordent de mon cœur, quand je pense qu'il est à l'abri pour sa foi sous votre protection... Que je l'aime tant, c'est ce dont je ne saurais rendre compte. Mais ce dont vous êtes cause, mon Antonio, c'est de toute cette faiblesse. Ayez compassion d'une mère qui est attachée à ses enfants par des motifs aussi particuliers que les motifs qui m'attachent aux miens. Je cherche à épurer ce que je sens pour eux autant que je le puis. Notre-Seigneur sait bien que c'est uniquement leur âme que j'ai en vue.

« Vous me dites qu'il faut que je continue de prier pour vous. Que de prières sont faites ici continuellement pour vous, meilleures que mes prières! bien que les miennes soient abondantes et qu'elles viennent *d'un cœur brisé*. Mais nos Sœurs, pieuses et pures, elles qui n'ont de pensées que du côté du ciel, elles prient pour vous et pour votre famille comme pour mes plus tendres amis, mes bienfaiteurs.

« Vous ne pouvez vous faire une idée de l'affection dévouée et de la bonté qu'elles ont pour moi et pour les enfants. Elles me traitent bien plus comme la Mère que nous avons là-haut, que comme il faudrait traiter cette pauvre

brebis errante que vous avez retirée de la boue et placée sur le roc. Oh! Antonio, mon frère bien-aimé, que les voies de notre Dieu sont merveilleuses! Voyez ma bonne petite sœur P*** et l'excellente Mme Scott, enveloppées dans leurs ténèbres, tandis que moi je nage dans *l'abondance du miel et du lait de Chanaan*, entrevoyant de loin les horizons célestes.

« Nous sommes ici, toute l'Église, et chaque personne pour sa part, dans l'anxiété, à cause de l'état où se trouve notre saint archevêque Carroll. Sa vie paraît être en un imminent danger. Pour moi, si ce n'était la longue habitude que j'ai apprise de vous, de vous d'abord, cher Antonio, de regarder directement vers notre Dieu à chaque événement qui arrive, je vous dirais que ceci est une grande affliction pour moi. Mais tout doit se ranger au cours de la divine et adorable volonté. Toutefois nous prions, et nos larmes prient plus encore que nos paroles, pour que notre père nous soit conservé.

« Le saint évêque Cheverus est toujours de même. Toujours il parle de vous, comme moi *je pense de vous;* avec assez de partialité, vous le savez... Nous prions continuellement pour vous, Antonio... De grâce, ayez patience avec mon pauvre William! Il a plusieurs des défauts de sa pauvre mauvaise petite mère. Couvrez-les d'un voile, et nous aimez tous les deux, tous

les deux indignes; mais c'est Dieu qui nous a donnés à vous. Vous dites que vous m'écrirez : *oh! pour l'amour de Dieu, faites-le* [1] *!* »

La maladie qui faisait trembler la mère Seton pour les jours de l'archevêque de Baltimore, accomplit son œuvre plus rapidement encore qu'on ne le redoutait. Chargé de travaux et d'années, l'illustre John Carroll s'endormit dans le Seigneur cette même année 1815, le 3 décembre, jour auquel l'Église célèbre la fête de saint François Xavier, gloire de la Compagnie de Jésus, dont il faisait partie lui-même, et à laquelle il était attaché du fond de ses entrailles [2]. Sa juridiction sur le clergé des États-Unis, comme préfet apostolique, datait de l'année 1784; et, comme évêque, puis archevêque, de l'année 1790. Dans l'unité de sa longue vie, vouée tout entière au service de Dieu, nous aurions à signaler plusieurs actes mémorables. Nous n'en rappellerons qu'un seul. Si nous essayions d'en dire davantage, il nous faudrait un livre à part.

C'était en 1787. Les délégués des divers États qui composaient l'Union américaine venaient

1 Dans l'original, ces mots sont écrits en français et soulignés.

2 Voir la note 14 à la fin de ce volume.

de s'assembler à Philadelphie, pour réviser la constitution fédérale [1]. Cette assemblée politique, appelée à délibérer sur les plus grands intérêts, était éclatante par les lumières, petite par le nombre. Les membres qui la composaient, presque tous appartenaient à la classe supérieure, presque tous avaient pris part au gouvernement de leur pays. Les plus obscurs parmi eux dirigeaient les affaires dans leurs États. Ils avaient choisi pour les présider Washington. Leurs débats devaient demeurer secrets. C'est de ces législateurs que les catholiques attendaient la liberté religieuse. Ils s'étaient unis à leurs concitoyens, dans la lutte qui venait de finir, pour réclamer l'indépendance de la patrie; eux aussi, ils avaient versé leur sang et risqué leurs biens [2]. Ils entendaient maintenant user de leur influence pour faire donner à la foi fondamentale des États-Unis telle forme et tel esprit qui les mettraient en possession du droit de leur conscience. Pour atteindre un

[1] Voir l'Introduction, page 26.

[2] Une remarque qui a frappé les Américains, c'est que parmi les 56 notables citoyens qui signèrent la déclaration d'indépendance, celui qui était le plus riche, et qui, par conséquent, risquait le plus, était le catholique Charles Carroll de Carrollton. Voir *Miscellanea, Introductory Address*, by M. J. Spalding, Bishop of Louisville. — Louisville, 1858.

si noble but, ils firent appel aux plus considérables et aux plus capables d'entre eux, et d'un commun accord ils demandèrent à John Carroll de rédiger un mémoire pour faire valoir devant le congrès la justice de leur cause. Ce mémoire, fruit des veilles d'un grand et sage esprit, fut présenté au congrès par Washington, qui l'appuya, ainsi que Franklin, avec une vivacité égale à celle des deux catholiques Daniel Carroll et Thomas Fitz-Simmons, délégués, l'un de l'État du Maryland, l'autre de l'État de Pensylvanie [1]. Quelques semaines plus tard, le congrès votait le célèbre amendement par lequel les États-Unis ont fondé leur liberté religieuse [2].

Si la portée de tout acte doit se mesurer au résultat qui l'a suivi, nous dirons, sans hésiter, que jamais on n'estimera trop l'importance de cet acte constitutionnel. John Carroll, qui,

[1] Daniel Carroll était l'unique fils de Charles Carroll de Carrollton.

[2] Quelques hommes d'État, des plus éminents, apportèrent à John Carroll le tribut de leur expérience et de leurs lumières, lorsqu'il rédigea son mémoire pour le congrès : c'était Charles Carroll de Carrollton et Samuel Chase, — tous les deux signataires de la déclaration d'indépendance, — Thomas Fitz-Simmons, membre du congrès alors réuni pour la révision de la constitution ; George Meade, et Dominick Lynch.

sans y avoir attaché son nom, y contribua pour une si grande part, a exposé dans un de ses écrits les motifs qui concoururent à le produire. Ce qu'il n'a pas dit, ce que lui seul, assurément, n'a pas vu, c'est combien l'autorité de son caractère et l'influence de sa parole éloquente eurent d'effet pour persuader et pour éclairer les hommes les plus éminents dans les conseils du pays, les Franklin et les Washington, liés d'amitié avec lui [1], aussi bien que les Carroll et les Fitz-Simmons, ses parents ou ses amis, et ses coreligionnaires.

[1] *From his exalted worth as a minister of God, his stainless character as a man, and, above all, his distinguished services as a patriot of the revolution, Dr Carroll stood high, very high, in the esteem and affections of the* PATER PATRIÆ. « A cause de son mérite éminent, comme ministre de Dieu; de son caractère sans tache, comme homme privé; et surtout à cause de ses services signalés, comme patriote, à l'époque de la révolution, M. Carroll tenait un rang élevé, très-élevé, dans l'estime et dans les affections du PÈRE DE LA PATRIE. » — Lettre adressée par feu l'honorable George Washington Parke Custis, neveu de Washington, au Rev. C. J. White, l'auteur de *Sketch of the origin and progress of the catholic Church in the U. S. of America.* Voir ce livre, déjà cité.

L'éloge de Washington fut prononcé, après la mort de ce grand homme, par John Carroll, dans la cathédrale de Baltimore. C'est là qu'on peut trouver l'expression des sentiments que de son côté le PÈRE DE LA PATRIE avait inspirés à l'évêque catholique. Voir *Biographical Sketch of the most Rev. John Carroll, by John Carroll Brent.*

Lorsqu'il avait commencé à conduire son Église, John Carroll l'avait trouvée pauvre, persécutée, à peine organisée; il la laissait florissante et toute en progrès, avec ses évêques, son clergé déjà nombreux, sa population plus que décuplée, ses couvents, ses séminaires, ses colléges. Il avait bien travaillé, cet ouvrier de la première heure, parvenu maintenant à sa quatre-vingt-unième année; sa vigne abondait en fruits. Le temps était venu pour lui d'aller recevoir son salaire. Une longue maladie le préparait à paraître devant son Juge miséricordieux. Ses souffrances, devenues très-grandes, ajoutaient à ses mérites; elles n'altéraient ni sa patience ni même sa sérénité. Il aperçut, sans qu'on l'eût averti, l'approche de sa dernière heure. Il demanda alors qu'on l'étendît par terre; et c'est ainsi qu'il expira, dans l'attitude de la plus profonde humilité. Il avait mis son diocèse, il avait mis sa personne, sous la protection et le patronage spécial de la sainte Vierge : cette pensée lui fut présente jusqu'à sa fin; il y puisait une grande confiance au moment de se présenter au jugement de Dieu.

Une voix encore, au moment de sa mort, lui parlait de confiance : c'était la voix de ses aumônes, prêtes à intercéder pour lui. La charité avait été comme l'âme de sa vie. Cette vertu chez lui revêtait toutes les formes. « Elle lui

avait gagné tous les cœurs, même du clergé protestant [1]. » Ses pères avaient possédé dans le Maryland de grands biens, de vastes terres; ses collatéraux en jouissaient encore, et tenaient la plus haute place dans le pays. La libéralité qui les caractérisait tous s'ajoutait encore à la sienne. La simplicité, la frugalité de sa vie expliquaient, d'ailleurs, la munificence de ses dons. Sa maison était hospitalière, mais dépourvue de tout luxe. Les soins et les travaux de sa charge pastorale remplissaient toutes ses journées. Le soir, il recevait les visiteurs qui se présentaient. L'urbanité de ses façons, l'éclat de sa conversation, si solide et variée, les attiraient souvent en grand nombre. Mais quelque délassement qu'il pût trouver pour ses fatigues au milieu d'eux, sitôt que venait à sonner l'heure fixée pour la prière, il prenait congé gracieusement de ceux qui l'entouraient, les quittant pour aller réciter les prières accoutumées avec les serviteurs de sa maison, des gens de couleur, et de pauvres nègres.

La bonté, ce constant apanage des natures élevées et fortes, était un des traits distinctifs du caractère de M. Carroll. Il possédait au plus haut degré « ce premier attrait que nous

[1] Lettre de M. Badin, missionnaire américain. Voir *Annales de l'Association de la Propagation de la Foi*, n° II. — Amérique. — Missions du Kentucky, année 1823.

« avons en nous-mêmes pour gagner les « autres hommes. La grandeur qui était venue « par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, ne lui « avait jamais semblé faite que pour l'aider « à se communiquer davantage[1]. » Nous avons vu ce qu'il avait été pour Elizabeth Seton; son intérêt si constant, dès le temps où il la dirigeait sans l'avoir encore vue; et depuis qu'elle était venue dans le Maryland, sa sollicitude paternelle pour elle toujours, et pour ses enfants, et pour sa communauté; en un mot, pour tout ce qui se groupait autour d'elle. Quand il ne fut plus, tandis que l'Église entière aux États-Unis ressentait vivement la perte du grand évêque; tandis que le souvenir des services rendus au pays par le grand citoyen provoquait par toute l'Union des témoignages de gratitude et de regret; les papiers publics s'encadrant de noir à sa mort, comme à la mort de Washington[2]: dans la maison d'Emmettsburg, c'était surtout le père vénéré qu'on pleurait. Les Sœurs, les élèves, les orphelines de la communauté avaient vu si souvent de près cet illustre ami des fondateurs de la liberté américaine, simple, bon, oublieux de sa

[1] Bossuet, Oraison funèbre de Louis de Bourbon, — le grand Condé.

[2] Voir *Annales de l'Association de la Propagation de la Foi*, nº XX. Mission de Baltimore.

propre grandeur, qui se faisait *tout à tous pour les gagner tous*. Jusqu'aux plus jeunes enfants de la maison, les premiers naguère à se presser autour de lui, à s'attacher à ses moindres pas, qui croyaient encore le voir souriant à leurs jeux. Il avait ce facile abord qui rend l'enfance familière, et qui rapproche les âges les plus divers. Ce doux éclat qui vient du cœur se reflétait sur son visage, et enveloppait tellement toute sa personne, qu'un jour, comme une des petites orphelines de Saint-Joseph était venue trouver la mère Seton, son catéchisme à la main, et lui demandant : « Mère, qu'est-ce que c'est que la bénignité, dont on parle dans mon livre? c'est là un mot que je ne comprends pas; » la Mère avait réfléchi un moment, puis elle avait répondu à l'enfant : « Chère petite, regardez bien M. Carroll, et vous lirez dans son air, dans son langage et dans toutes ses manières, ce que signifie le mot de bénignité. »

La perte de ce Pasteur, si doux, si paternel, fut sensible d'autant plus pour l'Église d'Amérique, que son successeur, auparavant son coadjuteur, M. Neale, conduit sur le bord de la tombe par l'âge et par les fatigues du sacerdoce, se trouvait hors d'état de continuer ses œuvres. Pénétré du sentiment de sa propre impuissance, ce vénérable vieillard songea à

demander au saint-siége d'être assisté d'un coadjuteur qui l'aiderait pendant le reste de ses jours dans le gouvernement de son diocèse, et serait désigné d'avance à lui succéder. Sa résolution prise, il y réfléchit devant Dieu, arrêta son choix, et demanda qu'on lui accordât le concours de l'évêque de Boston. La réponse qu'il reçut fut entièrement favorable à la demande qu'il avait faite. Le Souverain Pontife désirait seulement savoir comment on pourrait remplacer M. de Cheverus près du troupeau qui viendrait à perdre un si rare pasteur.

Ayant à se prononcer, le nouvel archevêque de Baltimore pria avec instance M. de Cheverus de venir le trouver au plus tôt, pour conférer ensemble sur une affaire de haute importance pour l'Église des États-Unis. Lorsque M. de Cheverus eut appris de son métropolitain la négociation entamée, lorsque les lettres venues de Rome eurent été mises sous ses yeux, il demeura aussi affligé que surpris. L'arracher de Boston, ce serait sacrifier cette Église naissante. M. Matignon était le seul prêtre qui connaissait le diocèse et qui en était connu. Mais sa vie de missionnaire l'avait usé plus encore que les années. Il était devenu infirme. Lui offrir de nouvelles charges était impossible. L'évêque de Boston ne pou-

vait donc songer à abandonner son Église. En même temps qu'il faisait valoir ces considérations, M. de Cheverus indiquait à M. Neale plusieurs Pères Jésuites, l'assurant qu'ils conviendraient beaucoup mieux que lui. Persuadé, d'autre part, que c'était à Rome qu'il convenait d'agir pour détourner plus sûrement la menace qu'il redoutait, il écrivit au saint-père :

« L'Église de Boston est devenue pour moi une épouse bien-aimée, et je n'ai jamais eu la pensée de l'abandonner[1]... C'est la persuasion de tous, et c'est aussi la mienne que la religion catholique souffrirait un grave préjudice de mon déplacement et de la venue d'un nouvel évêque, qui ne connaîtrait pas les esprits et ne serait pas connu. Le diocèse de Baltimore a des prêtres bien plus dignes que moi — je le dis du fond de mon âme et devant Dieu, — surtout parmi les Pères Jésuites, dont les excellentes qualités, la piété, le zèle, les travaux infatigables, sont au-dessus de tout éloge... Le séminaire de Baltimore offre éga-

[1] Sponsa facta est mihi dilecta Ecclesia Bostoniensis, nec illud unquam in mente habui ut illam desererem... — Voir l'original de cette lettre dans la *Vie du cardinal de Cheverus*.

lement des hommes apostoliques, et déjà deux d'entre eux choisis pour l'épiscopat font la gloire de l'Église des États-Unis[1]... Je supplie donc avec instance qu'on choisisse un plus digne pour la coadjutorerie de Baltimore. »

Après avoir écrit cette lettre, M. de Cheverus s'en revint à Baltimore, triste et inquiet. Il n'emportait aucune promesse. M. Neale, cependant, faisant abnégation du plus légitime désir, cessa d'insister pour avoir auprès de lui un si précieux auxiliaire. Lui-même, quand son sacrifice eut été fait, écrivit à Rome pour demander, comme coadjuteur, M. Maréchal, un des professeurs du séminaire de Sainte-Marie. Ce choix obtint pleine confirmation. Sitôt que M. de Cheverus le connut, il adressa au saint-père une seconde lettre. « Je souffrais, disait-il, et mon cœur était sans cesse agité par la crainte que l'obéissance que je dois à Sa Sainteté, et qu'elle trouvera toujours en moi, ne me forçât d'abandonner mon troupeau bien-aimé[1]. Mais à la crainte et à l'anxiété ont succédé la paix et le bonheur, depuis que j'ai appris la nomination de M. Maréchal à la

[1] M. Flaget, évêque de Bardstown; et M. du Bourg, évêque de la Louisiane.

[2] Continuus cordi meo dolor erat, ne dilectum gregem relinquere me cogeret obedientia quam debeo, semperque præstare intendo, Sanctitati Suæ...

coadjutorerie de Baltimore. Maintenant je prie, je supplie, je conjure avec instance, que jamais on ne me transfère à un autre siége; qu'il me soit permis de consacrer tous mes soins à mon bien petit, mais bien cher troupeau; de sacrifier pour lui tout ce que j'ai, et de me sacrifier moi-même... Je me réjouis de voir M. Maréchal remplir les fonctions épiscopales, là où lui et ses confrères, les prêtres de Saint-Sulpice, ont été les maîtres et les modèles du clergé, et se sont concilié la vénération universelle. »

M. Ambroise Maréchal, qui devait être bientôt le second successeur de M. Carroll sur le siége métropolitain de Baltimore, appartenait à la Compagnie de Saint-Sulpice, qui le regardait comme un de ses sujets les plus méritants et les plus distingués. Il était né à Ingré, près d'Orléans, en 1768. Destiné au barreau par ses parents, il dirigeait ses études vers cette carrière, lorsque la vocation au sacerdoce s'éveilla en lui. La révolution menaçait déjà la religion et la société tout entière. Elle n'ébranla pas la résolution d'Ambroise Maréchal. Il venait d'être ordonné prêtre, lorsque M. Emery le désigna pour cette colonie de Baltimore, où l'on devait à la fois former des ouvriers évangéliques pour les États-Unis, et préparer un asile à la Compa-

gnie en cas de sa dispersion qu'on prévoyait. M. Maréchal s'embarqua au Havre, en 1791, pour l'Amérique. Il n'avait pu gagner ce port qu'en se cachant sous un déguisement. On a assuré qu'il avait dit sa première messe à Baltimore : ceci n'est pas rigoureusement exact. Si nouveau qu'il fût dans le sacerdoce, il avait célébré les saints mystères en France avant son départ. Les fonctions qu'il reçut à son arrivée au séminaire de Sainte-Marie, furent celles de professeur dans la chaire de mathématiques, puis dans la chaire de théologie. Sa science était profonde, et son éloquence très-remarquable. Il partageait son temps entre les études et l'enseignement théologique, lorsque la dignité épiscopale vint une première fois s'offrir à lui. Il lui fut alors permis de la décliner. C'était en 1814, après que la mort de M. Egan avait rendu vacant le siége de Philadelphie.

Maintenant, demandé par M. Neal, M. Maréchal se vit dans la nécessité de céder. Ses supérieurs lui en donnèrent le conseil, en l'assurant d'ailleurs qu'il ne cesserait pas d'appartenir à Saint-Sulpice. Lorsque ses bulles lui parvinrent, M. Neale venait de mourir. Cet événement était prévu dans les bulles, en sorte que le coadjuteur nommé se trouva immédiatement archevêque de Baltimore et pri-

mat des États-Unis. Son sacre eut lieu le 14 décembre 1817. Il le reçut des mains de M. de Cheverus.

Quelques mois avant la mort de M. Carroll, les Sœurs de Charité de Saint-Joseph avaient tenu leurs élections pour la seconde fois. Leur choix s'était fixé de nouveau sur Elizabeth Seton, réélue Mère supérieure. C'était dans l'été de 1815. A ce moment, son cœur, très-ému de sa récente séparation d'avec son fils William, se remplissait encore d'inquiétude pour les jours de sa petite Rebecca. Cette élection, ce choix, que la communauté entière, religieuses, novices, élèves, enfants, saluait avec bonheur, attrista celle qui en était l'objet. Déjà, nous l'avons vu, depuis la mort d'Anna, Elizabeth, ébranlée dans sa santé, abattue et découragée au fond du cœur, n'aspirait plus que vers le repos, la solitude, et, s'il est permis de le dire en parlant d'une vie si cachée, vers une obscurité plus profonde. Mais éloignant d'elle toute hésitation, son humble obéissance à la volonté de Dieu lui fit accepter le fardeau qui lui était offert. *Ne rien demander, ne rien refuser*, était une des saintes règles de sa conduite.

La seconde mission des Filles de la Charité en dehors de la maison mère eut lieu peu de temps après les élections. Trois d'entre elles

furent envoyées au séminaire du Mont-Sainte-Marie, « animées, dit la mère Seton, du désir d'apporter quelque soulagement aux pénibles soins de leur cher supérieur, et de se dévouer au service de son intéressante maison, en échange de tant de peines qu'il avait prises pour la maison de Saint-Joseph. » L'arrivée des Sœurs fut, en effet, un grand soulagement pour le digne M. Dubois. Ce furent elles qui désormais eurent le soin de l'infirmerie, de la lingerie et de la plupart des détails de l'administration intérieure. Le bel ordre qu'elles firent régner dans toutes les branches des services qui leur furent confiés, contribua beaucoup à la prospérité du Mont-Sainte-Marie et au bien-être de tous ceux qui s'y trouvaient.

Cette maison du Mont-Sainte-Marie, on pouvait vraiment l'appeler la maison de M. Dubois. Lorsqu'il la quitta après y avoir vécu dix-sept années, il l'avait construite trois fois. La première fois en bois; la seconde fois en pierre, du fruit de ses épargnes; et après, comme elle avait été brûlée « par un de ces accidents qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir[1], » il dut la rebâtir en-

[1] Lettre de M. Dubois, 16 mars 1830. Voir *Annales de l'Association de la Propagation de la Foi*, nº XXII. Missions de New-York.

core. Ces sacrifices persévérants expliquent le dénûment dans lequel il se trouva le jour où il fut appelé au siége épiscopal de New-York[1]. L'Église dont il prenait possession n'avait rien à lui offrir que des dettes. A lui-même tout manquait. Il dut son anneau et sa croix pastorale à la générosité de Charles Carroll de Carrollton, un des derniers héros survivants de l'Indépendance américaine, et, comme l'appelle M. Dubois, « un de ces anciens patriarches qui sont dévoués de tout leur cœur à notre sainte religion, et qui ne profitent de leur opulence que pour faire du bien. »

Depuis que M. Bruté était parti pour l'Europe au printemps de l'année 1815, M. Dubois, demeuré seul avec charge d'âmes dans la vallée d'Emmettsburg, se trouvait en présence d'une tâche immense. S'il n'y succombait pas, c'est qu'il avait en lui cette flamme du dévouement qui multiplie à l'infini le temps et les forces. La gaieté et la simplicité du pasteur d'Emmettsburg étaient égales à son oubli de lui-même. Occupé de quiconque avait besoin d'une assistance ou d'un conseil, il ignorait le poids du temps, et jusqu'à l'ombre de l'ennui, ce fléau qui s'attache à tout désœuvrement volontaire, ou contraint. De ses instants,

[1] A la fin de l'année 1826.

dont la charité et la piété disposaient, rien n'était détourné pour le repos, les aises ou l'intérêt personnel. On raconte qu'un jour il arriva au parloir de Saint-Joseph avec ses cheveux taillés très-courts, — depuis quelque temps on remarquait qu'ils lui tombaient presque sur les épaules. — « Voyez mes cheveux coupés, dit-il en riant à la mère Seton; j'ai rencontré le barbier dans les bois; il m'a fait asseoir sur une pierre, et il m'a fait son opération. Je n'ai pas le temps à la maison. »

Le voyage de M. Bruté ne le retint pas longtemps loin des États-Unis; dès le mois de novembre, il revenait d'Europe. Mais Emmettsburg ne le revoyait pas encore. Il ne reprit ses fonctions au Mont-Sainte-Marie que trois ans plus tard. Sitôt son retour à Baltimore, ses supérieurs lui confiaient la charge de diriger leur collége et séminaire de Sainte-Marie. Il était en correspondance régulière avec Élizabeth Seton. Après avoir vu de près son fils William, pendant la traversée d'Amérique en France, il s'empressa de lui donner, à elle, une foule de détails intéressants et satisfaisants pour une mère. De son côté, Antonio Filicchi parlait souvent du jeune homme à Élizabeth. Moins souvent pourtant qu'elle n'aurait voulu, car elle était avide de nouvelles.

Quelques mots d'elle nous vont montrer comme elle avait sujet de bénir le jour où Dieu lui avait inspiré d'envoyer son enfant auprès de ses chers Filicchi.

22 avril 1816.

« Très-cher Antonio,

« Vous savez ce qu'a toujours été pour vous mon pauvre cœur; mais quand William me parle de votre bonté paternelle et des soins que prend de lui votre si chère Amabilia, comme si elle lui était une vraie mère, je sens qu'il n'y a que Dieu pour savoir la mesure de ma joie et ma gratitude. Les premiers mots que vous m'ayez jamais dits furent de me confier en Dieu, *qui nourrit les petits oiseaux, et revêt les lis.* Je pourrais encore vous montrer la place, chez votre Filippo, où vous m'avez dit ces paroles, et où vous m'avez indiqué le *seul chemin* pour arriver au royaume éternel. O bon ange de votre pauvre mauvaise petite sœur, protecteur de son âme et de son corps, vous êtes maintenant le gardien de ce qui m'est plus cher mille fois que moi-même! Si vous saviez quel bon et sage et respectueux enfant William a toujours été pour moi, vous ne me gronderiez pas de parler ainsi. A pré-

sent que tous deux, votre frère et vous, êtes devenus ses protecteurs, et que lui comprend si bien quelle bénédiction c'est pour lui de se trouver sous vos ailes, je puis, comme un pauvre vieux soldat usé, m'en aller en paix prendre mon repos, à côté de mon Annina; tout à fait confiante que les autres seront protégés et soutenus dans leur religion, ce qui est tout ce qui m'importe, pour eux comme pour moi.

« Ma Rebecca est entre les mains des médecins à Philadelphie, sans en avoir éprouvé de soulagement. Mais ils avaient tant insisté pour qu'elle essayât de leurs soins, que devant Dieu j'ai été obligée d'y consentir. Joséphine, — la petite Kitty, — enseigne maintenant dans la maison. Elle y gagne, en vérité, le pain qu'elle y a. Vous voyez combien notre Dieu est fidèle à ceux qui s'en remettent à lui.

« J'ai oublié de dire à votre Filippo que nous avons fait une communion pour lui le 1er mai [1]. Toutes nos Sœurs ont communié; et notre supérieur, le révérend M. Dubois, a dit sa messe ici, et M. Bruté, sa messe à Baltimore, pour lui. Votre commémoration sera pour le 13 juin, le jour de la fête de saint Antoine de Padoue, votre patron. Mais elle est

[1] Jour où l'Église célèbre la fête de saint Philippe, apôtre.

chaque jour, et à chaque communion, dans le cœur de votre pauvre sœur. »

Il y a comme un accent d'adieu dans cette lettre d'Elizabeth; un adieu d'elle à ses deux amis. Mais ce n'était pas elle maintenant, c'était un des frères de son cœur qui s'en allait achever son pèlerinage terrestre. Si Filippo Filicchi put encore recevoir ce tendre et dernier souvenir qu'elle lui adressait, il le reçut à la veille de son départ. En quelques heures, un vaisseau sanguin rompu, une violente hémorragie tarit en lui les sources de la vie. Il expira le 22 août 1816, à l'âge de cinquante-trois ans. Suivant le désir qu'il avait exprimé, il fut transporté à Pise, pour reposer dans l'église des Capucins [1].

Le bienfaiteur de Livourne, l'éminent citoyen, le chef illustre d'une famille aimée et honorée de tous, ne laissait d'enfants après lui que ceux qu'il regardait comme les siens, les enfants de son frère Antonio. La Providence, qui l'avait fait le père des pauvres, des affligés, des persécutés pour la justice, si nombreux à l'époque troublée où il vivait [2], l'avait laissé tout entier aux familles que la charité

[1] Voir la note 15 à la fin de ce volume.

[2] Filippo Filicchi, avec son frère Antonio, eut la gloire

lui avait données. C'était là son unique paternité, combien belle, combien attachante! Plusieurs fois, cependant, il avait eu d'autres espérances. Plusieurs fois sa chère Signora Maria avait cousu avec amour de petits vêtements, et préparé, comme un oiseau prépare son nid, le doux berceau d'un enfant. Elle avait toujours été d'une santé très-délicate. Ce lui fut un sujet de consolation quand elle perdit son mari. Le pressentiment qu'elle eut alors de ne pas tarder à le suivre se trouva réalisé en moins de quatre ans.

Tout ce que peuvent inspirer la douleur et l'espérance chrétienne s'émut dans le cœur de la mère Seton, lorsqu'elle apprit que son ami n'était plus. Elle fit prier pour le repos de son âme. Elle se répandit elle-même en prières continuelles. Habile toutefois, en chacune de ses douleurs, à trouver une occasion de bénir Dieu, elle rendit grâces à la divine bonté d'avoir permis que son fils William, avant d'assister aux derniers moments de Filippo, eût encore pu voir ce rare modèle de l'honnête homme et du chrétien. « Voilà donc, écrivait-elle à Wil-

et le bonheur de venir en aide aux plus augustes de ces *Persécutés pour la justice*, les souverains Pontifes Pie VI et Pie VII. Leur premier don, offert à Pie VI, en 1797, se montait à mille écus romains. Ils offrirent au saint pape Pie VII le double de cette somme en 1809.

liam, voilà la mort de notre cher bienfaiteur! Il y a longtemps que je la redoutais, mais Dieu seul en tout! Quel exemple il vous a laissé, mon bien-aimé! quel modèle du vrai chrétien et du vrai homme d'honneur[1]! Comme je plains M. Antonio! Et la Signora Maria! quelle désolation! Ah! faites bien, pour les satisfaire en toutes choses, tout ce qui vous est possible, mon cher fils. Je sais, je suis certaine, que vous le ferez. Pensez, pensez souvent, combien est étroite la voie qui conduit là où s'en sont allées toutes ces âmes que nous avons tant aimées. J'arrive de la communion. Oh! ce que dit le cœur de votre mère en priant continuellement pour vous!... Dites de ma part tout ce que vous pourrez imaginer à nos chers amis. »

Quand la vie de chacun de nous s'éloigne de son matin, bien que les ombres du soir, bien que le froid de la nuit ne nous atteigne pas encore, tout nous avertit que le temps des adieux a commencé déjà, et qu'il faut commencer à nous tenir prêts pour le départ. C'est œuvre au Maître divin de nous attirer au désir du ciel en retirant « petit à petit tout ce qui nous était cher ici-bas ». « Il faut dire ses

[1] « Of the true christian and the true gentleman. »

« adieux au monde, il faut retirer une à une « ses affections des créatures. Les arbres que « le vent arrache ne sont pas propres pour être « transplantés, parce qu'ils laissent leurs ra- « cines en terre; mais qui veut les porter en une « autre terre, il faut que dextrement il dés- « engage petit à petit toutes les racines, l'une « après l'autre; et, puisque de cette terre mi- « sérable nous devons être transplantés en « celle des vivants, il faut retirer et désen- « gager nos affections l'une après l'autre de « ce monde[1]. »

Ce travail de détachement avait commencé de bonne heure pour Élizabèth. L'un après l'autre, que de vides s'étaient faits dans ses plus tendres affections! Son mari, sa sœur Rebecca, Henriette, Cecilia, Anna : toutes morts prématurées. La mort de Filippo la surprenait aussi. Dans une vie telle que la sienne, que Dieu ne destinait pas à une longue durée, les avertissements se précipitaient, et devançaient l'heure, pour ne pas arriver trop tard. Déjà son cœur meurtri, son cœur blessé, avait « désengagé plusieurs de ses racines les plus profondes. » Ce n'était point encore assez. Avant de la recueillir *là où toutes larmes seront essuyées*, son Dieu la voulait éprouver par une dernière et immense douleur.

[1] Saint François de Sales, *Lettres*.

On a sans doute remarqué, dans plusieurs de ses lettres à Antonio Filicchi, ses cris d'alarme pour la santé de la petite Rebecca. Dans l'hiver de 1812, comme l'enfant atteignait la moitié de sa dixième année, elle s'était blessée en tombant dans un sentier couvert de glace. Depuis cet accident, elle n'avait cessé de boiter. Voyant qu'un traitement spécial était devenu nécessaire, sa mère l'avait conduite à Baltimore, afin qu'elle y pût recevoir des soins plus assidus. Au bout de plusieurs mois, le mal, loin de diminuer, semblait devenu plus grave; Elizabeth s'était déterminée à essayer d'autres moyens. Elle avait envoyé la petite malade à Philadelphie, où se trouvait un chirurgien très-renommé, qui pouvait la voir tous les jours. Rebecca fut reçue à Philadelphie dans l'asile de Saint-Joseph, que dirigeait la Sœur Rose White. Là, du matin au soir, les Sœurs veillaient tour à tour auprès d'elle, avec toute espèce de dévouement et d'affection. Hélas! rien ne put arrêter les progrès du mal. De jour en jour Rebecca souffrait davantage. Un abcès se forma à sa jambe, et comme ses forces étaient affaiblies par un état de langueur qui durait depuis plusieurs mois, tout accident nouveau devenait une menace.

Chaque lettre qui arrivait de Philadelphie à Emmettsburg apportait à Elizabeth des nou-

velles désolantes. « Chère petite enfant de mon âme, écrivait-elle à sa Rebecca, les yeux de votre mère se remplissent de larmes rien qu'en pensant à vous ; de larmes amères, mais aussi de larmes d'amour et de joie ; car je sais que ma pauvre chérie souffre avec patience, se résigne à la volonté de notre très-cher Maître, et se montre l'enfant de sa croix. . . . . .
. . . . . .
. . . . O ma chère Rebecca, l'enfant de l'éternité ! que la paix et l'amour soient avec vous et se mêlent à chacune de vos souffrances, pour les calmer toutes et les adoucir ! Soyez bénie à jamais. . . . . .
. . . . O la toute chérie de mon âme, maintenant encore dans votre petit lit, votre pauvre jambe entourée de ses bandages !... encore assise, immobile, sur cette terre qui roule si vite. . . . . .
. . . . Mais les moments, les heures passent et passent, et nous emportent vers notre heureuse et glorieuse éternité. Abandonnez-vous bien toute à Dieu, ma chérie. Remettez tout entre ses mains. Nous comprendrons plus tard, quand nous nous trouverons dans notre Jérusalem du ciel, combien il a été bon pour nous lorsqu'il nous a offert la couronne d'épines. »

Sur l'adresse de la lettre qui contenait ces

dernières lignes, Elizabeth n'avait écrit que ces mots : *A mon enfant de l'éternité :* sublime expression qu'elle appliquait à sa fille souffrante, tandis qu'elle la voyait à la lumière de la foi, appartenant chaque jour de moins en moins à la terre, et s'enrichissant de nouveaux mérites pour la moisson de l'éternité.

Nous allons voir bientôt Elizabeth, se surpassant elle-même, gravir les plus âpres sommets de la voie douloureuse par laquelle Dieu l'a conduite depuis si longtemps. Elle montrera ce qu'un cœur chrétien, tout blessé, tout brisé qu'il est, peut trouver, en ses profondeurs, de résignation et d'énergie. Le voilà devant elle encore le calice amer ! elle va l'accepter, en baisant la main qui le lui présente. Elle ne se lassera pas de se résigner et de souffrir ; c'est nous plutôt qui, moins fermes dans la foi, serions tentés de nous lasser pour elle de la continuité de ses souffrances.

Elle avait ramené de Philadelphie sa petite Rebecca, abandonnée des médecins, lorsque, ne pouvant plus douter de la perte qu'elle allait faire, elle voulut associer son fils aux sentiments qu'elle éprouvait, faire appel à sa foi, et préparer son courage. « Il est des moments, mon fils, où le courage et la résignation ne doivent pas être regardés comme un effort. Tel est pour nous le moment présent. Tel doit-il

être, même pour vous, bien que vous soyez éloigné de la scène où elle déploie les célestes vertus dont elle nous rend témoins chaque jour, gage certain des récompenses qui l'attendent, elle si tôt rappelée d'un monde où tout est incertain. Si elle demeurait avec nous dans cette succession d'épreuves et de douleurs qu'aurait à traverser une plus longue existence, nous ne serions pas entièrement assurés de son éternité ; tandis que maintenant nous la voyons qui exhale son âme vers le ciel dans toute la pureté de son innocence. Ne soyez pas égoïste, mon enfant chéri, laissez-la partir. »

Elizabeth, aux approches de l'heure déchirante qui se préparait pour elle, ne pensa pas seulement à son fils : elle eut encore un souvenir pour le prêtre dévoué qui, lors de la première communion de Rebecca, avait dirigé son âme innocente. Afin qu'il n'ignorât rien des derniers moments d'une enfant dont il s'était occupé pendant plusieurs années avec une sollicitude paternelle, elle eut le courage de recueillir à la fin de la plupart de ses journées les souvenirs que chaque heure d'angoisse lui laissait. C'est une lecture navrante que celle de ces pages ; on dirait qu'elle les a écrites avec le sang de son cœur.

Journal au moyen à [illegible] du "Récit d'une Sœur" pour la mort d'Albert de La Ferronnaye

XXII

Journal d'Elizabeth, écrit dans les dernières semaines de la maladie de Rebecca. — Sa lettre à son fils William, pour lui apprendre qu'il a perdu sa sœur.

1816

5 mai.
Fête du Patronage de saint Joseph.

« Pauvre Rebecca ! c'est à peine si elle peut supporter ce qu'elle souffre, et trouver un moment de tranquillité après une crise de cinq jours et cinq nuits passés dans les larmes, les gémissements, l'agonie. Impossible à moi d'en donner même une idée ! Je ne l'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu. — Répétant toujours : Mon cher Seigneur ! ma chère mère !... De grosses larmes roulant dans ses yeux... Incapable de demeurer ni assise ni couchée.

Quand enfin elle a pu demeurer quelques instants dans son lit, l'excessive douleur étant suspendue, je lui ai dit : « Eh bien, ma Rebecca, ne dirons-nous pas une seule petite prière, de ces trois journées ? — Comment, mère chérie ! s'est-elle écriée, mais pour ma part, il n'y a pas eu un instant où je n'aie prié ! » — Pauvre enfant ! Tout à l'heure, elle s'est soulevée, et fixant sur nous ses grands yeux ouverts, elle nous a dit, comme si elle nous consultait : « Je suis presque tentée de demander à Notre-Seigneur de me soulager ? Pensez-vous que cela lui déplairait ? » — Et lorsqu'on le lui eut permis, avec quelle foi elle a prié Dieu de lui laisser seulement trouver, pendant un moment, une position où elle pût se tenir. Et aussitôt, elle s'est trouvée assez soulagée pour pouvoir se mettre dans son lit, mais presque anéantie. »

Fête de saint Pascal, minuit.
17 mai.

« En ce moment, elle est tranquille après deux heures des plus cruelles souffrances. — « Oh ! maman, si mes douleurs pouvaient s'en aller ! — Mon enfant chérie, dis seulement : *Que votre volonté soit faite.* — Je le dis, maman, je le dis. Oh ! oui, je désire que sa vo-

lonté soit faite... Maintenant faites le signe de la croix sur moi. » — Elle aime que je fasse le signe de la croix sur ses yeux, sur ses oreilles, sur sa bouche, avec l'eau bénite; et pendant ce temps-là, elle incline sa tête de la manière la plus gentille, pour me tendre son petit visage si pâle, couvert de larmes. O notre Dieu, qu'il est touchant de contempler ce que peut votre amour dans ma bien-aimée petite enfant !

« Elle répète souvent : « Il ne me laisserait pas souffrir un seul moment, ce bon Sauveur plein de compassion, si ce n'était pour mon bien. » — Maintenant elle dort, après que nous avons dit notre Litanie de Jésus. Je vais tout à l'heure voir si je puis dormir anssi. »

20 mai.

« Elle m'a regardée avec un faible sourire, puis elle m'a dit : « Je vais mourir, cela est certain. Comment pourrez-vous vivre sans moi, ma mère? — La pauvre mère ne fera plus que languir, et elle te suivra bientôt, mon amour chéri ! » — Et nous avons échangé tant de regards de céleste ravissement à cette espérance. »

Dimanche de la Pentecôte.

« Elle a été toute la nuit occupée à faire sa très-simple, mais très-fervente préparation pour la communion du lendemain, devant votre *Ecce homo* [1], qu'elle contemplait en silence, tandis que moi j'aurais voulu qu'elle essayât de reposer. — « Que de bonnes pensées il me donne ! » a-t-elle dit. — Elle s'est ensuite si doucement rappelé le jour où elle avait reçu son Jésus pour la première fois, à l'entrée du chœur, dans sa robe blanche, avec un petit bonnet blanc ! Pauvre enfant, on aurait peine à trouver un cœur plus simple et pourtant plus maître de lui-même... Elle appuie, en remuant ses petits doigts, sur chaque parole des prières qu'elle aime le plus. Je n'ai entendu d'elle qu'un seul soupir, et à ce moment le mouvement de ses doigts a complétement cessé ; c'est à ces mots de notre prière : « Croix de Jésus, soutenez-moi. »

« — Les psaumes CXVIII et CII, comme ils sont beaux, maman ! » — De ces deux psaumes, c'est encore le second qu'elle aime le mieux.

[1] Une petite image que M. Bruté avait donnée à Rebecca.

« Au coucher du soleil, comme je la soutenais sur son oreiller, son âme s'est fondue dans la mienne à cette pensée : « Si, après tout ce qu'Il a fait pour me sauver, je venais à le perdre ! » — Puis elle est revenue sur tant de motifs qu'il nous a donnés d'espérance et de confiance : elle a décidé que moi *aussi* j'irais au ciel comme elle. — « Mais, ô mère chérie, vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce que je souffre ! » — Si sensible en même temps aux consolations, aux doux soins dont elle est entourée, à la tendre affection de nos Sœurs ; comparant, avec une si grande vivacité de mémoire, ce contraste avec ce qu'elle a vu dans la maison des pauvres et à l'hôpital de Philadelphie. Elle rappelle tout ce que lui ont dit ces pauvres gens qu'elle a visités là-bas ; puis elle se serre contre mon cœur si tendrement ! »

20 juillet.

« Nouvelles et excessives souffrances.

« A trois heures, un long regard vers le crucifix.

« — Il me semblait ce matin, a-t-elle dit, que je ne pourrais plus y tenir ; mais un regard vers Notre-Seigneur a tout changé. Oh ! mère, que n'a-t-il pas souffert lorsque ses os étaient

tout brisés ! Oh ! comment puis-je penser aux miens ? » — Continuellement assise ; point d'autre changement de position maintenant, que pour s'appuyer un peu sur son genou. Obligée de renoncer à son lit tout à fait. Ce jour-ci est un jour de dure épreuve. — « Je sais bien, dit-elle, que cela m'est presque impossible ; mais pourtant je sais que je dois accepter tout ceci patiemment, et offrir cette souffrance. » — Essayant de retourner à son lit ; et presque aussitôt après, d'en sortir ; voyant qu'y rester lui était impossible, elle a dit : « Je ne me coucherai donc plus jusqu'à ce que... Mais n'y faites pas attention, maman ; venez vous asseoir près de moi. » A présent, après être demeurée agenouillée sur un de ses genoux pendant notre prière du soir, elle chante tout doucement ce petit chant :

Jour écoulé, peine écoulée !
Jour écoulé, pas vers les cieux !
Conduis mon âme au séjour radieux ;
Près de Jésus, mon Sauveur glorieux,
Jour écoulé ! peine écoulée !

« Comme je lisais dans un livre que j'ai sur les souffrances, les paroles que voici : « La petite nacelle approche du rivage : ne désire pas d'affronter plus longtemps l'Océan orageux ! »

elle a lu dans mon regard, et elle m'a dit : « Très-chère maman, ne croyez pas que je ne consente volontiers à mourir ; j'y suis toute disposée. Tout ce que je crains, ce sont mes péchés. O mon Sauveur, pardon et miséricorde ! »

« Appuyée sur moi, nos larmes se mêlaient si bien ! — « Je ne puis croire pourtant, a-t-elle dit, que Notre-Seigneur aurait voulu m'envoyer tant de souffrances, si ce n'avait été pour me donner le moyen de faire pénitence et de me sauver. C'est une consolation pour moi de me rappeler que je me suis toujours préparée avec un grand soin à la confession, et que j'avais toujours un grand désir d'obtenir une bonne absolution. »

« Dans la soirée, pendant un moment d'apaisement, elle a dit : « Non-seulement, ma mère, je suis résignée, mais mon cœur saute de joie lorsque je pense à ma couronne. Cependant il suffit d'un regard jeté de l'autre côté pour me faire trembler ; mais, en vérité, je fais tout ce que je puis pour être bien repentante de mes péchés. »

« — Après, de longs regards vers le crucifix.

« La petite bien-aimée est maintenant assise sur sa chaise jour et nuit, s'appuyant sur mes bras ; ses os sont brisés ; elle ne peut même plus se reposer sur un genou, comme elle fai-

sait auparavant. Elle dit avec une grâce presque gaie : « Notre-Seigneur me fait payer mes fautes passeés ! »

14 octobre, veille de sainte Thérèse.

« Que c'est dur d'avoir à familiariser cette chère enfant avec la mort qui approche à grands pas !... Nous sommes là, assises toutes les deux, mêlant ensemble nos larmes. « Les siennes, dit-elle, sont inexplicables ; car elle sait si bien, remarque-t-elle, combien il lui est avantageux de partir. »

« Toute cette journée elle n'a cessé de parler des terreurs de la mort qui lui semble si prochaine... Ses larmes coulent sur son visage ; elle serre ses bras autour de mon cou, et cache sa chère tête contre mon sein ; en même temps, elle contemple le crucifix ; elle lui sourit souvent, et lui adresse des paroles d'espérance et de confiance, répétant à plusieurs reprises : « Mon cher, très-cher Sauveur ! » — malgré les élancements que lui causent ses douleurs et les secousses d'une toux déchirante. »

15 octobre, fête de sainte Thérèse.

« Elle a encore parlé de l'extrême-onction ; mais après s'être arrêtée à la pensée des con-

solations qui s'y trouvent, elle a tout à coup fondu en larmes. — « Oh! mère! les dernières luttes!... Il y a quelque chose dans la mort... Je ne puis dire... Oh! comme je suis lâche!... Le ciel bleu sous les pieds de *Nina* [1], c'est pourtant un tapis si brillant et si doux!... Oh! comme je vais prier Notre-Seigneur pour qu'il me laisse souvent venir auprès de vous quand vous serez là, si seule. Vous le savez, chérie, je ne pouvais jamais jouir du plus petit plaisir en ce monde que si vous le partagiez avec moi, ou quand je pouvais vous en parler. Comme je vais *lui* demander de me laisser venir et vous consoler! Vous le savez aussi, je devinais vos peines, même quand vous ne m'en disiez rien. » — Oh! les mille petites caresses ravissantes pendant qu'elle disait toutes ces choses si chères au cœur d'une mère! »

« Chaque fois qu'elle s'est réveillée cette nuit, elle a parlé de ce qu'on fait au ciel. — Douleur excessive à la jambe et au côté; mais elle fait aller ensemble le gracieux sourire et la souffrance. — Elle a voulu se faire apporter tous ses petits papiers. — « Il y en a de bien sots, de bien insignifiants, chère maman; mais ils ont été écrits dans de bons moments. Brûlez

[1] Sa sœur Anna.

ceci, puis cela aussi... Ce n'est pas que je veuille vous rien cacher ; mais il y a là mes confessions et des avis qui m'ont été donnés dans le temps... Tenez, celui-ci, maman, — c'était un long écrit, — brûlez-le, mais j'en ai reçu l'absolution. » — Elle s'est tue longtemps; puis, après un regard sur l'azur du ciel qu'elle voyait de la fenêtre, elle a dit : « Cette absolution, elle a été écrite au ciel, je l'espère, maman. On dit des messes aussi pour moi maintenant, n'est-ce pas? Les Frères, les Pères, M. le supérieur, ne m'oublient pas. Ils penseront encore bien plus à moi quand je ne serai plus là. » — Ma Rebecca! ma chère bien-aimée enfant, oh! comme mon cœur la tient enveloppée en ses fibres les plus profondes! »

17 octobre.

« Elle ne veut plus qu'on lui parle d'aucune chose pour la distraire. — « Mère, un seul et unique objet maintenant; le reste n'est rien! »

Richard est venu. Elle a regardé le crucifix, et elle a dit : « Je suis si reconnaissante, car c'est Notre-Seigneur qui a permis qu'il en fût ainsi. — Seulement, si mon William... — puis, regardant encore le crucifix, — mais il faut que je me résigne... Dites-lui que je l'ai aimé, et que j'ai prié pour lui jusqu'à la fin...

Oh! sa précieuse âme!... Ah! mère, a-t-elle dit, arrêtant sur moi un de ses tendres regards, pourquoi si morne, si désolée? Si notre cher Seigneur nous envoie des peines, il nous envoie des consolations aussi. Je lui demanderai, maman chérie, qu'il me laisse venir souvent à côté de vous, jusqu'à ce que nous nous retrouvions auprès de lui. » Son cœur se repose avec une telle confiance en Dieu. « Couverte de son propre sang, dit-elle, je dois espérer. »

Vendredi.

« Tout souffre en elle, tout n'est qu'une immense douleur. Elle pense à sa communion de dimanche. — « Maman, est-ce que je ne pourrais maintenant recevoir plus souvent mon cher Sauveur, en attendant qu'il me prenne avec lui?... Mon cher Maître, ayez pitié de moi!... Mère, priez pour ma foi; peut-être me reste-t-il encore beaucoup à souffrir! »

« Les élancements dans les os, les douleurs aiguës augmentent de moment en moment. — « Oh! la mort, la mort, maman! Il me paraît si étrange de penser que je ne serai plus ici! Vous reviendrez seule, très-chère maman, — en disant cela elle m'a attirée vers elle, — et à

votre retour, plus de pauvre petite Becc [1] derrière le rideau du lit... Mais ce n'est là qu'un des côtés... ; quand je regarde de l'autre côté, j'oublie tout... Vous aurez des consolations. Vous espérez bien que mon salut est assuré, n'est-ce pas?... Si le docteur me disait : « Rebecca, vous allez guérir, » je ne voudrais pas le désirer... Mon très-cher Sauveur, je suis trop persuadée du bonheur qu'il y a de mourir jeune et de *ne plus pécher*. Voilà le point essentiel, chère maman. » Et elle m'a entourée de ses bras en répétant : « Ne plus pécher, ne plus pécher! »

« La nuit dernière, nous a-t-elle dit, au milieu de mes misères, il m'a semblé que j'avais laissé là mon corps, et que je marchais en liberté. J'invitais tous les Saints et les Bienheureux du ciel à prier pour moi, surtout la sainte Vierge, saint Joseph et mon ange gardien, et aussi saint François Xavier et saint Augustin. Saint Augustin, que j'aime tant, ce cœur brûlant d'amour pour Notre-Seigneur! Je réclamais leur assistance, et j'insistais pour les prier de me défendre au jugement. Oh! mère, ce jugement!... » — Puis ses yeux fixés de nouveau sur le crucifix, aussi longtemps et aussi souvent que le permettaient ses forces.

[1] Becc, diminutif du nom de Rebecca.

« Oh! mère, comme je souffre! tous les os, les articulations, tous les membres! Priez, mère, priez pour ma foi!... Vous le voyez bien, mère chérie, chaque jour apporte un nouvel avertissement pour que je parte bientôt. Pourtant je me souviens de n'avoir eu que deux fois la pensée que mes souffrances étaient trop rudes. Que notre cher Seigneur ait donc pitié de moi et qu'il ne me laisse pas en purgatoire longtemps! Cependant, là aussi, que sa volonté soit faite. Là, du moins, je serai en sûreté et je ne pècherai plus. »

« Elle cherche toujours le moyen de ne pas demeurer oisive; elle a découpé quelques fleurs en papier, et s'est occupée avec ardeur à coudre un petit vêtement pour un enfant pauvre, deux jours avant sa dernière agonie. »

Veille de la Toussaint.

« La chère petite a demandé avec instance à recevoir les derniers sacrements. Dans l'après-midi, par une grâce toute particulière, nous nous étions entretenues ensemble, et nous avions lu beaucoup, sur le saint viatique et l'extrême-onction; en sorte que toutes les préparations étaient faites.

« L'énergie de sa foi était peinte sur ses

traits et s'est révélée dans chacun de ses mouvements. Après avoir reçu les derniers sacrements, quand tout a été accompli et que M. le supérieur a été parti, elle s'est assise dans l'attitude d'une personne qui attend le moment solennel, les yeux fixés sur le crucifix, puis sur sa mère, ayant l'air de lui adresser cette question : Vient-il ? — Tout subitement, elle a été inondée d'une sueur abondante. — « Mère, a-t-elle dit, est-ce la sueur de la mort?... Je vous en prie, récitez cette prière, puis cette autre... » Ainsi s'est passée la nuit.

« Le matin, M. Hickey est venu lui donner la dernière indulgence. Elle l'a remercié, s'est recommandée à ses prières avec sa voix brisée, étouffée.—« Certainement tout est fini, » a-t-elle dit en regardant autour d'elle d'un air de surprise de ce qu'elle s'imaginait qu'on ne la croyait pas.

« La nuit est arrivée, et avec la nuit toutes ses craintes que sa patience ne lui échappât. M. le supérieur est revenu ; et, voyant dans quel lamentable état se trouvait la pauvre petite, il s'est offert avec bonté pour rester auprès d'elle. La reconnaissance qu'elle lui a témoignée ne saurait s'exprimer ; il lui semblait que la présence d'un prêtre allait lui donner des armes contre toutes les puissances de l'ennemi. Elle l'a prié de réciter son office à côté d'elle, et m'a

demandé avec un sourire, si je me souvenais que vous aviez plusieurs fois appelé notre petit coin de terre le *tabernacle des justes ;* elle montrait par des signes, et par ses regards vers le crucifix, sa paix et son contentement.

« Vers minuit, M. le supérieur lui a dit que, comme elle n'avait ni mangé ni dormi depuis vingt-quatre heures, elle ferait bien de prendre quelque potion calmante. — « Je le veux bien, a-t-elle répondu avec beaucoup de gaieté; mais si je m'endors, je n'en reviendrai plus. Ainsi, adieu à vous, Monsieur.—Adieu, sœur Suzanne, vous direz mes tendresses à chacun... Adieu, chère Kitt [1], — et elle l'a embrassée le plus tendrement; — et vous, mère chérie... » Mais ici, son pauvre petit cœur lui a manqué, et elle s'est cachée contre mon sein... Puis, essayant de se remettre : — « Je dirai des tendresses de votre part à tous ceux que je rencontrerai sur ma route. »

« Toujours point de sommeil et point de repos... Elle se tâte le pouls, et regarde le crucifix... Toux continuelle. Crises et souffrances à croire qu'elle y va succomber. »

[1] Kitt, diminutif de Catherine.

Fête de tous les Saints, 1er novembre.

« Tout s'est passé comme hier; seulement la faiblesse augmente, et avec elle toutes les autres douleurs. O Dieu, ô notre Dieu! ce que nous attendons à chaque instant, le différerez-vous seulement d'une heure?... Mais les heures et les angoisses de la pauvre Rebecca ne sont connues que de vous seul!... Ses regards résignés et doux, les cris involontaires que lui arrache son mal, son indicible détresse. — Brise-toi, abîme-toi, pauvre cœur, en rappelant de tels souvenirs!... — Tous les actes de sa piété en ce jour des morts si redoutable, si douloureux... Les terreurs de cœur de la pauvre mère, qui saigne tandis qu'il implore patience et résignation pour cette frêle enfant; l'échange de nos muets et longs regards; notre peur de contrarier en quoi que ce soit les desseins de l'amour infini, éternel; oh! ce jour, oh! cette nuit!... et le lendemain!

« Elle ne fait plus aucune question sur le moment de sa mort... Elle ne nous demande plus de lui dire les heures. Son cœur est abîmé dans une douleur qui se trahit sur son visage; elle semble ne plus avoir d'autre sentiment que celui-là, regardant tantôt le crucifix et tantôt sa mère. Elle a dit: « Mon amour est si faible,

si imparfait !... Ma mère, j'ai été si peu fidèle. J'ai si mal prouvé mon amour ! » Son pauvre petit cœur semblait défaillir, et cependant ses yeux étaient fermement attachés sur le crucifix. — « Ma mère, baisez pour moi ce côté sacré. »

« Le petit crucifix qu'elle portait à son cou, elle le pressait à chaque instant sur ses lèvres..., ses lèvres froides et mourantes... ou elle le serrait contre son cœur. — « Mon âme délaissée se suspend à toi, » lui disait-elle. — Puis, dans un joyeux transport, entonnant son hymne de prédilection : *Allons, levons nos yeux remplis d'allégresse, et je verrai le chemin de la vie. Je le verrai. Ce sera vous, vous, qui me le ferez voir.* — Parfois, me souriant et me regardant comme si elle fût revenue vers moi d'un pays lointain, elle me racontait naïvement les innocentes rêveries où sa pensée s'égarait.

« Elle m'a dit en me regardant délicieusement : — « J'ai offert mon calice : il est rempli jusqu'aux bords. Mon petit sac de voyage est rempli aussi. Seulement, il y a dedans une pomme qui est tachée d'un petit point noir. J'avais défendu à Dick [1] de la mettre là ; car rien de souillé ne saurait entrer au ciel... Dick, tu

[1] Son frère Richard.

viendras me chercher. » Voilà ses rêveries lorsqu'elle s'assoupit.

« Encore une nuit écoulée.

« Elle inclinait tout à l'heure sa tête, où toutes ses souffrances semblaient se concentrer pour recevoir l'eau bénite que lui présentait M. le supérieur. — « Remuante créature que je suis toujours! disait-elle, je ne puis tenir cette pauvre petite tête en repos. »

« Le gosier se resserre, la poitrine se remplit depuis quarante-huit heures... Nous avons récité quelques courtes prières, et elle répétait : « A l'heure de la mort, défendez-moi, ordonnez-moi d'aller à vous; recevez-moi. » — Vers quatre heures du matin elle a dit : « Soulevez-moi encore une fois sur mon lit... Voici la dernière crise. » — Pendant que les bras de Cecilia [2] et ceux de sa mère la soutenaient, elle a défailli tout à coup. Sa tête chérie s'est penchée sur ce cœur qu'elle connaissait si bien et qu'elle aimait tant, et tout a été fini... Mon Dieu, mon Dieu!

« Le matin elle avait dit : « Ne soyez pas triste, ma mère; je n'irai pas loin de vous. Je suis sûre que notre cher Maître me laissera venir, et je vous consolerai... » Les larmes de

2 Cecilia O'Conway, une des Sœurs.

Catherine lui faisaient mal. — « Je ne m'arrête pas, disait-elle, à la pensée que vous me laisserez dans le tombeau ; que, moi partie, vous reviendrez à la maison, toutes..., sans moi. Je regarde là-haut. . . . . »

Elizabeth ferma les yeux à sa petite Rebecca ; puis elle la souleva doucement, et la porta dans ses bras, avec l'aide d'une des Sœurs, sur le lit où l'enfant n'avait pu reposer, même pour y mourir. Elle se pencha sur ce visage immobile, l'enveloppant de ses regards, le réchauffant sous ses baisers, et lui parlant et répétant avec une infinie tendresse : « Ma Rebecca, ma Rebecca, ma chère petite enfant ! » — Se tournant ensuite vers une des religieuses qui étaient là : « Ma chère sœur, lui dit-elle, apportez-moi du linge blanc. Donnez ce qu'il en faut pour que je me change. Maintenant *mes liens sont brisés..., je bénirai le Seigneur.* » — L'instant d'après, levant les yeux et les mains vers le ciel, elle s'écria avec un saint transport : « O mon Dieu ! ma bien-aimée enfant est auprès de vous ! Elle ne sera plus en danger de vous offenser. Je vous la donne de toute mon âme ! »

3 novembre.

« Jour à jamais mémorable pour moi !...

Rebecca déposée dans son lit profond à côté d'Annina... La mère ensevelie sous un torrent d'angoisses,... et entendant autour d'elle de grands sanglots;.... et ne pouvant s'arrêter qu'à cette pensée *Te Deum*, — le cœur en haut! »

Cette héroïque résignation ne fut pas la surexcitation d'un moment. Le cœur d'Elizabeth, abîmé dans la douleur, mais accoutumé à se soumettre avec adoration à la volonté de Dieu, se soutint à la hauteur où l'avait trouvée son épreuve. Écoutons-la, lorsqu'elle écrit à son fils William; et lorsqu'elle vient parler de Rebecca à celle de ses intimes amies qu'une même foi a plus étroitement rapprochée d'elle [1]. « Vous seule pourrez comprendre les transports, l'allégresse vraiment triomphante de son âme, au moment où elle reçut les derniers sacrements, et les tendres espérances qu'elle mettait en la vertu du divin sacrifice de l'autel. Non, il ne m'est pas possible de vous donner une idée de la paix, de la suavité, de la force et de la piété de cette belle âme. Toutes ces vertus se reflétaient sur son visage, et y brillaient d'un si pur éclat, que d'une enfant d'assez bon air, comme vous

1 Mme Georges Duplex.

avez pu remarquer lorsque vous l'avez vue la dernière fois, elle était devenue une véritable beauté; et cela jusque dans la mort. Le cœur en haut, le cœur en haut! très-chère amie. Point de tristes et vains regrets. Regardez-la où elle est aujourd'hui; cela imposera silence à tout. »

La lettre qu'elle adressa à son fils est d'un accent non moins sublime. Seulement la force lui manqua pour écrire aussitôt après la mort de son enfant; elle attendit vingt jours plus tard.

21 novembre 1816.

« Mon William, cher enfant de mon âme, oh! que ne donnerais-je pas pour me trouver auprès de vous à ce moment où vous allez apprendre la douloureuse nouvelle à laquelle vous ont préparé toutes mes dernières lettres? Il est des moments, mon fils, où notre soumission envers Dieu doit triompher des sentiments les plus tendres, les plus profonds de la nature. C'est là ce qui vous est demandé maintenant, mon bien-aimé; car s'il vous avait été donné de voir notre Rebecca monter au ciel sous la forme d'un ange, vous ne pourriez être plus certain qu'elle est avec Dieu que vous n'en serez certain par la foi, lorsque vous aurez appris

de quelle sainte mort nous avons été les témoins.

« C'eût été de notre part un souhait égoïste, oui égoïste, de désirer prolonger ses souffrances et ajourner son assuré bonheur, pour nous conserver plus longtemps la douce possession de cette chère créature. Et pourtant j'ai perdu en elle la bien-aimée petite amie de mon cœur, qui lisait en lui toute peine et toute joie, comme en un livre ouvert. J'ai perdu l'enfant la plus chérie de mon âme, à cause de ses souffrances et de sa patience incomparable. Toutefois, en ce moment, je regarde en haut avec joie, souffrant seulement pour vous qui êtes si loin... Elle a dit souvent que si Dieu permettait qu'elle se fît voir à vous, elle n'y manquerait pas; mais ce dont elle se tenait pour bien assurée, c'est que Notre-Seigneur ne refuserait pas à son âme la douceur de vous voir. Pour nous, vraiment, après les grâces célestes dont son Seigneur l'a favorisée en ce monde, nous pouvons bien croire qu'il ne lui refuse plus rien à cette heure.

« Il ne m'est pas possible de vous donner une idée de la perfection de Rebecca : la beauté de son âme, et même aussi sa terrestre beauté, ont été croissant chaque jour, jusque dans les bras de la mort. Votre dernière lettre nous arriva la veille du jour où nous l'avons perdue.

Elle était entrée déjà dans sa longue agonie. Je pus encore lui apporter vos tendres paroles : elle leva les yeux sur le crucifix, vous bénissant avec une expression de tendresse répandue sur tout son visage, et en même temps une expression très-vive de cette douleur qu'elle a toujours ressentie de votre absence. Ne pas vous voir, c'est le seul regret qu'elle ait jamais exprimé en quittant ce monde. — « Dites-lui seulement qu'il vienne vers moi, » murmurait-elle, quand déjà elle n'avait plus assez de force pour supporter d'entendre parler de vous pendant plus d'un instant.

« C'est dans les bras de sa mère, c'est sur ce cœur qui l'aimait tant, qu'elle a rendu le dernier soupir... Neuf semaines, nuit et jour, je l'ai tenue entre mes bras ; bien souvent, prenant ma nourriture avec une main, derrière son oreiller, tandis qu'elle reposait sur mes genoux. Dans ses souffrances, elle ne trouvait ni trêve ni soulagement qu'en sa mère bien-aimée, en sa pauvre mère. J'étais si heureuse de souffrir avec elle ! Je n'ai pas eu un seul moment conscience de fatigue ni de mal. Soyez sans crainte pour votre mère, mon bien-aimé William. »

ELIZABETH SETON A Mme JULIA SCOTT

« ..... Je sais bien toute la compassion que vous avez pour moi... Oh! la mort, ma Julia!... Mais qu'est-ce que la mort auprès de cette longue, longue éternité! Ma petite chambre a une fenêtre qui est tournée vers les bois où mes bien-aimées sont endormies. Je regarde de ce côté vingt fois par jour, et mon cœur se maintient en haut. C'est par là que je commence le matin; c'est par là, que je finis quand vient le soir. Puis je me dis: « Plus de douleur maintenant! en haut! en haut! belles et joyeuses âmes! »

« Rappelez-moi à ceux que j'aime si tendrement autour de vous; et aimez toujours votre pauvre Elizabeth. »

Dans les premiers jours de décembre, un mois après la mort de Rebecca, Elizabeth vit arriver à Emmettsburg M. de Cheverus. Cette visite ne fut qu'une apparition de quelques heures; mais elle lui apportait un témoignage de sympathie qui lui fit autant de bien que chose humaine pouvait lui en faire désormais. Il est à peine besoin de dire qu'elle édifia et toucha le saint évêque par les grands senti-

ments de foi qui dominaient toute sa douleur. « Le souvenir du 8 et du 9 décembre, lui écrivait-il, quand il fut rentré dans son diocèse, sera gardé dans le trésor de ma mémoire et des affections de mon cœur. Vos excellentes Sœurs, leurs élèves si édifiantes et si heureuses, la Mère avec ses enfants du ciel et ses enfants d'ici-bas, sont dans mon cœur et dans mes prières pour y demeurer à jamais. »

(Écrit par Elizabeth sur une page détachée.)

Première journée du printemps, 1815.

« O ma bien-aimée Rebecca, tu ne souffres plus! *La foi, l'espérance ne sont plus pour toi, mais l'amour seul,* qui se réjouit et triomphe en toi pour l'éternité. — Le ciel est si pur au-dessus de ces tombes chéries! La mousse la plus verte recouvre déjà celle de Rebecca. Une petite violette s'y montre même, en pleine fleur... Un long silence à cette place... Mais la communion demain; et le jour d'après, et encore le jour d'après. »

XXIII

Le droit d'association et les œuvres catholiques aux États-Unis. — La société des Sœurs de Saint-Joseph prend les mesures nécessaires pour faire reconnaître son existence légale. — Procès intenté à la communauté par M. Emmett. — Fondation de l'orphelinat de New-York. — M. Connelly. — Lettre d'Elizabeth Seton à son fils William. — Retour de William en Amérique. — Richard, son jeune frère, est demandé à Livourne par Antonio Filicchi. — Lettre d'Elizabeth à Antonio. — M. du Bourg, évêque de la Louisiane, amène d'Europe en Amérique quarante missionnaires. — Zèle apostolique de M. du Bourg. — Son voyage de Baltimore à Saint-Louis du Missouri. — Les œuvres de son épiscopat. — William Seton *midshipman*. — Ses adieux à sa mère. — Correspondance d'Elizabeth Seton et de son fils. — Lettres à Antonio Filicchi. — Valparaiso. — Emmettsburg.

1816-1819

Mon Dieu, vous l'aimiez donc bien, cette Elizabeth! vous la vouliez donc bien à vous, rien qu'à vous! Ces coups redoublés, frappés sur son cœur, qu'étaient-ils en vos desseins, sinon vos épreuves? Vous veniez à elle, et vous

l'interrogiez après. M'aimes-tu ? lui disiez-vous ? — Le malheur, n'est-ce pas toujours, pour chacun de nous, le *Pierre, m'aimez-vous* [1] ? — Quand vous lui ôtiez son père, son William, et sa Rebecca, la sœur de son âme, elle vous répondait : *Seigneur, je vous aime !* — M'aimes-tu ? disiez-vous encore, quand vous lui repreniez Cecilia, Henriette, ses deux autres sœurs ; elle vous répondait : *Seigneur, je vous aime !* — Et quand elle eut perdu son Anna, et après qu'elle eut perdu sa seconde Rebecca, la petite bien-aimée, m'aimes-tu ? répétiez-vous. — Elle, toute soumise et tout en pleurs : *Vous le savez bien, Seigneur, que je vous aime !*

C'en est assez, vous ne l'interrogerez plus : elle est à vous d'un invincible amour : votre épreuve l'a trouvée fidèle. Désormais vous ne lui ôterez plus rien de ce que vous lui avez laissé sur la terre à aimer. Vous voulez *la laisser respirer un peu, avant qu'elle ne s'en aille ; car bientôt elle ne sera plus*. Son œuvre est fondée. La société des Filles de la Charité ira grandissant, semant ses bienfaits, prodiguant ses secours, apparaissant sur tous les points où la civilisation lui aura fait jour, dans l'immense étendue des États-Unis. L'esprit de saint Vincent l'a déjà péné-

[1] S. Jean, chap. XXI, 16.

trée, on le reconnaît à ses fruits. Il reste à la constituer dans sa forme légale. Il reste à la préparer pour d'inévitables contacts avec le monde extérieur. Ce soin va ramener votre servante vers les régions de la terre. Elle les fuirait volontiers; mais vous voulez qu'avant de disparaître, elle ne laisse rien après elle d'incomplet et d'inachevé. Les mœurs et les lois du pays où elle vit lui rendront d'ailleurs sa tâche facile. L'esprit d'association a formé les États-Unis. La liberté d'association, liberté absolue, si profitable aux œuvres catholiques, y est considérée partout, à tous les degrés, comme la sauvegarde de l'indépendance, et comme le rempart du droit commun.

L'association des Sœurs de la Charité de Saint-Joseph se trouvait dans une situation si prospère, et donnait de telles promesses pour l'avenir, que ses directeurs, vers la fin de l'année 1816, jugèrent opportun de la constituer d'une manière légale. Jusqu'alors elle n'avait point eu d'existence reconnue. Aux yeux de la Législature de l'État, elle était comme n'existant pas. Tout ce qui composait la propriété de la communauté, terrain, maison, dépendances, était considéré comme la possession privée des trois personnes dont nous avons vu les noms figurer dans l'acte d'acquisition passé à Emmettsburg en 1809 : MM. Samuel Cooper, M. Guillaume

Valentin du Bourg, et M. Jean Dubois. Le temps était venu de rendre la communauté propriétaire nominale d'un bien dont elle était propriétaire réelle.

Toute association dans les États-Unis jouissant du droit de se constituer pour quelque objet que ce soit, une fois constituée, elle est libre d'acquérir, de vendre, de posséder, de se développer comme il lui convient. S'il s'agit d'une association religieuse, la loi ne fait acception d'aucune doctrine, d'aucune secte, de quelque nature que ce soit. Elle exige seulement de toute association qui aspire à avoir une existence légale, qu'elle obtienne ce qu'on appelle un *acte d'incorporation*. Cet acte, émané de la Législature d'un État ou du Congrès, a pour effet d'attribuer à la société qui l'a obtenu le caractère d'une personne civile; à proprement parler, il n'y a d'existence civile pour les associations, aux États-Unis, que lorsqu'elles ont été incorporées. Les catholiques se sont tous et toujours conformés à cette condition; et ils ont tiré profit de la libéralité du droit commun pour donner à leurs congrégations et à leurs fondations les garanties qui en assurent la perpétuité. Ils ont fait incorporer leurs couvents, leurs hôpitaux, leurs colléges, leurs paroisses. De la sorte, ils ont pu posséder des biens, en échanger, en acquérir, suffire à

l'entretien de leur clergé, de leurs congrégations, de leur culte : en un mot, pourvoir à toutes leurs charges. Ces grands avantages, dus aux chartes d'incorporation, avaient été pressentis, bien avant que l'avenir les eût révélés, par le grand John Carroll, si profondément dévoué aux intérêts du catholicisme, et si passionnément attaché aux institutions américaines.

Quand on parla à la mère Seton de l'opportunité des démarches à faire pour assurer à l'association des Sœurs de la Charité son existence légale, elle demanda qu'on lui expliquât quel profit on en pourrait recueillir. Tout, dans une semblable question, était nouveau pour elle ; sa pensée ne s'y était jamais arrêtée. On lui expliqua ce qu'était l'incorporation ; et comme on lui représentait qu'un des principaux avantages de cette mesure serait de permettre à la congrégation de plaider et d'intenter procès : « Je ne regarde pas cela comme un avantage, » répondit-elle. — Cependant, comme ceux qui la conseillaient étaient d'avis qu'on devait poursuivre cette affaire, elle y donna son assentiment. L'acte pour incorporer la congrégation fut passé par la Législature du Maryland, au mois de janvier 1817 [1]. Immédiatement après,

[1] Voir la note 17 à la fin de ce volume.

la propriété de la ferme et de la maison, et du lot de terrain y attenant, fut transférée aux Sœurs par les possesseurs nominaux.

A peine ces formalités avaient-elles été remplies, que l'ancien propriétaire du terrain cédé à la communauté de Saint-Joseph, M. Emmett, le premier colon de cette vallée, voulut disputer aux Sœurs leur propriété, sous le faux prétexte d'une nullité dans les actes de vente. Bien décidé à leur créer au moins des embarras, il leur intenta un procès dont l'injustice était manifeste. Les Sœurs n'avaient rien à redouter de ses prétentions; mais il leur semblait pénible d'entrer dans les contestations, les longueurs et les frais d'une affaire en justice. La discussion était entamée, quand elle prit fin tout à coup de la manière la plus imprévue, par la mort subite de M. Emmett. Les héritiers qu'il laissa renoncèrent à poursuivre le procès qu'il avait intenté aux Sœurs.

Au printemps de l'année 1817, la congrégation catholique de la ville de New-York, touchée des résultats obtenus dans l'asile de Saint-Joseph de Philadelphie, voulut aussi avoir son orphelinat. Le diocèse de New-York commençait seulement à se constituer; la charité y avait tout à faire. M. Connelly, qui le gouvernait depuis deux ans, comprenait la grandeur de sa tâche, et s'y dévouait avec un admirable zèle.

Religieux dominicain, naguère prieur du couvent de Saint-Clément à Rome, M. Connelly avait été choisi par le Souverain Pontife, après son retour dans ses États, en 1814, pour succéder à M. Concanen, l'évêque nommé au siége de New-York en 1808 [1]. Ce fut lui qui se chargea de transmettre à la mère Seton l'expression du vœu général. Il obtint d'elle tout ce qu'il sollicitait. Admirable disposition de la Providence! dans cette ville où, dix années auparavant, la pauvre Elizabeth avait essuyé toutes les colères de l'intolérance et les douleurs de l'abandon, la voilà qui reparaissait, modeste, mais triomphante, prête à ouvrir ses bras à des misères sans nombre, et à jeter les fondements d'une grande maison religieuse, la première maison religieuse qu'eût encore vue le nord des États-Unis.

Ce fut à la Sœur Rose White qu'elle confia le soin de fonder l'orphelinat de New-York. Elle la rappela de Philadelphie, où sa piété, sa capacité, ses manières aimables et douces, en attirant sur elle la bienveillance de tous les gens de bien, avaient assuré le succès de sa tâche. Elle lui donna comme auxiliaires les Sœurs Cecilia O'Conway et Félicité Brady, l'élite de la communauté. Ces trois servantes des

[1] M. Concanen avait été également prieur du convent de Saint-Clément aux Dominicains.

pauvres arrivèrent à New-York le 20 juin 1817. Elles s'y établirent d'abord dans une petite maison située sur l'emplacement qu'elles possèdent aujourd'hui dans *Prince-Street*. La première année, elles n'eurent à soigner que cinq enfants. L'année d'après, elles en avaient déjà vingt-huit. Elles devaient, quelques années plus tard, en recueillir quatre cents, et en recevoir le double encore des mains de l'État lui-même.

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

1er juin 1817.

« Mon cher Antonio, toujours cher,

« Cette lettre vous sera remise par M. Cooper, dont la conversion vous aura été racontée il y a bien longtemps, je n'en doute pas, par M. du Bourg, qui vous aura dit aussi qu'il est le fondateur de notre maison de Saint-Joseph. Selon les premières intentions de M. Cooper et mes espérances, cette maison devait être un asile seulement pour les pauvres enfants de notre Sauveur dans la campagne ; mais il semble qu'elle soit destinée à former des filles de la ville à la foi et à la piété, pour faire d'elles de vraies et chrétiennes épouses et mères de fa-

mille. Notre œuvre se poursuit avec une bénédiction, un succès, qui sont l'ouvrage de Dieu seul, et qui seront un sujet de grande satisfaction pour vous, qui aimez et chérissez la religion si véritablement.

« Je ne sais rien des intentions qui amènent M. Cooper dans votre heureux pays. Je sais seulement combien il est respecté par tous ceux qui aiment Notre-Seigneur en ce pays-ci. »

Elizabeth Seton, récompensée de son zèle et de sa ferveur par le développement de son œuvre, se voyait également bénie dans les trois enfants qui lui restaient. Sa fille unique maintenant, sa Catherine-Joséphine, se montrait à tous les égards ce qu'avaient été ses sœurs. — C'est à peine si nous oserons la laisser entrevoir dans ce récit. Elle vit encore aujourd'hui, cachée aux regards du monde. Des trois filles qu'avait eues Elizabeth, elle seule, oubliée par la mort, a pu suivre jusqu'au bout les traces de sa mère, et servir Dieu dans ses pauvres sous l'habit religieux.

De son côté, le jeune William Seton se maintenait tel que sa pieuse mère le pouvait souhaiter. Il était encore, mais pour peu de temps, en Italie, auprès d'Antonio Filicchi. Sa bonne conduite, sa déférence pour le noble ami de sa famille, son second père, ne s'étaient pas dé-

menties un seul jour, bien que ses aspirations vers une vie plus active n'eussent rien perdu de leur première vivacité.

Loin d'être attiré vers les intérêts et les occupations du haut négoce, il persistait à vouloir entrer dans la marine de son pays. C'était un chagrin pour Elizabeth, le seul chagrin que lui eût jamais donné son fils. Toutefois la répugnance qu'elle avait eue de tout temps à le voir embrasser la noble carrière qu'il voulait suivre se trouvait moins justifiée.

William, plus avancé dans la vie, s'éloignait de l'âge où les impressions de l'enfance s'effacent avec facilité. Il allait avoir vingt et un ans. Sa foi s'était affermie. Après l'éducation d'Emmettsburg, les exemples de piété et d'honneur chrétien donnés par les Filicchi, avaient mis en lui une forte empreinte. Les craintes d'Elizabeth, sans être disparues, trouvaient du moins à se rassurer. Elle les exprima pour la dernière fois, au moment où William annonça son prochain retour aux États-Unis.

« Je vois, mon enfant, lui dit-elle, que l'honneur et l'amour filial, triomphant du penchant de la jeunesse et de la nature, vous ont longtemps maintenu dans une situation qui n'était pas celle que vous eussiez choisie; aussi, je me sens bien reconnaissante à notre Dieu et à vous, puisque maintenant, j'ai atteint le prin-

cipal objet que j'avais en vue quand je me suis séparée de vous, mon bien-aimé fils. Ce que je voulais, ce n'était pas tant vous fixer auprès d'amis opulents et vous mettre en situation de faire fortune, que vous faire prendre le loisir de vous connaître un peu vous-même, et de surmonter, s'il se pouvait, votre première et si ardente inclination pour la marine, la passion de votre cœur encore maintenant, je le sais. Cependant je croirais être infidèle à notre mutuelle et tendre affection, si je ne vous disais pas ma pensée tout entière, à vous, qui m'avez si bien exposé toute la vôtre ; et si je ne vous laissais pas voir les craintes que j'ai, non pour votre chère personne, mon bien-aimé, mais pour votre cher et éternel intérêt. Ah ! si vos défuntes sœurs pouvaient se faire entendre, elles se joindraient à moi et vous solliciteraient avec bien plus d'instances encore que ne le fait votre pauvre mère.

« Cher William de mon âme, est-il besoin que je vous dise de vous élever au-dessus des nuages qui vous environnent? Vous savez assez que nous devons supporter ici-bas notre part d'épreuves, nous comme toutes les créatures humaines. Ceux qui souffrent le moins ne sont pas les plus à envier. Pour ma part, je regarderai toutes les peines que j'ai jamais endurées comme trop récompensées par le doux et inex-

primable bonheur que j'ai éprouvé en lisant ce que vous m'avez dit dans votre dernière lettre, si remplie des témoignages de votre tendresse pour moi et de votre attachement à vos devoirs. »

Malgré l'amertume de ses derniers deuils, ce fut pour Elizabeth une douce journée que celle où elle retrouva son William. Deux années, parfaitement employées, avaient développé chez le jeune homme ces qualités et ces avantages qui font l'orgueil des cœurs maternels. Elizabeth, fière de son fils, était pénétrée de gratitude envers Dieu, qui l'avait conservé sage et bon, et le ramenait près d'elle. Avant qu'il ne songeât à la quitter de nouveau, elle devait jouir de sa présence pendant plusieurs mois. Elle l'établit, le plus agréablement quelle put, dans la petite maison de la montagne. Tous les jours, il venait passer plusieurs heures à Saint-Joseph ; heures de délicieux entretien pour cette mère et pour ce fils, qui se comprenaient si bien et qui n'avaient jamais eu l'un pour l'autre une pensée cachée.

L'arrivée de William à Emmettsburg fut le signal du départ de son frère Richard. Antonio Filicchi offrait à cet enfant la place que son frère aîné laissait vacante. L'idée de faire cette offre lui était venue au moment où il avait vu s'éloigner William. Celui-ci était chargé d'en

apporter de vive voix la nouvelle à sa mère. Il devait en même temps remettre à Elizabeth une lettre d'Antonio Filicchi. « William, disait Antonio, vous reviendra avec cette lettre, en bonne santé, s'il plaît à Dieu; respectueux et tendre fils, et avec un cœur que rien n'a flétri, et toujours, je l'espère, ferme chrétien catholique. Je m'en remets à ce qu'il vous dira pour tout ce que vous désirerez d'ailleurs savoir. L'emploi de William auprès de moi pourrait être rempli par son jeune frère Richard, si vous pensez qu'il y soit propre, et si la situation que je lui offre vous convient ainsi qu'à lui. Pour ma part, je me contenterai d'une bonne volonté et d'une bonne écriture; et je suis tout prêt à agir pour lui comme j'ai fait pour William. Laissez-le tenter l'épreuve. Et par-dessus tout, ma sainte sœur, croyez-moi cordialement, dans toute l'étendue que ce mot peut avoir, votre ami le plus affectionné et le plus fraternel. »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

16 septembre 1817.

« Mon cher Antonio, cher à jamais,

« Voici mon Richard. Vous avez dit qu'une bonne volonté et une bonne écriture suffiraient.

J'espère qu'il vous montrera bientôt qu'il a les deux; et de plus, un cœur brûlant du désir de vous témoigner en notre nom à tous l'amour et la reconnaissance que nous avons tous pour vous. Votre demande de l'avoir est une vraie faveur de la Providence; car il paraît que jamais il n'a existé autant de difficulté pour occuper les jeunes gens. M. Barry [1] m'écrit qu'il a été obligé d'éloigner son propre fils, à cause de la dépravation des jeunes gens dans nos villes en ces tristes temps.

« Les dispositions de Richard sont tout à fait différentes de celles de William. La pente de ses pensées le porte tout aux affaires et à ce genre d'activité. Mais son tempérament si prompt, joint à son manque d'expérience, l'expose à des dangers continuels auxquels échappe son frère. Oh! avec quel cœur profond, rempli de chagrin et aussi d'espérance, je les recommande à Dieu, qui jusqu'ici nous a si bien protégés!

« Nous avons trouvé que William avait tant gagné, et qu'il était en si excellentes dispositions, que nous ne saurions avoir la moindre inquiétude pour lui. Le voilà qui de nouveau a tourné son cœur vers la vie de marin, et main-

[1] M. Robert Barry, consul de Portugal à Baltimore; il était de la famille des Barry de New-York, et, comme ces derniers, ami dévoué d'Elizabeth.

tenant je ne puis plus y mettre obstacle. Je remets tout à Dieu. Si Dieu n'est pas offensé, je serai contente. Mais là est le tourment! Cette carrière a tant de dangers pour l'âme et pour le corps! Le président du département de la marine lui a promis un emploi; avant Noël, hélas!

« Toutes nos affaires de Saint-Joseph marchent avec la bénédiction de Dieu. Nous avons maintenant nos Sœurs établies à New-York, comme à Philadelphie, pour soigner les orphelins. Ces branches sont sorties de notre maison. Elles portent leurs fruits et vont semer le petit grain de sénevé. La religion sourit à notre pauvre pays de bien des manières. L'arrivée de l'évêque du Bourg avec ses quarante missionnaires est une grande bénédiction; les *settlements* [1] à l'intérieur étant si nombreux et quelques-uns absolument privés de prêtres qui puissent rompre le pain de vie pour eux. »

Ce n'était pas seulement dans la vallée de Saint-Joseph, à New-York et à Philadelphie, que le petit grain de sénevé, dont parle Elizabeth, avait pris croissance sur la terre d'Amérique. De tous côtés la bonne semence levait et

[1] Les nouveaux établissements faits par les colons.

se multipliait. Ne nous en étonnons pas. Quand Dieu veut conquérir à la foi des contrées nouvelles, il leur envoie quelques-uns de ses serviteurs dans lesquels on croit voir revivre nos pères et nos maîtres, les premiers apôtres. Persuadés des mêmes vérités, enflammés de la même ardeur, prenant leurs devanciers pour modèles, ces nouveaux venus renouvellent les anciennes merveilles. C'est à ce moment que *l'arbre se fait reconnaître à ses fruits*. Partout, dans l'histoire de l'Église, les commencements de l'apostolat sont les mêmes.

Quand nous lisons avec admiration quels ont été les travaux, les fatigues, et aussi les grandes œuvres, des Cheverus, des Matignon, des Flaget, des David, des du Bourg, des Dubois, des Duhamel, des Bruté et de tant d'autres encore dont le nom seul trouvera place ici : Moranvillé, Garnier, Théodore Badin, Gabriel Richard, Dimitri Galitzin, John Thayer, Benoît Fenwick, Charles de Nerinckx, Édouard Fenwick, Hill, Robert Molyneux, Antoine Kohlman, Felix de Andreis, Joseph Rosati, Odin, Van Quicken-Born, Van de Veld, Antoine Blanc, John England, etc., etc. [1], rappelons-nous que chacun de ces hommes apostoliques aurait pu dire à son tour ces paroles du grand

[1] Voir les notices comprises dans la note 16 à la fin de ce volume.

saint Paul : *J'ai été en voyage et en périls souvent : périls sur les fleuves, périls de la part des voleurs, périls au milieu des villes, périls au milieu des déserts, périls sur la mer. J'ai enduré toutes sortes de travaux et de fatigues ; de fréquentes veilles, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et la nudité. — Et, en outre de ces choses du dehors, j'ai les soins de chaque jour, la sollicitude des Églises.*

Qui dira au prix de quelles fatigues, de quels voyages, et de quelles démarches, l'évêque de la Louisiane, M. du Bourg, avait pu réunir ces ouvriers évangéliques qu'il amenait en Amérique vers le milieu de l'année 1817 ? Le pauvre évêque les avait rassemblés un à un, en Italie, en France, dans les Flandres. Il était parti de la Nouvelle-Orléans, en 1815, aussitôt après que la paix avait été conclue entre les États-Unis et l'Angleterre. Jusque-là, il n'avait gouverné son troupeau que comme vicaire apostolique. Ce fut à Rome qu'il se vit élever à la plénitude du sacerdoce. A Rome, à Milan, plusieurs Pères Lazaristes et quelques jeunes clercs lui avaient promis de se joindre à lui. Mais ce n'était point assez, les ressources lui manquaient pour suffire aux frais de leur traversée. Il se mit en route pour la France, afin d'y solliciter la charité des fidèles. L'une de ses étapes était marquée dans la catholique ville

de Lyon. Un grand souvenir se rattache au séjour qu'il fit en cette ville. C'est à ce moment que prit naissance l'œuvre catholique par excellence, l'œuvre de la Propagation de la Foi, qui soutient de ses prières et de ses aumônes les missionnaires catholiques dévoués à la prédication de l'Évangile par toute la terre. Ce fut l'appel fait par M. du Bourg à la charité des fidèles lyonnais, ce fut son cri de détresse entendu par deux pieuses femmes et répété par elles, surtout dans les ateliers de la ville, qui éveilla l'idée qu'on eut de former une association pour venir en aide aux besoins des missionnaires. On invita à y prendre part le pauvre avec son obole, l'artisan avec son aumône la plus humble. La contribution de chaque associé était d'un sou par semaine [1].

Notre France se montra généreuse en ses dons à M. du Bourg. Les aumônes qu'il récolta lui fournirent un petit trésor avec lequel il acheta non-seulement des objets sacrés nécessaires au culte, mais des outils, des instruments de culture et de labour. Approvisionné autant comme un colon que comme un évêque, il s'embarqua à Bordeaux le 27 juin 1817. Par ordre du roi Louis XVIII, un petit bâtiment de

[1] Voir le *Nouveau Coup d'œil sur l'œuvre de la Propagation de la Foi*. A Lyon et à Paris, au bureau de l'œuvre. — 1856.

la marine royale, la flûte *la Caravane,* avait été mis à sa disposition pour son transport gratuit.

Arrivé heureusement dans le port d'Annapolis, notre évêque missionnaire se dirigea vers Baltimore, et de là, sans prendre de repos, vers Saint-Louis du Missouri, qu'il avait choisi pour sa résidence provisoire. La Nouvelle-Orléans avait été sa résidence autrefois; mais il y renonçait momentanément, se confiant en l'action du temps pour faire disparaître un esprit d'indépendance, et même d'hostilité, qu'il avait rencontré auprès de son clergé, tout espagnol d'affection, mécontent de l'annexion avec les États-Unis, et prévenu contre tout ce qui lui venait du Nord, même un évêque.

Pour se rendre de Baltimore à Saint-Louis par le chemin que M. du Bourg comptait suivre, il n'y avait pas moins de cinq à six cent milles à franchir. Il résolut de faire ce trajet moitié en bateau, moitié à pied, après qu'il eut reconnu aux dépens de sa vie le danger de voyager en voiture par des chemins impraticables. Le bâton à la main comme un pèlerin et comme un pasteur, il cheminait accompagné de ses fidèles missionnaires, puisant ses forces dans l'énergie de sa volonté. Il n'était pas naturellement d'une santé très-robuste. On traversa le

Maryland et l'on entra dans la Pensylvanie. Aux approches de Pittsburg, l'évêque avait les pieds ensanglantés et paraissait épuisé de fatigue. Ses compagnons, alarmés de le voir ainsi, prirent les devants sur lui, et se procurèrent un cheval, qu'ils lui amenèrent. Il refusa de s'en servir. « C'est au capitaine, dit-il, à donner l'exemple à ses soldats ; il ne lui est pas permis de se laisser vaincre en courage. »

A Pittsburg on acheta un bateau et l'on se prépara à descendre le cours de l'Ohio jusqu'à la ville de Louisville. La navigation offre des périls sur ce beau fleuve, à cause des bancs de sable et des îlots dont son lit est parsemé ; les missionnaires cependant n'eurent d'autres pilotes qu'eux-mêmes. Quand son tour était arrivé, l'évêque faisait son quart aussi bien que le dernier de ses prêtres.

Louisville est située à une petite distance de Bardstown. On ne s'y arrêta guère que le temps de demander quel chemin conduisait à cette dernière ville. M. Flaget et M. du Bourg tombèrent dans les bras l'un de l'autre, en versant des larmes d'attendrissement, lorsqu'ils se retrouvèrent. Ils s'étaient séparés huit ans auparavant, persuadés qu'ils ne se reverraient jamais en ce monde.

Afin de prolonger pendant quelques jours la sainte joie que les deux amis avaient de se re-

voir, il fut convenu que l'évêque de Bardstown accompagnerait l'évêque de la Louisiane jusqu'à Saint-Louis. Ils y arrivèrent le 6 janvier 1818. Tout le peuple de la ville, catholiques et protestants, se pressait autour de l'évêque, qui marcha droit à l'église, et fit entendre sa parole à son troupeau.

Saint-Louis, fondé en 1764 par les Français, comptait cinq à six mille âmes, catholiques pour la plupart. Le pays environnant était peuplé de catholiques descendants des Français possesseurs de la Louisiane, et des Canadiens émigrés. La ville, magasin général du commerce avec les Indiens de l'Ouest, située sur les bords d'un fleuve magnifique, au centre d'une contrée fertile, était promise à un avenir brillant. Mais le présent offrait peu de ressources. Au point de vue des établissements religieux, tout était encore à créer. Grâce au zèle de M. du Bourg, en moins de huit années, une vaste cathédrale, un séminaire, — Sainte Marie des Barrens — une maison d'école, — plus tard le collége des Jésuites, — la maison des Frères de la doctrine chrétienne à Sainte-Geneviève, la maison des dames du Sacré-Cœur et celle des Jésuites à Florissant, sortirent du sol du Missouri comme par miracle.

Ce qui est vraiment touchant, ce qui fait naître l'admiration, c'est que, tandis qu'il

bâtissait cathédrale, églises, séminaire, colléges, etc., et qu'il nourrissait chaque jour autour de lui plus de cinquante personnes, prêtres, séminaristes, auxiliaires de ses travaux à divers titres, l'évêque missionnaire vivait lui-même dans un dénûment qui fait penser à ce qu'on raconte de la vie des anachorètes. La pauvreté de sa demeure répondait à l'insuffisance de sa table. Un jour, en 1820, un de ses amis de la Nouvelle-Orléans eut l'idée de lui envoyer un lit un peu élégant pour remplacer le petit cadre en bois de sapin dont il se contentait. Voici un passage de la lettre que l'évêque lui écrivit, en lui adressant à l'avance ses remercîments :

« Mon *palais* est trop petit et trop pauvre pour admettre un pareil ornement. Vous me permettrez donc, mon cher, de le convertir en quelque chose d'une utilité plus immédiate. C'est du pain qu'il me faut pour moi et pour mon monde. Tout ici est exorbitamment cher; et je n'ose pas me donner le moindre petit meuble. Croyez-vous que nous sommes obligés de nous emprunter mutuellement une table à écrire? Mais cela ne prend rien sur ma bonne humeur. Au contraire, j'éprouve la vérité du proverbe : « La bourse plate rend le cœur léger. »

La partie sud de l'immense diocèse de M. du

Bourg, la basse Louisiane, était aussi l'objet de sa sollicitude. Il y avait envoyé dès les commencements un vicaire général muni des plus grands pouvoirs. Un collége à la Nouvelle-Orléans, un second collége à Opelousas, petite ville située sur la rivière Vermillion ; un orphelinat, un séminaire et un collége à la Fourche ; la maison des dames du Sacré-Cœur à Saint-Michel : telles furent les fondations les plus importantes de ce fécond épiscopat [1].

Quand nous avons parlé du voyage qu'avait fait en Italie M. du Bourg, dans l'année 1815, nous avons dit qu'il avait été sacré évêque à Rome. Le premier endroit où il se rendit, après qu'il eut quitté la ville sainte, fut Livourne, où il séjourna pendant quelque temps. Le siége épiscopal de cette ville était alors vacant, et plusieurs paroisses demandèrent à l'évêque de la Louisiane qu'il les visitât, pour donner à leurs fidèles le sacrement de confirmation. Il demeura, le temps qu'il passa à Livourne, dans la maison des Filicchi. Là, même avant qu'on ne l'eût vu, on le connaissait et on l'aimait. Le respect qu'on avait pour l'évêque se joignait chez tous à l'affection qu'inspirait l'ami de M. Carroll, de M. de Cheverus et d'Eliza-

1 Voir les *Annales de la Propagation de la Foi*. — *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*. — *Sketches of Kentucky, by the very Rev. Dr Spalding*.

beth Seton. M. Patrizio Filicchi, le digne fils d'Antonio, a fait revivre pour nous le souvenir qu'il conserve encore, après tant d'années, de la grâce et de la dignité qui formaient comme une auréole au front du vénérable M. du Bourg [1]. Rempli de cette urbanité qui régnait dans l'ancien temps, bienveillant et doux à tous, on eût dit toutefois qu'il réservait pour les jeunes enfants ce qu'il avait en lui de plus aimable. Au milieu de la belle et nombreuse famille qui entourait Antonio Filicchi, l'éminent évêque, le savant docteur, se laissa voir ce qu'il était déjà quand, tout jeune prêtre, il avait été choisi par M. Emery, comme un des plus dignes, pour diriger les clercs de son école d'Issy, en se rendant maître de leurs cœurs.

Nous voici loin d'Emmettsburg. Peut-être on nous le pardonnera : nous n'étions pas loin d'Elizabeth, tandis que nous nous attachions aux pas d'un de ses amis les plus vénérés et les plus chers. Elle, vers la fin de cette année 1817, faisant abnégation d'elle-même, avait

[1] Nous tenons d'une personne âgée qui, dans sa jeunesse, avait beaucoup vu, en Amérique, M. du Bourg, et, en France, l'illustre archevêque de Paris M. de Quelen, que l'évêque de la Louisiane, par son aménité, son grand air, et l'ensemble de ses traits, rappelait M. de Quelen d'une manière frappante.

préparé le départ de son second fils, Richard, empressée qu'elle était de le voir répondre à l'appel d'Antonio Filicchi. Sous le coup d'une première séparation, à deux mois d'intervalle, elle allait voir s'éloigner son autre fils. William, en effet, cédant à une vocation irrésistible, entra dans la marine des États-Unis avec rang de *midshipman* [1], son brevet signé par le président Monroe. A cette époque, il n'existait pas encore d'école navale aux États-Unis. C'était le président qui désignait les midshipmen ; d'ordinaire, sur la recommandation de quelque personne influente.

William allait s'éloigner, ignorant de la durée que pourrait avoir son absence; dans la carrière qu'il embrassait les séparations se comptent par les années. Pour ses débuts, il était embarqué à bord de la frégate l'*Independence*, alors en armement au port de Boston. Son trouble, son attendrissement, quand il se vit sur le point de quitter sa mère, sont exprimés d'une manière touchante dans cette lettre d'adieu qu'il lui adressa :

1 *Midshipman*. Les Américains ont adopté chez eux ce nom qu'on donne dans la marine anglaise aux aspirants employés à bord des vaisseaux de guerre; la plupart du temps, jeunes gens de famille et de bonne éducation, qui passent lieutenants de vaisseau quand ils ont fait de la mer l'apprentissage nécessaire.

« C'est pour la troisième fois que je reviens m'asseoir pour vous écrire. Je sais que votre cœur tant chéri est toujours à côté de moi. Et moi aussi, je puis bien dire véritablement, qu'en mouvement ou en repos, endormi ou éveillé, j'ai toujours devant moi votre chère image. Quand je pense à ma petite chambre de la montagne et à mes visites de tous les jours à Saint-Joseph, et que je compare le temps qui vient de se passer avec ma situation présente, je ne puis m'empêcher d'être étonné de ma — j'allais dire de ma folie, — de vouloir quitter un lieu où il me semble en ce moment que je pourrais me trouver heureux toute ma vie. Mais il y a quelque chose qui me pousse en avant ! Assurément, comme l'a dit un auteur, il y a un courant dans nos destinées. S'il n'en était pas ainsi, je ne concevrais pas ce qui a pu m'arracher d'auprès de vous. Je me plais toutefois à regarder en avant, vers le temps où, s'il plaît à Dieu de me conserver, je vous tiendrai de nouveau dans mes bras. Jusque-là, il faut que nous nous contentions tous les deux de nous écrire souvent; et vous, mère bien-aimée, de lire dans toutes mes pensées. »

Douces joies de se revoir, consolations de l'heure du départ, espérances si souvent déçues ! Cet adieu que William Seton adressait à

une mère qu'il chérissait, devait être son dernier adieu. Quand il s'était éloigné d'elle, après l'avoir si tendrement serrée contre son cœur, c'était pour la dernière fois qu'il l'embrassait. Les douleurs, les soucis, les fatigues avaient usé, bien avant l'âge, les forces d'Elizabeth. Pour son fils, confiant dans un long avenir, qu'était-ce, malgré la douleur du moment présent, qu'une séparation de quelques années? Il avait vingt ans; elle, avec le double, — même un peu plus, — n'était cependant pas avancée dans la vie. Que de jours n'auraient-ils pas pour être encore ensemble tous les deux! Il pensait n'avoir rien à craindre du temps. Il ignorait que de nos ennemis l'âge est peut-être celui qui nous fait les blessures les moins profondes. Ce qui nous ébranle tout à coup, ce qui nous atteint au cœur, avance bien plus sûrement le travail de notre destruction. Nous avons à compter avec nos douleurs plus qu'avec le nombre de nos années.

Tels ces fruits délicats, les plus beaux souvent, si la gelée des nuits d'automne les a saisis; ils sourient encore au soleil, laissant apercevoir à travers le feuillage le frais velours de leurs couleurs. Ils semblent tenir solidement à la branche qui les a nourris: touchez-les seulement, et le frêle lien qui les soutenait va se détacher. Sous cette enveloppe dont vos yeux

étaient charmés la vie manquait, la séve était desséchée. Ainsi la mère de William, toute vivante et jeune encore aux yeux de son fils, était proche de son déclin, mûrie avant la saison, pour son éternité.

ELIZABETH SETON A SON FILS WILLIAM

16 février 1818.

« Cher enfant de mon âme, vous partez donc!... Adieu encore une fois. Ah! ce mot, comme je le dis avec plus de courage qu'en 1815. Oui, vous devez remplir votre devoir d'état, et prendre votre part de cette vie d'épreuve, qui est notre vie. Tout ce que votre mère peut faire, c'est de prier pour que vous fassiez bonne route sous la garde du divin pilote. « La noble ancre de votre salut, » comme dit Burns, sera cette fidélité qui tiendra vos yeux fixés sur le ciel. Pour la conserver toujours, approchez-vous souvent des sacrements, dans les sentiments d'un enfant qui s'approcherait de son père; c'est là le point essentiel... Vous et moi, nous avons un cœur qui se laisse trop attendrir sur ce qui touche nos affections et les choses de l'heure présente... Mais ce sujet, nous l'avons traité à fond... Pensez à

votre santé ! Soyez prudent; ne vous exposez pas lorsque le devoir ne sera pas en jeu. »

ELIZABETH SETON A SON FILS WILLIAM

25 février 1818.

« Je veux espérer, cher bien-aimé enfant, que vous êtes en ce moment sain et sauf dans votre cabine. Le petit navire que vous avez laissé derrière vous a eu un temps nuageux; sa marche a été à peine de trois nœuds à l'heure. Et maintenant Dame Raison plaide sa cause, et elle insiste; elle démontre si clairement qu'une telle séparation est dans l'ordre de notre devoir. Cependant, malgré tout ce qu'elle peut me dire, vous me manquez à un tel point, qu'il me semble que moi, mon propre moi, est resté là comme une pauvre ombre; la plus chère partie a disparu. Je me recueille en la présence de notre Dieu, ne cessant de lui demander qu'il vous bénisse, voilà ma consolation la meilleure; et aussi, de chercher à voir en esprit en quel lieu vous pouvez être.

« Des nouvelles ici, il n'y en a point, vous le savez bien. Nos malades se trouvent mieux. Chacun parle de vous; un sujet d'entretien cher à votre mère ! Le petit White vint me voir l'autre jour, et me conta qu'à la montagne, il

y a un petit garçon qui dit qu'il n'y a plus de plaisir pour lui, maintenant que William est parti ; car, ce William, il l'aimait plus que personne au monde. Vous pouvez être sûr que je le ferai venir pour me voir sitôt que l'état de la route le permettra. Maintenant elle est toute défoncée. — Écrivez-moi si vous avez vu le bon évêque de Boston.

« Que votre cher cœur ne manque pas de s'unir au mien dans la prière chaque matin au moins. Ceci, je le demande instamment. Vous ne sauriez imaginer de quel secours ce vous sera en maintes rencontres qui viendront s'offrir à vous, dans votre situation. Oh ! mon William ! vous ne le savez pas, mais vous savez tout ce que je voudrais vous dire. Cher enfant de mon âme, souvenez-vous qu'il faut que nous nous retrouvions un jour, là où nous ne nous quitterons jamais. »

WILLIAM SETON A SA MÈRE

En rade de Boston, 4 mars 1818.

« Ma mère chérie,

« Me voici de nouveau à essayer de vous écrire de cette bruyante chambrée [1]. C'est

[1] Le poste des élèves à bord.

vraiment chose malaisée que de trouver un bon moment, avec trente-quatre midshipmen autour de soi, qui tous s'ingénient, parlant, chantant, faisant tout ce qu'ils peuvent pour tromper les heures d'ennui; car pour être prêts à tout événement, nous sommes retenus ici emprisonnés à environ cent *yards* [1] de la terre, où je ne suis pas encore descendu depuis mon arrivée. Dimanche prochain, pourtant, j'espère y retourner pour voir notre cher évêque Cheverus, dont la véritable affection et la tendre piété m'ont touché profondément et resteront toujours présentes à mon souvenir reconnaissant. Je n'ai pu voir sœur Rose; elle était sortie quand j'ai été la demander. J'ai vu du moins sœur Cecilia et quelques-uns des enfants de leur petite famille... Si je n'écoutais que mon cœur, il n'y aurait pas de joie sur terre capable de m'éloigner de vous. Mais nos deux destinées sont bien différentes! Il y a des moments où ce que je sens m'oppresse si fort, que je ne puis le maîtriser: moi-même je me trahis. Heureusement, notre cabine est si sombre que l'on y voit pas, même à midi, sans lumière. Notre service est très-doux; le tambour nous fait lever à sept heures et demie; et nous appelle aux postes de combat à neuf

[1] Le *yard* est d'environ un mètre.

heures. Pendant le jour, nous avons chacun notre quart dont la durée est tantôt de deux heures, tantôt de quatre heures. Il en est de même pendant la nuit. Mais comme nous sommes nombreux, nous n'avons un quart régulier, qu'une nuit sur trois. Maintenant à toute heure du jour ou de la nuit, nous pouvons être commandés pour un service à terre, ce qui fait que nous ne pouvons quitter nos embarcations sous aucun prétexte. Hier, a eu lieu mon second quart de nuit, de minuit à deux heures. »

ELIZABETH SETON A SON FILS WILLIAM

Mars 1818.

« Mon enfant chéri, je reçois à l'instant votre troisième lettre ; et voyant que la mienne ne vous est pas encore parvenue, il me vient l'idée de vous envoyer celle-ci sous le couvert de M. de Cheverus, à qui j'écris pour une petite affaire.

« Jamais jusqu'à présent je ne m'étais trouvée abattue comme je le suis par ce triste départ. Je regarde cent fois le cher crucifix, et je me résigne. Mais trop souvent, c'est dans une telle agonie du cœur, que rien ne la suspend ; si ce n'est la peur que ce cœur ne se

brise avant votre retour, et la pensée que ma mort vous désolerait. Ne devrais-je pas plutôt vous dire : « Mon fils, persévérez comme vous avez commencé. Notre mutuel amour ne suffit pas pour vous établir en ce monde, pour vous donner l'indépendance et une situation.» — Ah ! il y aurait tant de choses que votre mère devrait vous dire ; mais elle est hors d'état de rien dire. Regardez en haut, fils bien-aimé de mon âme, levez les yeux vers les cieux si purs, vous y lirez ce que cette âme voudrait vous dire ; et vous y lirez aussi ce que vous diraient les âmes de nos bien-aimées que nous avons vues partir. — Vos veilles de la nuit, j'y pense bien plus, pendant mes nuits, que je ne pense au sommeil ; et si vous saviez toutes les bénédictions que j'implore pour vous! Mais c'est se permettre par trop de vous parler de mon pauvre cœur, mon cher bien-aimé.

« M. Harper m'écrit la plus excellente des lettres, qui en renferme une autre à votre commodore, avec tant de belles promesses pour vous, mon chéri. Il parle aussi de l'amitié qu'il avait pour votre père. Oh ! la bonté de notre Dieu, sa bonté en tout ! »

ELIZABETH SETON A SON FILS WILLIAM

5 avril 1818.

« Mon cher bien-aimé, maintenant dites-moi un peu, dites-moi, vous-même, ce qu'une mère peut dire à un méchant enfant comme vous? Vous m'aimez; mais jamais il ne vous arrivera de me dire le plus petit mot de ce qui m'est si cher à moi, votre chère personne. Ah! pauvre moi! de ne pouvoir réussir à mettre cela dans vous! C'est encore en vain, j'en suis persuadée, si je vous tourmente; aussi bien vaudrait-il chercher à voir là-haut dans les nuages; ils m'en apprendraient autant sur vos chagrins, ou vos plaisirs, vos désirs et vos contentements de tous les jours, que m'en disent vos lettres. Vos lettres! qui me sont si follement chères que je les porte sur mon cœur, que je les lis et relis en pleurant sur elles à chaudes larmes. Je me suis demandé bien des fois comment ce cher être errant est-il pour moi tellement plus que tout en ce monde? Pourquoi toutes les cordes qui partent du cœur vont-elles s'enrouler ainsi tout autour de lui? C'est ce que je ne saurais dire. N'en parlons plus, car rien de cela ne dépend de moi. Il me semble, en effet, mon

William, que vous m'êtes plus présent à moi, que ne me l'est ma propre âme. Votre âme et sa chère éternité, c'est là vraiment ma suprême passion !

« Figurez-vous ! notre pauvre petite Mary Harper [1], elle a reçu les derniers sacrements ce mois de janvier dernier. Louisa m'écrit qu'elle était alors semblable à un ange ; elle est un ange sans doute à présent. Son pauvre père, à ce que m'écrit M. Mac Tavish de Baltimore [2], est abîmé dans une douleur que je sens profondément avec lui. Mais combien est encore plus profond ce que je sens pour les parents des deux Adams [3] ! ces deux précieuses âmes, qui, n'étant pas appelées, s'en sont allées pour paraître devant leur Dieu ! Mon fils ! mon fils ! c'est votre mère qui vous le dit, si *vous* agissiez ainsi, vous me donneriez à moi le coup de la mort. La pensée que ce fût possible, est à elle seule une insupportable pensée ; les mille dangers dans lesquels vous vivez, quand je les mets à côté de celui-là, ne me semblent plus

1 Mary Harper, petite-fille par sa mère de M. Carroll de Carrollton.

2 M. Mac Tavish, consul d'Angleterre à Baltimore ; il avait épousé miss Caton, petite-fille de M. Carroll de Carrollton.

3 Deux jeunes midshipmen qui venaient d'être tués en duel.

rien. Priez tous les jours notre Dieu, pour qu'il daigne vous en préserver; je le demande de vous. Mettez-vous un instant à ma place, moi qui dois attacher mes regards si loin au delà de la scène présente, puisque cette scène d'ici-bas n'a rien à me réserver qu'une pénible séparation; oui, une inévitable séparation, fût-elle encore quelquefois adoucie par les moments fugitifs d'une réunion de courte durée. Mon enfant chéri, ayez pitié de mon anxiété; je ne saurais la réprimer; pas plus que je ne puis réprimer mes désirs pour notre éternelle réunion.»

Le mois de juillet de cette même année 1818 vit le terme du second triennat de la mère Seton. Les sœurs tinrent leurs élections selon que leurs statuts l'exigeaient, et confirmèrent d'une voix unanime leur vénérée fondatrice dans l'office de mère supérieure. On se souvient que sa seconde réélection, prévue longtemps à l'avance, avait été autorisée par une exception spéciale faite aux règlements de la Compagnie. Au moment où ses supérieurs décidèrent qu'elle conserverait sa charge, elle se sentait dans le fond si malade et si affaiblie, qu'écrivant à une des Sœurs et lui parlant de son élection, elle l'appelait « l'élection de la morte ». Si nous cherchons sa pensée dans ses lettres à son son fils, nous la trouvons très-clairvoyante,

mais soigneuse à voiler ses pressentiments sous de tendres précautions ; ce n'est plus la *morte*, c'est la *mère* qui parle. William est inquiet, il veut avoir de ses nouvelles ; elle passe en les effleurant sur les détails alarmants : « Tranquillisez-vous.... Je puis vivre encore.... Nul ne sait le jour, nul ne sait le moment, » dit-elle. L'incertitude de nos jours, cet effroi des cœurs épris du lien mortel, c'est là ce qu'elle vient offrir, impuissante à trouver mieux, lorsqu'elle veut écarter l'inquiétude qu'on a pour elle.

Un jour arrive, jour trop prévu, où William se voit obligé de lui annoncer une émouvante nouvelle. Il va quitter l'*Independence*, son premier bâtiment, et passer sur *le Macedonian*, une frégate destinée à une station de deux ans dans l'océan Pacifique. *Le Macedonian* devait partir vers la fin de septembre, ou dans les premiers jours d'octobre, afin de doubler dans la saison la moins défavorable le redoutable cap Horn, à l'extrémité de l'Amérique du Sud. « Avant de partir pour un si long voyage, disait le jeune officier, j'aurais une grande joie, mère chérie, si je pouvais aller passer quelques moments auprès de vous. Je soupire après vos nouvelles ; car j'espère apprendre que vous êtes parfaitement rétablie de cette dernière maladie que vous avez eue. S'il en était autre-

ment, faites-le-moi savoir ; tout ce qui sera possible pour venir près de vous, je le ferai. »

Revoir William pendant quelques moments, et s'arracher de lui aussitôt après, c'eût été trop pour Elizabeth. A la terreur que lui inspire la seule pensée d'un nouvel adieu, nous mesurons ce qu'elle pensait de l'épuisement de ses forces. Elle répondit à son fils :

« Chéri de mon âme,

« Voici votre lettre si désirée, qui m'arrive datée de votre *Macedonian*. Ne songez pas à venir, mon bien-aimé, n'y songez pas, votre départ fût-il remis même jusqu'en octobre ou novembre. La seule chose en ce monde que je serais hors d'état de supporter, serait de prendre encore une fois congé de vous. Et ce peu de temps que vous resteriez ! et la crainte qu'il fût remarqué que vous êtes absent dans un moment où vous pourriez être nécessaire [1] ! Il faut que nous soyons fermes. Ce monde, cela est certain, n'est ni pour vous ni pour moi le lieu où nous puissions jouir de notre mutuel amour. N'ayez point de trouble pour ma santé. Quant au temps que j'ai encore à vivre, rien

[1] Scrupule de la mère, quoique William fût en permission.

ne saurait être plus incertain. Le mal que je viens d'avoir, une inflammation à la poitrine, laisse une longue faiblesse ; mais il n'y a là rien d'alarmant, mon cher amour, je vous l'assure, quant aux suites immédiates. Je puis vivre encore pour saluer votre joyeux, heureux retour de plus d'une croisière. Andreuze n'est pas encore ici, mais il est attendu. Doyle est à la montagne ; je ne l'ai pas vu. Le bon petit Michel seulement vient ici pour servir la messe ; il vous aime tant, que des larmes ont brillé dans ses yeux, lorsque je lui ai fait voir votre lettre avec ce mot de souvenir pour lui. Dans ma « retraite ombreuse » — le petit saule a poussé, il est si beau ! — Que de soupirs, de soupirs pour vous ! mais ils s'en vont là-haut ; là, où les soupirs, heureusement, ne sont pas en vain. Nous le verrons bien : toutes nos espérances sont là. Je vous parle trop rarement de la façon dont chacun ici se souvient de vous et vous regrette ; plusieurs autour de moi unissent leur cœur au mien, et vous regrettent comme de vraies sœurs. Les lettres qui nous arrivent de tous ceux qui nous aiment sont remplies d'affectueuses demandes de vos nouvelles. M. Dubois ne se lasse jamais lorsqu'il parle de vous ; sa santé est bien rétablie. William de mon âme, rappelez-vous toujours comme je vous aime. »

WILLIAM SETON A SA MÈRE

Boston, 21 juillet 1818.

« Ma bien chère mère, je vous aurais écrit plus tôt, mais nous avons eu notre temps bien rempli pour armer notre bâtiment. Maintenant, nous l'avons conduit en rivière, et nous sommes prêts à partir, n'attendant plus rien que nos poudres, dont nous prenons 160 barils, et aussi quelques menus objets que nous prendrons à bord dans le courant de la semaine prochaine, lorsque nous descendrons près du phare pour y attendre l'ordre de départ, que les officiers pensent recevoir d'ici deux ou trois semaines. *Le Macedonian* est une très-belle frégate de cinquante canons du calibre de 48, plus complétement et magnifiquement installée qu'aucun vaisseau qui ait jamais fait voile de ce port, et peut-être d'aucun autre port du monde. Son état-major se compose de trente midshipmen et de huit lieutenants, tous capables et intelligents; notre capitaine, un bel homme, le même qui était premier lieutenant du capitaine Porter dans la croisière de l'Essex. Oh! ma bien-aimée mère, si Dieu me préserve, et permet que je vous revoie après cette campagne, quel heureux moment ce sera!

Mais, hélas! j'en suis si loin! La pensée de vous laisser souffrante me serre le cœur en quittant le port. Mais *Lui,* qui seul dirige tout, conduira ce voyage à bonne fin, et me ramènera entre vos bras chéris. Dites à Kitty qu'elle m'écrive une longue lettre avant que je ne parte. Lorsque nous aurons mis à la voile, un temps si long s'écoulera avant que je n'entende parler de vous! M. de Cheverus vous a écrit, je le pense; la dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit qu'il allait vous écrire. Le docteur Matignon est mourant. »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

8 août 1818.

« Mon cher Antonio, toujours cher,

« Il y a longtemps que je ne vous ai écrit; mais j'ai eu la consolation d'apprendre souvent de vos nouvelles, et des nouvelles de tous les vôtres bien-aimés, par mon cher géant [1], qui m'écrit des pages et des pages sur — ce dont je ne doutais pas, — votre bonté et vos si généreux procédés envers lui, et sur l'aimable et

[1] Elizabeth appelait ainsi son fils Richard, qui était fort et très-grand.

cordial accueil qu'il reçoit dans votre ravissante famille. Que Dieu m'accorde seulement qu'il puisse réussir et persévérer dans les bonnes intentions qu'il a de vous montrer notre amour à tous et notre gratitude, comme je serai heureuse!

« Notre monde de ce côté-ci de l'Océan, je n'en sais presque pas plus que vous n'en savez, cher Antonio. Votre excellent ami M. Whitfield [1] vous met, je le pense, au courant de ce qui peut intéresser parmi les nouvelles qui méritent d'être écoutées, si vraiment il en est. Pour moi, tout ce que je connais, c'est mon petit monde; environ cent précieuses âmes dans la maison de Saint-Joseph. Chères âmes que nous aimons, et que nous préparons en silence, en ayant soin d'éloigner tout ce qui

[1] M. Jacques Whitfield était un jeune prêtre catholique qui, bien qu'Anglais de naissance, appartenait au diocèse de Lyon, y ayant commencé ses études, en 1804, au séminaire de Saint-Irénée, où il avait reçu successivement tous les ordres et la prêtrise. Les Sulpiciens dirigeaient ce séminaire; et M. Ambroise Maréchal, rappelé des Etats-Unis en 1803, y professait la théologie. M. Whitfield fut son élève. En 1811, quand les Sulpiciens eurent été contraints de quitter la direction des séminaires, M. Maréchal retourna aux États-Unis; M. Whitfield l'y suivit. Il devint dans la suite son grand vicaire et son coadjuteur. Après sa mort, arrivée en 1828, il fut son successeur sur le siège métropolitain de Baltimore.

pourrait avoir un air de prétention, à s'en aller parmi nos villes faire l'effet du bon levain.

« Il faut que je vous dise, cher Antonio, qu'il y a assez d'apparence que votre pauvre petite sœur est sur le point de partir, et de s'en aller retrouver dans peu votre Filippo. Pourtant, en ce qui dépend de la santé, on ne peut compter sur rien de certain. Je puis encore me rétablir, et, comme l'on dit ici, « m'en aller cassant des noix entre le nez et le menton. » Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que nous devons tous nous tenir prêts pour l'heure où viendra ce cher, cher *voleur,* qui doit venir à l'heure où il sera le moins attendu. Je reçois la communion presque tous les jours, — mon excellent supérieur et confesseur dit qu'il le permet, *par condescendance pour ma faiblesse.* — Si votre bon peuple de l'autre côté de notre Océan n'est pas *très*-bon, ce n'est pas faute de mes prières. J'espère que je ne suis pas oubliée dans les vôtres, auxquelles je dois tellement tout ce que je possède, ma foi bienheureuse !

« La prospérité de nos asiles pour les orphelins, à New-York et à Philadelphie, promet plus encore que nous n'aurions pu espérer. Une lettre arrivée dernièrement de notre bon évêque de New-York [1] parle de vous très-affec-

[1] M. Connelly.

tueusement; et de même, notre saint M. de Cheverus. William est à bord du *Macedonian*, prêt à se diriger vers l'océan Pacifique. Il est de plus en plus content du choix, qui nous semblait si extraordinaire, de cette carrière qu'il a embrassée.

« Dites tout ce que vous pourrez imaginer à votre excellente Amabilia de ma gratitude et de mon affection. Et vous, cher Antonio, aimez et bénissez votre pauvre petite sœur jusqu'à la fin. »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

27 septembre 1818.

« Mon très-cher Antonio,

« Je désire bien que vous puissiez recevoir promptement cette lettre; car je viens seulement d'apprendre la nouvelle que M. Harper, — le gendre du vieux M. Carroll de Baltimore [1],

[1] Daniel-Charles Carroll de Carrollton. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, dernier survivant des signataires de la déclaration d'indépendance. On le considérait comme un des plus illustres citoyens des États-Unis. Son fils unique, Daniel Carroll, était mort avant lui; ses deux filles, Mme Harper et Mme Caton, lui survécurent. C'est de la libéralité de Charles Carroll de Carrollton, que

— qui a quitté l'Amérique l'été dernier avec sa femme, va passer l'hiver en Italie pour sa santé. Vous dire la bonté sans bornes de M. et de Mme Harper pour ma propre famille, aussi bien que pour notre communauté, serait impossible. Aussi pouvez-vous imaginer combien je désire que votre bien-aimée Amabilia fasse la connaissance d'une si élégante personne, appartenant à notre pays; et combien je voudrais que Mme Harper, de son côté, pût connaître une si douce et si charmante femme appartenant au vôtre. Certainement ils auront eu des lettres pour vous, qui recevez, je le sais, tous les Anglais qui visitent l'Italie.

« Votre révérend ami, M. Whitfield, était ici ces derniers temps avec notre saint archevêque [1], qu'il accompagnait dans ses tournées pastorales. Nous avons été si heureuses de les

la Compagnie de Saint-Sulpice tient le *manoir* de Saint-Charles, dans lequel elle a établi son petit séminaire, près de Baltimore. Les noms des Carroll, des Harper et des Caton sont chers à l'Église des États-Unis. La munificence et la charité, héréditaire chez les Carroll, s'est exercée de nos jours non-seulement aux États-Unis, mais en Angleterre. Trois petites-filles de Carroll de Carrollton, Mlles Caton, mariées, l'une au duc de Leeds; l'autre, au marquis de Wellesley, frère aîné du premier duc de Wellington; une troisième, à lord Stafford, consacrent leurs grands biens à soutenir les œuvres catholiques dans leur pays d'adoption.

[1] M. Maréchal.

voir! M. Whitfield m'a dit votre souvenir, si bon pour votre pauvre petite sœur américaine. Soyez béni, Antonio. Notre-Seigneur vous bénira, vous et les vôtres... Mon cher *géant* me dit que vous étiez tous en bonne santé ce mois de mai. Depuis, nous n'avons pas reçu de lettre de lui. M. Whitfield m'a promis que la lettre que voici irait par voie d'Angleterre; c'est pour la faire arriver plus tôt. Si pourtant elle attend le départ d'un vaisseau d'un de nos ports pour le vôtre, elle pourra attendre longtemps.

« Voulez-vous dire à mon Richard que nous allons tous bien, comme lorsque je lui ai écrit la dernière fois, il n'y a pas bien longtemps. Tout est en bonne voie ici, mon cher Antonio, pour notre religion. L'archevêque dit qu'il n'aurait jamais cru que le progrès de la vraie foi fût jamais moitié de ce qu'il est, s'il ne l'avait constaté dans la tournée qu'il vient de faire. Ce que je puis vous assurer, c'est que si j'avais une autre maison aussi grande que celle dans laquelle nous sommes, nous pourrions la remplir de Sœurs et d'enfants. Nous sommes obligés de refuser continuellement, faute de place.

« Mes plus tendres tendresses à votre Amabilia et à tous les vôtres. »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

11 novembre 1818.

« Mon Antonio, toujours cher,

« Vous allez dire que votre sœur est bien bien prodigue de ses lettres d'*introduction*. Mais celle-ci a du moins le bonheur de remettre dans votre sein ce que nous tenons de vous-même, — une amitié née aussi en Dieu, avec le meilleur des chrétiens et des *gentlemen*. — M. Vespre, qui vous apportera ceci, est un † [1] des plus distingués, qui, chaque fois que cela s'est trouvé en son pouvoir, s'est montré un ami plein de bonté pour moi ; aussi il faut que vous me laissiez avoir le plaisir de vous le présenter, à vous et à votre aimable Amabilia. Il vous dira de quelle considération votre M. Whitfield jouit auprès de notre vénérable archevêque. Tous deux sont venus, cet été, faire la tournée du diocèse à travers nos montagnes du Maryland. Ils ont laissé joie et bénédiction au près et au loin.

« Le saint évêque Cheverus est dans une désolation extrême de la mort de M. Matignon,

[1] † était un signe convenu mis à la place du nom de Jésuite.

qui avait exercé le saint ministère avec lui pendant vingt-cinq ans en Amérique [1]. Je vous enverrai les témoignages si parfaits de sa tendresse paternelle que renfermait sa dernière lettre, écrite avant la sainte et bienheureuse mort de M. Matignon. Depuis, la Providence miséricordieuse lui a envoyé un digne auxiliaire; mais rien ne saurait faire oublier la perte d'un tel ami.

« Ici nous allons bien. Les succès et les progrès de notre école et de l'école de nos orphelins laissent voir que la main de Dieu est là... La mort, il y a quelque temps, est venue tout contre moi me montrer ses dents en grinçant, et me menaçant de sa visite. Je lui ai montré son Maître, et j'ai remis tout entre les mains de Notre-Seigneur, le plus joyeusement. Que seulement mon Richard se conduise bien, je n'ai pas d'autre souci. William, pendant le

[1] M. Matignon mourut le 19 septembre 1818, entre les bras de M. de Cheverus. La vénération dont il s'était rendu l'objet parut à ses obsèques d'une manière éclatante. Le cercueil qui le renfermait fut porté processionnellement dans la ville, au milieu des chants de la douleur. L'évêque, M. de Cheverus, suivait le convoi, la mitre en tête, entouré de tous les catholiques en pleurs. Quelque inusitée que fût cette cérémonie funèbre, les habitants de la ville l'honorèrent par leur respect. « On eût dit que ce jour-là tout Boston était catholique. » Voir la Vie du cardinal de Cheverus.

temps qu'il a passé ici, a édifié et charmé tous les amis de ses jeunes années, par sa conduite des plus sages et des plus chrétiennes. Kitty, mon unique fille maintenant, est appréciée et chérie de tous pour sa piété et pour sa bonne conduite. Vous voyez donc, cher Antonio, que je puis bien dire, et de tout mon cœur : *Que ta volonté soit faite!*

« Tendresses et bénédictions de votre dévouée petite sœur.

« E.-A. S. »

WILLIAM SETON A SA MÈRE

A bord du *Macedonian*.
Boston, 18 novembre 1818.

« Ma mère chérie, j'ai reçu hier votre chère lettre, juste comme le bâtiment se préparait à appareiller, l'équipage sur le pont pour hisser les perroquets et carguer les amarres par une belle brise. Avant la nuit, je devrai dire adieu aux États-Unis. L'endroit le meilleur pour m'adresser vos lettres sera, je le pense, Valparaiso, dans la province du Chili.

« Mère bien-aimée, si vous pouviez voir mon cœur, vous n'y trouveriez rien que votre cher *vous-même;* avec ces êtres bien-aimés qui

sont groupés autour de vous. J'ai le cœur gros ; mais il faut que je fasse effort pour empêcher les pensées décourageantes de se faire jour dans un moment comme celui-ci.... Il faut que je me rende à mon poste sur le pont ; je ne puis rien ajouter.... Que Dieu vous bénisse, et nous accorde de nous retrouver encore ensemble !... Je vous écrirai par toutes les occasions. Le pilote se charge de cette lettre. Adieu. Votre cher William. »

WILLIAM SETON A SA MÈRE

Valparaiso, 13 mars 1819.

« Sitôt notre arrivée ici, je vous ai écrit par un brick anglais en partance pour Rio-Janeiro ; et depuis lors, aucune occasion ne s'est offerte. Ceci va partir par un baleinier du Nantuket. Que Dieu accélère son voyage, et le ramène lui, sain et sauf, en sa maison, près de sa femme et de ses petits enfants ! Cette espérance d'un prompt retour en son pays, combien je la lui envie ! Je puis bien vous l'assurer, mes pensées, nuit et jour, sont constamment avec vous et ma chère Kit. Quelquefois, pendant mes quarts de nuit, je m'imagine que *le Macedonian* est arrivé à bon port aux États-Unis. Le voici, salué

à son entrée dans la baie de Boston par les gros canons de la vieille frégate *l'Indépendence.* Je ne m'arrête pas un instant; de Boston, je pars pour New-York; une poignée de main aux amis que nous avons là, et vite à Philadelphie. Ici, je délibère un moment : prendrai-je le bateau à vapeur de Baltimore, ou la diligence de Lancaster à Gettysburg? Cette dernière route est à jamais chère à mon souvenir, je l'ai faite en si douce compagnie! A Gettysburg je loue une voiture, et j'arrive, le cœur qui me bat bien fort, à Emmettsburg...., à Saint-Joseph.... Ici, la scène qui se passe peut être sentie, mais non pas décrite. Plus tard, vient la rencontre avec mes chers camarades de la montagne; avec mes amis, M. Dubois, M. Bruté, Andreuze, Egan, etc. Ils sont tous présents à mon souvenir, tous aimés. Et c'est ainsi que je passe bien des quarts remplis d'ennui, ou, pour mieux dire, que je passe des quarts qui seraient remplis d'ennuis, sans ces agréables pensées, mais qui avec elles glissent inaperçus, imperceptibles; et après, je me réjouis de me sentir de quatre heures plus rapproché de mon bonheur. Oh! ma mère chérie, que Dieu nous accorde cette bénédiction de nous retrouver encore ensemble; qu'il permette que je vous retrouve en bonne santé! Ne soyez pas lasse de la vie, avant que je ne vous

aie revue encore une fois ! Pensez que mon absence sera à moitié de sa durée lorsque cette lettre-ci vous arrivera.

« Depuis que nous sommes ici, j'ai été très-peu à terre; et maintenant, nous allons mettre à la voile sous peu de jours. On dit que nous attendons seulement le retour de M. Prevost de New-York [1], l'envoyé américain en ces parages. Il est arrivé ici il y a quelques jours sur la frégate anglaise *l'Andromaque ;* et il est parti presque aussitôt pour la ville de Santiago, à environ quatre-vingt-dix milles d'ici. Nous avons passé notre temps à nettoyer notre vieux bâtiment et à le peindre ; et nous avons été transporté de joie en voyant que l'*Andromaque* ne peut pas se comparer à nous, ni pour la propreté du gréement, des ponts, des canons, ni pour la beauté des formes; de sorte que c'est nous qui sommes le bâtiment modèle dans ce port; comme nous le serions, je suppose, partout ailleurs. Nous avons aussi donné deux bals magnifiques où s'est rendu tout le beau monde de Valparaiso. Notre consul et lady Cochrane ont donné plusieurs bals à nos officiers à terre. En somme, nous avons passé notre temps, plutôt d'une manière agréable à Valparaiso. A présent, nous allons faire voile

[1] Judge Prevost.

pour Callao, qui est le port de Lima. Les midshipmen de l'*Andromaque* nous ont dit que la brume y est très-intense le matin et le soir; tandis qu'au milieu du jour, la chaleur est presque insupportable; je crois que je vais m'en souhaiter parti aussitôt qu'arrivé. De là, je pense que nous irons aux îles Galopagos, tout à fait sous l'équateur; des îles inhabitées, si ce n'est par des oiseaux sauvages de terre et de mer d'une variété et d'un nombre immenses; des veaux marins, des lions marins, et autres animaux amphibies, avec une quantité de tortues de terre et de mer. Il en est beaucoup de celles de l'espèce terrestre qui pèsent de trois à quatre cents livres; elles peuvent porter un homme sur leur dos sans paraître en souffrir. Nous en avons eu une à bord qui nous avait été donnée par le capitaine d'un baleinier qui était arrivé ici peu de temps après nous. Elle n'était pas de la grande espèce, et cependant j'ai vu bien souvent un de nos petits midshipmen qui se promenait sur elle à califourchon autour de la batterie, sans que la bête changeât son allure le moins du monde. Nous resterons dans ces îles le temps nécessaire pour espalmer le bâtiment [1], reprendre le gréement, le réparer, et remettre tout en bon ordre. On dit

[1] *Espalmer*, nettoyer, frotter.

que notre présence dans le fleuve Columbia est devenue inutile, M. le juge Prevost ayant déjà pris possession pour les États-Unis de l'établissement que les Anglais lui ont cédé. J'ai oublié de vous dire que nous devions aller en Californie. Pour quelle affaire? c'est ce que je ne sais pas exactement. J'espère vous faire quelque jour une ample relation de toutes nos allées et venues. Je regarde en avant, vers la fin de la campagne, avec espoir et anxiété. Je veux croire que vous serez tous bien quand je vous retrouverai; et en même temps, je suis rempli d'anxiété pour la santé de ma si chère mère et de ma sœur. Que Dieu vous garde, et nous accorde une heureuse réunion ensemble! Pour ce qui est de ma santé, je n'ai pas même su ce que c'était qu'une minute de maladie depuis que je vous ai quittée, grâces à Lui qui m'a protégé. Il n'est pas besoin que je vous demande de prier constamment. Je dis souvent *Ave Maria* pour vous. Lorsque vous écrivez à Baltimore, veuillez me rappeler à tous nos amis, M. Harper, M. Barry, les Chatard et ceux encore qui ont été bons pour moi. N'oubliez pas de présenter mes respects à la sœur Sarah, Ellen et Rosaline. Je ne saurais maintenant penser avec indifférence à aucune des personnes que j'aie jamais vues près de vous; à plus forte raison, à celles qui, je le

sais, sont aimées de vous. Rappelez-moi aussi à mes amis de la montagne, si vous en avez occcasion, à MM. Kickey, Doyle, G. Elder, E. Elder, Heyden, etc. — Je vais essayer d'écrire à Richard, si je le puis, par cette même occasion. Je vais commencer une lettre dans tous les cas. Si j'ai à la finir une autre fois, elle sera plus longue. Rappelez-moi à lui le plus tendrement. »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

29 juin 1819.

« Mon Antonio, à jamais cher,

« Mes remercîments les plus reconnaissants pour votre lettre au sujet de Richard. Vos paroles sont un vrai baume au cœur d'une mère. Je ne vous dis pas ceci pour vous forcer de m'écrire encore dans mon barbare anglais, comme vous l'appelez; mais seulement pour dire à votre cœur un seul mot, entre les mille tendresses que votre pauvre petite sœur voudrait lui dire pour le remercier de ces bontés *sans fin,* qui ne diminuent pas à mesure que marche le temps; mais qui, au contraire, vont augmentant, augmentant toujours, véritable trésor pour l'éternité, je l'espère!

« Ce matin, à mon heureuse communion du jour de saint Pierre et saint Paul, tant de réflexions et d'affections ont rempli mon cœur, que le seul moyen qu'il a trouvé d'exprimer sa gratitude et son amour pour la glorieuse foi à laquelle vous m'avez amenée, — il y a quinze ans maintenant, en 1804, — a été de demander à Notre-Seigneur, non-seulement de récompenser pleinement mon Antonio de ses soins et de ses peines pour moi, mais encore de m'accorder, — ah! avec quelle ferveur je lui ai fait cette demande! — de m'accorder de souffrir à votre place tout châtiment que vous auriez pu encourir pour quelque péché que ce fût en votre vie; afin que je puisse au moins vous rendre quelque chose de cette dette immense que je vous dois, et sous tant de formes.

« J'ai écrit ce que vous désiriez à notre saint évêque de Boston. Il m'a parlé souvent de vous dans ses lettres, avec autant d'affection et d'estime que vous me parlez de lui. Sa précieuse santé est chancelante. Je crains que la perte de M. Matignon ne le réduise à l'extrémité. Il est écrasé de charges et de soucis : saint et bien-aimé Père!

« Mes tendres souvenirs et mes sentiments les plus reconnaissants à votre Amabilia et à vos douces filles. Elle est une vraie mère, et

elles sont de vraies sœurs pour mon Richard, à ce qu'il m'écrit.

« Toujours et à jamais votre sœur en Notre-Seigneur.

« E.-A. S.

« William est embarqué sur son *Macedonian*. Nous n'avons pas de nouvelles de lui. »

ELIZABETH A SON FILS WILLIAM

30 septembre 1819.

« Mon William chéri, je vous ai écrit par toutes les voies que j'ai pu imaginer, New-York, Baltimore, Boston, etc.... Votre si bonne lettre écrite de Valparaiso, nous l'avons reçue dans le milieu de juillet dernier; et maintenant, nous n'osons pas espérer de nouvelles lettres. Celle que vous écriviez à Richard a été envoyée immédiatement. La dernière lettre que nous avons reçue de lui est du mois de juin. Il y parle beaucoup de vous, et de son impatience d'avoir de vos nouvelles. Votre chère Kitty va tout à fait bien; la voici tout justement qui arrive de sa visite de l'été au *Manoir* [1]. Combien toutes les deux nous pen-

[1] *Le Manoir,* habitation de M. Carroll de Carrollton, à deux milles de Baltimore, avec la terre de ce nom, dont il détacha une partie en 1830, pour en faire don à MM. du séminaire de Saint-Sulpice de Baltimore.

sons à vous, nous aimons à parler de vous, à écouter tous les souffles du vent comme s'ils pouvaient aller et revenir de vous à nous. Nos mille craintes, nos mille espoirs sont inexprimables; et nos combinaisons sur les jours, sur les semaines à mesure qu'elles s'écoulent, pour chercher à savoir quand sera la si chère heure qui vous ramènera encore vers vous. Oh! mon bien-aimé William, pourrait-il être possible que vous vinssiez une fois encore dans notre petite vallée?... Chaque fois que l'heure sonne, je vous envoie tant de bénédictions, et j'invoque tant de bénédictions pour vous. Oh! mon enfant! mon cher enfant! aimez-moi! aimez-moi! Vous savez de quelle manière, et avec quelle preuve!... Quand vous passerez le cap Horn, à votre retour, vous pourrez être certain que mon cœur de mère, ce pauvre cœur plein d'anxiété, sera comme à l'entour de vous, pour vous faire abri, pour vous environner des prières d'une mère. Ces prières sont mon soutien, seul, unique, la nuit et le jour, mon bien-aimé. Qui est-ce qui jamais aurait eu ce pouvoir sur moi de me faire vivre séparée de vous, si ce n'est l'adorable volonté? moi qui m'en serais bien allée à travers le monde entier, cachée sous tous les déguisements, cachée même à vous-même, pour me trouver seulement sur le même vaisseau que

mon William, et pour partager les mêmes dangers. Oh! vous le plus chéri de mon âme! ne me refusez pas de vous retrouver là où nous ne nous séparerons jamais. Vous le savez bien, cela dépend de vous. »

ELIZABETH A SON FILS WILLIAM

20 mars 1820.

« Mon cher bien-aimé William, il n'est pas possible, je me le persuade, que cette quantité de lettres que votre pauvre fidèle mère vous a écrites aient toutes été perdues. Ce jour même, nous venons de recevoir la chère vôtre écrite en janvier, où vous dites que vous n'avez pas reçu une ligne de la maison depuis que vous nous avez quittées, et, en outre, que vous n'avez aucune idée de retour possible avant le mois de janvier de l'an prochain. Voilà deux nouvelles bien cruelles! Elles m'ont atterrée, car ce que j'espérais était tout différent. La vie est une mort, en vérité, dans une séparation si dure! Ce qu'on appelle la force d'âme, je crois que j'en sais quelque chose en toute rencontre; mais celle-ci ébranle mon âme elle-même. Et vous savez bien pourquoi, mon bien-aimé; ce n'est pas tant à cause de

notre séparation momentanée, si dure qu'elle soit, mais!... Dire de quelle façon je vous tiens enveloppé dans le plus profond de mon cœur, cela est impossible, ni même de vous en donner une idée. Avant l'arrivée de votre lettre, les moindres rumeurs du printemps étaient une joie pour moi. Mais du moment qu'il ne doit plus vous ramener, toutes les saisons me sont indifférentes; l'hiver, si vous venez, sera la saison heureuse. Vous me dites. « Racontez-moi tout ce qui arrive; » mais dans l'espace d'un mois à l'autre, je puis le dire, rien ne varie ici seulement d'une demi-ligne, en quoi que ce soit. »

XXIV

La mère Seton dans les deux dernières années de sa vie. — Dépérissement de ses forces. — Sa douceur, sa patience, son aménité pendant toute la durée de sa longue maladie. — Son union avec Dieu. — Son désir du ciel. — Lettre à William Seton. — Dernière lettre à Antonio Filicchi. — M. Bruté de Remur à Emmettsburg. — La mère Seton reçoit l'extrême-onction. — Ses dernières recommandations à la communauté. — Sa douce et précieuse mort. — Noms de celles des sœurs et des novices qui ont précédé dans la tombe Elizabeth Seton. — Retour de William Seton aux États-Unis. — Sa joie dans l'attente de revoir sa mère après trois ans de séparation. — Il arrive à Emmettsburg et il apprend que sa mère n'est plus. — Maisons des Sœurs de la Charité de Saint-Joseph existantes de nos jours aux États-Unis. — Union des Sœurs de la Charité de Saint-Joseph avec les Filles de la Charité de France, accomplie en 1849. — Un mot sur les derniers travaux et sur la fin des amis et des premiers protecteurs de l'œuvre d'Élizabeth Seton. — Visite à la vallée d'Emmettsburg. — Appendice.

1819-1821

Après le travail, le repos; après le combat, la victoire; après l'hiver, après la nuit, la splendeur du jour éternel! *Jam hiems transiit, im-*

ber abiit et recessit, amica mea, surge. L'hiver a disparu; la tempête est passée; levez-vous, ma bien-aimée, venez! — A cette voix qui l'appelait, que répondait Elizabeth? — *Vox dilecti mei pulsantis. Surrexi et aperiam dilecto meo.* — *C'est la voix de mon bien-aimé; il frappe à la porte. Je me lèverai, et j'irai ouvrir à mon bien-aimé!* — Mais sa mortalité la retenait encore, si faible qu'en fût le lien; un travail lent, bien qu'incessant, l'en dégageait peu à peu. Sa maladie était une langueur, un appauvrissement de toutes ses forces; rien de très-douloureux; rien qui la contraignît à cette assiduité de soins, que la souffrance doit accepter comme une épreuve de plus. « Je m'en vais par une pente si douce, si imperceptible, vers la chère éternité, disait-elle, que déjà, sans qu'il y ait en moi aucune altération marquée, la décadence générale de la pauvre nature qui succombe a raccourci tellement la perspective devant mes yeux, que je ne puis plus rien voir au delà du moment présent. »

Tandis que l'état languissant où on la voyait désolait les cœurs autour d'elle, les promesses qu'elle y trouvait de délivrance et d'immortalité lui causaient une sainte joie. L'œuvre de piété et de charité qui avait tant occupé sa vie se trouvait désormais consolidée; sa tâche était accomplie près de la seule fille et près des deux

fils que Dieu lui conservait. Ses autres enfants l'attendaient au ciel ; c'était là que se transportaient toutes ses pensées. Dans une lettre adressée à l'une de ses anciennes élèves, à l'anniversaire du jour où elle fêtait autrefois la naissance de la petite bien-aimée qu'elle avait perdue : « C'est aujourd'hui, dit-elle, le jour de naissance de Rebecca : elle aurait seize ans. Mais elle ne compte plus les années. Oh ! la pensée d'aller la voir, elle et notre Annina !... Oh ! la pensée d'aller voir Dieu ! »

La grâce de faire une bonne mort, voilà ce qu'elle avait uniquement en vue. Elle sollicitait, pour obtenir que Dieu lui accordât ce bonheur, les prières des pauvres que la maison secourait, les prières de ses filles spirituelles, de ses élèves, de toutes les personnes dont l'affection et la piété lui étaient connues. Elle priait elle-même. Sa vie n'était plus qu'une oraison continuelle. Comme ces vierges saintes de l'Évangile qui ont préparé l'huile pour leurs lampes, et qui veillent en attendant que paraisse l'Époux, elle tenait entre ses mains une lumière ardente.

« Je fais ce que je puis, disait-elle, pour me tenir dans l'étroit sentier qui me conduit à Dieu seul. Le petit apprentissage quotidien de demeurer doucement et paisiblement en sa présence, tandis que je m'efforce de diriger le

peu que je puis faire, selon sa volonté, et de le louer et de l'aimer au milieu de l'obscurité aussi bien que sous les rayons du soleil, voilà tout mon soin, toute mon étude. Le *méchant* vient de temps en temps m'offrir la bataille; mais notre cher Seigneur est là derrière la muraille; et il tient le misérable à distance. »

Par un beau jour de soleil, ses forces le lui permettant, elle s'était acheminée vers la montagne. « Seule, cette après-midi, assise sur un rocher, en présence d'une des plus belles scènes de la nature, j'adorais Dieu, je lui rendais gloire de sa magnificence et de sa bonté. Mes yeux appesantis ne pouvaient, il est vrai, se plaire qu'à demi à ce qu'ils voyaient; mais l'âme s'écriait : « O Dieu, ô Dieu, donnez-vous vous-même : qu'est-ce que tout le reste? » Une voix d'amour, une voix silencieuse me répondait : « Je suis à toi. » — Ah! tendre Seigneur, faites-moi demeurer telle que je suis maintenant, pour le temps que vous me laisserez à vivre; car c'est là le vrai contentement, ne rien espérer, ne rien désirer, ne rien attendre, ne rien craindre!... La mort, l'éternité... Oh! combien paraissent petits tous les objets que poursuivent ces êtres affairés, empressés, aveugles et déçus! combien ils paraissent petits, quand on les envisage au pied de la croix, sous ces deux points de vue! »

(Écrit le dimanche du Bon Pasteur.)

« Une nuit sans sommeil avec des douleurs à la poitrine m'ont fait la tête appesantie pour l'heure de la communion ce matin ; mais à peine le tabernacle a-t-il été ouvert, que cette pensée m'a saisie : *Seigneur, ce pain ne doit pas être donné aux chiens!* Puis tout aussitôt, les yeux fermés, j'ai vu devant moi, comme une fois dans la campagne entre Florence et Pise, un chien de berger, blanc, vieux, qui recevait sa nourriture des mains du berger, au milieu du troupeau. Ah! oui, mon Sauveur! c'est ainsi que vous nourrissez ce pauvre chien que voici, qui est à vous! C'est à peine, à première vue, si l'on peut le distinguer du reste du troupeau; mais les qualités de sa nature, telle quelle, vous les voyez! »

ELIZABETH SETON A ANTONIO FILICCHI

18 avril 1820.

« Mon Antonio à jamais cher,

« Je soupire dans l'attente de vos nouvelles. Je voudrais apprendre que vous tous allez bien. La tendresse de mon cœur ne saurait se refroidir pour vous et votre chère famille tant qu'il lui restera un souffle de vie. La der-

nière lettre de Richard est du mois de septembre [1]. Il y a six mois de cela. Je ne puis m'empêcher d'être un peu tourmentée. Je prie avec bien de la ferveur pour qu'il me soit donné d'apprendre de bonnes nouvelles de vous tous, et après le premier tressaillement

1 C'est ici la dernière fois que reparaît le nom de Richard Seton. Ceux qui ont pris intérêt à l'histoire d'Elizabeth demanderont à savoir quelle fut la destinée de son second fils. Richard ne demeura que trois ans près d'Antonio Filicchi; de même que son frère aîné, il n'avait de goût que pour la marine. Il y entra en 1821, peu de temps avant la mort de sa mère. Un bel avenir lui semblait assuré dans cette carrière. En 1823, il avait été envoyé, comme officier, avec une mission de confiance, à Liberia, — cette petite colonie que les Américains ont fondée pour les nègres affranchis sur la côte de la Guinée. — Le climat de ce pays est des plus meurtriers, excepté pour les Africains; Richard y succomba à l'âge de vingt-six ans. M. Jehudi Ashmun, officier américain en mission dans la colonie de Liberia, dit de ce fils d'Elizabeth : « Par son caractère ouvert et franc, par la simplicité de ses manières et la bonté native de son cœur, il avait conquis les affections de notre peuple noir, comme ne l'avait jamais fait aucun autre agent, en un si court espace de temps. »

Des cinq enfants de William-Magee Seton et d'Elizabeth Bayley, William est le seul qui ait été marié. Il avait épousé, en 1831, Miss Emily Prime, fille de M. Nathaniel Prime, Esquire, et de Miss Sands. Ce ne fut qu'à l'époque de son mariage qu'il cessa de servir dans la marine. Il y était arrivé au grade d'officier. Il est mort, le 20 janvier 1868, dans sa soixante-douzième année, laissant sept enfants : trois fils et quatre filles.

dont la nature ne peut de temps à autre se défendre, je remets tout cordialement, sincèrement et en toute confiance à la divine Providence, qui nous a bénis, même au delà de ce que nous avions pu espérer. Pour ma part, je m'efforce de faire que chaque souffle de mon cœur soit une continuelle action de grâces. Nul mieux que mon cher Antonio ne peut comprendre ce qu'est mon cœur en Dieu : mon cher Antonio, lui qui sait si bien ce que j'ai été et quels redoutables châtiments je mériterais, plutôt que d'avoir ce bonheur de vivre dans un véritable sanctuaire rempli de la présence de Dieu ; me levant chaque matin, m'endormant le soir, presque en présence de la sainte hostie, pouvant presque toucher le tabernacle !

« Si vous saviez, Antonio, avec quelle tendre reconnaissance je me souviens de vous et des chers vôtres, surtout de Patrizio et de mon Giorgino : leur image est si vivement empreinte dans ma mémoire, et celle aussi de vos douces filles aimées ! William, pourtant, m'a tellement parlé des plus petits, qu'il me semble que je les ai vus. Que Notre-Seigneur les bénisse tous, comme je l'en supplie ! Qu'Il vous conserve ferme à jamais dans ce fidèle et persévérant amour, vous et votre chère excellente Amabilia ! Elle m'est si chère à moi aussi, et à tous ceux qui la connaissent !

« La pensée m'est venue tout à l'heure que ce serait intéressant pour vous d'avoir le mandement de M. du Bourg de la Louisiane. Je vais le joindre à ceci, et je ne vous écrirai que sur la moitié de ma page. Votre très-chère Amabilia, qui observe le carême si sévèrement, verra quelle misérable idée de la pénitence ils se font dans ce pays-là. Vous verrez aussi ce que fait le véritable, zélé évêque.

« Notre saint Cheverus est mieux. Il avance par les progrès les plus heureux dans sa mission céleste. Notre pauvre petit grain de sénevé étend ses rameaux. On nous a écrit de New-York pour nous demander de venir et de prendre soin de huit cents enfants appartenant à l'école de l'État, en outre de l'asile des orphelins.

« Aimez bien votre dévouée sœur, et priez pour elle. »

Cette lettre d'Elizabeth à Antonio, nous l'avons eue sous les yeux. Nous l'avons tenue longtemps avec attendrissement et respect. On y sent la main tremblante; l'écriture faiblement tracée se laisse lire avec peine. C'est presque la dernière lettre qu'Elizabeth écrivit. Ces échanges de sa pensée envoyée au loin lui demandaient un effort qui la surpassait. Les élèves qui l'avaient quittée, mais que sa ten-

dresse suivait au loin bien au delà d'Emmettsburg, les parents des enfants confiés à ses soins, accoutumés à la régularité de ses lettres ravissantes, s'en virent privés désormais. Le cercle autour d'elle devenait plus étroit, les jours sur le dehors s'éteignaient : elle vivait beaucoup seule à seule avec Dieu *les portes fermées*.

Un soin qu'avait toujours aimé son cœur vigilant, était de visiter les élèves au moment des classes, et les malades à l'infirmerie de la communauté. Elle s'y adonnait encore avec la même tendresse : sa bonté, sa douceur, le charme incomparable de sa conversation et de toutes ses manières, maintenant comme autrefois, faisaient les délices et l'admiration de toutes celles qui l'approchaient. On sait combien sa conscience délicate s'était naguère effrayée de cette séduction si visible qu'elle exerçait autour d'elle, et des jouissances peut-être trop vives qu'elle y trouvait. L'irrésistible attrait de sa nature aimante et communicative rapprochait d'elle les âges les plus divers. C'était parmi les élèves à qui obtiendrait d'aller pendant quelques moments, aux heures de récréation, lui tenir compagnie. Aucun divertissement n'offrait à cette jeunesse un agrément comparable au charme de son entretien.

Toujours accessible, toujours souriante, elle voulait qu'on entrât à toute heure, à tout moment, dans la petite chambre où elle se tenait. Toute visite, si importune qu'elle pût être, était accueillie par cette grâce aimable, que nous n'oserions pas appeler une vertu chez elle, tant elle lui était naturelle. — « Ma chère mère, lui dit un jour une des Sœurs qui du matin au soir l'avait dérangée sans cesse, je crains d'être venue trop souvent vous fatiguer et vous ennuyer aujourd'hui. — Point du tout, lui répondit-elle, les rayons du soleil, que je salue avec tant de plaisir quand ils arrivent à travers ma fenêtre, ne sont pas mieux accueillis que ne l'est votre pas, bien connu, quand je l'entends à ma porte. »

Une autre fois, au commencement de l'été, dans les jours de la Pentecôte, c'était elle qui était allée faire sa visite à l'une des Sœurs retenue à l'infirmerie. Sur son chemin pour s'y rendre, elle rencontra une des élèves qui tenait à la main une rose embaumée, encore tout humide de la rosée du matin, qu'elle venait de cueillir, et qu'elle lui offrit. La mère Seton, arrivant près de la malade, la trouva seule qui dormait. Elle s'approcha doucement, posa la fleur sur l'oreiller, à côté de sa fille endormie, et se retira sans faire de bruit. Quelques moments plus tard, on lui remit un petit

billet tracé au crayon. Elle y trouva ces stances qui lui étaient adressées :

« The morning was beautiful, mild and serene,
All nature had waked from repose :
Maternal affection came silently in,
And placed on my bosom a rose.

« Poor nature was weak and almost prevailed
The wearied eyelids te close;
But the soul rose in triumph and joyfully hailed
The sweet queen of flovers, the rose.

« Whitsuntide was the time, 't was the season of love,
Methought the blessed Spirit had chose
To leave for a while the sweet form of a dove,
And come in the blush of the rose.

« Come, heavenly Spirit, descend on each breast,
And here let thy blessings repose
As thou once didst on Mary, the temple of rest;
For Mary 's our mystical rose.

« O pray every rose that springs forth evermore
Enkindle the hearts of all those
Who wear it or see it, to bless and adore
The hand that created the rose ! [1] »

L'occupation la fatiguait. Elle ne lisait presque plus, elle qui eût retrouvé dans son inac-

[1] « Le jour était brillant, paisible et radieux,
Le ciel de ses rayons se parait, et la terre
Chantait en s'éveillant sa joyeuse prière,
Quand l'amour maternel, d'un pas silencieux,
A mon chevet dépose,
En passant, une rose !

tion tout le temps de lire. Quelquefois elle parcourait des pages qu'elle connaissait par cœur. Nous l'avons vue, du temps qu'elle n'était encore que la petite Elizabeth Bayley, comme

« Longtemps j'avais langui sur mon lit de douleurs,
Et déjà je sentais ma paupière brûlante
S'abaisser sous le poids de l'âme défaillante;
Mais soudain j'aperçois cette reine des fleurs.
De mes pleurs je l'arrose,
La douce et fraîche rose !

« Venais-tu remplacer la colombe en ce jour [1] ?
L'Esprit-Saint t'aurait-il à ce dessein choisie ?
Éclose au doux matin de la saison fleurie,
Ton éclat, tes parfums, proclament son amour.
Oh ! dis-moi s'il repose,
Fleur, sous ton voile rose ?

« Descends, céleste Esprit, demeure auprès de nous;
Répands sur nous tes dons de grâce et de lumière,
Comme au jour où tu vins vers Marie, notre mère,
Vierge, mystique fleur du jardin de l'Époux,
Dont le regard se pose
Toujours sur cette rose !

Et toi, fleur d'ici-bas, pourpre, suave odeur,
D'amour et de piété dans nos cœurs sois l'image.
Adorons l'Éternel en voyant son ouvrage.
Lui, l'auteur de tout bien, le divin Créateur,
A l'aimer nous dispose,
En nous donnant la rose ! »

[1] Un des jours de la Pentecôte.

elle recueillait avec amour les passages qui la frappaient dans ses lectures si variées et si nombreuses. Elle feuilletait maintenant ses vieux cahiers, et d'autres encore, qui lui venaient d'un passé moins lointain. Depuis tant d'années qu'elle n'avait vécu que pour ses Sœurs, c'étaient des volumes qu'elle s'était formés de ce qu'elle avait copié dans les meilleurs auteurs pour leur être utile [1]. Sa Bible était près d'elle toujours, avec ses marges couvertes de notes qu'elle y avait écrites à toutes les époques de sa vie. Précieux livre! elle le laissa à M. Bruté, quand elle mourut; et ces notes que sa main y avait tracées, il y recourait souvent, lorsqu'il faisait à ses

1 « Elle ne vivait que pour ses Sœurs et pour ses saints devoirs, traduisant continuellement pour elles nos meilleurs livres français, et copiant tout ce qui pouvait leur être utile. » Lettre de M. Bruté à Antonio Filicchi, 5 mai 1821. — Ce qu'Elizabeth avait traduit du français en anglais est considérable. Nous citerons entre autres ouvrages : La *Vie de saint Vincent de Paul*, in-4°. — La *Vie de mademoiselle Legras*. — Les *Antiennes de l'Avent*, par Avrillon. — Le *Traité de la Virginité* de saint Ambroise. — Le *Traité de la paix intérieure*, par le P. Lombez. — Divers passages du P. Berthier. — Plusieurs fragments de la *Vie de sainte Thérèse*. — Le commencement de la *Vie de saint Ignace de Loyola*. — Plusieurs fragments du P. Judde. — Une partie des *Conférences* de saint Vincent de Paul. — Une partie des *Conférences* de saint François de Sales.

élèves les classes de théologie ou d'Écriture sainte [1].

Elle si tendre dans ses affections, si soigneuse à garder les saintes amitiés qu'elle honorait d'un si grand respect, se voyait assistée dans sa longue maladie par un ami d'un dévouement sans égal. Ils sont *la récompense du Seigneur*, ces amis si parfaits. *Leur amitié*, dit l'Esprit-Saint, *est bonne pour soulager;* elle donne *la vie et l'immortalité, joie sur terre et secours pour marcher vers le ciel. Celui qui craint le Seigneur trouve de tels amis.* — Vous promettez, Seigneur, et *votre parole est fidèle; fidelis est enim qui repromisit.* — Vous souvenant de votre servante Elizabeth, parce que toute sa vie elle avait *aimé votre nom et l'avait craint*, vous lui donniez, selon votre promesse, la récompense qu'elle méritait. A l'approche de ses derniers jours, vous aviez envoyé vers elle *l'amitié bonne pour soulager, le secours pour mener au ciel.* M. Bruté de Remur, *ce prêtre selon votre cœur,* était revenu près d'Emmettsburg. Depuis deux ans, il consacrait ses soins aux catholiques de la contrée qui s'étend au

1 *At her death she left him her Bible, upon the margin of which she had written many notes, which he often quoted and referred to in his classes of theology and holy Scriptures.* Rev. Dr White 's Life of Mother Seton.

pied de la montagne Sainte-Marie. Le pasteur de ce troupeau était naguère M. Duhamel, l'ancien missionnaire à la Guyane. M. Bruté l'avait aidé dans ses travaux, l'avait suppléé pendant la durée d'une longue maladie, et lui avait succédé quand il était venu à mourir. En même temps, il avait repris à sa résidence du séminaire les fonctions de professeur de théologie, et dans la maison de Saint-Joseph la charge d'aumônier de la communauté. La vénération des habitants du pays l'avait surnommé « l'ange de la montagne. » Il ne devait plus quitter Emmettsburg jusqu'au jour où il fut appelé au siége épiscopal de Vincennes dans l'Indiana.

Au mois d'août 1820, la mère Seton était si malade, qu'on s'attendait de moment en moment à la perdre. Elle se ranima contre toute attente dans les commencements d'octobre; et elle éprouva un mieux assez sensible pour pouvoir se tenir levée, quelques heures chaque jour, auprès de son feu. Elle continuait à suivre de sa chambre tout ce qu'elle pouvait des exercices et du règlement de la communauté : une Sœur l'aidant, et lui lisant les prières ou autre chose de la règle, et ainsi jusqu'à sa fin, avec une grande fidélité.

L'hiver, en ramenant les longues nuits, les intempéries et le froid, fut pour elle un temps

de plus grande épreuve, comme il l'est toujours pour les personnes souffrantes. Elle vécut plus repliée en elle-même, plus absorbée encore dans la pensée de la vie future. « L'éternité, écrivait-elle à une de ses amies, oh ! comme elle me paraît proche maintenant ! Pensez-y, ma bien chère ; pensez-y, vous aussi, quand vous êtes oppressée par l'ennui. Oh ! qu'il durera longtemps ce beau jour sans nuit ! Qu'elle durera longtemps cette belle nuit sans jour ! Puissions-nous la passer à louer, à bénir, à adorer à jamais ! »

Elle pesait tout dans la balance de la foi : adversité, prospérité, la maladie, la vie, la mort, les poursuites humaines, les ambitions, les projets. — « Je ne vois plus rien en ce monde que l'azur du ciel et nos autels ; tout le reste ne mérite pas qu'on y fasse attention. Nous parlons tout le long du jour de ma mort, de la manière dont il se pourra qu'elle arrive, comme on parlerait de toute autre affaire de la maison. Qu'est-ce, en effet, autre chose ? Que sommes-nous venus faire en ce monde ?... Pourquoi nous y sommes-nous attardés si longtemps, si ce n'est pour cette dernière, grande et éternelle fin ?... Elle me paraît si simple quand je regarde le crucifix... Un cercueil, quelques mottes de terre, une tombe !... Quelle vie, en vérité !

..... « Si je me voyais parvenue à la dernière étape sur ce chemin de souffrances, si j'entendais l'écroulement des murs de ma prison, je ne sais vraiment pas comment je pourrais supporter ma joie. Aller dans la patrie, y être appelé par *sa volonté*, quel transport de bonheur ! Mais, dira-t-on, vous n'avez donc pas peur de mourir ? — Il est vrai, une pécheresse comme moi devrait avoir peur ; mais je serais plutôt portée à craindre de vivre, car je sais bien que chacun de mes examens du soir me force d'ajouter au compte que j'aurai à rendre et au poids de ma dette. Je ne crains pas la mort moitié tant que ma chétive et détestable personne. »

Elle se vit forcée de garler le lit ; son état de dépérissement avait fait place à de vives souffrances. Pendant plusieurs semaines qui se passèrent ainsi, on ne remarqua aucune altération, nous ne dirons pas de son humeur, mais de son aménité et de sa grâce.

Jamais aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres, et sans les gémissements que la douleur lui arrachait pendant son sommeil, on ne se serait pas douté de ce qu'elle supportait. Au plus fort de ses souffrances, s'il arrivait seulement que la nature accablée laissât paraître quelque tristesse involontaire, elle se le reprochait, et avait hâte de se purifier par la grâce

de l'absolution ; d'autant plus attentive à faire disparaître les moindres taches de son âme, que plusieurs fois dans la semaine elle recevait la sainte communion. Le supérieur de Mont-Sainte-Marie la visitait souvent. M. Bruté était son confesseur habituel. « Le cœur qui se prépare à recevoir la sainte eucharistie, disait-elle, doit être pur comme une coupe de cristal remplie de l'eau la plus pure et la plus limpide. Le moindre atome impur s'y laisserait apercevoir ; nous ne devons pas l'y souffrir. »

Obligée de recourir à des adoucissements et exemptions nécessaires, elle en évitait ce qui se pouvait, sans affectation. D'autres fois elle s'excusait à ses Sœurs de sa faiblesse, ou se la reprochait si elle croyait l'avoir écoutée ; et alors, autant qu'il lui était possible, elle réparait ce qu'elle appelait sa faute en se mortifiant davantage. Une fois elle fit appeler M. Bruté, et elle se plaignit à lui avec une effusion de cœur et de larmes qui l'attendrirent, de l'extrême soulagement qu'elle ne pouvait s'empêcher de ressentir d'un petit matelas dont on avait fait usage, dans les derniers temps, pour soulever sur le lit sa petite Rebecca, et qu'on lui avait apporté à elle-même.

Ces vives douleurs prirent fin. Elles firent place à un état d'accablement qui peu à peu se

rendit maître de tout son être. Elle se ranimait, tout épuisée qu'elle était, pour recevoir la visite des Sœurs, celle des élèves, la visite surtout des enfants de l'école des pauvres. Souvent elle se faisait amener les plus petites d'entre ces enfants, heureuse de les garder à jouer dans sa chambre autour de son lit, et de les voir toutes ravies des marques de sa bonté maternelle.

Une des élèves était à la veille de quitter la maison, et de partir pour un voyage lointain. Elle la fit appeler pour lui dire adieu. Étendant doucement ses mains sur la blonde tête qui s'était inclinée à côté d'elle : « Que Dieu vous bénisse, lui dit-elle, mon enfant bien-aimée. N'oubliez pas la dernière recommandation que vous aura faite la Mère : Cherchez Dieu en tout. Soumettez toutes vos intentions à cette pierre de touche infaillible : Ceci sera-t-il approuvé par Celui dont le regard découvre tout ? Si vous faites ainsi, vous vivrez de sa présence et vous conserverez les grâces de votre première communion. Vous ne reverrez plus jamais votre Mère sur cette terre ; mais nous nous retrouverons au ciel. Trois des roues de la vieille charrette, — c'est ainsi qu'elle s'appelait souvent elle-même, — sont déjà brisées. La quatrième va partir tout à fait ; bientôt alors je serai délivrée. *Je prendrai mon vol, comme*

s'enfuit la colombe, et je m'en irai vers le lieu de mon repos [1]... Souvenez-vous de moi, et si vous aimez la pauvre vieille Mère, priez pour elle. » S'attendrissant elle-même des larmes et des sanglots de l'enfant, elle l'attira sur son cœur, l'embrassa tendrement : « Ce n'est pas pour toujours que nous nous quittons, lui dit-elle. Quelques années bien vite écoulées, ma chérie, et nous serons réunies pour ne plus nous quitter jamais. Encore une fois, que la la bénédiction de Dieu soit sur vous! »

Pénétrée du sentiment de l'immensité de Dieu, même avant d'avoir devant elle son éternité si rapprochée, elle n'avait plus mesuré ni l'espace, ni le temps, d'après les calculs humains. « Qu'est-ce que la distance, qu'est-ce que la séparation, quand notre âme, plongée dans l'océan de l'infini, voit tout dans le sein de Dieu? Là, il n'y a plus ni Europe ni Amérique. Notre Dieu, c'est notre tout. »

« Il est notre tout. — Dieu seul est tout. » C'étaient là ses expressions habituelles, et encore : « Mon Dieu est infini, et je ne suis, moi, qu'un atome. »

Paix, amour, confiance ; ces sentiments grandissaient en elle à mesure qu'elle approchait de sa fin. Ils lui inspiraient sa réponse la plus or-

[1] Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? Ps. LIV.

dinaire aux questions sur son état, dont elle tâchait qu'on s'occupât le moins possible : *How are you Mother?* « *Quiet.* » — Et souvent : « *Very quiet.* » Mère, comment êtes-vous? — « Tranquille. » — Et souvent : « Très-tranquille. » — Rien ne saurait rendre l'affliction des Sœurs, inconsolables de la perdre à un âge encore éloigné du terme où la vie s'éteint d'ordinaire. Elle imposait silence à leur douleur. « Que sa volonté soit faite, que sa sainte volonté soit faite, » disait-elle.

La paix et le calme dont elle jouissait ne naissait pas d'une confiance présomptueuse. Elle avait une frayeur sainte des jugements éternels, des peines dues au péché, et du poids de sa propre dette ; mais l'emportant sur la frayeur, l'amour surnageait. Son Dieu lui faisait la grâce d'incliner son cœur plutôt vers l'amour que vers la crainte. Si les sentiments de frayeur prenaient le dessus, promptement, sans faire effort, d'une pente naturelle, elle allait demander refuge à Celui dont la justice l'effrayait. « Avez-vous peur de Dieu, disait saint Augustin, jetez-vous dans ses bras. »

Le Maître qu'elle avait bien servi, le cher Seigneur qu'elle avait tant aimé toute sa vie, semblait déjà la favoriser de la douceur de sa présence. « Je ne souffre pas, disait-elle. Je suis faible, il est vrai ; mais chaque jour se

passe si calme et si heureux ! Si c'est là le chemin qui mène à la mort, rien de si paisible ni de si doux. Mais, dussé-je en revenir, que c'est une chose délicieuse de reposer entre les bras de Notre-Seigneur ! Je n'ai jamais si bien senti la présence de ce Seigneur bien-aimé, que depuis que je suis malade. C'est comme si je le voyais, lui, le bon Jésus, lui et sa sainte Mère, ici, continuellement, assis à mes côtés, sous une forme visible, pour me consoler, me récréer, m'encourager à toutes les heures de ma longue et pénible souffrance. Cela vous surprend, disait-elle à celles qui l'écoutaient, vous allez rire de mes imaginations. N'importe ! Celui qui est *notre tout* a bien des manières de consoler ses petits atomes. »

Sans cesse elle parlait du bonheur de mourir dans le sein de la vraie Église. « Oh ! qu'il en est peu qui connaissent le prix d'une telle faveur, » disait-elle. — Quelqu'un lui ayant demandé quelle était la grâce la plus grande qu'elle pensait avoir reçue de Notre-Seigneur : « C'est, répondit-elle vivement, sans la moindre hésitation, c'est d'avoir été amenée à l'Église catholique. »

Le moment suprême approchait. Le Seigneur allait recevoir le dernier soupir de sa servante. Le samedi 30 décembre, M. Bruté lui donna la

sainte communion en viatique. Le lendemain, elle la reçut avec la communauté ; et le 1er janvier, jour de la Circoncision, une troisième fois, la dernière... Cette nuit-là, la Sœur de veille l'avait pressée de boire, après minuit, une potion prescrite : « *Never mind. A communion more, and our eternity!* Ne pensez pas cela. Une communion encore, et notre éternité ! » répondit-elle. Et elle attendit le matin, à jeun.

Le 2 janvier, au milieu du jour, à l'heure solennelle où elle se tenait prête à participer aux grâces de l'extrême-onction, elle demanda que toutes ses filles fussent réunies autour d'elle. Toutes accoururent pénétrées d'une incomparable douleur. Comme elle était trop faible pour leur parler elle-même, ce fut M. Dubois qui leur fit en son nom ses dernières recommandations. Elle les priait avant tout de demeurer unies entre elles comme de vraies Sœurs de Charité, fidèlement attachées à leur règle. Elle leur demandait « humblement pardon des peines qu'elle avait pu leur causer, des mauvais exemples qu'elle avait pu leur donner ! » Comme le prêtre achevait, on l'entendit qui disait de sa voix défaillante : « Je vous remercie, mes sœurs, d'avoir bien voulu m'assister à ce moment de l'épreuve... Soyez enfants de l'Église, soyez enfants de l'Église ! »

Elle reçut le sacrement des mourants ; et

pendant ce temps, elle avait ses yeux levés vers le ciel avec une expression qui ne se peut rendre, non plus que l'accent de cette seule parole qu'elle prononça quand le prêtre eut fini : *Oh! thankful!* — Oh ! si reconnaissante! — Elle s'était unie au divin Sacrement avec une foi, avec un recueillement si sensibles, qu'elle avait semblé à tous, dans le profond silence qui s'était fait à ce moment, qu'on aurait pu lire ce qui se passait dans son âme à chaque onction.

« Le 3 janvier, elle était dans le même état. L'après-midi, comme M. Bruté était venu commencer le catéchisme de retraite pour les enfants qui devaient faire leur première communion le dimanche suivant, il entra, en s'en revenant, dans sa chambre. « Priez, lui dit-il, pour vos chères enfants. Peut-être encore vous unirez-vous à elles dimanche. » — Elle fit doucement le signe de tête d'abandon et de doute. Il ajouta : *Demandez, et vous recevrez,* a dit Notre-Seigneur; demandez-lui donc le ciel, pour l'aimer et pour le louer à jamais. Elle répéta le même doux et simple mouvement de tête en union à ces paroles. — Ce furent là les dernières paroles qu'elle ait entendues de M. Bruté, ni d'aucun prêtre de son divin Maître. Elle se rendit elle-même à lui désormais, persévérant dans son simple recueillement.

« Le même soir, vers dix à onze heures, elle était plus mal. On appela l'assistante, Sœur Xavier « *It is you, Xavier, how are you?* C'est vous, Xavier! comment allez-vous? » — Elle la reçut avec cette manière aimable et polie que l'on comparait en elle à la politesse si touchante, à la bonté pénétrante, que le bon archevêque John Carroll avait marquée jusqu'à sa dernière heure. Ses Sœurs priaient avec elle. Sa fin s'approchait. Elle suggéra elle-même la prière qu'elle récitait tous les jours, comme étant si bien selon son cœur et selon sa piété de profonde soumission et abandon : « Que la très-sainte, très-puissante, très-aimable volonté de Dieu soit accomplie à jamais! » Les Sœurs lui aidèrent à l'achever. Pouvant à peine se faire entendre, elle pria une des Sœurs de réciter pour elle sa prière de prédilection, cette courte et ardente prière de saint Ignace de Loyola : « Corps de Jésus, sauvez-moi. Sang de Jésus, enivrez-moi. Eau sortie du côté de Jésus, lavez-moi! » . . . . . La Sœur commença. Mais, succombant à son affliction, elle fut forcée de s'interrompre. Catherine-Joséphine, ne pouvant plus se contenir, éclata à ce moment en cris douloureux. Elizabeth acheva la prière elle-même. Les derniers mots qui sortirent de sa bouche furent les noms sacrés de Jésus,

Marie, Joseph, à qui elle remettait son cœur et confiait sa dernière agonie. Comme elle venait encore de dire Jésus, elle perdit l'usage de la parole. Son dernier sommeil arriva sans effort, sans que ses filles qui l'entouraient eussent pu s'apercevoir du moment où elle passait de la vie au repos suprême.

Son âme fut délivrée de ses liens le 4 janvier 1821, vers les deux heures du matin. La durée de sa vie mortelle avait été de quarante-six ans et quatre mois.

M. Bruté arriva comme elle était à peine expirée. Le messager qu'on lui avait envoyé, au milieu de la nuit, l'avait appelé trop tard. Quel air cette chère morte conservait! Quels sentiments s'éveillaient à sa vue dans l'âme de celui qui depuis dix ans avait su tous les secrets de cette vie, continuelle aspiration vers le ciel et vers Dieu! Quels souvenirs remontaient au cœur du confident de tant de douleurs qu'elle avait éprouvées! Quels regards vers le passé, pour l'y voir envoyant devant elle avec tant de foi, tant d'amour, ses deux filles et ses deux sœurs, près desquelles, lui, l'ami, le prêtre, allait la déposer elle-même le jour d'après. O mère! ô Elizabeth! ô foi profonde! ô piété si tendre! ô recueillement dans l'attente de votre divin Maître et dans votre abandon à lui, d'autant plus parfait, à mesure

que votre faiblesse était plus grande et que votre fin approchait! ô simplicité! ô véritable humilité avec tant d'esprit! ô bonté sur toute bonté!... Son caractère éminent: indulgence, pitié des pauvres pécheurs; charité si attentive à ne jamais blesser les autres, à trouver toujours des excuses, ou garder le silence... O attachement et reconnaissance pour ses amis! Respect si religieux pour les ministres du Seigneur et pour les moindres choses de la religion! O cœur si aimant, si compatissant, si religieux, si prodigue de toute possession, si désintéressé de tout! O mère, excellente mère, nous vous perdons! nous vous pleurons! mais, vous, soyez donc maintenant heureuse!

Elles reposent dans le petit cimetière de la montagne, Henriette, Cecilia, Anna, Rebecca, Elizabeth Seton. Le même enclos renferme leurs précieux restes, les mêmes sentiers ont vu passer leurs cercueils, les mêmes grâces ont couronné, sur le soir de leur vie, *leur espérance pleine d'immortalité.* Henriette, Cecilia, les premières rappelées, les devancières des Sœurs qui sont venues dormir dans la vallée de Saint-Joseph. Mais, bien que parties après elles, plusieurs autres de leurs compagnes n'avaient point attendu leur mère, si peu que son pèlerinage eût duré. Après Anna Seton, Maria

Murphy, Eleanor Thompson, et la jeune Benedicta Corish, qui, en l'espace de dix mois, fut élève, novice, sœur professe, et habitante de l'éternité; Agnès Duffy, Catherine Mullen, Mary Leewellen, Martina Quinn, Mary Egan, Helen Brady, Mary-Elizabeth Wagner, Mary-Ignatia Torney, Camillia Corish, Jane-Frances Gartland, Mary-Theresa Mills.

Premières Filles de Saint-Joseph, qui sitôt mortes qu'apparues ont répandu sur leur passage le parfum des saintes vertus! si nous disions, avec vos noms, le nombre de vos années, la mesure de vos jours de si courte durée révèlerait éloquemment le secret de vos fatigues et la vie mortifiée des Filles de la Charité.

L'hiver, le printemps, s'étaient écoulés depuis la mort d'Elizabeth. L'été maintenant souriait sur cette vallée qui portait son deuil. Par une des belles journées de juin, un heureux voyageur, revenu de loin, s'annonçait à Emmettsburg. Sa lettre était écrite à bord du *Macedonian,* en vue du phare de Boston. « Mère bien-aimée, disait William, enfin mes plus chers désirs semblent sur le point d'être accomplis; le bonheur, comme une étoile qui sort des nuages d'une sombre et orageuse nuit, paraît se lever à mes yeux! Mais, hélas! l'horizon n'est pas encore tout à fait serein, et

ma pauvre étoile tremblante, comme elle pourrait être encore aisément voilée par les nuages! Vous pouvez vous imaginer avec quelle anxiété j'attends de voir de mes yeux les premières lignes que vous m'écrirez. Votre dernière lettre était datée du mois de mai 1820. Il y a un an, et plus! Quels changements un an peut apporter; j'ai peur d'y arrêter ma pensée! De grâce, écrivez-moi vite, et dites-moi comment vous allez. Que je sache tout! Embrassez Kitty pour moi.... Mon souvenir à nos amis de la montagne.... Je vous réserve mes grandes histoires pour le temps où nous allons être réunis; ou plutôt, à vous parler vrai, je me sens le cœur si remué en ce moment, que je ne puis vous en dire davantage. »

Il obtint permission de quitter son vaisseau. Sans s'arrêter à New-York ni à Philadelphie, il se hâta vers le Maryland. Il n'avait point attendu la réponse à sa lettre; il ne se donna pas le temps de chercher sur sa route ceux qui lui auraient pu donner des nouvelles des siens. Il traversa rapidement Baltimore, et se rendit tout droit au village d'Emmettsburg. Là encore, il passa sans s'arrêter, sans dire un mot à qui que ce fût. Comme il se dirigeait vers la maison des Sœurs, à mi-chemin, il vit venir au-devant de lui M. Bruté, qui lui tendait en pleurant une lettre écrite par lui, une lettre

non décachetée. C'était la lettre qu'il avait écrite si peu de jours auparavant à sa mère pour lui annoncer son retour. . . . . Oh ! s'attendre à la voir, à tomber dans ses bras, se dire sa joie d'avance, sa joie et sa tendresse, après trois ans loin d'elle, et revenir trop tard ! . . . . . Silence sur cette douleur, elle fut au-dessus de toute parole. . . . . Dans ces grandes douleurs, les consolations humaines ne servent de rien. Mais la blessure au cœur de William demandait des soins que M. Bruté pouvait lui donner mieux que tout autre en ce monde.

L'œuvre d'Elizabeth Seton, commencée dans la faiblesse, continuée à travers les épreuves, affermie par les efforts persévérants d'une volonté confiante en Dieu, n'a cessé de grandir et de porter des fruits de bénédiction. A la mort de la vénérée fondatrice, la communauté se composait de cinquante Sœurs ; il y avait soixante-quinze élèves dans le pensionnat, et un nombre beaucoup plus considérable d'enfants à la petite école des pauvres [1].

[1] Le nombre des Sœurs, en 1829, s'élevait déjà à 120. Voir *Notice sur le diocèse de Baltimore, envoyée au redacteur des Annales de l'Association de la propagation de la foi*, par Mgr Whitfield, archevêque de Baltimore, juin 1829. — Année 1830, nº XX des Annales.

Celle qui remplaça la première Mère auprès des filles qui la pleuraient, fut une de ses anciennes compagnes, cette pieuse et courageuse veuve, Rose White, qu'elle avait naguère choisie entre toutes pour conduire les deux premiers essaims sortis de la maison de Saint-Joseph. Les Sœurs étaient inspirées par l'Esprit de Dieu, lorsqu'elles la choisirent pour succéder à leur première Mère.

D'année en année, depuis ses commencements, la Compagnie des Filles de la Charité en Amérique a vu s'augmenter le nombre des vocations qui la renouvellent. D'année en année elle a fondé de nouveaux établissements, et a rendu de plus grands services à la religion. On compte mille Sœurs de la Charité aux États-Unis. Le nombre des maisons qu'elles y ont fondées, écoles, orphelinats, asiles pour les malades, est de quatre-vingt-onze, répandues dans les différents endroits dont voici les noms :

Albany,	État de New-York,	4	maisons.
Alton,	— Illinois,	1	—
Baltimore,	— Maryland,	11	—
Boston,	— Massachusetts,	3	—
Buffalo,	— New-York,	4	—
Chicago,	— Illinois,	3	—

Santa-Barbara,	—	Californie,	1	—
Dedham [1],	—	Massachusetts,	1	—
Détroit,	—	Michigan,	4	—
Donaldsonville,	—	Louisiane,	1	—
Emmettsburg,	—	Maryland,	1	—
Keokuk,	—	Iowa,	1	—
La Salle,	—	Illinois,	1	—
Los Angeles,	—	Californie,	1	—
Lowell,	—	Massachusetts,	2	—
Milwaukee,	—	Visconsin,	3	—
Mobile,	—	Alabama,	4	—
Natchez,	—	Mississipi,	2	—
La Nouvelle-Orléans,	—	Louisiane,	10	—
Norfolk,	—	Virginie,	2	—
Petaluma,	—	Californie,	1	—
Philadelphie,	—	Pensylvanie,	3	—
Richmond,	—	Virginie,	2	—
Rochester,	—	New-York,	2	—
Santa-Cruz,	—	Californie,	1	—
San-Francisco.	—	Californie,	3	—
San-Juan-Bautista,	—	Californie,	1	—
Saint-Louis,	—	Missouri,	7	—
Syracuse,	—	New-York,	1	—
Toronto,	—	Canada-West,	1	—
Troy,	—	New-York,	2	—
Utica,	—	New-York,	1	—
Virginia-City,	—	Nevada,	1	—
Washington,	—	Columbia,	4	—
Wilmington,	—	Delaware,	1	—
		Total.	91	maisons.

[1] Toutes ces villes sont indiquées sur la carte qu'on a jointe à ce volume. Dedham, à dix milles au sud de Boston, seul, ne s'y trouve pas, faute d'espace.

Le 7 juillet 1849, la Compagnie des Sœurs de la Charité de Saint-Joseph obtint une faveur qu'elle sollicitait depuis bien des années : elle fut constituée sous l'autorité du supérieur général des Filles de la Charité en France, et elle appartint désormais, par une union encore plus étroite, à la grande famille de saint Vincent de Paul. Les dernières négociations qui amenèrent cette union si désirée furent conduites avec un grand zèle par M. Deluol, supérieur du séminaire de Sainte-Marie de Baltimore, et supérieur général de la Compagnie aux États-Unis. Sitôt que ce vénérable prêtre eut vu l'union s'accomplir, il s'empressa de se démettre de ses fonctions, qui appartenaient désormais au supérieur général de la Compagnie en France. Il avait été le supérieur des Sœurs d'Amérique pendant l'espace de vingt ans, ayant succédé, en 1826, à M. Dubois, appelé à l'évêché de New-York.

Le 25 mars 1850, les Filles de la Charité d'Amérique renouvelèrent toutes leurs vœux avec solennité, suivant la formule en usage dans les communautés françaises. Le 8 décembre de l'année suivante, fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, elles prirent le même habit que portent leurs sœurs de France. Chaque année maintenant, conformément à l'usage général, elles envoient à Paris une dé-

putation composée de quelques-unes d'entre elles. Le séjour que ces pieuses filles font à la maison mère les pénètre de l'esprit et des traditions de leur Institut. Revenues en Amérique, elles transmettent à leurs compagnes les instructions et les heureuses impressions qu'elles ont reçues.

Dernier survivant des prêtres français émigrés aux États-Unis, le vieil évêque de Bardstown, M. Flaget, put assister avant sa mort à ce couronnement d'une des œuvres les plus fécondes que l'Amérique ait dues à l'impulsion de la France. On se souvient que c'était lui qui avait apporté à Emmettsburg, en 1811, les Constitutions de saint Vincent de Paul. Sa précieuse mort arriva le 11 février 1850. Les premiers amis de la communauté s'en étaient allés, bien avant lui, recevoir leur récompense. M. David, premier supérieur des Sœurs de Saint-Joseph après M. du Bourg, ensuite coadjuteur de Bardstown, associé pendant près d'un demi-siècle aux travaux de M. Flaget, l'avait précédé dans la tombe, en 1841. M. Dubois, presque octogénaire, avait couronné à New-York, en 1842, par un épiscopat de seize années, une vie tout entière dépensée au service de la religion et de la charité. M. Maréchal était mort, en 1828, à Baltimore, à la suite d'un voyage fait au Canada, pour les intérêts

de son diocèse. M. de Cheverus, éprouvé par les rigueurs des hivers du Massachusetts, vaincu par la maladie, s'était vu forcé de briser les chers liens qui l'attachaient aux fidèles de Boston. Il avait accepté, en 1823, l'évêché de Montauban, dont on l'avait enlevé trois ans plus tard pour le donner à l'église de Bordeaux [1]. Au mois de février 1836, sous le pontificat du pape Léon XII, il avait été élevé au cardinalat. Ses jours, remplis devant Dieu, s'étaient achevés au mois de juillet de la même année. M. Samuel Cooper, usé dans les travaux de sa vie de missionnaire, s'était retiré à Bordeaux, où l'avait amené son amitié pour M. de Cheverus. Il avait vécu treize ans dans cette ville, de 1820 à 1833, n'ayant cessé qu'avec la mort de s'employer à la conversion et au salut d'un grand nombre d'âmes. M. du Bourg, redemandé par la France, en 1826, avait gouverné l'Église de Montauban, après M. de Cheverus, pendant sept années. Il n'avait paru que pour quelques mois, en 1833, sur le siége archiépiscopal de Besançon; le temps seulement de laisser un profond souvenir et de vifs regrets à son nouveau diocèse. M. Bruté, enfin, le plus jeune de ces admirables prêtres et de ces grands évêques, avait abrégé ses jours à évangéliser son troupeau

[1] Voir la note 21 à la fin de ce volume.

demi-sauvage dans les déserts de l'Indiana. Fidèle littéralement à cette devise qu'il avait choisie : *Spend and be spent*, « Donné et se donner tout entier, » il était mort à l'âge de cinquante-neuf ans, en 1839 [1].

Le noble ami d'Elizabeth Seton, l'instrument de sa conversion, cet Antonio si cher, avait prolongé jusqu'en 1847 sa vieillesse, belle mais attristée. Agé de quatre-vingt-trois ans, il s'était endormi de la mort des justes, à Livourne, entouré des plus tendres soins de la piété filiale [2]. Amabilia était morte douze ans avant lui, en 1835, le laissant pour les années qui lui restaient encore en d'inexpugnables regrets. Jamais il ne voulut quitter le deuil qu'il avait pris d'elle.

Cette douleur de survivre à ce qu'on a aimé le plus, c'était ce qu'Amabilia avait surtout redouté, en avançant dans la vie. Il plut à Dieu de l'en préserver. La maladie qui l'enleva la surprit dans une apparente santé, au seuil de sa soixante-deuxième année. Elle seule en prévit le terme prochain. Un de ses fils veillait près d'elle pendant la dernière nuit qu'elle vécut. Elle voulut le préparer à la voir bientôt mourir. Comme il ne pouvait maîtriser sa dou-

[1] Voir les notes 22 et 23 à la fin de ce volume.
[2] Voir la note 24 à la fin de ce volume.

leur : « Ne vous désolez pas, lui dit-elle, votre mère meurt heureuse ; ce qu'elle avait toujours demandé à Dieu, elle l'a obtenu. Je meurs assistée de tous les secours de notre sainte Église ; je meurs entourée de mes enfants ; et je meurs avant votre père. Voyez quelle grâce Dieu me fait, lorsqu'il m'épargne de vivre après mon mari ! »

Celui qui descend dans la vallée d'Emmettsburg en arrivant par la route de Frederick, après avoir traversé une des plus heureuses contrées du Maryland, s'arrête maintenant avec admiration en présence d'un site délicieux, où la charité, par sa seule impulsion, a créé une véritable petite ville. Ce pays, beau pour les yeux, l'est plus encore pour l'âme et pour l'esprit. Les soins de l'homme l'ont transformé. Mais de tous les ouvrages que sa main y a construits, il n'en est pas un seul qui *ne raconte la gloire de Dieu.*

Sur le parcours de vingt milles environ qui sépare Frederick d'Emmettsburg, la route déroule ses contours en côtoyant l'un des versants de cette belle chaîne de montagnes qui doit son nom à sa couleur d'azur, *the Blue ridges*, la chaîne des montagnes Bleues. On les a toujours sur la gauche jusqu'au moment où

l'on arrive au pied de la montagne d'Emmettsburg. Le premier objet qui frappe alors les yeux est l'église, de briques et de pierres, bâtie, en 1808, par M. Dubois. Elle se détache agréablement sur le sombre rideau des arbres de la forêt. On y monte par un frais sentier bordé de jolies maisons. Le sanctuaire où réside le *Dieu caché* protége les demeures des chrétiens qui se sont groupées à ses pieds. Son ombre s'étend sur le séminaire du Mont-Sainte-Marie, qui couvre avec ses dépendances nombreuses les pentes de la montagne.

Vous descendez, la route fait un détour sur la droite. Le murmure des eaux interrompt le silence de ces lieux paisibles : c'est une petite rivière à l'eau vive et profonde, un affluent du Monocacy, qui serpente dans la vallée. Vous la traversez sur un pont de bois, et vous apercevez bientôt l'établissement commencé par Elizabeth Seton, mais bien augmenté depuis.

Le porche qui sert d'entrée est un bâtiment monumental d'un caractère imposant. Il s'ouvre sur une large avenue qui mène à la maison des Sœurs. Cette avenue est destinée aux voitures. Elle côurt entre deux allées plus étroites, réservées aux personnes qui vont à pied. La maison mère, qui est aussi le noviciat, est le plus important des divers édifices que renferme l'enceinte de la communauté. Ses dimensions

sont assez vastes pour contenir le logement d'au moins deux cents Sœurs qui y résident habituellement, soit occupées, soit sédentaires, dans la maison mère ou au noviciat. Le logis qu'on a bâti pour elles a deux cent trente pieds de long sur quarante de large; il a deux étages et un attique surmonté de parapets crénelés.

L'extérieur en briques et pierres de taille appartient au style conventuel du XIVe siècle. La toiture, à pente rapide, est dominée par un beffroi de trente pieds de hauteur. Les fenêtres du second étage sont carrées avec croisillons en pierres; celles du rez-de-chaussée ont des meneaux avec chaperons. Les murs latéraux sont soutenus par des arcs-boutants.

Du côté de l'est et de l'ouest, le pensionnat et la chapelle, se reliant avec le logis des Sœurs, forment une cour intérieure ouverte seulement à l'exposition du midi. Cette cour est entourée d'un cloître qui communique à la chapelle.

Le nouveau pensionnat a été construit dès l'année 1841, quand la prospérité croissante de l'école des Sœurs nécessita de nouveaux agrandissements. Il se compose d'un vaste bâtiment à trois étages, et se rejoint à l'extrémité de l'ancien pensionnat du côté du levant. On l'a surmonté d'une coupole et d'un belvédère,

d'où la vue embrasse un horizon immense. Sur les terrains qui font face au nouveau pensionnat, s'est élevé, en 1845, dans le style ogival, un oratoire dû à la piété des anciennes élèves. Elles l'ont fait ériger au moyen de souscriptions dont elles ont fait les frais, et elles ont demandé qu'on lui donnât le nom de chapelle de Notre-Dame-de-la-Vallée.

Après nous y être attardés si longtemps, et y avoir attaché notre cœur, nous ne la quitterons pas, cette vallée d'Emmettsburg, sans visiter l'humble maison qui fut témoin des départs d'Henriette, de Cecilia, d'Anna, de Rebecca et d'Elizabeth Seton, quand toutes successivement s'acheminèrent vers le ciel. Les Sœurs ont voulu qu'elle fût transformée en orphelinat. Elle est devenue par excellence la maison des pauvres : belle destination, qui convient bien à la dernière demeure qu'habita l'amante de la pauvreté, l'amie des pauvres, la mère des pauvres ! Les souvenirs qui parlent de sa mémoire à jamais bénie revivent surtout en cet endroit. Les murs retentissent de cette voix qu'ont les objets inanimés pour émouvoir nos âmes. Ce sont les *pierres qui crient* ici, véritablement. La petite chambre où elle a rendu le dernier soupir est consacrée par un reli-

gieux respect. Ses filles la visitent souvent. Elles ont tracé sur la muraille cette touchante inscription :

Ici, à côté de cette porte, près de ce foyer, sur une pauvre et humble couche, mourut notre chère sainte mère Seton, le 4 janvier 1821. *Elle mourut dans la pauvreté, mais riche de sa foi et de ses bonnes œuvres. Nous qui sommes ses enfants, puissions-nous marcher sur ses traces, et partager un jour sa félicité! Amen.*

FIN

APPENDICE

Parmi les papiers épars laissés par Elizabeth, se trouvait, sous le titre de CHERS SOUVENIRS, *comme une revue des événements de sa vie jusqu'à l'année 1812. Son charme habituel est dans ces pages avec la vive peinture des faits. Nous leur devrons d'entendre parler d'elle pendant quelques instants de plus.*

CHERS SOUVENIRS

« Ce serait si ingrat à moi, si je mourais avant de les avoir recueillis pour ne les oublier jamais. »

« A l'âge de quatre ans, comme j'étais assise sur un des degrés du seuil de la maison, à regarder les nuages, tandis que ma petite sœur Catherine, qui n'avait que deux ans, était couchée dans son cercueil, quelqu'un me dit : Eh quoi ! la petite Kitty est morte, et vous ne pleurez pas ! — Non, dis-je, parce que Kitty s'en est allée au ciel. Je voudrais bien aussi pouvoir aller au ciel avec maman. »

« Souvenirs à l'âge de six ans. — Quand prenant avec moi ma petite sœur Emma et la conduisant près de la fenêtre, tout en haut, et lui faisant regarder le soleil couchant, je lui dis que Dieu était vivant au ciel, et que les enfants qui étaient bons iraient aussi au ciel. — Et encore, quand j'enseignai à la petite Emma ses prières; — et quand ma pauvre belle-mère, très-affligée à ce moment, m'apprit le psaume XXIIe [1]. »

« A New-Rochelle, chez miss Molly B..., à l'âge de huit ans. — Les petites filles cherchaient dans un nid les œufs des petits oiseaux. Je recueillis les pauvres petits qu'elles y trouvèrent tout palpitants; j'espérais que la pauvre mère, qui voletait de branche en branche, viendrait près d'eux et les rappellerait à la vie. J'ai pleuré parce que les petites filles voulaient les détruire; et depuis, j'ai toujours mieux aimé jouer et me promener seule. — Mon admiration pour les nuages; mon bonheur à les contempler; et toujours avec une pensée pour ma mère et pour la petite Kitty; toutes les deux au ciel. — Mon bonheur à rester seule assise au bord de la mer, à errer pendant des heures sur la plage, chantant, ramassant des coquillages. La moindre petite feuille, la moindre fleur, un insecte, un animal, l'ombre des nuages, le mouvement dans le feuillage, tout, sujet de pensées vagues, indéfinies vers Dieu et vers le ciel. — Ma satisfaction à apprendre quelque chose que ce fût qui

[1] *Dominus regit me.* « Le Seigneur est mon Pasteur, rien ne me manquera. »

parlât de Dieu. — Mon bonheur à me trouver avec les personnes âgées. »

« A l'âge de douze ans. — Un cœur d'enfant plein d'ignorance, de folles idées. — A la maison, de nouveau, chez mon père. — Mon attrait pour lire des prières. Mon bonheur d'avoir soin des enfants et de leur chanter de petits cantiques près de leur berceau. — Nuit passée dans la terreur, et, tout le temps, je chantais *Notre Père!* »

« Quatorze ans. — A New-Rochelle, chez l'oncle B..., tant de goût à lire la Bible, et Thompson et Milton. — Hymnes récitées au milieu des rochers, tout entourés des glaces de l'hiver. Quels transports de joie et d'enthousiasme! — Heures passées à contempler les étoiles. Orion. Promenades sous les cèdres en chantant des hymnes. — De la joie en toute chose; rude, âpre, douce ou facile, toujours gaie: le printemps était *là!* — Joie en Dieu de ce que *Là* était mon Père; le suppliant pour qu'il ne m'abandonnât jamais. A ce moment mon père était absent [1]; peut-être mort; et moi, me sentant comme ayant un abri contre tout ce qui pourrait survenir. — Mes délices à demeurer assise au milieu des champs avec les poésies de Thompson; le troupeau, les agneaux tout alentour, ou à boire la séve des bouleaux, ou à ramasser de petits cailloux de toutes couleurs sur la plage. Retour à la maison. — Les fileuses, des filles

[1] Pendant un des voyages de M. Bayley en Angleterre.

de la secte des méthodistes. Le chant incessant de leur cantique : « Ne suis-je donc née que pour mourir ? » me fit une profonde impression. Pourtant, une fois maîtresse de moi-même, mon intention était de me faire Quakeresse, parce qu'elles ont des chapeaux si simples et si jolis ! Excellente raison ! »

« Seize ans. — Contrariétés dans la famille. Impossible de deviner pourquoi, tandis que je parlais à des parents d'une façon aimable, eux ne voulaient pas me parler. Impossible même de deviner comment un être en ce monde pouvait être en inimitié avec un autre être. — Folie, chagrins, roman, misérables amitiés. Mais tout devait tourner à bien, et à me faire comprendre, en y réfléchissant, combien il est absurde d'aimer ainsi quelque chose en ce monde. »

« Dix-huit ans. — Beaux rêves d'une petite maison à la campagne, pour y réunir tous les enfants d'alentour et leur enseigner leurs prières, et les tenir bien propres, et leur apprendre à être bons. — Désirs passionnés qu'il pût y avoir en Amérique des endroits comme dans les romans que je lisais, où l'on pourrait vivre retiré du monde, et prier, et être toujours bon. Pensé très-souvent à courir au loin, même au delà des mers, sous un déguisement, travaillant pour vivre, afin de découvrir de tels endroits, s'il en existait.— Mes étonnements de voir les gens attacher tant d'importance à la toilette, au monde, etc... Mille réflexions après m'être trouvée dehors, à la promenade, ou

ailleurs, me demandant pourquoi je ne pouvais y dire mes prières et y avoir d'aussi bonnes pensées que si j'avais été à la maison. Désir de raisonner philosophie, et de donner sa place à chaque chose; incapable cependant de faire ni l'un ni l'autre. Préféré rester dans ma chambre à tous les amusements au dehors. Hélas! hélas! hélas! des *larmes de sang!* Mon Dieu! Horrible démenti à toutes ces bonnes promesses faites avec la plus téméraire présomption. « Dieu m'avait créée. Je me trouvais très-malheu-« reuse. Dieu était trop bon pour condamner une si « pauvre créature faite de poussière, et poussée par « le chagrin. » — Tel était mon misérable raisonnement. Laudanum. Actions de grâces, louanges à Dieu, inexprimable joie, pour n'avoir pas commis cet acte horrible! Mille promesses d'une éternelle gratitude [1]. »

[1] C'est ici la première et la seule fois qu'Elizabeth Seton ait fait allusion à cette tentation de désespoir. On chercherait en vain dans ses autres écrits une trace de la lutte qu'elle eut à subir jusqu'au moment où triompha la grâce. Les quelques mots qui font revivre ce souvenir, très-incomplets pour nous, sont cependant loin d'être indifférents; c'est pourquoi nous trouvant dans l'impuissance d'y ajouter quoi que ce soit, nous les donnerons en entier dans le texte original. — « Alas, alas, alas, *tears of blood.* My God! horrid subversion of every good promise in the boldest presumption. God had created me. I was very miserable. He was too god to condemn so poor a creature made of dust — driven by misery (this the wretched reasoning). Laudanum. The praise and thanks of excessive joy not to have done the horrid deed. The thousand promises of eternal gratitude. »

« A l'âge de vingt ans, ma maison à moi. — Le monde et la piété en même temps! tout à fait impossible! — « Mon Dieu, si je jouis de ceci, je vous perds. » — Et cependant, je n'avais pas encore le vrai sentiment de ce que j'aurais perdu; c'était plutôt la peur de l'enfer et la crainte d'être privée du ciel. — Annina offerte à Dieu mille fois; offerte tandis qu'elle était encore dans son innocence; j'avais si peur que vivant, elle ne vînt à se perdre. Mon cœur s'élevant à Dieu pour lui dire de prendre ce qu'il lui plairait; de prendre tout s'il lui plaisait; seulement, qu'il ne me laissât pas, *Lui,* le perdre! — L'association des pauvres veuves. — Gratitude dans le perpétuel contraste de toutes mes bénédictions et de la misère que je voyais; les remettant toutes cependant, prête à y renoncer, entre les mains de Dieu. — Mes soirées seule à écrire. — La Bible, les psaumes. — Brûlants désirs vers le ciel, offrant à Dieu continuellement ma ravissante Anna, William et Richard, Catherine et la petite Rebecca, dès le moment de leur entrée en ce monde. La crainte de leur *perte éternelle,* mon souci dominant, laissant loin toutes les peines et aussi toutes les joies d'une mère. — Les *Te Deum* au milieu de la nuit quand ils se réveillaient et que j'étais à les bercer. — L'union de mon âme avec Rebecca, Henriette et Cecilia. — Ma confiance en Dieu dans la multiplicité de nos peines et de nos épreuves. »

« Vingt-neuf ans. — Foi en notre voyage de Livourne. Persuasion que *tout* devait tourner à notre

bien. Joie lorsque j'emballai tout ce qui avait une valeur pour être vendu. Jouissance dans l'adieu donné à chacun de ces objets qui allait cesser d'être *mien*. Mille secrètes espérances en Dieu d'une entière séparation d'avec le monde. — Baisers à la petite croix d'or que mon père m'avait donnée pour la chaîne de ma montre. Pensées d'union à cette croix, et résolutions tandis que je la baisais comme l'étendard de mon maître et de mon capitaine que j'étais appelée à suivre vaillamment. Quatre heures ont sonné. — Pensées dans les nuages. Mon cœur tout illuminé à l'approche du soleil levant. — Les *Te Deum*. — Pleurs de Rebecca se mêlant à mes pleurs devant notre tableau du Calvaire. Nos prières au milieu de la nuit. Cantiques au lever du jour, et larmes silencieuses versées dans le désir de la véritable vie. — Départ. — J'étais si remplie d'espérance en Dieu et d'aspiration vers la céleste demeure. — En mer. — Liberté et joie de l'âme parmi toute peine et chagrin. *Te Deum* sur le pont du vaisseau. Regards vers le ciel et les astres.

« Rêve dans la baie de Gibraltrar ; les anges debout sur la colline verte, qui m'encourageaient à gravir les montagnes sombres, escarpées.

« Les cloches de l'*Ave Maria* comme nous entrions au port de Livourne, à l'heure du soleil couchant.— Entière confiance en Dieu. — La première question d'Annina dans le lazaret, pendant que son cher papa commençait à s'endormir : « Maman, Dieu n'est-il pas avec nous ici ? » Et joignant ses bras autour de mon col,— « Maman : si papa meurt, est-ce que Dieu ne prendra pas soin de nous ? » — Sa joie à lire avec

nous nos psaumes et le Nouveau Testament. Ses terreurs pendant qu'elle rêvait qu'elle voyait quelqu'un qui la poignardait. S'éveillant dans mes bras, elle me dit : « Ce sera comme cela pour moi lorsque je mourrai ; je me réveillerai de toutes mes terreurs pour me voir entre les bras de Dieu. » — L'effroi de son cœur, serré contre le mien, ses sanglots pendant que nous étions agenouillées, dans les bras l'une de l'autre, près du lit de mort de son père. — Mes ferventes prières pour lui après son départ. — Notre première nuit de repos seules à Livourne ; nos prières et notre espérance en Dieu. La tendresse des Filicchi pour elle avec ses façons si douces et charmantes. Son petit cœur si pieux se laissant voir en chaque chose. Sa passion pour visiter les églises. Ses questions pour savoir s'il y avait des catholiques dans notre New-York, et si nous ne serions pas catholiques.

« Ma première visite à l'église de la sainte Vierge Marie du Monte-Nero, à Livourne.— Si la divine Eucharistie n'avait été qu'un morceau de pain, comment auraient-ils pu, eux pour qui *Il* était mort, boire et manger leur propre condamnation, ainsi qu'il est dit dans le texte protestant?

« Tandis que le Saint-Sacrement passait, porté dans la rue, l'angoisse de mon cœur à cette pensée : Je suis donc la *seule* qu'*Il* ne bénisse pas ! Et le jour, entre autres, où il passé sous ma fenêtre, tandis que, prosternée à terre, je tournais mes regards en haut, vers la sainte Vierge, faisant appel à elle, parce qu'étant la mère de Dieu, elle devait avoir pitié de moi, et m'obtenir la foi bénie de ces précieuses âmes que je voyais autour de moi. Et quand

je me relevai après tant de soupirs et de larmes, le petit livre de prières que Mme Amabilia avait donné à Annina se trouva ouvert sous mes yeux à l'endroit de la prière de saint Bernard à la sainte Vierge, *Memorare*, avec quelle ferveur je la récitai! — Tant de réflexions sur le bonheur de ceux qui possédaient cette foi bénie en Jésus encore présent avec eux sur la terre. Je me disais : Avec quelle joie n'accepterais-je pas toutes les misères de cette vie, si je possédais cette céleste consolation de parler cœur à cœur avec *Lui* dans *son* tabernacle, et si j'avais cette certitude de le trouver dans *ses* églises! — Mon profond respect et amour pour Mme Filicchi, lorsque revenant de la communion, elle rentrait à la maison. — Sentiments de crainte et de vénération pendant la messe dite par Nicola Barigazzi dans la chapelle privée. Sentiments encore aussi vifs, lorsqu'il vint nous visiter dans notre chambre (Annina étant malade), revêtu de ses ornements de cérémonie après le mariage de son frère et de sa sœur.

« Les célestes paroles et enseignements d'Antonio Filicchi quand il m'apprit à faire le signe de la croix, et me fit comprendre dans quel esprit je devais le faire. Son Amabilia m'apprenant pourquoi elle y avait recours en faisant cette prière : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation;* et pourquoi Giannina [1] le faisait lorsqu'elle se sentait mal disposée à obéir à ce que sa mère lui ordonnait. — Mystères nouveaux, délicieux pour moi. — Vif désir de prendre l'eau bénite, et crainte de la profaner. Première

[1] Giannina, la fille aînée d'Amabilia Filicchi.

visite à l'église de l'Annunziata de Florence. Oh! mon Dieu! il n'y a que vous qui puissiez savoir!...

« La douce tendresse d'Annina; ses prières; son enchantement de se trouver seule avec moi. Mille et mille pensées pour notre Dieu, notre Père, le Père de mes chéris restés là-bas, si loin, si loin. — Premières impressions en lisant la « Vie dévote » de saint François de Sales. — Son chapitre sur les veuves. Mes délices en le lisant (je m'agenouillais à chaque page), ce livre et un autre livre intitulé: L'*Infaillibilité de l'autorité dans l'Église catholique.*

« Les dernières paroles de Filippo Filicchi: « Nous nous retrouverons au jour du jugement. » Mon cœur si résolu en son dessein de s'efforcer de faire la volonté de Dieu. — Dernière messe à Livourne, à quatre heures du matin. Tout mon être absorbé dans un sentiment inexprimable de respect et d'émotion; tandis qu'agenouillée dans le petit confessionnal, je ne m'apercevais pas que le bon religieux était là, qui m'attendait et prêtait l'oreille; et il sortit, et s'en fut près de Mme Filicchi pour lui demander pourquoi je ne commençais pas. — Le lever du soleil sur le balcon de Mme Filicchi, pendant que je lui disais adieu. Les baisers à mon petit ange Giorgino et à ses autres enfants bien-aimés. Oh! notre Seigneur et notre Dieu!

« Coucher de soleil sur l'île d'Iviça. Pensées de l'enfer comme d'un immense océan de feu; l'angoisse succédant à l'angoisse, comme sur la mer, les vagues aux vagues sans fin. »

« New-York, 4 juin 1804. — Ici, que de souvenirs! Rebecca, ma chère Rebecca, mourante; attendant comme elle le disait : « d'avoir sa sœur pour mourir. » Plus de demeure pour moi maintenant; mais je retrouve tous mes enfants chéris. Le ciel pur là-haut, et Dieu *ici;* et dans mon cœur, plus forte que jamais, la confiance que *tout tournera pour notre bien.* Je me suis vue à ce moment de ma vie, ayant plein droit, moi et mes chers petits, à toutes les promesses données à la *veuve* et à l'*orphelin;* et chaque heure et chaque jour qui s'est écoulé depuis, a confirmé cette confiance, cette joyeuse confiance, en notre Dieu, notre *tout!*

« Mille pages maintenant ne sauraient dire les douces heures passées avec ma Rebecca prête pour son départ. — Mon étonnement du peu de mots que je pouvais offrir à son attention sur la vraie foi et le service de Dieu, tant elle était faible, épuisée. Elle me disait et répétait seulement : « Votre peuple est mon peuple; et votre Dieu, mon Dieu. » Mon bonheur, chaque jour, de voir son empressement pour lire ensemble notre messe spirituelle, jusqu'au dimanche matin où nous dîmes notre dernier *Te Deum*, les yeux fixés vers les brillants nuages tout empourprés des rayons du matin. Et ses tendres actions de grâce de ce que nous nous étions connues et aimées l'une l'autre d'une si intime amitié ici-bas, pour être unies, un moment après, dans notre chère éternité! — La joie la plus pure, alors que je la vis délivrée des mille peines et épreuves à travers lesquelles j'avais à passer. Pas une de ces peines, pas une de ces épreuves, qu'elle n'eût faite toute sienne!

« Maintenant, mon entrée dans notre chère humble petite demeure avec mes chéris. Leur tendre tendresse pour leur chère mère. Mon Annina, mon William, mon Richard, ma Kitt, ma douce petite Becc. A cette heure encore, avec quel ravissement, je me reporte en arrière vers ces heures de tendresse passées autour de notre feu, ou de notre petite table, ou au piano. — Nos histoires de chaque soirée; les airs chantés avec entrain après les leçons et le travail de la journée. Leurs mille gentillesses pendant que chacun d'eux voulait aider cette chère maman. Notre premier : *Je vous salue, Marie,* dans la petite chambre, à la prière du soir, quand Annina disait : « Oh! maman, laissez-nous dire : *Je vous salue, Marie!* — Je vous en prie, maman! dit aussi le petit William; » et tous, nous dîmes : *Je vous salue, Marie.* Et la petite Becc regardait mon visage, comme pour saisir les mots; et elle ne pouvait les prononcer que d'une façon qui les aurait tous fait rire, si les larmes de la mère n'avaient pas fixé leur attention. — Souvenir des mille prières, des larmes, des gémissements de l'âme hésitante, qui se succédèrent jusqu'au mercredi 14 mars 1805, jour où j'entrai dans l'arche du Seigneur, moi avec mes bien-aimés.

« Maintenant, les souvenirs se pressent en foule, à partir de ce jour de ma première communion, dans l'église de Dieu, 25 mars. — Les heures comptées une à une. Ma veille pendant cette nuit, et ce cœur palpitant dans l'attente du suprême bonheur désiré si longtemps. Mystère, bénédiction, délices célestes. Point de paroles pour l'exprimer! — Foi brûlante. Attente de la première aurore à travers des assou-

pissements interrompus. Et cet instant, quand enfin j'ai vu le premier rayon du soleil sur la croix du clocher de Saint-Pierre éclairé d'un tel éclat, qu'il semblait être l'éclat du *matin éternel*. Chaque pas compté dans cette distance de deux milles; me sentant indigne de passer cette rue,... et la porte de l'église... Enfin, d'approcher de l'autel... L'espérance vivante en moi, que puisqu'*Il* avait déjà tout fait pour une si pauvre créature, encore voudrait-il l'admettre à être à lui *pour jamais*. Mon retour, tandis que je marchais avec mon trésor dans le cœur. Premiers baisers et bénédictions donnés à mes chéris, moi qui apportais *un tel Maître* dans notre petite demeure. — Maintenant, ce cœur tranquille, satisfait, dans les mille rencontres où la croix, cordialement embrassée, est venue s'offrir. En même temps, si attentive à consacrer la paix avec tous. Ici, les plus douloureux souvenirs. Toutefois, je les conserve avec gratitude, l'ordre de la grâce est si manifeste à travers *tout*. »

« 1808. — Les derniers sons des cloches à New-York pendant que notre vaisseau s'éloignait du quai faisant voiles pour Baltimore. — De chers amis laissés derrière nous. Mais je suis, pour les plus chers d'entre eux, un sujet de peine, d'humiliation. — Arrivée à Baltimore, à la porte de la chapelle de Sainte-Marie. Les sons de l'orgue, le *Kyrie eleison*. Imposantes cérémonies vues pour la première fois. Catherine et Rebecca, si accoutumées à se voir dans mes bras à l'église (celle de New-York), se suspendant toutes

les deux après leur mère, muettes d'admiration et de surprise. Et pendant ce jour de fête (du *Corpus Christi*), jour de merveilles pour nous, les regards d'Annina remplis de surprise et de bonheur; et notre consécration à Marie.

« Premières charités de M. du Bourg et de son excellente sœur, envers l'étrangère et les orphelins. — Mes bons, charmants, excellents garçons à Georgetown, revenus dans les bras de leur mère après deux années de séparation. Ah! laissez-les se réjouir, les enfants de la prospérité; ils ne sauraient seulement avoir une idée de la moindre de nos joies à nous qui ne possédons rien; rien que ce que nous trouvons en nous réciproquement, les uns dans les autres! — La première réunion de mes cinq enfants dans notre belle petite maison, si proche de la chapelle pour notre messe de tous les jours. — Depuis ce moment, la roue tourne, tourne toujours, et elle ramène de nouvelles bénédictions. Mais combien peu je m'améliore; et souvent, combien je m'égare! — Plus tard, le dessein du bon M. Cooper d'avoir une école pour de pauvres enfants. L'activité, l'effort incessant de M. du Bourg pour que ce désir pût avoir son accomplissement. Notre bénie Cecilia [1] nous est envoyée, puis Maria [2], puis après elles notre chère Suzanne [3], et la petite Mary-Ann [4]; et après, notre Cecilia de New-York [5] avec la bien-aimée Henriette pour la soigner. Leurs premières impressions et plaisirs. Quel ravissement pour leur pauvre sœur! Notre départ pour la

[1] Cecilia O'Connay. — [2] Maria Murphy. — [3] Suzan Clossy. — [4] Mary Ann Butler. — [5] Cecilia Seton.

montagne. — Notre bon, excellent ami M. Weise.— La bonne hospitalité de M. Dubois. Cette pure et innocente Ellen ; la chère Sally, l'excellente Mme Thompson... Les bois, les rochers, les promenades. Le désir d'Henriette, désir plein d'anxiété, d'assister à la messe, et à l'adoration du soir. — Notre visite à l'église à onze heures du soir ; la brillante clarté de la pleine lune dans la nuit de sainte Marie-Madeleine.—La soirée où je courus à la rencontre d'Annina, de Catherine et Rebecca. Ah ! quels doux souvenirs ! Et puis, quand William et Richard arrivèrent avec la sœur Rose, Kitty, Cecilia, Maria, Suzanne, Mary !

« Un millier de peines ; un millier, millier de joies. L'ordre de la grâce.

« Mon William, après avoir reçu l'extrême-onction, si bien préparé pour la mort. Son calme, son silence au milieu du délire de la fièvre, lorsque sa tante Henriette et sa mère disaient les litanies pour lui. — Première communion d'Henriette, 24 septembre. — Sa dernière communion, 18 décembre 1809. « Tout amour, toute paix ! disait-elle... Écoutez les battements de son cœur au jardin de Gethsemani ; voyez comme ils le flagellent ! Oh ! mon Jésus, je souffre avec vous ! N'allez-vous pas l'amener vers moi ? — Mon Jésus, vous savez que je crois en vous, que j'espère en vous, que je vous aime ! »

« La douce mort de Cecilia, le 29 avril 1810. Ses funérailles. — Fleurs sauvages cueillies par les enfants. »

« Anniversaire de saint Vincent, 1811. — A Kempis. — Psaume 118, au chœur. »

« Le soir, avant la mort d'Annina, lorsqu'elle chantait : Quand les puissances de l'enfer m'environnaient, etc...

« Et ces mots qu'elle répéta toute la nuit : Jésus, Jésus, Jésus !

« Le dernier serrement de sa main ; et ses regards vers le ciel, lorsqu'on lui demanda si elle n'était pas reconnaissante de toute la bonté de Notre-Seigneur envers elle.

« Rose à peine éclose, et déjà cueillie,
Calice entr'ouvert, parfum, douce fleur !
Tu ne connais plus larmes ni douleur.
Dans l'immortalité tu vis épanouie. »

Ici s'arrêtent les notes inachevées du manuscrit d'Elizabeth.

NOTES

DU TOME SECOND

NOTE 10

(Voir page 76.)

A ces règles communes à toutes les Filles de la Charité, saint Vincent de Paul a ajouté des règles particulières pour les Sœurs des paroisses, les maîtresses d'école, les Sœurs des villages, et les Sœurs des Hôtels-Dieu et hôpitaux.

Le règlement des Sœurs des paroisses leur recommande particulièrement le désintéressement et l'humilité. « Elles se donneront bien de garde de penser, dit saint Vincent, que les pauvres leur soient obligés pour les services qu'elles leur rendent. Mais, au contraire, elles doivent se persuader qu'elles leur sont fort redevables; puisque pour une petite aumône qu'elles leur font d'un peu de leurs soins, elles se font des amis qui ont droit de leur donner un jour l'entrée dans le ciel; et même dès cette vie, elles reçoivent à leur sujet plus d'honneur et de vrai contentement qu'elles n'eussent jamais osé espérer dans le monde : de quoi elles ne doivent pas abuser, mais entrer en confusion dans la vue de leur indignité. »

Le règlement de la maîtresse d'école s'occupe surtout de l'instruction chrétienne des enfants, et des soins que la maîtresse devra prendre pour former leurs mœurs; l'instruction qu'elle pourra leur donner au point de vue des connaissances humaines n'est cependant pas mise en oubli. On lui recommande, à elle aussi, de n'admettre les enfants des riches qu'en cas de nécessité; par exemple, s'il n'y avait pas d'autres maîtresses d'école. Mais, dans ce cas même, la maîtresse fera en sorte que les pauvres soient toujours préférés aux riches, et ne soient l'objet d'aucun mépris.

Les Sœurs de village, au nombre de deux, ordinairement plus isolées que les autres, se doivent entr'aimer et entr'aider davantage. Leurs fonctions sont multiples. Là où se trouve une confrérie de la Charité, elles rentrent sur ce point dans la catégorie des Sœurs des paroisses. Elles aussi font l'école; mais l'école individuelle, nomade en quelque sorte; car elles instruisent les petites mendiantes à leur passage, elles vont chercher les bergères aux champs, et leur font la leçon pendant qu'elles sont occupées à la garde de leurs troupeaux ou qu'elles les ramènent à l'étable.

Les Sœurs des hôpitaux et Hôtels-Dieu dépendent pour le spirituel du supérieur général de la Mission; pour le temporel, des administrateurs. Elles s'occupent uniquement de leur service. Elles sont nourries et entretenues aux dépens de l'hôpital. Malades ou caduques, elles demeurent, quand même, comme filles de la maison; mortes, elles sont ensevelies en leur manière ordinaire. Elles ne doivent compte de leur service qu'aux administrateurs. La Sœur servante tient note des entrées et des sorties; c'est elle qui distribue les offices aux Sœurs. Si la communauté est chargée d'entretenir l'hôpital, elle rend compte aux administrateurs toutes les fois qu'elle en est requise. En général, les Sœurs hospitalières

doivent faire concorder leurs règles communes et emplois de la journée avec le service corporel et spirituel des malades, *post-posant* tout, néanmoins, à celui-ci. Du reste, chacune a son emploi et par conséquent ses règles particulières : la Sœur servante ou supérieure, les Sœurs chargées de recevoir ou de coucher les malades, ou de donner le pain ou le vin, de servir les débiles, ou d'avoir soin de la vaisselle ; les Sœurs veilleuses ; les buandières, les Sœurs chargées des habits des morts, les ensevelisseuses. A chacune, outre des règles de conduite, en quelque sorte matérielles, saint Vincent de Paul a donné des avis chrétiens pour *surnaturaliser* son emploi. Ainsi, l'ensevelisseuse doit se souvenir de l'humilité de Notre-Seigneur, qui a voulu être enseveli lui-même ; la panetière, de la Providence qui nourrit les hommes, et de la multiplication des pains ; la veilleuse, des veilles de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers [1].

—

NOTE 11

(Voir page 122.)

STATUTS ET RÈGLEMENTS CONCERNANT L'ORGANISATION INTÉRIEURE DE LA COMPAGNIE DES FILLES DE LA CHARITÉ

« La confrérie de la Charité des servantes des pauvres... est composée de filles et de veuves, lesquelles éliront une supérieure d'entre elles, de trois ans en trois ans, à la pluralité des voix, le lendemain de la Pentecôte, en la

[1] Voir *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres*, par M. l'abbé Maynard. Paris, 1860.

présence du supérieur général de la Mission, ou d'un prêtre de ladite Mission qui sera député de sa part pour leur direction; laquelle pourra être continuée pour trois autres années seulement. Elles éliront de plus trois autres officières, tous les ans à pareil jour; dont l'une sera assistante, l'autre trésorière, et l'autre dépensière [1].

« La supérieure aura la direction de ladite confrérie avec le supérieur général, ou celui qui sera député de sa part; elle sera comme l'âme qui animera le corps; fera observer le présent règlement; recevra en ladite confrérie celles qu'elle trouvera à propos, de l'avis dudit directeur et de celui des autres officières; les dressera en tout ce qui regarde leurs emplois, mais particulièrement en la pratique des vertus chrétiennes et propres à leur état, les instruisant plutôt par son exemple que par ses paroles; les enverra, retiendra, rappellera, et emploiera en tout ce qui regarde la fin de ladite confrérie; non-seulement en la paroisse où ladite sera établie, mais encore en tous les lieux où elle les enverra. Le tout de l'avis du directeur.

« La seconde officière sera assistante de ladite supérieure, lui servira de conseil, et la représentera en son absence; et toutes lui obéiront comme à la supérieure en l'absence d'icelle.

« La troisième servira de trésorière, fera la recette, et gardera l'argent dans un coffre à deux serrures différentes, dont la supérieure aura la clef, et elle l'autre; excepté qu'elle pourra tenir entre ses mains la somme de cent livres, pour fournir au courant de la dépense; et rendra compte tous les mois à la supérieure, et tous les ans au directeur, en la présence de toutes les officières.

[1] Dépensière, c'est le nom qu'au temps de saint Vincent de Paul on donnait à l'économe.

Elle représentera aussi la supérieure et l'assistante en leur absence, et leur servira de conseil.

« La quatrième fera la dépense et pourvoira aux nécessités communes de la compagnie; rendra compte toutes les semaines à la supérieure; représentera la même supérieure en l'absence d'icelle et des autres officières, et leur servira pareillement de conseil.

« Tant les filles que les veuves de ladite confrérie seront soumises et obéiront à ladite supérieure, et, en son absence, aux autres officières et à toutes celles qui seront députées de sa part; se représentant qu'elles obéissent à Dieu en leurs personnes; et exécuteront volontiers et ponctuellement le présent règlement et les louables coutumes de leur institut, soit dans les paroisses où elles seront établies, soit ailleurs, où elles seront envoyées. Elles rendront aussi obéissance en ce qui regarde leur conduite audit directeur et supérieur.

« Celles qui désireront être reçues en ladite compagnie, se présenteront à ladite supérieure; laquelle, après avoir éprouvé leur vocation et conféré avec le directeur, et de l'avis des autres officières, les recevra, les dressera en leurs fonctions quelque temps; et puis après, selon qu'elle les jugera capables, elle les emploiera aux exercices que nous avons dits. »

—

NOTE 12

(Voir page 141.)

« Dans la visite que j'ai faite d'une partie de mon diocèse, j'ai parcouru trois mille milles, ou mille lieues, à pied, parce que je ne pouvais pas faire la dépense néces-

saire pour me faire accompagner. » *Lettre de M. Dubois*, 16 *mars* 1830 [1]. Et plus loin, il dit encore : « Obligé de remplir tout à la fois les fonctions d'évêque, de curé, de catéchiste, si je m'absentais pendant quelques jours de mon troupeau de la ville, c'était pour courir après mes brebis dispersées dans mon immense diocèse. Mille lieues à parcourir pour les visiter, étaient le seul délassement que j'avais pour me soulager des fatigues du confessionnal, et de l'administration journalière de mes pauvres malades. Mais, hélas ! les fatigues du corps n'étaient rien en comparaison des angoisses d'esprit que j'éprouvais à la vue de cette quantité innombrable d'âmes abandonnées que je trouvais sur mon passage, et à qui je ne pouvais répondre que par mes larmes. »

En 1826, lorsque M. Dubois avait été appelé par le saint-siége à conduire l'Église de New-York, on évaluait à cent cinquante mille, au moins, le nombre des catholiques répandus dans tout le diocèse. La seule ville de New-York en comptait plus de trente-cinq mille. Chaque année l'émigration irlandaise en augmentait le nombre de plusieurs milliers. A New-York seulement, dix mille catholiques irlandais étaient arrivés de l'année 1814 à l'année 1817. M. Dubois, seul avec six prêtres, avait à pourvoir aux besoins spirituels de cette multitude d'âmes. Pendant deux ans et plus, il parcourut son diocèse en tout sens, avec la double fonction de missionnaire et d'évêque. Le territoire sur lequel sa juridiction s'étendait, de l'océan Atlantique au lac Érié, de la baie de la Delaware au fleuve Saint-Laurent, comprenait un espace aussi grand que la France et l'Espagne réunies. Ce fut après être revenu de cette course laborieuse, qu'il prit la résolution d'aller en France et en Italie, quêter des aumônes,

[1] Voir Annales de l'Association de la propagation de la foi, n° XXI, année 1830.

et surtout des coopérateurs. Il partit de New-York en 1829. Il était à Rome au mois de mars 1830; et à New-York, à la fin de la même année. « A force de solliciter nos frères d'Europe, écrivait-il alors, j'ai réussi à multiplier le nombre de mes coopérateurs jusqu'au nombre de dix-huit; mais qu'est-ce que ce petit nombre pour tant de milliers d'âmes qui sont privées de secours? » Des lettres de M. Dubois, en date du mois de mai 1833 et du mois de mars 1834, nous apprennent qu'à cette époque le nombre des catholiques dans la ville de New-York atteignait le chiffre de cinquante mille, tandis que le nombre des catholiques dans tout le diocèse dépassait le chiffre de deux cent mille. L'évêque était alors assisté de dix prêtres pour la ville, et de quinze missionnaires pour le reste du diocèse [1].

—

NOTE 13

(Voir page 144.)

Quelques mots sur M. Bruté de Remur, que nous retrouverons souvent près d'Elizabeth Seton dans les dix dernières années de sa vie. Il n'avait pas encore sept ans lorsqu'il perdit son père. Sa mère, Jeanne-Renée le Saulnier de Vauhelle, l'éleva sous ses yeux avec un grand soin. C'était une personne d'une haute piété, d'une remarquable intelligence et d'une grande force de caractère. Aux plus mauvais jours de la révolution, le respect qu'elle avait su inspirer à tous, dans toutes les classes de la

[1] Voir Annales de l'Association de la propagation de la foi, nº XLII, année 1835.

société, protégea sa vie; mais au sortir de cette crise, elle se trouva avec une fortune presque anéantie, et son fils dut songer à prendre une profession. Ce fut alors qu'il s'en vint à Paris, et qu'il se mit à suivre les cours de l'école de médecine, sous les célèbres professeurs Pinel, Esquirol, Fourcroy et Bichat. Ses études furent très-brillantes. En 1803, il obtint le premier rang dans un concours de plus de onze cents élèves choisis parmi les meilleurs. Mais déjà une irrésistible vocation l'entraînait vers le saint ministère. Il refusa le poste éminent auquel ses succès venaient de lui donner droit, et il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Sitôt qu'il eut été ordonné prêtre, en 1808, l'évêque de Rennes le demanda pour son diocèse, et lui donna dans son séminaire la charge de professeur de théologie. Dans le temps où M. Flaget, l'évêque nommé de Bardstown, cherchait à obtenir de la France quelques auxiliaires pour son immense diocèse dépourvu de prêtres, M. Bruté sentit se réveiller en lui le désir qu'il avait toujours eu de se dévouer aux missions. Ayant obtenu permission de son évêque, il vint s'offrir à M. Flaget, et s'embarqua avec pour l'Amérique.

—

NOTE 14

(Voir page 198.)

Les sentiments que M. Bruté de Remur devait aux traditions de sa famille, apparaissent pleinement dans les notes fort curieuses qu'il a laissées sur les scènes de terreur dont il avait été témoin à Rennes, pendant la révolution. Sa jeunesse le mettant à l'abri des soupçons, c'était lui qui allait aux informations en ces jours

affreux; maintes fois il assista aux séances du tribunal révolutionnaire. Les documents qu'il a réunis ont pour titre : *Some brief notes of my recollections connected with the persecution in France, in* 1793, *and the following years.* Le digne neveu d'Elizabeth Seton, M. James Roosevelt Bayley, aujourd'hui archevêque de Baltimore, les a publiés en y joignant une excellente notice sur la vie de M. Bruté. Le livre de M. Bayley est intitulé : *Memoirs of the right reverend Simon W. M. Gabriel Bruté D. D. first bishop of Vincennes....* New-York, 1861.

—

NOTE 15

(Voir page 204.)

Évêque depuis plusieurs années, et investi de prérogatives immenses, John Carroll donna à la Compagnie de Jésus le témoignage d'un attachement filial et de l'obéissance la plus humble. Après avoir rappelé plusieurs traits de sa vie, nous ne saurions taire celui-ci.

Les membres dispersés de la Compagnie de Jésus et le général de l'Ordre avaient trouvé asile en Russie. Pie VI, qui les aimait, avait concouru à maintenir ce faible reste d'un corps signalé par de si grands services rendus à l'Église. Après lui, le pape Pie VII, par un bref rendu le 7 mars 1801, venait de permettre l'établissement de la Compagnie en Russie. Sitôt qu'il eut connaissance de ce bref, John Carroll adressa au P. Gruber, général de son Ordre, résidant en Russie, la lettre qu'on va lire, et que signa également Léonard Neale, coadjuteur de Baltimore, évêque de Gortyne *in partibus*, autrefois membre de la Compagnie :

« Très-Révérend Père en Jésus-Christ, ceux qui s'adressent à Votre Paternité étaient autrefois membres de la Compagnie de Jésus. Après sa malheureuse suppression en 1773, nous retournâmes dans notre patrie. Nous y travaillions avec nos confrères; car depuis le jour où le christianisme pénétra dans ces contrées, les Jésuites sont les seuls prêtres catholiques qui aient veillé au salut des âmes [1].

« Lorsque, en 1785, les États-Unis furent entièrement séparés de la Grande-Bretagne, notre saint Père Pie VI, d'heureuse mémoire, jugea nécessaire d'enlever les fidèles de l'Amérique à l'autorité et à la juridiction du vicaire apostolique d'Angleterre, et de les soumettre à un évêque spécial. Il établit un nouveau siége à Baltimore, et accorda au prélat nommé par lui la juridiction sur l'immense territoire de cette république. Depuis ce jour, beaucoup de prêtres, tant séculiers que réguliers de différents Ordres, se sont répandus dans les nombreuses provinces de l'Amérique, et cette dispersion, ainsi que nous avions le droit de l'espérer, a profité à l'accroissement de la véritable foi. Mais de la Compagnie de Jésus il ne reste à présent que treize prêtres. Ce sont des hommes pour la plupart affaiblis par l'âge et consumés par les travaux; ils résident principalement au Maryland et dans la Pennsylvanie, provinces dans lesquelles la religion catholique a été d'abord implantée et où elle est plus florissante que partout ailleurs.

[1] On a vu que les prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice n'avaient paru aux Etats-Unis — dans le Maryland — qu'en 1791. Ils y avaient été demandés par M. Carroll lui-même, lors du voyage que ce prélat fit en Angleterre, en 1790, pour être sacré évêque de Baltimore. M. Nagot, envoyé à ce moment de Paris à Londres, y traita de cette affaire. Quant aux Sulpiciens établis au Canada, du temps de M. Olier, ils n'avaient point pénétré dans les contrées qui forment aujourd'hui l'Union américaine.

« Par plusieurs lettres de nos frères, nous avons appris, avec la joie la plus vive, que la Compagnie a été sauvée, grâce à une sorte de miracle, et qu'elle existe sur le territoire de l'empereur de Russie. Nous savons que le Souverain Pontife la reconnaît, et que, par un bref, il a donné à Votre Paternité la faculté d'admettre de nouveau ceux qui appartiennent à la Compagnie. Presque tous nos anciens Pères sollicitent avec ardeur la grâce de renouveler les vœux qu'ils ont faits à Dieu dans l'Institut. Ils demandent à achever leur vie en son sein, et ils se proposent de consacrer leurs jours à rétablir la Société, si la Providence le permet.

« Votre Paternité n'ignore pas quels efforts il faudra faire pour ne point ressusciter un fantôme de l'ancienne Compagnie. Elle doit revivre, mais avec sa véritable forme, son gouvernement en toutes choses, et avec son véritable esprit. Pour atteindre ce résultat, il nous paraît essentiel que Votre Paternité choisisse parmi les membres de l'Ordre un Père doué d'une extrême prudence, versé dans les affaires, plein de l'esprit de saint Ignace et de ses Constitutions, afin qu'envoyé ici par vous, il dispose tout en votre nom et sous votre autorité. . . . . .

. . . . . .

. . . . On éviterait les dangers d'une longue navigation, si on trouvait en Angleterre ou ici quelqu'un de la Compagnie à qui on pût confier cette mission. Mais, pour dire la vérité, nous avons été si employés dans des ministères en dehors de l'Institut, nous sommes si peu expérimentés dans son gouvernement, le défaut de livres, de Constitutions et d'actes même des Congrégations générales est si flagrant, qu'on ne saurait rencontrer parmi nous, ni en Angleterre, de Jésuite doué d'assez de vigueur, de santé et des autres qualités nécessaires pour remplir ces fonctions. Il paraît donc qu'il serait opportun d'envoyer ici un des Pères qui sont auprès de

vous. Il faut qu'il connaisse à fond vos intentions, qu'il soit assez prudent pour n'entreprendre rien précipitamment avant d'avoir étudié le gouvernement, les lois et l'esprit de cette république, aussi bien que les mœurs de son peuple.

« Les biens appartenant à la Compagnie ont presque tous été conservés; ils suffisent à l'entretien de trente religieux. Après la destruction de l'Ordre, une partie de ces propriétés a été consacrée à l'établissement d'un collége assez vaste, où la jeunesse est instruite dans les belles-lettres. Lorsque Pie VI voulut donner un évêque à ce pays, et plus tard un coadjuteur avec droit de succession, il les choisit tous deux parmi les Pères de la Compagnie. Dans cette république, les prêtres, de quelque culte que ce soit, jouissent d'une égale liberté. Rien n'empêche les Réguliers de vivre selon leurs constitutions pourvu qu'ils obéissent aux lois civiles. Dans les contrats de tout genre néanmoins, il est bon de s'abstenir du nom de communauté. Tous les biens que possèdent les religieux sont censés appartenir aux individus ; et si quelqu'un secoue le joug de la religion, il le fait en ce monde impunément, le bras séculier ne se prêtant en aucune façon à le réintégrer dans le devoir.

« Tels sont les vœux que nos confrères désirent qui vous soient exposés en leur nom. En le faisant, nous prions du fond de notre cœur la Majesté divine, afin que de cette ouverture naisse l'espérance en un commencement d'exécution pour réédifier la Compagnie, et que Dieu vous accorde à vous la vie et les forces nécessaires à l'accomplissement d'une pareille œuvre [1]. »

[1] Voir Crétineau-Joly, *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus.*

NOTE 16

(Voir page 274.)

—

NOTICES

SUR QUELQUES-UNS DES MISSIONNAIRES ET DES PREMIERS EVÊQUES DES ÉTATS-UNIS, A PARTIR DE L'ANNÉE 1788

Les dates et les faits qu'on a indiqués dans ces Notices sont puisés à diverses sources, dont les principales sont : les lettres publiées dans les *Annales de l'Association de la propagation de la foi*, de 1822 à 1850; — *L'Ami de la religion et du Roi;* — la collection des *Précis historiques...*, par Ed. Terwecoren, de la Compagnie de Jésus; — *Notices historiques sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré Cœur et de la Compagnie de Jésus*, par le P. Achille Guidée; — *Collection towards illustrating the biography of the scotch, english and irish members of the Society of Jesus*, by the Rev. Dr Oliver, St-Nicholas priory Exeter. — *Sketches of the life of the Rev. Felix de Andreis.... with a sketch of the progress of the catholic religion in the U. S.* — Baltimore, 1861. — *A Brief Sketch of the history of the catholic Church on the island of New-York*, by the Rev. J. R. Bayley — actually archbishop of Baltimore —.

Félix de Andreis, né en 1778, à Demonte, province de Cuneo, en Piémont. Prêtre de la Congrégation de la Mission, — lazariste. — Professeur de théologie dans la maison de Monte-Citorio, appartenant à son ordre à Rome, remarqué par son éloquence, sa science et sa piété, — on l'avait appelé, tout jeune qu'il était encore, un autre Jean Chrysostome, — il obtint la permission de se dévouer aux missions dans les sauvages contrées du Missouri.

C'était au moment où M. du Bourg cherchait à Rome

des auxiliaires pour l'aider dans sa tâche immense. La plus belle des conquêtes que fit alors le pieux évêque fut celle de Félix de Andreis et celle de Joseph Rosati. Tous les deux ont été les apôtres du Missouri. Tous les deux ont été, après M. du Bourg, les fondateurs du séminaire de Sainte-Marie des Barrens [1], la première maison que leur congrégation ait eue à la Louisiane. Andreis mourut à Saint-Louis du Missouri, en 1820.

N. Aquaroni, l'un des prêtres de la Congrégation de la Mission qui renoncèrent à l'Italie leur patrie, et qui se joignirent, en 1816, à Félix de Andreis pour venir en aide à M. du Bourg. Deux prêtres séculiers, natifs des environs de Gênes, N. Carretti et André Ferrari, quatre jeunes séminaristes et le Frère Blanca, de la Congrégation de la Mission, s'offrirent à l'évêque de la Louisiane en même temps que N. Aquaroni, Rosati et Andreis. N. Aquaroni apporta les paroles de l'Évangile parmi les tribus indiennes des confins du Missouri, chez les Sioux, etc.

Étienne-Théodore Badin, né à Orléans en 1768, n'étant encore que diacre, faisait partie de la petite colonie envoyée en Amérique sous la conduite de M. Nagot. Il fut ordonné prêtre à Baltimore le 25 mai 1793. Il est le premier prêtre catholique qui ait été ordonné aux États-Unis. Ce fut M. Carroll qui lui imposa les mains, et qui aussitôt après le chargea de la mission du Kentucky. Véritable fondateur de cette Mission et apôtre de toute la contrée, M. Badin devint, en 1810, vicaire général de M. Flaget, dont le diocèse embrassait six États : le Kentucky, le Tenessee, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana et les Illinois.

[1] Dans Perry-County, — Missouri — à 15 milles de Sainte-Geneviève.

Le même navire qui, parti de Saint-Malo en 1791, transporta en Amérique M. Nagot avec les auxiliaires qui l'accompagnaient, avait à son bord M. de Chateaubriand, alors âgé de vingt-deux ans. Théodore Badin était un de ces jeunes « séminaristes » sulpiciens dont l'auteur du *Génie du Christianisme* a écrit : « Ces compagnons de voyage m'auraient mieux convenu quatre ans plus tôt : de chrétien zélé que j'avais été, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. » — Voir les *Mémoires d'outre-tombe.*

Antoine Blanc, missionnaire du diocèse de Lyon, un de ceux qui accompagnèrent M. du Bourg à son arrivée à la Louisiane en 1817. Il porta la parole de Dieu dans l'Indiana; puis chez les Natchez au bord du Mississipi. Dans l'année 1822, il eut la joie de se voir rejoindre par son frère, Jean-Baptiste Blanc, qui venait prendre part à ses travaux apostoliques. La mission de Nakitoches, dans la haute Louisiane, sur les confins du Mexique, a eu J.-B. Blanc pour fondateur.

En 1833, après la mort de N. de Nekere, Antoine Blanc fut élevé au siége épisopal de la Nouvelle-Orléans. Il mourut en 1860.

N. Chabrat, du diocèse de Saint-Flour, et François-Vincent Badin [1], du diocèse d'Orléans; tous les deux, n'étant encore que diacres, quittèrent la France en 1810, pour prendre part aux travaux de M. Flaget; ils l'accompagnèrent dans son diocèse du Kentucky, où ils furent ordonnés prêtres. M. Chabrat devint, en 1835, coadjuteur de son évêque. M. Badin fut envoyé dans la mission du Michigan, auprès de M. Gabriel Richard, à qui il

[1] François-Vincent Badin était frère de Théodore Badin, l'apôtre du Kentucky.

ferma les yeux en 1832. Les sauvages tribus qui virent le plus souvent parmi elles ce zélé missionnaire, furent celles des Algonquins, des Ottawas, des Sioux, des Hurons, etc.

En 1847, M. Chabrat, menacé d'une cécité complète, fut obligé de renoncer à ses fonctions de coadjuteur de Bardstown; il revint en France, où il acheva ses jours. Son successeur comme coadjuteur, et ensuite comme évêque du diocèse, fut M. Spalding, né dans le Kentucky; qui, à l'époque où M. Flaget avait pris possession du siége épiscopal de Bardstown, était âgé de un an.

N. Ciquard, de la Compagnie de Saint-Sulpice, fut envoyé en Amérique par M. Emery, en 1792. Son apostolat s'exerça sur les confins de la Nouvelle-Angleterre, dans l'État du Maine et dans le Nouveau-Brunswick, parmi les pieux enfants de la tribu des Abénakis, si célèbres par leur foi et par les maux qu'ils endurèrent pour leur foi sous la domination anglaise. M. Ciquard mourut à Montréal, en 1824. Après lui, ce fut M. de Cheverus qui eut le soin de sa mission.

Jean-Antoine Elet, de la Compagnie de Jésus, né dans la province d'Anvers en 1802. A l'âge de dix-neuf ans, il prit la courageuse résolution de quitter sa patrie pour se consacrer aux missions dans l'Amérique du Nord. Il a été l'un des fondateurs du collége de Saint-Louis du Missouri, et de l'école libre de Cincinnati dans l'Ohio, d'où il fut envoyé à Louisville dans le Kentucky. C'est là qu'il mourut, en 1850, ayant vécu dans les missions de l'Ouest près de quarante années. Un de ses frères, Charles-Louis Elet, de la Compagnie de Jésus comme lui, était venu prendre part à ses travaux dans l'année 1848. Il eut la douleur de le perdre, — âgé seulement de

trente-sept ans, — un an à peine après son arrivée dans le Kentucky.

John England, missionnaire irlandais, premier évêque de Charlestown, fondateur de la mission des deux Carolines et de la Géorgie. En 1820, à son arrivée dans la Caroline du Sud, il ne trouva qu'une seule église et deux prêtres. La Géorgie ne possédait alors que trois églises et un seul prêtre. La Caroline du Nord n'avait ni prêtre ni église.

Benoît Fenwick, de la Compagnie de Jésus, né en 1782 dans le Maryland, d'une ancienne famille catholique. Il fut élevé au collége des Jésuites à Georgetown [1] avec deux de ses frères, qui entrèrent dans la Compagnie de Jésus ainsi que lui. En 1824, un ordre du pape Léon XII l'enleva à la présidence du collége de Georgetown, pour le placer sur le siége épiscopal de Boston, où il succéda à M. de Cheverus. Les Sauvages de Penobscot et de Passamoquoddy ont vu souvent l'infatigable évêque traversant à pied des plaines immenses, gravissant des montagnes, ramant sur les lacs et les rivières, couchant la nuit dans les bois, pour porter des secours aux brebis dispersées de son troupeau, et pour jeter les fondements de nouvelles églises. M. Fenwick mourut à Boston, en 1847.

Édouard Fenwick, religieux dominicain, né en 1766, au Maryland, d'une famille d'origine anglaise. Envoyé en Europe pour son éducation, et placé au collége de Bornheim, — près d'Anvers, — que dirigeaient des Domi-

1 Georgetown n'est séparé de la ville fédérale, Washington, que par un ruisseau. La distance de ce collége au Capitole, où s'assemble le Congres, est à peine de deux milles et demi.

nicains anglais, il s'attacha à ces religieux et prit l'habit de leur ordre. Lors de l'invasion des Pays-Bas par les troupes de la république française, Bornheim eut tout à souffrir. Le P. Fenwick, échappé à mille dangers, se réfugia en Angleterre. Ce fut de là que, en 1804, il se rendit en Amérique, pressé du désir d'étendre le royaume de Dieu en son pays natal. M. Carroll l'envoya dans le Kentucky en 1806. Il y fonda de son patrimoine le couvent de Sainte-Rose, près de Springfield, à douze milles de Bardstown, où la plupart des Dominicains anglais de Bornheim : les PP. Wilson, Tuite, etc., le rejoignirent. Quelques années plus tard, une bulle arrivée de Rome institua le P. Fenwick provincial de l'Ordre pour toute l'Amérique du Nord; mais il ne put se résoudre à accepter cette dignité; il obtint qu'elle fût remise au P. Wilson. En 1810, il commença à parcourir les forêts de l'Ohio, menant la vie de missionnaire; ce qui lui a mérité le nom d'apôtre de l'Ohio. Cincinnati ayant été érigé en évêché en 1823, il en fut nommé évêque. En 1835, comme il visitait la partie de son diocèse qui avoisine le lac Supérieur, il assista des malades atteints du choléra, prit le germe de la maladie, et succomba en quelques heures.

André Ferrari, prêtre, né en 1791, à Port-Maurice, État de Gênes, mourut en 1821, « à Louisville, près des chutes de l'Ohio, d'une maladie épidémique qu'il avait contractée en servant les malades le jour et la nuit. Sa vie avait été édifiante, et sa mort fut celle d'un saint. Vivre pour procurer la gloire de Dieu, ou mourir pour faire sa sainte volonté, était son unique désir. » Lettre de M. du Bourg, 15 novembre 1821.

Dimitri Galitzin, — prince Galitzin, — né en Russie de parents catholiques. Venu en Amérique vers l'année

1793, sans autre intention que celle de voyager, il entra au séminaire de Baltimore, nouvellement ouvert par les Sulpiciens, et s'agrégea à leur compagnie du consentement de M. Carroll, qui lui fit faire néanmoins, avant son ordination à la prêtrise, une promesse particulière d'obéissance, en vertu de laquelle il le tint constamment appliqué au saint ministère. Il mourut, en 1840, en odeur de sainteté, après avoir formé à la religion et à la civilisation des populations entières de Sauvages, et s'être acquis par ses écrits la renommée de l'apologiste le plus populaire du catholicisme aux États-Unis. Peu de livres ont été aussi répandus en Amérique et y ont produit autant d'effet que sa *Défense du catholicisme*. Loretto, dans le comté de Cambria, sur le sommet des monts Alleghanys, dans l'état de Pennsylvanie, a été pendant quarante années le centre de la mission de ce dévoué serviteur de Dieu.

Les premiers renseignements envoyés en France sur la mission de Pennsylvanie furent donnés, en 1834, à l'association de la Propagation de la foi, par M. François-Patrick Kenrick, missionnaire irlandais, coadjuteur de M. Comwell, évêque de Philadelphie. Dans le diocèse de la Pennsylvanie, qui comprenait, outre l'État de ce nom, le Delaware et la partie occidentale du New-Jersey, on comptait qu'il y avait à cette époque cinquante-quatre missions ou paroisses, visitées par trente-sept prêtres missionnaires : vingt et un Irlandais, quatre Français, trois Américains, trois Allemands, deux Belges, un Anglais, un Russe, un Livonien, un Portugais. Ils étaient bien, en vérité! les prêtres de l'Église une et universelle, ces missionnaires envoyés sur un seul point, par des nations si diverses, pour y propager la foi.

Antoine Garnier, né en 1761, à Villiers, au diocèse

de la Rochelle, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, professeur de théologie au séminaire de Sainte-Irénée de Lyon, fut un de ceux de la Compagnie que M. Emery envoya à M. Carroll pour la fondation du séminaire de Baltimore. Pendant douze ans, à partir de l'année 1791, il exerça les fonctions de directeur et de professeur dans le séminaire; et depuis l'année 1795, son dévouement sacerdotal lui fit accepter encore la charge de curé de la paroisse de Saint-Patrick. En 1803, M. Emery exprima le désir qu'il revînt en France. Il obéit. Mais il était tellement attaché à l'Amérique par le bien qu'il y faisait, que quitter ce pays et répondre au désir de son supérieur était, comme il le disait souvent depuis, le plus grand sacrifice qu'on pût lui demander. M. Carroll, lorsqu'il apprit de lui qu'il allait partir, en eut un extrême regret. « Ce bon évêque, dit M. Garnier [1], versa des larmes, et le jour de mon départ il ne voulut voir personne, et ne sortit pas de sa chambre, même pour prendre son repas. » Nommé supérieur général en 1826, M. Garnier gouverna la Compagnie de Saint-Sulpice pendant vingt ans. Il mourut à Paris, le 16 mars 1845.

Robert Hill, Dominicain, missionnaire dans l'Ohio, était un protestant converti, capitaine de la garde royale dans l'armée britannique avant d'être prêtre. Retiré du service, et fixé en Flandre près du couvent des Dominicains de Bornhein, quelques visites qu'il fit à ces religieux détruisirent les préjugés qu'il avait eus jusqu'alors contre l'Église catholique. Il fit son abjuration à Rome, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique, en même temps que sa femme, également convertie, se retirait dans une maison religieuse. En 1806, ayant obtenu de rejoindre le P. Édouard Fenwick dans l'Ohio, il prit part

[1] Notice sur M. Emery.

à tous les travaux de cet apôtre. En 1828, le P. Hill succomba à la suite des fatigues qu'il avait endurées dans une mission chez les Sauvages du côté du lac Érié. « C'était, écrivait son évêque, le meilleur de mes missionnaires, le plus instruit, le plus éloquent, le plus zélé ; il était un des plus remarquables prédicateurs des États-Unis. »

Antoine Kohlmann, de la Compagnie de Jésus, né à Kaiserberg près Colmar, en 1771, ordonné prêtre à Fribourg, en Suisse, en 1796. Envoyé aux États-Unis en 1805, il fut, tant que vécut M. Carroll, son coopérateur en ses grandes entreprises. C'est lui qui fonda sur les bords du Potomac, presque aux portes de Washington, le collége de Georgetown, dans le district de Columbia [1], l'un des établissements les plus importants dus à l'initiative de M. Carroll. Successivement missionnaire, maître des novices, supérieur de la mission de New-York, pasteur en cette ville de la paroisse de Saint-Pierre, il fut rappelé des États-Unis après y avoir résidé pendant dix-huit ans. Il mourut à Rome, en 1836.

L'intrépidité d'Antoine Kohlmann, sa fidélité à l'inviolable secret de la confession, donna lieu, dans l'année 1813, à un fait qui eut un grand retentissement aux États-Unis, et qui amena la cour suprême de justice à étendre jusqu'au secret de la confession la liberté de conscience.

Un frère d'Antoine Kohlmann, de la Compagnie de

[1] Le district de Columbia est un petit territoire de dix milles carrés, situé sur les deux rives du Potomac. Ce territoire a été détaché du Maryland et de la Virginie, et rendu indépendant de ces deux Etats, et de tous les autres Etats de la république, pour la tenue libre du congres et la résidence du président et de tous les autres officiers du gouvernement des Etats-Unis. Washington en est la ville principale.

Jésus de même que lui, l'assista pendant plusieurs années, comme vicaire de la paroisse de Saint-Pierre à New-York, et fut ensuite appelé à Georgetown, où il mourut en 1838, à l'âge de soixante-huit ans.

Michel Levadoux, de la Compagnie de Saint-Sulpice, directeur au séminaire de Limoges, s'offrit à M. Emery, en 1791, pour coopérer avec M. Nagot à la fondation d'un séminaire aux États-Unis. Dans la première année où le séminaire de Baltimore fut ouvert, les difficultés d'un nouvel établissement engagèrent M. Carroll à changer la destination de quelques-uns des auxiliaires de M. Nagot, et à leur assigner des postes dans les missions. M. Flaget, appelé dans l'Indiana, M. Richard, dans le Missouri, et M. Levadoux, désigné pour l'Illinois, partirent en même temps, et firent route ensemble jusqu'à Louisville, qui n'était alors qu'un pauvre village du Kentucky. Là ils se séparèrent. M. Flaget et M. Levadoux se confessèrent l'un l'autre au pied d'un arbre, puis se dirent adieu en pleurant; M. Levadoux et M. Richard continuant à descendre l'Ohio pour se quitter au bout de quelques jours. M. Levadoux se consacrait depuis trois ans à la vie de missionnaire, quand M. Carroll le rappela à Baltimore, où il remplit les fonctions de procureur dans le séminaire. En 1803, M. Emery le redemanda pour la France. Il mourut en 1815, supérieur du séminaire de Saint-Flour.

Mathias Loras, N. Chalon, Michel Portier, prêtres français du diocèse de Lyon, tous trois missionnaires dans l'Alabama, furent de ceux qui vinrent, en 1817, d'Europe en Amérique avec M. du Bourg.

En 1826, l'Alabama et les Florides furent détachées du diocèse de Saint-Louis pour former un vicariat apostolique, qui, trois ans plus tard, en 1829, fut érigé

en évêché. M. Michel Portier, d'abord vicaire apostolique, devint évêque du nouveau diocèse. Il mourut en 1859, à Mobile.

En 1837, le diocèse de Dubuque fut nouvellement érigé sur les territoires de l'Iowa, qui cessèrent d'appartenir au diocèse de Saint-Louis du Missouri. M. Mathias Loras fut nommé évêque de Dubuque. Il mourut la même année.

Robert Molyneux, — Viscount Sefton, — de la Compagnie de Jésus, né à Fornby, — Lancashire, — en 1733. Lorsque la Compagnie de Jésus eut été reconstituée en Amérique, en 1806, il fut désigné comme supérieur de toute la mission. Depuis de longues années déjà il travaillait au salut des âmes dans le Maryland. Ses premiers collaborateurs furent Jean Grassi, qui devint plus tard son successeur; Pierre Epinette, Adam Britt, Maximilien de Rantzaw, Pierre Malou et Jean Henry. Robert Molyneux, par humilité, avait décliné l'offre que lui avait faite l'évêque de Baltimore de l'associer aux travaux de son épiscopat. Il mourut, en 1808, président du collége de Georgetown.

Jean-François Moranvillé, né à Cagny, près d'Amiens, en 1760, missionnaire du Saint-Esprit. Son apostolat commença dès l'année 1784, chez les pauvres nègres de Cayenne, à la Guyane, où il avait été envoyé en même temps que M. Duhamel, — le pasteur d'Emmettsburg. — Quand la révolution éclata en France, ses fureurs poursuivirent les prêtres du Seigneur jusqu'au fond des colonies. M. Moranvillé chercha un refuge aux États-Unis, dans le Maryland, où il vécut d'abord en donnant des leçons de géographie et de français. Lorsque la langue anglaise lui fut devenue familière, il vint offrir à M. Carroll les services de son ministère. M. Carroll

l'attacha à la paroisse de Saint-Pierre. Plus tard, après que M. Garnier eut quitté Saint-Patrick et que son successeur immédiat, M. Floyd, eut succombé à la fièvre jaune, M. Moranvillé fut nommé curé de cette paroisse, qu'il administra pendant vingt ans avec un zèle et un dévouement sans égal. Plusieurs fois il fut atteint de la fièvre jaune en prodiguant des secours aux malades, et ce fut contre toute attente qu'il échappa à la mort. Sa santé cependant s'altéra au point qu'il fut obligé de renoncer à conduire son troupeau. Le 1er octobre 1823 il quittait Baltimore; le 17 mai 1824, il mourait à Amiens.

François-Charles Nagot, né à Tours en 1734. Prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, supérieur à Paris de la communauté des Robertins, — une des annexes du séminaire de Saint-Sulpice. — Ce fut lui que M. Emery chargea, en 1791, d'aller en Angleterre négocier l'établissement de la Compagnie aux États-Unis. Désigné, dès lors, comme supérieur du futur séminaire de Baltimore, M. Nagot s'embarqua avec MM. Tessier, Antoine Garnier et Levadoux, à Saint-Malo, le 8 avril 1791. Arrivé à Baltimore le 10 juillet, il y acheta au prix de 2,266 dollars, — environ 11,000 francs, — quatre ares de terrains y attenant, hors la ville. C'est là que, dès le mois de septembre suivant, fut installé le séminaire de Sainte-Marie, le premier et le plus renommé séminaire des États-Unis. M. Nagot en fut le supérieur jusqu'en 1810. Il mourut en 1816, dans cette maison qu'il avait fondée et qu'il laissait prospère après l'avoir conduite à travers les difficultés inséparables de tout commencement. Père du clergé des États-Unis, sa mémoire est en vénération.

N. de Nekere, de la Congrégation de la Mission, —

Lazariste, — né en 1803 à Velwegen, au diocèse de Gand; l'un des prêtres qui vinrent d'Europe en Amérique, en 1817, avec M. du Bourg. Occupé pendant douze années dans les missions du Missouri, il devint évêque de la Nouvelle-Orléans, en 1829. Il mourut de la fièvre jaune, le 4 septembre 1833, « à la fleur de son âge, mais consommé dans toutes les vertus, possédant surtout la plénitude de la charité. Sa mort fut une perte immense pour l'Église de la Louisiane, qui espérait encore jouir longtemps du bonheur de posséder un pasteur orné de toutes les vertus qui font les saints, et des fortes connaissances qui font l'homme savant [1]. »

Le don des langues avait été accordé à l'évêque de la Nouvelle-Orléans, qui parlait avec une égale facilité l'anglais, le français, l'italien, l'allemand, l'espagnol, le flamand, et qui mettait à profit ce rare avantage pour exhorter et instruire ses brebis, d'origines très-diverses pour la plupart.

Charles Nerinckx, prêtre du diocèse de Malines, attaché à la mission du Kentucky pendant vingt-deux ans, à partir de l'année 1804. Il fonda, en 1812, au village de Lorette, — dans le comté de Washington, à douze milles de Bardstown, — une communauté de religieuses qui prirent le nom d'*Amantes de Marie au pied de la croix* [2]. Ces religieuses se consacrent à l'éducation des filles et aux soins des orphelins. Leur règle et leur vie extérieure sont d'une extrême austérité. Elles comptaient cent trente-cinq religieuses professes dès l'année 1828.

M. Nerinckx mourut en 1824. « C'était, a dit son bio-

[1] Lettre de M. Odin, missionnaire apostolique, mars 1834. Voir Annales de la propagation de la foi, n° XXXVII, année 1834.

[2] *The Friends of Mary at the foot of the cross.*

graphe, M. Spalding, mort en 1872, archevêque de Baltimore, — un prêtre savant et humble, content d'être enterré, lui et tout son savoir, dans le désert, parmi les hommes qui ignoraient même ce que c'est que le savoir. »

J.-M. Odin, prêtre de la Congrégation de la Mission, — Lazariste. — Son évêque, M. Rosati, parlant de lui, l'appelle « un des présents les plus précieux que le diocèse de Lyon, pépinière féconde de missionnaires, ait faits au diocèse de Saint-Louis du Missouri. » Il arriva dans la Louisiane en 1822 n'étant encore que simple diacre, et fut ordonné prêtre au séminaire de Sainte-Marie des Barrens, dont il devint supérieur dans la suite. Ses premières missions le conduisirent au lieu dit la Prairie-du-Chien, près de l'embouchure du Wisconsin, parmi les Sauvages Sioux, les Chippeways, etc.

En 1841, M. Odin était à la Nouvelle-Orléans, chez M. Antoine Blanc, l'évêque du diocèse. Nous lisons ces mots dictés par son humilité, dans une lettre qu'il adressa de là au supérieur de sa Congrégation. « Quelle fut ma surprise, en arrivant auprès de Sa Grandeur d'apprendre que j'étais nommé coadjuteur du Détroit! Le désir de Sa Sainteté était que j'acceptasse sans hésiter un fardeau si redoutable. Je ne pus m'y déterminer. La conviction intime de mon indignité me fit renvoyer les bulles. » M. Odin, qui croyait avoir échappé par son refus à la dignité épiscopale, dut accepter, depuis, le vicariat apostolique du Texas, avec le titre d'évêque de Claudiopolis *in partibus*.

Charles Van Quickenborn, prêtre belge de la Compagnie de Jésus, l'un des plus infatigables et des plus

dévoués missionnaires de son temps et de son ordre. Une de ses œuvres les plus importantes a été la fondation qu'il fit, en 1822, à Florissant, d'une mission spéciale pour les Sauvages du nord et de l'ouest du Missouri. Il vint alors du Maryland, faisant la route à pied par des chemins presque impraticables et des pays à demi inondés. Le P. TEMMERMANN l'accompagnait, suivi de cinq jeunes novices, qui appartenaient également à la Compagnie de Jésus. Parmi ceux-ci se trouvaient PIERRE DE SMET, le futur apôtre de l'Orégon, du Kansas, et des contrées sauvages situées au pied des montagnes Rocheuses; contrées habitées par les redoutables tribus indiennes, les Têtes-Plates, les Pieds-Noirs, etc. etc. Charles Van Quickenborn mourut au Portage des Sioux, en 1837, après vingt années de travaux, ayant commencé en 1817 ses missions chez les Sauvages.

GABRIEL RICHARD, né à Saintes, en 1767, petit-neveu par sa mère, Marie-Geneviève Bossuet, du grand évêque de Meaux. Ordonné prêtre en 1791, au séminaire de Saint-Sulpice, il fut envoyé en Amérique peu de mois après. M. Carroll le chargea d'abord de la mission de l'Illinois, et le nomma, en 1798, supérieur de la mission du Michigan, dont le centre est la ville de Détroit. Cette étendue de pays, plus vaste que la France et l'Espagne réunies, forma dans la suite le diocèse de Bardstown. Les catholiques n'y avaient alors que trois prêtres. Dans la guerre des États-Unis avec l'Angleterre, en 1813, les Anglais firent M. Richard prisonnier, et l'envoyèrent à Sandwich dans le haut Canada, où son zèle ne fut point oisif. Il était missionnaire depuis près de quarante ans, lorsqu'en 1823 il fut élu représentant au congrès des États-Unis. Il est le premier prêtre catholique qui ait été appelé à cet honneur. En maintes occasions, il lui arriva de prendre la parole devant le congrès. Il s'exprimait en

anglais avec peu de facilité; mais un de ses collègues venait à son secours; l'illustre Henry Clay se chargeait de traduire et de commenter pour l'assemblée les arguments du missionnaire. M. Richard mourut en 1832, à Détroit, victime de son dévouement en soignant les malades atteints du choléra.

Un des apôtres des contrées qui avoisinent les lacs Supérieur, Érié, Michigan, etc., M. Frédéric Rézé, prêtre allemand, ancien élève de la Propagande, qui devint en 1834 évêque de Détroit, fut, pendant plusieurs années, grand vicaire de M. Gabriel Richard.

C'est à l'occasion d'un voyage que fit à Vienne en Autriche, en 1829, M. Rézé, alors vicaire général du diocèse de Cincinnati, que la célèbre association Léopoldine fut fondée. Établie pour soutenir d'une manière spéciale les missions catholiques d'Amérique, cette œuvre eut pour premier protecteur l'archiduc Rodolphe, cardinal, archevêque d'Olmutz, frère de l'empereur François II.

Joseph Rosati, né en 1789, à Sora, — royaume de Naples, — prêtre de la Congrégation de la Mission, — fut, à partir de 1816, l'auxiliaire de Félix de Andreis en tous ses travaux. M. Rosati arriva aux États-Unis en 1815, amenant sous sa conduite les cinq missionnaires que la maison de Saint-Lazare envoyait aux États-Unis, à la demande de M. du Bourg, pour fonder une colonie sur les bords du Mississipi. Arrivés sur cette terre lointaine, l'évêque assigna à ses nouveaux auxiliaires une place déserte au milieu des forêts encore vierges, avec la charge d'y élever le premier séminaire de la Louisiane, et d'assurer, par la formation d'un clergé indigène, le maintien et la propagation de la foi. Des troncs d'arbres superposés, couverts d'un toit de chaume, abritèrent d'abord les ouvriers évangéliques; des fèves sauvages

cueillies dans les bois furent leur seule nourriture. Ils mangèrent leur pain à la sueur de leur front, comme les apôtres des premiers siècles. Telle fut, dans les commencements, la vie des fondateurs du séminaire de Sainte-Marie des Barrens et de la ville qui se groupa bientôt alentour. Dieu bénit leurs travaux : en moins de vingt ans ils avaient donné cinquante-trois prêtres à l'Église d'Amérique.

En 1823, M. Rosati devint coadjuteur de M. du Bourg, évêque de la Louisiane; et en 1825, la partie sud-ouest du diocèse de la Louisiane ayant été détachée du reste du diocèse pour former un vicariat apostolique, il fut choisi pour le gouverner. L'année d'après, il fut élevé au siége épiscopal de Saint-Louis, nouvellement érigé. Les limites de ce diocèse comprenaient les États du Missouri et de l'Illinois, l'Arkansas, l'Orégon, et les territoires du Kansas habités par les tribus Osages. M. Rosati mourut en 1843.

Jean Tessier, né en 1798, à la Chapelle-Blanche, dans le diocèse d'Angers, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, professeur au séminaire de Viviers, fut un des compagnons de MM. Nagot, Garnier et Levadoux, lorsqu'ils s'embarquèrent pour l'Amérique en 1791. Fixé avec eux à Baltimore, il fut d'abord professeur de théologie au séminaire de Sainte-Marie, puis il eut la charge du temporel. En 1810, il succéda comme supérieur au vénérable M. Nagot. Il continua de gouverner le séminaire jusqu'en 1829. Pendant son administration, le ministère extérieur l'avait occupé très-activement; il s'était particulièrement dévoué aux hommes de couleur. Après avoir pris sa retraite, il ne cessa de leur montrer le même intérêt jusqu'à sa mort, qui arriva en 1840, à Baltimore.

John Thayer, né à Boston, dans le Massachusetts.

Elevé par les Calvinistes, puis affilié à la secte des puritains, il exerça pendant deux ans les fonctions de ministre dans sa ville natale. En 1790, visitant l'Italie et se trouvant à Rome, l'impression qu'il reçut de plusieurs guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession du B. Joseph Labre détermina le commencement de sa conversion. Il devint catholique à Rome, prêtre à Paris, et missionnaire en Amérique, au lieu même où il avait naguère enseigné l'erreur. Ses discours et ses écrits opérèrent un grand nombre de conversions. Il prêcha la parole de Dieu au Canada, séjourna comme missionnaire dans le Kentucky, et parcourut tous les États-Unis. Il quitta l'Amérique en 1803, et mourut « chéri et vénéré » à Limerick, en Irlande.

Jacques Olivier Van de Velde, de la Compagnie de Jésus, né dans la province d'Anvers, en 1795. Missionnaire au Missouri à partir de l'année 1817, avec ses confrères et ses compatriotes, les PP. Van Quickenborn, N. de Theux, Verhægen, Jean-Antoine Elet, Van Assche, etc. Évêque de Chicago en 1848, puis évêque des Natchez en 1852, il mourut en cette ville, atteint par la fièvre jaune, en 1855.

On remarquera peut-être que nous n'avons fait mention d'aucun missionnaire pour l'État de Virginie. Il nous suffira, pour expliquer ce silence, de citer ce qu'écrivait, en 1830, M. Whitfield, l'archevêque de Baltimore : « Si le Maryland est l'État le plus favorisé en ce qui regarde la religion, la Virginie, qui est aussi sous ma juridiction, est l'État qui l'est le moins. Sa population, d'après le recensement de 1820, s'élève à un million soixante-cinq mille habitants, sur un territoire de soixante-quatre milles carrés. Néanmoins nous n'avons que quatre prêtres en cet État, et il ne fournit pas les moyens suffisants pour y en envoyer un plus grand nombre. A Richmond,

— capitale de l'État de Virginie, — nous n'avons qu'une petite église construite en planches, où se rend le peu de catholiques qui se trouvent en cette ville. Norfolk a une église et deux prêtres. Le nombre des catholiques dans ces deux villes est d'environ six cents. »

Aux noms des missionnaires que nous avons cités, nous ajouterons ceux des pères trappistes : URBAIN GUILLET, J. DUNAND et THOMAS FLYN, émigrés aux États-Unis en 1803, avec vingt-trois autres religieux de leur ordre, Pères ou Frères lais. Ils se fixèrent successivement dans la Pennsylvanie, à Florissant dans le Missouri, et à Sainte-Marie dans le comté de Charles, desservant les congrégations catholiques, et répandant autour d'eux la consolation et l'édification. Malheureusement, en peu d'années la maladie décima leurs rangs. Les survivants d'entre eux retournèrent en France à l'époque de la Restauration. Les Trappistes ont actuellement deux établissements aux États-Unis : l'un proche Dubuque dans l'Iowa ; l'autre proche New-Haven, à environ dix milles de Bardstown, dans le Kentucky.

—

NOTE 17

(Voir page 223.)

ÉPITAPHE GRAVÉE SUR LA TOMBE DE FILIPPO FILICCHI

PHILIPPO FILICCHI NICOLAI IGUVINO
QUI
LITTERARUM EMENSO CURRICULO
LABRONIS PORTU MERCATORIA ARTE EXCELLUIT
HESPERICÆ INDIÆ IN ORAS PLURIES TRANSFRETAVIT
ORTHODOXAM FIDEM NOVALIBUS ILLIS EXCOLUIT
AC INDE AMPLIORIS COMMEATUS VIM
THUSCIS LITTORIBUS INVEXIT
INDICI FOEDERIS CONSULATUM LABRONE GESSIT
GRAVISSIMIS ITALIÆ TEMPESTATIBUS
PTOCHOTROPHIIS PRÆFECTUS PATER PAUPERUM FUIT
LATINIS ITALIS ANGLICIS HISPANICIS GALLICIS LITTERIS ERUDITUS
RELIGIONE PRUDENTIA COMITATE CONSPICUUS
MAGNUM SUI OMNIBUS DESIDERIUM RELIQUIT

MARIA COWPER FILICCHI CONJUGI CARISSIMO
MAXIMO MŒRENS MONUMENTUM POSUIT

IN CHRISTO QUIEVIT XI KAL. SEP. A. M DCCC XVI
ÆTATIS SUÆ LIII

A LA MÉMOIRE DE FILIPPO FILICCHI
FILS DE NICOLAS DE GUBBIO
QUI
APRÈS AVOIR PARCOURU LE CERCLE DES HAUTES ÉTUDES
SE DISTINGUA DANS LE NÉGOCE A LIVOURNE
AMENÉ PLUSIEURS FOIS AUX RIVAGES
DES INDES OCCIDENTALES
IL FIT GRANDIR LA FOI ORTHODOXE
EN CE MONDE NOUVEAU
ET EN RAPPORTA DE PLUS ABONDANTES RICHESSES
AUX BORDS TOSCANS
CONSUL A LIVOURNE
DE LA CONFÉDÉRATION AMÉRICAINE
PENDANT LES GRANDES TEMPÊTES QUI AGITÈRENT L'ITALIE
ADMINISTRATEUR DU BIEN DES HOPITAUX ET PÈRE DES PAUVRES
SAVANT DANS LES LETTRES LATINES ITALIENNES ANGLAISES
ESPAGNOLES FRANÇAISES

REMARQUABLE
PAR SA RELIGION SA PRUDENCE ET LES GRACES DE SON ESPRIT
IL A LAISSÉ A TOUS UN IMMENSE REGRET

MARIA COWPER FILICCHI EN PLEURS
A SON CHER ET ILLUSTRE ÉPOUX
A FAIT ÉLEVER CE MONUMENT

IL S'ENDORMIT DANS LE SEIGNEUR LE 11e JOUR DES CALENDES
DE SEPTEMBRE A. M DCCC XVI
A L'AGE DE CINQUANTE-TROIS ANS

—

NOTE 18

(Voir page 260.)

ACTE POUR CONSTITUER EN CORPORATION LA COMPAGNIE DES SŒURS DE CHARITÉ DE SAINT-JOSEPH DANS LE COMTÉ DE FREDERICK — MARYLAND —.

« Attendu que Eliz.-A. Seton, Eliz. Boyle, Cecilia O'Conway, Jane Smith, Rosetta White, Margaret George, Bridget Farrell, Mary-Ann Butler, Frances Jordan, Susanna Clossy, Theresa Conway, Jane-Frances Gartland, Eleanor-Angela Brady, Ann Gruber, Adèle Salva, Eliz.-Magd. Guérin, Sarah Thompson, Camilla Corish, Margaret-Félicité Brady, Scolastica Bean, Julia Shirk, et Louisa Roger, ont représenté dans leur humble pétition à cette assemblée générale, qu'étant femmes non mariées, et au-dessus de l'âge de vingt et un ans, elles ont formé entre elles une association religieuse, sous le nom de Sœurs de Charité de Saint-Joseph, et sous la direction de certains ecclésiastiques de leur croyance religieuse, pour accomplir des œuvres de charité et d'utilité, spécialement pour le soin des malades, l'assistance des vieillards infirmes ou nécessiteux, et l'éducation des jeunes filles; laquelle association, par sa nature et son objet, aussi bien que par ses règlements positifs, doit toujours être composée de femmes non mariées;

« Attendu que pour atteindre les divers buts que se propose leur institution, et pour leur procurer à elles-mêmes et à celles qui leur succèderont un lieu de résidence, une ferme près d'Emmettsburg dans le comté de Frederick, en cet État, leur a été donnée par une pieuse et charitable personne; de la culture et des revenus de laquelle ferme elles tirent une partie de leur entretien, et sur les terrains de laquelle ferme leur propre industrie et

quelques donations charitables les ont mises à même de pouvoir élever différentes constructions ; tant pour leur résidence que pour les besoins de leur école ;

« Attendu que, comme les personnes qui composent leur association changent perpétuellement par suite des décès et des nouvelles admissions, elles ne peuvent posséder leur propriété sous leurs noms propres, en raison des embarras très-grands auxquels ces changements doivent donner lieu ; ce pourquoi, pour le plus grand profit de leur institution, elles ont investi de leur propriété deux personnes de leur choix, qui la possèdent maintenant nominativement ;

« Attendu que la mort de ces individus, si elle survenait sans qu'ils eussent pris les dispositions nécessaires à l'égard de leurs intérêts ; et attendu aussi que la difficulté de trouver une succession de dépositaires convenables pour un tel dépôt, doit exposer les pétitionnaires à de graves embarras, et même à la perte de leur propriété ; en même temps que la crainte de semblables embarras et inconvénients peut empêcher d'autres charitables personnes, favorablement disposées pour les divers buts de leur institution, de leur faire telles donations, — dans les limites voulues relativement à la valeur et au revenu, — qui les mettraient en état de se rendre plus généralement utiles ;

« Attendu qu'aucun remède efficace et convenable ne peut être apporté à tous ces inconvénients sans un acte émané de l'Assemblée générale, qui constituerait les pétitionnaires en association incorporée, avec succession à perpétuité et tels pouvoirs et priviléges requis pour posséder des propriétés et en disposer, ainsi qu'il serait jugé légitime et convenable ; et attendu que les faits mis en avant dans ladite pétition ont paru vrais, et par conséquent la demande qui est faite a paru raisonnable et convenable ;

« Il est par conséquent décrété par l'Assemblée générale du Maryland que lesdites — suivent tous les noms cités plus haut — et toutes celles qui leur succèderont, et qui deviendraient ci-après Sœurs de Charité, selon les règles et règlements de leur association, tels qu'ils pourront être à un moment donné, seront et sont, par les présentes, constituées en corps et corporation, sous le nom et titre de *Sœurs de Charité de Saint-Joseph;* avec succession perpétuelle, et pouvoir d'actionner et d'être actionnées; de posséder et employer un sceau commun; et de prendre et d'occuper en toute propriété ou autrement, dans le comté de Frederick, en l'État ci-dessus, la ferme dans laquelle elles demeurent actuellement, et toutes autres terres et biens immobiliers, et tous biens mobiliers ou propriétés mobilières de nature mixte; et lesdites terres et propriétés mobilières, immobilières et de nature mixte; de les vendre, donner à bail, céder et transférer d'une manière aussi pleine et entière que toute personne ou corporation possédant terres et biens mobiliers, immobiliers ou de nature mixte, peut vendre, donner à bail, céder et transférer lesdits; et de percevoir et recevoir les loyers, profits avances et émoluments de tous biens par elles ainsi occupés ou possédés, et d'appliquer lesdits aux usages de leur dite association, selon les règles et règlements établis à un moment donné, pour le gouvernement d'icelle. A condition toujours qu'à aucun moment quelconque elles n'occuperont, n'emploieront, ne possèderont et n'habiteront pas, en toute propriété légale, ou en fidéicommis à leur avantage, plus de huit cents acres de terre; et que leur propriété immobilière n'excèdera, à aucune époque, la somme ou valeur de cinquante mille dollars.

« *Pour copie conforme,*

« G. HARPER. »

NOTE 19

(Voir page 330.)

Quand nous parlons, à propos de M. Bruté, des charges que le plus dévoué des pasteurs peut faire entrer dans sa vie, c'est une idée un peu vague, peut-être, celle qui s'éveille à ces paroles. Pour montrer le sens qu'il conviendrait d'y attacher, il existe des documents bien intéressants que nous allons reproduire.

M. Bruté se faisait une loi de fixer par écrit, chaque fois qu'il le pouvait, le souvenir des occupations de ses journées; c'était pour lui comme une sorte de memorandum d'après lequel il faisait son examen de conscience. Ces notes, devenues après sa mort la possession de son successeur au siége épiscopal de Vincennes, — M. de la Hailandière, — ont été publiées par M. J.-R. Bayley, — aujourd'hui archevêque de Baltimore. — Plus éloquentes dans leur négligence et leur rapidité que tout ce qu'on essaierait de dire, elles font comprendre ce que peut être la vie d'un vrai prêtre missionnaire.

UNE JOURNÉE D'UN PRÊTRE — ÉTERNITÉ [1]

« Quatre heures et demie. — *Benedicamus Domino.* — Gloire à Dieu, au réveil. Prières vocales. Méditation devant le tabernacle. Messe de M. Hickey. Jésus-Christ, mon Seigneur présent.

« Six heures. — Célébré la messe. Jésus-Christ présent. Déjeuner. Soins matériels. Retourné à l'église, — dans la montagne. — Ouvert la tabernacle. Sorti le saint Sacrement. Marché avec Guy Elder à travers les bois,

[1] Le mot éternité se retrouve en tête de presque toutes les notes et de tous les papiers de M. Bruté.

avec notre divin Seigneur sur ma poitrine. Dit notre chapelet et des actes de dévotion au saint Sacrement à la fin de chaque dizaine.

« Huit heures. — Chez Mme Mac-Cormick. Ses marques si vives de foi et de joie. Entendu sa confession. Préparé la table. Appelé ses petits enfants, le jeune converti et tout le monde; son mari se préparant pour sa première communion. Administré le saint Sacrement à Mme Mac-C. Parlé de Marthe et Marie et Lazare, et de Zachée, autrefois les amis de Notre-Seigneur sur la terre. Il est encore sur la terre, et nous, nous sommes ses amis vivants à présent. En nous en revenant à Emmettsburg, récité le *Miserere*, Notre Père, Je vous salue Marie, et l'hymne « Jésus qui aimez mon âme ».

« Neuf heures et demie. — A l'église à Emmettsburg. Ouvert le tabernacle et le saint ciboire: visité M. ***, dix années sans avoir fait ses pâques; bon caractère, *moral*, comme l'on dit. Entendu sa confession. Foi solide; il en donne des marques évidentes. Conversation avec lui.

« Dix heures trois quarts. — En m'en revenant, baptisé l'enfant de la femme de Peter. Ses larmes abondantes. Son grand embarras. Je n'ai pas entendu sa confession cette fois.

« Onze heures. — Retourné à l'église à Emmettsburg. Remis le S. S. dans le saint ciboire. Temps d'arrêt à Saint-Jeseph avec Guy. Visite au saint Sacrement. Vu Mme Brawner.

« Midi. — Trouvé au collége une vieille femme allemande qui m'attendait. Aucun devoir depuis dix ans. Malade et estropiée. L'air bien pauvre. Venue pour savoir si je voudrais l'entendre. La sœur Angela lui a donné à dîner. Elle doit revenir dimanche.

« Une heure et demie. — Appelé pour voir Glacken, au-dessus d'Emmettsburg. Venu à l'église d'Emmettsburg

pour chercher le saint Sacrement. C'est la cinquième fois aujourd'hui que j'ai touché mon souverain Seigneur, « le Roi de gloire. » Porté Notre-Seigneur au malade. Administré le sacrement de l'Extrême-Onction. Adressé quelques paroles aux personnes présentes. Dans le nombre plusieurs protestants.

« Quatre heures. — Retourné chez Mme Brawner. Entendu sa confession. Récité mon office. Oh! les merveilles de cet office du saint Sacrement! Et me voici maintenant à écrire ces notes. Mais je passe mille détails en pensées et en actions. Qu'elle est merveilleuse la journée d'un prêtre! Dans la soirée, instruction pour la Confirmation. »

A la suite de ceci, sur la même feuille, il avait écrit: « Qu'ai-je fait aujourd'hui pour la maison? Revu la seconde classe de latin. Entretien devant Dieu avec un des jeunes gens. Revu la troisième classe de français. Leçon de latin à Guy Elder. Entretien avec un autre jeune homme qui est venu me consulter. Un autre avec M. Hickey. Un avec les deux Gardiner. Écrit une lettre. Le dialogue pour Baltimore, six pages. Lecture spirituelle. Les prières ordinaires. Si tout cela était bien fait, quelle bénédiction en résulterait! Mais, ô mon Dieu, si pauvrement fait, si à demi! Hélas! »

SAMEDI — DIMANCHE

Couché à la montagne.

A cinq heures. — Lever. Premières prières.

A cinq heures et demie. — Parti pour la maison des Sœurs, — à Saint-Joseph. — Méditation « en route ».

Six heures. — Entendu les confessions. Écrit ma méditation.

Sept heures. — Messe. Lu la Vie des Saints.

Huit heures. — Déjeuner chez M. Grover.

Huit heures un quart. — Donné la communion dans

l'église d'Emmettsburg à deux personnes. Entendu des confessions. Écrit une méditation.

Dix heures et demie. — Visité Mme Hughes et Mme Bradley, malades. Récité mes petites Heures en chemin.

Onze heures et demie. — Resté chez les Sœurs. Lu la Vie de Mme de Chantal. Écrit une exhortation pour les obsèques de Mme Lindsay.

Une heure. — Donné la bénédiction. Lu l'Épître du dimanche, et donné une courte instruction.

Une heure et demie. — Retourné à la montagne. Visité les Sœurs à leur maison [1]. — Adressé quelques mots aux Sœurs.

Deux heures. — Visite à M. Elder. Officié à l'enterrement de Mme Lindsay. Exhortation. Lu l'Histoire des Conciles. (Tout en marchant selon sa coutume.)

Trois heures. — Vêpres. Donné la bénédiction. Entendu des confessions après les vêpres.

Quatre heures. — Resté dans ma chambre. J'y ai entendu des confessions. Récité l'office. Parcouru quelques gazettes 1816-1817 [2]. — Lu dans l'Encyclopédie l'article sur la Pennsylvanie.

Sept heures. — Souper. Étude.

Huit heures trois quarts. — Prières du soir. Lectures, etc.

« Parmi les papiers de M. Bruté, dit M. Roosevelt Bayley, — l'archevêque de Baltimore, — j'ai trouvé une petite feuille sur laquelle sont écrites ces lignes tracées de sa main ; elles peuvent servir d'appendice à ce que je viens de citer :

« Le Dimanche de M. Dubois : Son invariable médi-

[1] Les Sœurs qui avaient été envoyées au Mont-Sainte-Marie, pour prendre soin de la lingerie, de l'infirmerie et de différents détails à l'intérieur.

[2] Des gazettes venues de France.

tation. Après, des confessions dans l'église de la Montagne. La messe à huit heures. Confessions de nouveau dans l'église, jusqu'à onze heures. A onze heures, grand'-messe célébrée par M. Bruté, M. Dubois y assistant, de même qu'au sermon. Six heures de la sorte passées dans cette église froide. — Dîner; causerie ensemble. — A trois heures, bénédiction du saint Sacrement. Après, confessions, pendant une heure et demie. A six heures, le catéchisme pour les hautes classes, pendant trois quarts d'heure. — M. Hickey est chargé des plus jeunes.— Souper à sept heures et demie. Classe de latin. A Jamison, George Elder, Alexandre Elder, Grim, une heure. Et ainsi toujours pour ses jours de congé. » — Voir *Memoirs of the right Reverend Simon* Wm *Gabriel Bruté, by the* Rt *Rev. Roosevelt Bayley.*

—

NOTE 20.

(Voir page 343.)

Ce que nous avons écrit des derniers jours d'Elizabeth Seton a été emprunté, souvent *mot à mot*, à une lettre adressée par M. Bruté à Antonio Filicchi, en date du 5 mai 1821. M. Bruté commence cette lettre en disant à Antonio, qu'Elizabeth l'avait chargé de lui annoncer sa mort. « Elle était, ajoute-t-il, pénétrée d'attachement et de reconnaissance envers vous, et elle m'avait même chargé de vous l'exprimer et de demander vos prières. » La lettre se termine par ces mots: « Priez pour elle, monsieur Filicchi; elle vous a aimé et respecté, vous et toute votre famille, jusqu'à la fin. »

—

NOTE 21

(Voir page 350.)

Avant d'accepter l'évêché de Montauban, M. de Cheverus l'avait refusé une première fois. Sa réponse au grand aumônier de France, qui lui notifiait de la part du Roi sa nomination, avait été pour supplier qu'on fît un nouveau choix qui procurerait à l'Église de Montauban le même avantage qu'avait naguère procuré à l'Église de Baltimore la nomination de M. Maréchal, nommé évêque à sa place. « Si Sa Majesté, disait-il, me permet, comme je l'en conjure, de rester ici plus longtemps, cet établissement s'affermira, et mon troupeau et tous les habitants de Boston béniront le nom du Roi de France. Ils voient tous les jours chez moi son portrait à côté de celui de son frère martyr ; et ils veulent lui devoir la prolongation de mon séjour ici. »

Le motif principal qui avait porté le roi Louis XVIII à rappeler en France M. de Cheverus, ne pouvait être infirmé par son refus, puisque ce motif venait des craintes que notre ambassadeur aux États-Unis avait données pour sa santé. Le Roi insista pour le demander. D'autre part, l'avis des hommes de l'art ayant déclaré qu'un plus long séjour à Boston serait fatal au saint évêque, il se décida à partir.

« Il était venu pauvre à Boston, — dit le vénérable historien de sa vie, — il voulut en repartir pauvre, sans autre bien que la même malle qu'il avait apportée vingt-sept ans auparavant. Il avait donné au diocèse l'église, la maison épiscopale, et le couvent des Ursulines, dont il avait la propriété. Il laissa aux évêques, ses successeurs, sa bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages, et qui était l'objet auquel il tenait le plus ; enfin il distribua tout le reste de ce qui lui appartenait à ses prêtres, à ses amis, et aux indigents. »

NOTE 22

(Voir page 350.)

Ce qui détermina la séparation de M. du Bourg d'avec sa chère Église de la Louisiane fut ce qu'il eut à souffrir de la part d'un faux frère. *Périls de la part des faux frères,* saint Paul n'a eu garde de les oublier quand il a énuméré les tribulations qui attendent la vie du missionnaire. Vers l'année 1825, un indigne prêtre, l'abbé I***, — son nom ne sera pas prononcé ici, — chargé de recueillir en Europe les dons de la charité pour l'Église de la Louisiane, retint par un vol sacrilége les sommes qui lui avaient été confiées. La désolation que ce crime fit éprouver à M. du Bourg, et les embarras qui s'ensuivirent pour lui, le disposèrent à rentrer en France, et à accepter, en 1826, l'évêché de Montauban, auquel le Souverain Pontife l'avait appelé sur la proposition du roi Charles X.

—

NOTE 23

(Voir page 350.)

LISTE DES ÉVÊQUES DES ÉTATS-UNIS

ET DES ÉTABLISSEMENTS FONDÉS DANS LEURS DIOCÈSES
PAR LA RELIGION ET LA CHARITÉ
ANNÉE 1822

— Un an après la mort d'Elizabeth Seton. —

Archevêché.

Baltimore, érigé en 1789. — M. Ambroise Maréchal.
2 séminaires; 2 colléges;

1 noviciat de Jésuites ; 1 maison des Dames de la Visitation ; 1 maison de Sœurs de la Charité ; 1 maison de Carmélites ; 38 églises catholiques ; plusieurs petites écoles de charité.

Evêchés.

Boston, érigé en 1810. — M. de Cheverus.

1 petite communauté d'Ursulines ; 10 églises.

New-York, érigé en 1810. — M. Connelly.

1 maison de Sœurs de la Charité ; 7 ou 8 églises.

Philadelphie, érigé en 1810.— M. Comwell.

1 maison de Sœurs de la Charité ; quelques petites écoles de Charité ; 14 églises.

Bardstown, érigé en 1810. — M. Flaget. — Coadjuteur, M. David.

1 séminaire ; 2 colléges ; 1 couvent de Dominicains, — Sainte-Rose. — 1 maison des *Amantes de Marie au pied de la croix* — au village de Lorette. — 1 maison des *Sœurs de Charité de Nazareth ;* 2 maisons religieuses ; 20 églises.

Louisiane, érigé en 1816. — M. du Bourg.
3 colléges : — Saint-Louis, — la Nouvelle-Orléans, — Bâton-Rouge. — 2 maisons de Dames du Sacré-Cœur : Florissant, — les Opelousas. — 1 séminaire, Sainte-Marie des Barrens.
Richmond, érigé en 1822. — M. Kelly [1].
8 églises.
Charlestown, érigé en 1822. — M. England.
8 églises.
Cincinnati, érigé en 1822. — M. Vermoik.

—

NOTE 24

(Voir page 351.)

La même maison, à Livourne, a vu mourir Filippo, Maria, Amabilia et Antonio Filicchi. C'est la maison qui se trouve sur le quai de Venise, et qui fait l'angle della via della Crocetta, à droite, en regardant le canal. Plusieurs personnages augustes ont accepté l'hospitalité des Filicchi en ce lieu, et les y ont honorés de leur visite. Ce souvenir est rappelé dans une inscription latine gravée sur marbre, qui a été placée à l'intérieur de la maison

[1] En 1825, l'évêque de Richmond, dans la Virginie, ayant été appelé au siége épiscopal de Waterford, en Irlande, la cour de Rome ne jugea pas à propos de lui donner un successeur, et M. Ambroise Maréchal, l'archevêque de Baltimore, fut nommé administrateur du diocèse de Richmond.

au-dessus de la porte d'entrée des appartements, en haut de l'escalier du premier étage. Cette inscription est ainsi conçue :

HONORI
M. ALOISIÆ. REGINÆ. I. H. LUCÆ. PRINC. [1]
CAROLI. LUDOVICI. REGIS. J. H. FIL. [2] M. THERESIÆ. UXORIS. HUJUS [3]
ET. M. ALOISIÆ. CAROLOTTÆ. I. H. FILIÆ [4]
QUOD. ANNO. M. DCCC. XX.
FERDINANDO. IV. UTRIUSQ. SICIL. REGI
LIBURNUM APPULSO
UT.LABACUM.AD.FŒDERATORUM.PRINCIPUM.CONVENTUM.PROCEDERET
OCCURRENTES
HISCE IN ÆDIBUS. XII. ET XI. KAL. JANUAR. MANERE
SINT. DIGNATI
ITEMQ. HONORI
IPSIUS. FERDINANDI. IV. [5] ET. FERDINANDI. III. [6] M. E. D.
QUI. EXCELSI. EXCELSOS. HOSPITES. INVISENTES
DIGNITATEM. LOCO. ET. HERO. AB. HIS. IMPERTITAM
PRÆSENTIA. SUA. AMPLIFICAVERUNT
ANTONIUS. FILICCHIUS. EIUSDEM. M. ALOISIÆ. TRAPEZITA
SCRIPTUM. MARMOR. PON. CUR.
NE. FACTII MEMORIAM
ULLA. UMQUAM. AMITTERET. POSTERITAS.

[1] Marie-Louise de Bourbon, infante d'Espagne, princesse des Asturies, fille de Charles IV, roi d'Espagne, veuve de Louis de Bourbon, infant d'Espagne, duc de Parme, roi d'Etrurie, reconnue princesse de Lucques par le traité de Vienne, avec succession future à la souveraineté des duchés de Lucques, Parme et Plaisance.

[2] Charles-Louis son fils, infant d'Espagne, duc de Parme.

[3] Marie-Thérèse de Savoie, princesse de Sardaigne, sa femme, fille de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne.

[4] Marie-Louise-Charlotte, leur fille, mariée plus tard, en 1825, au prince Maximilien de Saxe, frère du roi Antoine de Saxe.

[5] Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile, ou Ferdinand Ier, roi des deux Siciles, à partir de 1817, fils de Charles III, roi d'Espagne.

[6] Ferdinand III, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, fils de l'empereur d'Allemagne Léopold Ier, et frère de l'empereur d'Autriche François Ier.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

—

XV

(De la page 1 à la page 33.)

1809

Description du Maryland.
Séjour dans la maison de Robert Fleming.
Les premières Sœurs de Saint-Joseph.
M. Flaget, évêque nommé de Bardstown.
Objet de son voyage en France.
Il promet de rapporter à Emmettsburg les constitutions données aux Filles de la Charité par saint Vincent de Paul.
Règles provisoires observées par la communauté.
Le *Grotto* dans la montagne.
Les *log-houses*.
Pauvreté, privations, mortification des Sœurs.
Henriette Seton à la veille de sa première communion.
Lettre d'Antonio Filicchi.
Réponse de la mère Seton.

XVI

(De la page 34 à la page 57.)

1809-1810

Nouvelles épreuves.
Maladie du jeune William Seton.
Maladie et mort d'Henriette.
Douleur de Cecilia et de la mère Seton.
Le chêne du cimetière de Saint-Joseph.

Les Sœurs se transportent dans leur nouvelle maison.
Inauguration de leur chapelle.
Cecilia assiste à la sainte messe pour la dernière fois.
Son amour de Dieu, sa patience dans sa maladie, sa pieuse mort.
Consolations accordées à la mère Seton au milieu de ses épreuves
Quatre-vingt-dix personnes réunies sous le toit de Saint-Joseph.

XVII

(De la page 58 à la page 86.)

1809-1810

Succès de la mission confiée à M. Flaget.
Les Filles de la Charité en France pendant la révolution.
Lettre adressée de Bordeaux par la Sœur Marie Bizeray à ses sœurs de la communauté de Saint-Joseph.
M. Emery, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice.
La communauté de Saint-Joseph reçoit de M. Flaget la copie des constitutions données aux Filles de la Charité par saint Vincent de Paul.
Articles principaux de ces constitutions.
Leur explication recueillie de la bouche de saint Vincent de Paul par les premières Filles de la Charité.
Lettre d'Elizabeth à Antonio Filicchi.

XVIII

(De la page 86 à la page 126.)

1810-1812

Sacre des nouveaux évêques choisis pour les États-Unis.
Visite de M. de Cheverus à la maison de Saint-Joseph.
Lettre d'Antonio Filicchi; réponse d'Elizabeth.
Difficultés inhérentes à la situation d'Elizabeth comme mère et tutrice de cinq enfants.
Ses perplexités, son abandon à Dieu.
Lettre de l'archevêque de Baltimore.
La communauté adopte les constitutions de la Compagnie des Filles de la Charité.
Élections des officières principales.
Elizabeth est élue à l'unanimité comme mère supérieure.
Vocation de sa fille Anna pour la vie religieuse.

XIX

(De la page 127 à la page 159.)

1812

Anna, novice dans la communauté, tombe malade.
Lettres d'Elizabeth.
Adieux et recommandations d'Anna à ses compagnes.
Aux approches de la mort, elle obtient de prononcer ses vœux religieux.
Elizabeth auprès de sa fille agonisante.
Mort d'Anna.
Elizabeth à Mme Sadler.
Dévouement de M. Dubois.
Le petit séminaire du mont Sainte-Marie.
M. Duhamel.
M. Bruté.
Dieu envoie à sa fidèle servante l'épreuve de la sécheresse et des ténèbres intérieures.
Profession religieuse de dix-huit Sœurs dans la communauté de Saint-Joseph.

XX

(De la page 160 à la page 181.)

1813-1814

La communauté de Saint-Joseph pendant la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre.
L'orphelinat de Philadelphie.
Mission confiée à la sœur Rose White.
Difficultés de voyage entre Emmettsburg et Philadelphie.
Dévastations opérées par les Anglais sur les côtes de la Chesapeake.
Incendie du Capitole.
Résistance de Baltimore.
Journée des 13 et 14 septembre 1814.
Arrivée de Rose White à Philadelphie.
Détresse des Sœurs.
Charité d'une pauvre marchande.
Événements survenus en Europe avant la chute du régime impérial.
Les maux de l'Église alarment les évêques des États-Unis.

Lettre écrite au nom de ces évêques et de leur clergé par M. de Cheverus.
Joie de l'Eglise des États-Unis à la nouvelle de la délivrance du Souverain Pontife.
Lettre d'Elizabeth Seton à Antonio Filicchi.

XXI

(De la page 182 à la page 230.)

1815-1816

Les deux fils d'Elizabeth Seton.
Elle envoie l'aîné, William, auprès de MM. Filicchi.
Ses lettres à Filippo et à Antonio.
Arrivée de William à Livourne.
Mort de M. Carroll.
Souvenirs de sa vie.
Traits de son caractère.
M. Neale, le nouvel archevêque de Baltimore, demande M. de Cheverus pour coadjuteur.
Humble résistance de M. de Cheverus; son amour pour l'Eglise de Boston.
M. Ambroise Maréchal, coadjuteur de l'archevêque de Baltimore.
Mort de M. Neale.
Secondes élections de la communauté de Saint-Joseph.
La mère Seton est réélue Mère supérieure.
Les Sœurs de Charité au séminaire du Mont-Sainte-Marie.
Zèle et abnégation de M. Dubois.
Mort de Filippo Filicchi.
Inquiétudes d'Elizabeth pour les jours de sa fille Rebecca.

XXII

(De la page 231 à la page 255.)

1816

Journal d'Elizabeth, écrit dans les dernières semaines de la maladie de Rebecca.
Sa lettre à son fils William, pour lui apprendre qu'il a perdu sa sœur.

XXIII

(De la page 256 à la page 315.)

1816-1819

Le droit d'association et les œuvres catholiques aux États-Unis.
La société des Sœurs de Saint-Joseph prend les mesures nécessaires pour faire reconnaître son existence légale.
Procès intenté à la communauté par M. Emmett.
Fondation de l'orphelinat de New-York.
M. Connelly.
Lettre d'Elizabeth Seton à son fils William.
Retour de William en Amérique.
Richard, son jeune frère, est demandé à Livourne par Antonio Filicchi.
Lettre d'Elizabeth à Antonio.
M. du Bourg, évêque de la Louisiane, amène d'Europe en Amérique quarante missionnaires.
Zèle apostolique de M. du Bourg.
Son voyage de Baltimore à Saint-Louis du Missouri.
Les œuvres de son épiscopat.
William Seton *midshipman*.
Ses adieux à sa mère.
Correspondance d'Elizabeth Seton et de son fils.
Lettres à Antonio Filicchi.
Valparaiso.
Emmettsburg.

XXIV

(De la page 316 à la page 356.)

1819-1821

La mère Seton dans les deux dernières années de sa vie.
Dépérissement de ses forces.
Sa douceur, sa patience, son aménité pendant toute la durée de sa longue maladie.
Son union avec Dieu.
Son désir du ciel.
Lettre à William Seton.

Dernière lettre à Antonio Filicchi.
M. Bruté de Remur à Emmettsburg.
La mère Seton reçoit l'extrême-onction.
Ses dernières recommandations à la communauté.
Sa douce et précieuse mort.
Noms de celles des sœurs et des novices qui ont précédé dans la tombe Elizabeth Seton.
Retour de William Seton aux États-Unis.
Sa joie dans l'attente de revoir sa mère après trois ans de séparation.
Il arrive à Emmettsburg et il apprend que sa mère n'est plus.
Maisons des Sœurs de la Charité de Saint-Joseph existantes de nos jours aux États-Unis.
Union des Sœurs de la Charité de Saint-Joseph avec les Filles de la Charité de France, accomplie en 1849.
Un mot sur les derniers travaux et sur la fin des amis et des premiers protecteurs de l'œuvre d'Elizabeth Seton.
Visite à la vallée d'Emmettsburg.

Appendice, de la page 360 à la page 374.

Notes, de la page 374 à la page 422.

2404. — Tours, impr. Mame.

A LA MÊME LIBRAIRIE

POEME (Le) de saint François, par M. le comte Anatole de **SÉGUR**. 4e édit.; in-12 . . . . . 1 fr. 30

— **LE MÊME**, édition de luxe avec une photographie . . . 2 fr. 50

HISTOIRE POPULAIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par le comte Anatole de **SÉGUR**; 2e édit. in-12 . . . . . 1 fr. 20

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE ÉMILIE, fondatrice et première supérieure générale des religieuses de la sainte famille de Villefranche de Rouergue, décédée le 19 septembre 1852 à Villefranche, diocèse de Rodez; par M. Léon **AUBINEAU**. 2e édit., refondue et augmentée. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

VIE DE LA MÈRE MARIE-TÉRÈSE, fondatrice de la congrégation de l'Adoration réparatrice, par M. l'abbé **D'HULST**; in-8° . . . 6 fr.

LA MARQUISE DE BAROL, sa vie et ses œuvres charitables, suivies d'une notice sur Silvio Pellico, par le vicomte **DE MELUN**. In-8°, avec portrait. . . . . 6 fr.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES. Histoire de la Religion et de l'Eglise. — Discipline ecclésiastique. — Liturgie. — Théologie dogmatique et morale. — Droit canon. — Hagiographie. — Papes. — Conciles. — Siéges épiscopaux. — Abbayes. — Ordres religieux. — Schismes. — Hérésies. — Exégèse biblique. — Biographie et Bibliographie religieuses, par M. l'abbé J.-B. **GLAIRE**, ancien conseiller de l'Université, ancien doyen et professeur d'hébreu et d'Ecriture sainte à la Faculté de théologie de Paris; 2 très-forts volumes gr. in-8° à 2 colonnes . . . . . 32 fr.

— **LES MÊMES** en demi-reliure dos de chagrin . . 6 fr. 50 en plus.
— en toile. . . . . 4 fr. en plus.

ACTES (les) **PONTIFICAUX CITÉS DANS L'ENCYCLIQUE** et le Syllabus du 8 décembre 1864, suivis de divers autres documents; recueil dédié à S. Exc. Mgr le Nonce apostolique en France. Un très-fort vol. grand in-8°. . . . . 3 fr.

ENCYCLIQUE (l') **DU 8 DÉCEMBRE 1864 ET LES PRINCIPES DE 1789**, ou l'Eglise, l'Etat et la liberté, par Emile **KELLER**, député, 2e édit. grand in-18 . . . . . 3 fr.

L'ÉGLISE ET LES LOIS ÉTERNELLES DES SOCIÉTÉS HUMAINES, par F.-L.-M. Maupied, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Reims, docteur en théologie et en droit canonique, ex-professeur à la Faculté de théologie de la Sorbonne, etc. etc.; in-8°. . . . 6 fr.

HISTOIRE, JUSTIFICATION, ÉPISODES DU DENIER DE SAINT PIERRE SOUS LE PONTIFICAT DE S. S. PIE IX, précédés d'une introduction sur les devoirs des catholiques envers le Pape dans les circonstances actuelles, par M. l'abbé N. **DUMAX**, ancien secrétaire de Mgr de Ségur à Rome, sous-directeur général de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. In-12. *Prix réduit.* . . . . . 1 fr. 25

PENSÉES ET AFFECTIONS SUR LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST pour tous les jours de l'année, tirées des divines Ecritures et des saints Pères, par le R. P. **CAJETAN-MARIE DE BERGAME**, des Frères Mineurs Capucins; traduites de l'italien par le R. P. **BENOIT**, du même Ordre. 3 vol. in-12. . . . . 6 fr.

2679. — Tours, impr. Mame.